This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07584110 0

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

AU JOUR LE JOUR	1	vol
LES AVENTURES DE SATURNIN FICHET	2	—
LE BANANIER. — EULALIE PONTOIS	1	—
LE CHATEAU DES PYRÉNÉES	2	—
LE COMTE DE FOIX	1	—
LE COMTE DE TOULOUSE	1	—
LA COMTESSE DE MONRION	1	—
CONFESSION GÉNÉRALE	2	—
LE CONSEILLER D'ÉTAT	1	—
CONTES POUR LES ENFANTS	1	—
LES DEUX CADAVRES	1	—
DIANE ET LOUISE	1	—
LES DRAMES INCONNUS	4	—
LA MAISON N° 3 DE LA RUE DE PROVENCE	1	—
AVENTURES D'UN CADET DE FAMILLE	1	—
LES AMOURS DE VICTOR BONSENNE	1	—
OLIVIER DUHAMEL	1	—
UN ÉTÉ A MEUDON	1	—
LES FORGERONS	1	—
HUIT JOURS AU CHATEAU	1	—
LA LIONNE	1	—
LE MAGNÉTISEUR	1	—
UN MALHEUR COMPLET	1	—
MARGUERITE. — LE MAITRE D'ÉCOLE	1	—
LES MÉMOIRES DU DIABLE	3	—
LE PORT DE CRÉTEIL	1	—
LES PRÉTENDUS	1	—
LES QUATRE ÉPOQUES	1	—
LES QUATRE NAPOLITAINES	2	—
LES QUATRE SŒURS	1	—
UN RÊVE D'AMOUR. — LA CHAMBRIÈRE	1	—
SATHANIEL	1	—
SI JEUNESSE SAVAIT, SI VIELLESSE POUVAIT	2	—
LE VICOMTE DE BÉZIERS	1	—

CLICHY. — Impr. Maurice LOIGNON et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

SI JEUNESSE SAVAIT
SI VIEILLESSE POUVAIT

PAR

FRÉDERIC SOULIÉ

NOUVELLE ÉDITION

II

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863
Tous droits réservés

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
915872
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1920 L

SI JEUNESSE SAVAIT

SI VIEILLESSE POUVAIT

I

Amour éveillé.

Le marquis, demeuré seul, se trouva plus honteux qu'il ne l'avait encore été de la façon dont il s'était laissé jouer par Fouriou ; il voulut encore réfléchir, mais à la seconde minute il trouva qu'il avait beau faire, et que toutes ses réflexions ne l'amenaient qu'à faire ses sottises plus péniblement que lorsqu'il se laissait aller. Il se décida à ne plus penser à rien et à marcher intrépidement devant lui ; il prit son bonnet, le jeta au plafond et se mit à crier :

— Au diable la prévoyance, l'expérience et toutes les règles en vertu desquelles on fait de la bonne conduite! advienne que pourra, je me laisserai aller au hasard. J'ai eu ma bonne part de la vie humaine, je l'ai épuisée, et, par une faveur de je ne sais quelle puissance, je puis recommencer, et je cherche à user de ma vie en peureux, en la défendant

comme un avare défend son trésor : allons, la dissipation de tout, du corps, du cœur et de l'or sied à la jeunesse.

On eût dit que l'accusation de folie qui avait été portée contre Arthur prenait un caractère de vérité : il y avait dans son regard une sorte de vertige furieux ; il tournait et sautait dans la chambre, lorsque la porte s'ouvrit et madame de Pimpani entra.

Jamais cette visite n'eût été agréable pour Arthur, mais elle eût pu arriver moins malheureusement pour lui. Assurément il avait déjà manqué aux convenances, mais ce n'avait pas été de parti pris, il pouvait volontiers n'en accuser que son ignorance ; mais c'en était fait, le sort venait d'en être jeté, les ménagements étaient mis de côté : ce savoir du monde sur lequel il avait tant compté ne l'ayant pas servi comme il l'entendait, il le mettait bas comme un masque inutile et se décidait à mener sa vie à visage découvert.

— Bonjour, ami, lui dit la marquise en entrant et en se débarrassant de son cnâle et de son chapeau, avec ce laisser-aller qui annonce qu'une femme se croit un peu chez elle.

Arthur la considéra d'un regard rapide, la toisa, et, après une grimace clandestine, lui répondit :

— Je présente à madame la marquise l'hommage de mes respects.

Madame de Pimpani s'était assise, et reprit, sans remarquer le ton cérémonieux d'Arthur et en lui tendant la main :

— Vous êtes tout à fait remis, à ce que je vois, j'en suis charmée, car nous pourrons causer un moment de nos affaires.

Ce mot eût dû prêter un peu de sérieux à Arthur ; mais il était dans cet état d'exaspération où l'on fait des sottises en les voyant, et précisément parce qu'on les voit.

— Des affaires ? madame ! des affaires ? s'écria-t-il ; que cela vous intéresse, je le conçois, car on pense d'autant plus à l'avenir qu'on en a moins devant soi ; mais à mon âge, madame

les affaires sont la chose la plus horriblement ennuyeuse ; d'ailleurs, s'en occuper à vingt ans serait une folie : il ne faut pas tout absorber dans le commencement ; que resterait-il à l'humanité à cinquante ans, si elle ne se gardait pas les affaires pour cette époque de la vie ?

La marquise considéra Arthur de ce même regard que La Barlière avait attaché sur lui, regard où s'était montré d'abord un éclair de colère, et où se peignait ensuite une sorte d'inquiétude.

— Les affaires dont j'ai à vous parler, Arthur, reprit madame de Pimpani, sont de votre âge : il s'agit de votre mariage avec mademoiselle de Ménarès.

— Vous l'avez rompu, dit Arthur en s'enveloppant négligemment dans sa robe de chambre.

— Non, lui dit sèchement la marquise ; mais si vous continuez à agir comme vous faites, vous le rendrez impossible.

— Impossible ! répéta le marquis avec une stupéfaction à laquelle la marquise se trompa un moment. Elle crut que l'annonce de cette possible impossibilité épouvantait Arthur, ou bien que cela lui semblait une injure à ses droits ; mais ce n'était point là le sentiment de notre héros. Ce mot impossible dans la bouche de madame de Pimpani, et amené comme il l'avait été, voulait dire : « Ce sera votre faute, et votre faute à vous tout seul, si ce mariage ne réussit pas. » Elle consentait donc à ce qu'il réussît, elle y prêterait peut-être les mains ; qui sait si elle ne venait pas pour y aider ?

— Oui, répondit madame de Pimpani ; je ne sais quel malin esprit travaille la duchesse, mais elle ne cesse de vous accabler d'épigrammes. Ce n'est pas que chez nous autres femmes ce soit un signe certain de haine, souvent nos plus cruelles moqueries s'attachent à l'homme qui a le tort de ne pas assez faire attention à nous ; mais je ne crois remarquer dans l'antipathie de Josépha autre chose que la colère d'être abandonnée : faites-y donc attention.

« Ma foi, se dit Arthur, ceci est vrai, la vieille marquise parle très-sensément d'une affaire très-sérieuse; mais je serais un butor de m'y refuser; allons dans son sens et flattons-la un peu. »

— Je comptais vous demander la permission d'aller lui présenter mes respects.

— Je vous sais bon gré de cette discrétion, Arthur; mais tâchez de me connaître mieux que vous ne me connaissez encore. Je puis aimer votre amour, en être fière et heureuse; mais m'en armer pour rompre vos projets d'avenir, pour perdre votre fortune, fermer votre carrière, non, non, soyez-en certain, ce n'est pas ainsi que j'aime.

Arthur, ravi, prit la main de madame de Pimpani et la baisa en lui disant doucement:

— Aussi bonne que charmante.

— Il faut que vous épousiez dona Josépha, reprit la marquise en mettant son fauteuil bras à bras de celui d'Arthur; c'est une fortune colossale, c'est une position immense... et croyez-moi, Arthur, je serais heureuse de vous l'avoir donnée, dussiez-vous m'oublier.

Ah! jamais! fit Arthur que les millions de piastres fortes cordonnées de la duchesse de Ménarès rendaient d'une tendresse excessive pour la marquise.

— Du moins, reprit madame de Pimpani en se laissant doucement entraîner vers Arthur, aurai-je votre reconnaissance: c'est un sentiment bien froid, bien pauvre pour un cœur comme le mien; mais je n'en veux pas davantage.

— En quelque position que je sois, dit Arthur, ce sera toujours l'amour...

— Prenez garde, Arthur, dit la marquise, on peut venir...

— Vous avez raison, dit le marquis en se reculant un peu trop vivement.

Mais le pauvre garçon était entre deux pinces de fin acier trempé à un feu trop tenace pour y échapper si facilement.

La marquise se leva, poussa les verroux, abattit les épais rideaux de soie des croisées, et amena un clair-obscur rosé qui jeta sur elle un reflet plein de grâce.

« Nous l'avons assez dit, et nos lecteurs doivent se le rappeler, à condition que son visage resterait dans une demi-teinte fort rembrunie, la marquise était un trompe-l'œil admirable : finesse de taille, mollesse d'allure, elle avait tout; mais ce qu'elle avait surtout aux yeux d'Arthur, c'étaient les millions de dona Josépha à sa disposition; ces millions restaient également radieux et étincelants dans la pénombre dont s'enveloppait madame de Pimpani, tandis que ses cinquante ans se voilaient doucement; elle revint près d'Arthur, qui eût bien voulu être jeune et jeter au vent les affaires; mais, hélas! sa vie passée lui avait laissé la cupidité de la vieillesse, sans lui donner l'adresse de la satisfaire à son gré. Un véritable homme de vingt ans eût percé de ses regards cette obscurité où s'enveloppait la chauve-souris du rêve du marquis, il n'eût point vu ces millions fascinateurs. Arthur ferma les yeux, et sentit la marquise s'asseoir sur ses genoux.

— Et maintenant que nous sommes seuls, ami, voyons, faisons nos projets. Tu vas voir dona Josépha après-demain; j'éloignerai Camballero, et tu pourras causer avec elle.

— Oui, mon amour, lui dit Arthur.

— C'est une Espagnole ardente, reprit madame de Pimpani; mais elle a un sentiment de sa grandesse qui ne te permettrait pas d'agir avec elle comme tu l'as fait avec moi, comme tu le fais, méchant!

Arthur ne répondit pas, et madame de Pimpani continua :

— Parle-lui d'amour, elle est fort vaniteuse, et tu es un de ces hommes que toutes les femmes aimeront dès que tu le voudras.

Le marquis trouva que madame de Pimpani était une femme d'un goût parfait; il avait commencé une spéculation sans conscience, mais la marquise ajouta :

Oh! qui ne t'aimerait, Arthur! toi si beau, si jeune, si spirituel.

Et notre héros fut de bonne foi.

Il y a une grande distinction à faire entre les femmes de l'âge de madame de Pimpani qui s'occupent d'amour. Les unes, par je ne sais quel singulier et faux calcul, se rajeunissent, de manières, de tenue, de voix, de regard, à mesure qu'elles vieillissent. A trente ans, à trente-six ans, elles étaient de franches coquettes, donnant et recevant l'amour comme il convient à une personne qui sait parfaitement ce que c'est; mais une fois là quarantaine passée, elles prennent des airs presque innocents, désolés; jamais vierge n'a été troublée dans son ignorance de seize ans avec plus de soupirs que ces vétéranes dans leur retraite quarantenaire. Jamais séducteur qui égare l'inexpérience d'une jeune fille ne commet un plus grand crime que celui qui ramène ces veuves désolées dans les sentiers déjà parcourus.

Ce sont les mêmes larmes, les mêmes désespoirs, les mêmes repentirs, ce sont surtout les mêmes exigences, et bien d'autres encore. Celles-là sont devenues assez communes depuis l'invasion des sentiments incompris. Tout le charme de l'amour se trouvant dans quelque chose qui n'a pas de nom, on doit aisément concevoir que ce quelque chose peut appartenir à tous les corps. Celles-là ont ceci d'horrible, qu'elles ne se donnent pour être aimées que la peine de s'attacher à vous comme le lierre à l'ormeau, et d'absorber le malheureux qui s'y laisse prendre; à la longue, elles le crétinisent, et il leur appartient comme l'ormeau au lierre qui l'étouffa.

Il y en a d'autres qui, comme madame de Pimpani, comptent très-bien avec elles-mêmes, qui aiment le plaisir avec loyauté, consentant à l'acheter après se l'être fait payer. Elles savent que cinquante ans sont cinquante ans, mais elles savent aussi toutes les ressources matérielles et morales que

possède une femme qui a soin d'elle-même, qui n'exige pas trop, qui n'impose rien, qui prend au hasard, qui rend au droit; elles savent surtout que la flatterie est un charme auquel les plus spirituels et les plus sots se laissent prendre; que tout l'art consiste à s'adresser au bon endroit, c'est-à-dire à la prétention; car c'est surtout par ce qu'ils n'ont pas, bien plus que par ce qu'ils ont, qu'on flatte les hommes, n'avait-elle pas dit à Arthur qu'il était spirituel?

Ces femmes se sacrifient, se soumettent, se prêtent à toutes les humeurs, sans cris, sans larmes, mais avec une certaine distinction qui les sauve de l'humiliation. Ces femmes ne veulent pas une passion, elles veulent un plaisir, et il est bien rare qu'elles ne gardent pas pour amis ceux qu'elles ont reconnus comme souverains. Elles sont franches dans leurs désirs, et lorsqu'elles trouvent un homme assez spirituel pour les comprendre, elles le remercient de ce qu'il veut bien être pour elles et lui en tiennent compte; elles lui montrent si bien qu'elles en sont reconnaissantes, qu'il faut qu'un homme ait bien peu de générosité pour ne pas leur rendre quelquefois le bonheur passager qu'elles paient de tant de devouement. Et puis comme elles sont sincères avec elles-mêmes, elles ne sont point gênantes, elle ne se constituent pas dans un empire absolu et sans partage, et au besoin on les trouve dans des embarras d'affaires, comme des hommes à qui on peut tout dire.

Madame de Pimpani tenait beaucoup de cette dernière femme; elle ne faisait ni l'innocente ni la surprise, mais elle avait une portion de vanité qui la rendait fort despote, et c'est peut-être à ce besoin de commandement qu'était dû le choix de Camballero et de l'autre. Mais tout cela avait fléchi devant la belle jeunesse d'Arthur, et pour lui elle se sentait devenir humble et flatteuse.

Arthur, malgré son expérience, était si charmé de cet empire qu'il le prenait pour du bonheur.

Mais pendant que nous faisons ces réflexions, la journée s'était écoulée et le véritable crépuscule commençait à s'étendre, non plus dans la chambre d'Arthur, mais dans la nature entière. La marquise annonça qu'elle allait se retirer enivrée de

Tant d'amour
En un jour,

comme disent les opéra-comiques, si enivrée qu'elle était bien décidée à faire d'Arthur un duc de Ménarès par reconnaissance, mais à l'étrangler s'il se détournait de la rousse duchesse pour quelque autre que ce fût.

Elle lui demanda où il comptait passer la soirée, et le marquis lui fit part de l'invitation du ministre N..... Cela parut fort étonner la marquise, qui se mit à réfléchir, et qui lui dit :

— Que peut-il vous vouloir ?

— Je l'ignore.

— Comptez-vous y aller ?

— Sans doute.

— Oui, oui, fit la marquise, allez-y ; mais soyez encore plus circonspect avec lui que vous ne l'avez été avec le vieux duc ; le comte de N... est un homme rusé, adroit, rompu à toutes les roueries, mais trop sûr de son mérite. Laissez-le vous faire ses propositions, résistez un peu, cédez ensuite ; soyez un peu femme enfin, et il se laissera aller à vous dire tout ce qu'il attend de vous. Demandez alors un jour de réflexion, mais demandez-le en homme qui sauve les apparences de sa défaite ; le temps de tirer les verroux et de fermer les rideaux, dit madame de Pimpani en riant, et vous me viendrez consulter. Nous verrons alors où ils veulent en venir, car il y a dans tout ceci une machination que je ne puis comprendre, et nous prendrons nos mesures en conséquence.

Avant qu'Arthur eût pu remercier la marquise de sa bonne volonté, elle s'était enveloppée de son châle et s'était furti-

vement glissée hors de la chambre, tandis que le marquis s'écriait comme malgré lui :

— Le diable m'emporte! je crois que j'aime cette femme!

A peine avait-il laissé échapper cette exclamation plus véridique que l'on ne pense, et que bien des jeunes gens expliqueraient, s'ils étaient plus francs qu'on n'ose l'être à cet âge, qu'il se rendormit.

II

Un salon politique.

Le soir venu, il se fit habiller, et ayant dit à son valet de chambre que c'était pour aller chez un ministre, il fut très-surpris d'apprendre que ce n'était pas la peine de se parer pour si peu, à moins qu'il n'y eût bal ou concert, auquel cas la toilette devenait indispensable, par égard pour les invités, mais non point pour l'Amphitryon. Sans en savoir la raison précise, ce garçon était le reflet du monde et de sa manière de voir. Qu'est-ce de notre temps qu'un ministre? Un homme fort puissant, à ce qu'on dit, parce que ce nom n'est pas encore complétement dépouillé de son ancienne signification; mais en réalité, dans les affaires, c'est l'homme le plus embarrassé de liens insupportables. Et ce qu'il y a de plus fâcheux pour ces géants du pouvoir, c'est que leur esclavage leur est imputé à despotisme. Sur cent places qu'ils donnent, et qui leur sont imputées à passion personnelle, à corruption, à népotisme, à injustice, à méconnaissance des droits acquis, il n'y en a pas deux dont ils aient eu la libre disposition. N'y a-t-il pas à toutes les faces d'un ministre pour le tirailler,

le circonvenir, le presser, le forcer, l'aveugler; à gauche, la chambre des députés; à droite, la chambre des pairs; en avant, ce qu'on appelle la cour; en arrière, ce qui est aussi puissant que ces trois pouvoirs ensemble, les bureaux, cette officine où se préparent les actes ministériels, les bureaux où tout est impossible quand cela n'est pas selon leur volonté.

Il y a tel ministre qui n'a jamais pu avoir un rapport sur une affaire à laquelle il s'intéressait; le rapport fait se perdait, se retrouvait, s'égarait, se retrouvait encore; rapport qui ne disait rien que les difficultés de l'affaire. Le ministre en ordonnait un autre, dans un sens dicté d'avance; après deux mois de temps perdu, celui-ci était rédigé sur l'heure; mais la remise était toujours faite à temps inopportun. Cela fait, on a vu des chefs de division presser les travaux de tous leurs bureaux, et les entasser en masse sur le pupitre ministériel avec le fameux rapport qui restait bien sur le bureau, mais qui était enterré sous des montagnes d'affaires qui demandaient la plus prompte solution, et qui, la veille, eussent pu attendre six mois. Si enfin le ministre, se fâchant tout à fait, demandait, exigeait le fameux rapport, on le tirait de dessous mille paperasses; on lui montrait qu'il était obéi; que, s'il n'avait pas pris plus tôt une décision, c'était sa faute; qu'il était un tant soit peu brouillon. Et si le ministre prenait la décision en marge du rapport, encore fallait-il l'exécuter, et pour rédiger l'ordonnance, c'étaient un mois, deux mois, six mois, toute une vie ministérielle s'il le fallait. Il y a un fait que nous pouvons affirmer comme le connaissant personnellement, c'est qu'un ministre ayant voulu récompenser les talents d'un administrateur qui déplaisait aux bureaux par cela même qu'il avait des talents, se fit apporter en cachette des têtes de lettre et des imprimés d'une de ses divisions; il rédigea de sa propre main l'ordonnance et la commission, et l'expédia à la poste par son valet de cham-

bre, n'osant la confier à un huissier ou à un garçon de bureau.

Il y en a bien peu, s'il y en a, qui aient résisté pendant six mois à cette force qui agit comme les forces mécaniques par une transmission inaperçue de la force motrice qu'on ne voit pas toujours.

Ces pauvres ministres, ils ont aussi les députés, ces missionnaires de la province à Paris, race abâtardie, descendue partie des parlements, tracassière, formaliste, bavarde, étroite, usurpatrice comme eux; partie de l'assemblée constituante, ayant une rage de constituer à tout propos, de déclarer à tout propos les droits souverains des nations, de protester contre la tyrannie des prêtres et des rois, philosophie voltairienne qui a poussé cet esprit novateur du dix-huitième siècle jusqu'à ne plus être qu'un rabâchage insupportable.

D'autres, et en petit nombre, se font asses d'illusions sur eux-mêmes, pour se croire destinés à modifier les destinées du pays; mais le plus grand nombre sait très-bien qu'il n'est député que pour faire ses propres affaires, et l'affaire de ceux qui, pouvant le nommer député, lui garderont le moyen de faire ces mêmes propres affaires.

Ce sont là, après les bureaux, les plus insupportables grugeurs d'un ministre : ils en veulent à sa peau, à sa moelle, à ses os et à ses cheveux; ils le tirent, le harcèlent, le flattent, l'injurient, le menacent, lui montrent leur voix comme un macaron aux enfants, la tendant, la retirant, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu tout ce qu'ils veulent obtenir.

Quant à la pairie, c'est la même tactique, si ce n'est qu'elle est moins active, attendu que la vieillesse a moins de vigueur dans ses membres; elle a aussi plus de dignité et sait mieux attendre. Chez le député, il y a du solliciteur insolent chez le pair, du patronage qui s'incline.

Quant à la cour... voilà.

Pauvre cour, fort à plaindre en vérité, qu'on envie comme si elle était.... et qui.....

Mais notre héros, je crois, doit y aller incessamment; attendons la visite, et entrons avec lui dans le salon du ministre N....

Uu salon de ministre, comme le ministre, appartient à un certain nombre d'individus; les sentiments personnels du maître de la maison ne sont pour rien dans le choix qu'il peut faire de ses invités, lorsqu'il y a invités : car dans les jours de réception habituelle, c'est à vrai dire une bourse, ou, si l'on veut, une halle ouverte à tous venants, pourvu qu'ils aient un habit : je ne dis pas un habit propre; les droits incontestables de certains honorables députés à être admis, ayant fait prévaloir la tolérance de l'habit sale, celui-ci se trouve avoir acquis droit de bourgeoisie dans les salons ministériels. Dans ces jours-là, le salon appartient à qui veut, car s'il arrive que l'huissier proclame quelque nom profondément inconnu au ministre, celui-ci se gardera bien de demander à l'intrus qui il est et d'où il vient. Une pareille question pourrait par hasard s'adresser à quelque notabilité départementale dont l'orgueil ne pardonnerait pas son ignorance à l'infortuné secrétaire d'État. Si bien que si demain il plaisait au premier Durand, au premier Martin, au premier Lefebvre venu, d'aller chez tous les ministres, il y serait parfaitement reçu.

Or, quand notre héros arriva chez le ministre, ignorant à quelles réceptions celui-ci était condamné, il s'attendit à voir dans le salon tous les grands noms et toutes les illustrations réelles de la France. L'effet qu'il produisit en entrant fut remarquable : sa taille élevée, sa beauté, son titre de marquis, appelèrent sur lui les regards bienveillants des femmes et l'inspection des hommes. Le comte de N... le reçut avec un empressement prodigieux ; il le présenta lui-même

à sa femme, avec un clignement d'yeux qui voulait dire :

« Ceci mérite d'être un peu séduit. »

La ministresse fut charmante pour Arthur ; elle lui donna près de deux minutes, ce qui parut une immensité aux hommes et aux femmes. Les hommes qui purent savoir que le marquis de Mun était un carliste y virent une trahison du comte de N... ; un député libéral, célèbre par sa persévérance à dire toujours la même chose contre tous les ministres, demanda si ce ne pouvait pas être un motif d'interpellations pour une prochaine séance.

Les femmes, qui étaient forcées d'avouer que la ministresse était encore belle, prétendirent que c'était une coquetterie.

Cependant Arthur se trouvait fort dépaysé, et regardai s'il ne trouverait personne qui lui vînt en aide, quand sa bonne fortune lui fit apparaître Ribaud.

L'empressement que celui-ci mit à le saluer déplut cependant au marquis : il lui sembla que le critique avait hâte de venir regarder en face le héros des mésaventures de la course; Arthur se trompa; Ribaud l'aborda avec un air de parfait oubli de tout ce qui s'était passé, et le marquis lui dit :

— Vous êtes donc partout, mon cher Ribaud ?

— Partout où vous êtes, du moins, dit le critique.

— Mais moi je n'ai rien à faire qu'à me promener, tandis que vous dont on cite les immenses travaux...

— Eh ! mais, je travaille plus que vous ne pensez quand je suis dans le monde.

— Je comprends, vous observez.

— C'est un métier de dupe, j'écoute. Sans cela, où voudriez-vous que je pusse apprendre les anecdotes courantes, les mots du jour, qui font tout l'intérêt de mes articles du journal *la*.....

— Je vous croyais au journal *le*.....

— Oui, officiellement : là, je signe ; dans l'autre, je ne signe pas.

— Ils sont fort opposés d'opinion, je crois.

— C'est pour cela que je les ai choisis. Voyez-vous, mon cher marquis, tout homme a contre toutes choses une assez grande quantité de fiel dans le cœur ; lorsqu'on ne travaille qu'à un journal, on peut bien épancher tout ce qu'on a de bile contre les gens qui sont les ennemis de ce journal ; mais il faut se taire sur ceux qui partagent ou soutiennent son opinion : je ne saurais vous dire combien cela fait mal au cœur d'être obligé de se taire sur des vices ou des ridicules qui vous crèvent les yeux, car on les connaît d'autant mieux que ceux qui en sont affectés se livrent davantage à vous qui êtes de leur intimité. J'avoue que ma conscience se révolterait d'un silence par trop complaisant, et je fais justice de tout le monde : des uns, en audience solennelle, et les portes ouvertes ; des autres, à huis clos, et sans qu'on connaisse la main qui punit.

Le marquis n'écoutait pas avec une attention suffisante les théories de Ribaud sur la conscience et la justice, car il écoutait avec un étonnement sans cesse croissant la voix de l'huissier qui annonçait les invités d'un ton monotone et fatigué, comme quelqu'un à qui ce métier est habituel depuis longues années. Ce qui causait la surprise d'Arthur, c'était de n'avoir entendu, depuis quelques minutes qu'il était chez le ministre, que des noms comme ceux-ci :

M. et madame Durand, M. et madame Simon, M. et madame Bourgeois, M. et madame Dupré, Dulong, Dubois, Duval ; une série de noms qui ne répondaient à aucune idée ni à aucun souvenir.

— Qu'est-ce que c'est que tout ça ? dit-il à Ribaud.

— Tout ça, ce sont les députés de la France : médecins, avocats, notaires, banquiers fort illustres dans leur arrondissement, et qu'il vous est très-permis de ne pas connaître

mais en voici un dont, malgré son nom bourgeois, la célébrité a dû vous arriver si vous avez lu les journaux depuis quelques années.

— Fort peu, dit le marquis à tout hasard. Quel est ce monsieur?

— C'est maître Rissolit, un ex-chef de l'opposition, un avocat passant pour avoir du talent. J'ai été clerc dans son cabinet, et cet homme avait dès lors une façon d'être qui l'a suivi dans toute sa carrière. Lorsqu'il revenait du palais, s'il passait devant nous qui lui coupions les morceaux d'une affaire de manière à ce qu'il n'eût plus qu'à la mâcher, et qu'en passant il nous dit quelque mot dur et désobligeant...

— C'est qu'il avait perdu sa cause.

— Du tout, c'est qu'il l'avait gagnée. Cet homme qui a de l'esprit s'enivre d'un succès avec une facilité qui tient du prodige, comme il s'abat du moindre revers. Ainsi, lorsqu'il avait perdu un procès, il devenait familier, aimable, flatteur, et je l'ai surpris à me demander des nouvelles de mon portier qui s'était cassé la jambe trois mois avant. Comme politique, il n'a eu de stable que l'instabilité de son opposition; trouvant sans cesse mauvais ce qui se faisait, même quand il avait dit que c'était bon à faire quand cela ne se faisait pas; envieux de toutes les réputations, ayant soif du pouvoir dont il n'a jamais pu avoir la moindre parcelle à sa disposition; il est mécontent, c'est son rôle, sa vie, son être. On l'a cru un moment un homme d'affaires, mais il s'est trouvé mal mesuré, et s'est mis en tête d'être un gouvernant; il a des théories de politique extérieure, qui n'ont d'autre tort que d'être toujours impraticables à l'heure et au jour qu'il les propose. Cet homme rêve toutes les nuits qu'il est ministre, et se réveille tous les matins avec la rage de ne l'être pas.

Le marquis écoutait Ribaud de toutes ses oreilles; il regardait les femmes du coin de l'œil.

En ce moment, on annonça M. et madame Ragoutois.

— Et celui-ci ? dit le marquis.

— Ragoutois, c'est encore une célébrité : c'est l'ennemi mortel de Rissolit, quoiqu'ils soient du même parti.

— Bah !

— Non que Ragoutois déteste Rissolit, Ragoutois a une trop haute idée de son incontestable supériorité pour haïr ce pauvre Rissolit ; mais Rissolit, qui a de l'esprit et qui trouve que Ragoutois n'en a pas (et il a raison) ; Rissolit qui, à part l'opportunité, a une certaine teinture des affaires et qui trouve que Ragoutois n'y entend rien (et il a raison), Rissolit qui a un langage clair, rapide et doué d'une certaine allure piquante, et qui trouve que Ragoutois est une espèce de grosse caisse qui tinte, retentit, et qui arrive à faire sur la chambre l'effet d'un coup de canon chargé à poudre; Rissolit déteste Ragoutois de l'effet qu'il fait sans le mériter.

— Et la femme ? dit le marquis.

— Madame Ragoutois? Vous m'en demandez plus que le public n'en sait, et plus qu'on n'a osé encore lui en dire; mais, entre nous, on prétend que la grosse caisse politique devient chez lui un modeste tambourin dont la femme joue avec une entière liberté, qui va, dit-on, aussi jusqu'à le frapper du bout des doigts. Elle est vertueuse et jalouse, ce qui est le signe certain d'un malheur profond pour l'homme soumis à ces deux vices sociaux.

Aussi, voyez quelle sévère résignation il y a sur le visage de cet homme ; comme il paraît attendre, les yeux fixés au plafond, le grand et bel avenir qu'il prépare à la France ; comme la plèbe lui sait bon gré de cette forte patience dont elle espère monts et merveilles. Que cet aspect évangélique et grave a séduit d'honnêtes libéraux, sans qu'ils se soient douté un moment que ce regard perdu dans l'espace n'est qu'un regard qui n'ose se fixer sur des objets terrestres et féminins, de peur que sa femme ne batte une aubade à son retour.

Du reste, elle l'a mieux servi qu'il ne pense : haineuse et jalouse comme elle l'est, elle l'a retiré, par crainte des femmes, de tous les tripotages politiques où il serait assurément compromis, attendu qu'il est de sa nature lourd et maladroit.

Le bonhomme s'imagine avoir fait tout seul sa position, et en tire la vanité excessive qui lui fait considérer Rissolit comme un brouillon. A quelque chose une mauvaise femme est bonne ; car, croyez-moi, la femme est toujours bonne à quelque chose, et en voici une qui entre qui en est une preuve flagrante.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est madame Chose.

— Madame Chose ?

— Eh ! oui, la fameuse madame Chose, reprit Ribaud ; vous n'en êtes pas resté à ce point extrême d'ignorance des affaires politiques, de ne pas savoir ce que c'est que madame Chose ?

— Je le sais peut-être, mais ce nom ne m'est pas assez bien demeuré dans la tête pour que je le rajuste à des événements que je sais sans doute.

— C'est que vous n'en savez pas un mot, reprit Ribaud ; quand on a entendu parler de madame Chose, on ne l'oublie pas, on ne saurait l'oublier.

— Va donc pour que je n'en aie jamais entendu parler.

— D'abord vous remarquerez que madame Chose n'est pas jeune, qu'elle n'est pas belle, et je puis ajouter qu'elle n'est pas spirituelle.

— De ces trois choses, deux sont incontestables pour qui a des yeux, et la dernière est trop de votre compétence pour que je la mette en doute.

Un petit bout de flatterie ne gâte jamais rien, et Ribaud, qui s'ennuyait fort de ne parler qu'au marquis tout seul, fut amadoué et s'abandonna.

— Madame Chose, dit-il, date de quinze ans au moins. Je ne puis dire qu'elle ait prévu tout le parti qu'elle devait tirer du rôle qu'elle a joué, mais à voir la manière dont sont arrivés tous les hommes dont elle s'est fait la patronne, il faut croire qu'elle les avait mieux jugés que nous.

Elle ouvrit sous la Restauration un boudoir politique, où elle reçut à bras ouverts quiconque venait faire chez elle de l'opposition au gouvernement d'alors; elle tâta la valeur de tous ceux qui se présentèrent, et je ne puis dire à quelle balance elle les pesa; mais, lorsqu'elle s'arrêta au plus bavard, au plus vain, au plus laid et au plus suffisant de la bande, il y eut une espèce de haro parmi tous les prétendants; mais elle laissa crier, et, comme les sorcières de Macbeth, elle dit au pauvre hère qu'elle avait choisi : « Tu seras roi. »

Elle le secoua dans sa paresse méridionale, mit en œuvre les instincts quêteurs dont il était doué, la mémoire facile qu'il avait, une certaine faculté de coordonner les événements, de faire des systèmes avec des idées contradictoires; elle lui fit mettre sur tout cela ce style à figures hyperboliques, à expressions d'une gasconnade ampoulée qui poussent naturellement en Provence, et, le libéralisme aidant, elle en fit un des plus célèbres historiens et publicistes du siècle actuel.

— Mais, reprit le marquis à qui les jugements de Ribaud paraissaient d'une outrecuidance cruelle, savez-vous que de notre temps on faisait un homme de génie avec un pareil assemblage de défauts?

— De votre temps? dit le critique.

— Vous savez bien, dit le marquis à qui les erreurs de date dans son propre compte devenaient moins embarrassantes à mesure qu'elles étaient plus fréquentes, vous savez bien que je suis d'un demi-siècle en arrière, que je ne suis pas du tout du vôtre, car ce que vous m'avez raconté de madame Chose est tout à fait nouveau pour moi.

— C'est que je ne vous en ai dit que ce qui est innocent, et ce dont le monde s'est par conséquent fort peu occupé ; reste la partie scandaleuse, qui est toujours la plus connue.

— Vous êtes un habile conteur, dit le marquis, vous gardez les bons morceaux pour les derniers. Eh bien ! madame Chose ?

— Ma foi, je suis fort embarrassé de vous le dire après votre compliment, car si on a fait un scandale de son histoire; ce n'est pas qu'elle ait rien de très-original, cela se fait tous les jours et partout sans qu'on crie à la corruption et à l'immoralité.

— Mais qu'est-ce donc ?

— Bien peu de chose à une autre époque, mais cela est devenu énorme dans la nôtre. Ce monsieur que vous voyez là avec sa figure d'oiseau de proie nocturne, après avoir été le protégé intime de madame Chose, son œuvre et sa création, s'est trouvé des velléités de liberté et d'ambition solitaire; on prétend qu'alors madame Chose lui aurait jeté au cœur (car il a un cœur) mademoiselle Chose dont il a fait sa femme, et voilà la partie vulgaire de l'affaire. Mais ce qui est devenu une énormité, c'est que dans de très-hauts salons on a ouvert les deux battants au gendre et à sa femme, mais que la belle-mère a été répudiée avec une insistance profondément religieuse. Madame Chose, qui en a vu bien d'autres, a patienté, et, armée de son gendre, elle en a fait un colosse politique, et qui s'est montré digne de l'espoir qu'elle avait fondé sur lui. Mais tous les mérites du gendre n'ont pu effacer les démérites de madame Chose, et les portes supérieures sont restées fermées. Alors, ma foi, la rage l'a prise et elle s'est posée (toujours dans la personne de son gendre) en antagoniste décidée des hauts salons récalcitrants, et maintenant le gendre, après avoir été accusé de vol, de concussion, de trahison, de tout ce dont on peut accuser un homme politique, est devenu l'idole, le dieu, le sauveur de

l'opposition, qui chante des *Te Deum* pour son retour aux saines doctrines, tandis que c'est toujours madame Chose qui tient la ficelle du pantin.

III

Suite du salon.

Lorsque Ribaud eut fini sa tirade, notre héros prit un air capable :

— Je connais votre homme, dit Arthur qui se rappela avoir eu occasion d'entendre lire un journal ou deux dans les dernières années de sa vie, c'est un homme qui fait son chemin en trahissant qui l'a aimé.

— Excepté madame Chose, reprit Ribaud, et deux ou trois aides de camp qu'il a colloqués de manière à n'avoir plus rien à leur donner, attendu que ce qu'il déteste le plus au monde ce sont les vieux souvenirs, excepté toujours madame Chose.

— A qui donne-t-il donc la main?

— A un de ses anciens ennemis dont il s'est fait un séide. Et c'est dans cette combinaison qu'a surtout brillé le génie de madame Chose. Celui à qui il donne la main, et qui est aussi noble que notre gendre est bourgeois, était d'une phalange qui passait pour savante en politique, et qui malgré le petit nombre de ses soldats, était une force à cause de son union et de sa discipline.

Il est vrai que le maître est un homme rigide, sévère, de mœurs froides, de désintéressement complet et d'ambition dévorante. Il voulait du pouvoir, en demandait beaucoup, en

prenait plus, mais il en donnait sans regret à qui le servait et l'aimait. Tant que l'enthousiasme de la lutte a duré, tant que le siége a été ouvert, la phalange a été indissoluble, mais une fois la place envahie, chacun a voulu jouir un peu de sa peine. Ce n'est pas tout que d'être puissant, encore faut-il s'amuser et se réjouir un peu. Or, le maître se ressent de son ancien métier de maître d'école, il ne permet pas que ses disciples s'émancipent à avoir des idées personnelles; au lieu de leur laisser un peu la bride sur la cou, il les retenait à grands coups de sentences et les voulait laisser des écoliers après les avoir élévés pour être des hommes. Ceux-ci furent mécontents. Madame Chose, qui détestait cet homme comme s'il eût été une honnête femme, prit admirablement l'occasion aux cheveux; elle appela du salon puritain, glacé, orné de chaises à dossier droit, de son ennemi, les prosélytes de celui-ci, et elle les reçut dans un salon joyeux, plein de tapis à divans moelleux. Dans l'un il y avait une parole souveraine qu'il fallait écouter avec respect, dans l'autre régnait un babil délicieux qui admettait toutes les idées et les applaudissait. Dans le premier, la pensée sérieuse pesait sur tout, même sur les questions les plus frivoles, quand par hasard elles s'y glissaient; dans l'autre, la moquerie s'attaquait à tout, même au sacré. Enfin, on avait peur ici, là-bas on ne redoutait personne, pas même... Dieu; la femme ne comptait pour rien chez le maître, on en fleurit l'auditoire de chez madame Chose. Nos jeunes disciples n'y résistèrent pas quelques-uns faillirent au serment d'obéissance, et la bande fut désorganisée.

«Ce n'est pas par le nombre de séides qu'elle a enlevés au maître que madame Chose l'a blessé, c'est en montrant que son autorité est un lien dont il est facile de s'affranchir et en le démonétisant moralement.

D'un autre côté, le maître avait trop oublié qu'il est des choses qu'on ne doit même pas dire à son bonnet de nuit.

Avec beaucoup des qualités de Louis XI, il lui manque celle-là. Il en arriva que les petits émancipés, tancés par trop vertement, se sont permis des révélations, et il y a scandale. La France remercie avec un unanime transport ces charmants déserteurs, et se garde bien de s'imaginer que tout cela est l'œuvre de madame Chose, œuvre accomplie avec une persévérance qui mettra tout bonnement l'Etat en danger, seulement parce qu'une certaine porte, qui s'est ouverte à bien des saletés, à bien des vilenies, à plus d'une courtisane, à des voleurs de tous étages, n'a pas voulu laisser passer madame Chose.

— Est-ce que vous appelez cela de la politique?

— Ma foi, dit Ribaud, je suis comme Figaro, je la crois bien cousine-germaine de l'intrigue. Il y a cependant des sots qui y croient ou qui y croient croire. Tenez, en voici deux ensemble.

— Ces deux messieurs?

— Oui, ces deux-là, ces deux vieillards. L'un qui a failli être guillotiné et dont toute la famille l'a été en 93, et l'autre qui a fait guillotiner tout ce qu'il a pu inventer de guillotinable. Voilà deux hommes qui croient à la politique sincèrement.

— Ce sont des exceptions qui doivent disparaître tous les jours, dit le marquis, à qui les souvenirs révolutionnaires ne plaisaient point. Parlez-moi des jeunes gens, des espérances du pays.

— Pardieu! fit Ribaud, en voici deux qui entrent d'un pas égal, qui s'inclinent d'un même salut et qui se toisent d'un même regard.

— Deux hommes de mérite?

— Pour eux, sans doute... mais pour moi ce sont les deux gaillards les plus assommants des quatre cent cinquante-neuf hommes d'élite de la France. Non-seulement ça parle, mais ça écrit; et ce n'est pas comme un bon petit journaliste, au

jour le jour, au vent de la question du moment, jetant sa mauvaise humeur sur le fait courant et n'y pensant plus vingt-quatre heures après. Ces deux gaillards s'attaquent à la façon sociale; ils organisent l'homme, ils font des systèmes pour son bonheur, établis sur des raisonnements mathématiques; ils descendent dans les profondeurs de l'existence des sociétés, pour en montrer la pourriture et y appliquer ensuite un baume qu'ils ont rapporté d'Amérique ou d'ailleurs. Nous avions les organisateurs militaires, administratifs, les inventeurs de prison, les associateurs d'intérêts matériels, voici les socialistes. Certes, ils ont du mérite, et on ferait avec leurs systèmes d'excellents gouvernements, à condition qu'ils bâtiraient leur édifice avec des corps morts. Mais ces hommes, qui prétendent organiser l'homme, ont tout étudié, excepté la matière première, l'homme lui-même: matière qui grandit, qui désire, qui agit, qui pense, qui veut, qui veut surtout et toujours ce qu'elle n'a pas; matière de lave ici et de glace là-bas; matière pesante dans un climat et légère dans l'autre, matière molle ou dure, matière animale enfin, qui pousse en vertu d'elle-même, se groupe en vertu de ses besoins, se constitue par ses aptitudes, et qu'on peut émonder et diriger, mais non pas tailler comme un if en tour ou en échec.

Arthur écoutait toujours Ribaud, mais avec une attention distraite, car il venait d'entrer dans le salon une femme dont l'aspect l'avait bouleversé; cette femme n'était rien moins que la duchesse de Massignac. Ribaud, dans l'enthousiasme où il était de sa propre définition, ne l'avait pas aperçue, et il dut être fort étonné de voir le marquis lui échapper tout à coup pour sortir du grand salon et aller se réfugier dans un coin assez obscur d'un petit boudoir.

Notre héros n'y était pas depuis cinq minutes à délibérer avec lui-même s'il devait rester ou partir, s'il lui fallait affronter le danger d'une salutation ou l'esquiver, en n'ayant point

l air de voir, lorsqu'il fut surpris dans son incertitude par le ministre. Le piano résonnait et les grands artistes qui devaient se faire entendre étaient arrivés. L'Excellence était libre, et elle put s'occuper d'autres affaires que de la réception de gens, dont les uns étaient ses amis à de bien dures conditions et les autres ses ennemis, quoi qu'il pût faire.

— Je viens vous remercier, monsieur, lui dit-il, d'avoir bien voulu accepter mon invitation.

— C'était pour moi, arrivé depuis peu à Paris, fort inconnu que je suis, un honneur dont je vous aurais déjà rendu grâce, si je ne vous avais vu si occupé, car je ne sais ce qui m'a pu valoir cette attention.

— C'est que vous ne nous êtes pas si inconnu que vous voulez bien le dire, monsieur le marquis; nous avons l'œil sur vous.

— Sur moi! dit Arthur fort alarmé et qui rêvait déjà une arrestation à la Condé sur le seuil d'une salle de bal.

— Oui, et franchement cela ne doit pas vous étonner; mais nous avons trop vécu pour ne pas savoir ce qu'il faut pardonner aux enthousiasmes de la jeunesse, à des sentiments généreux dans leurs principes... et puis, vous n'étiez pas libre (car nous savons tout); une obéissance aveugle aux volontés de votre père... cela se conçoit : avec l'éducation que vous avez reçue, avec les gens qui vous entouraient, il était difficile d'échapper à l'entraînement; mais vous êtes libre maintenant, et votre séjour à Paris, quand les armées carlistes vont tenter un dernier effort, nous prouve que vous ne voulez plus vous mêler à des combats sans gloire, et que tant de cruautés ont déshonorés.

— Monsieur le comte, dit Arthur, je ne me crois coupable d'aucun crime envers mon pays, et je suis incapable d'une trahison vis-à-vis de qui que ce soit.

— Vous êtes innocent si vous voulez et... si nous voulons, monsieur le marquis; et dans l'espoir de vous voir ce soir,

je me suis muni de la dernière lettre que vous avez écrite en Allemagne pour y annoncer la mort de monsieur votre père...

— Quelle lettre? dit Arthur en pâlissant.

— Oui vous disiez à des exilés, qu'en perdant en votre père un serviteur dévoué, ils en retrouveront un dans son fils. Ce sont des phrases qui se pardonnent et qui ne peuvent vous compromettre, puisque la lettre n'est pas arrivée à sa destination; mais calculer le nombre d'hommes qu'on pourrait appeler à une insurrection, proposer une organisation, désigner des chefs, établir des souscriptions, cela peut beaucoup ressembler à un crime si je livrais cette missive à un procureur du roi.

— Monsieur le comte, dit Arthur dans un trouble extrême, abuser d'une correspondance privée, c'est une indignité...

— Vous y mettez par trop de mauvaise grâce, monsieur le marquis, dit le comte d'un air sévère: le courrier qui a été surpris par vous en franchissant la frontière, ce courrier à qui vous avez enlevé ses dépêches que vous avez livrées vous-même à don Carlos, ce courrier au besoin pourrait déposer que vous ne trouvez pas cette manière d'agir aussi indigne quand elle doit vous profiter.

Pendant que le ministre parlait, M. de Mun murmurait en lui-même les épithètes d'animal, de butor, d'imbécile; à qui les adressait-il? au ministre? Non, certes, et il n'y avait pas de quoi. A lui-même? il avait eu de meilleures occasions, et il ne s'était pas rendu cette justice : il les adressait au malheureux dont il avait pris la place, et qui l'avait si sottement compromis par la stupide exaspération de ses opinions.

« Que diable, se disait le marquis, allait-il faire dans cette bagarre? En vérité, on n'est pas bête comme ça. »

Cependant le ton qu'avait pris le ministre demandait une réponse prompte et décisive. Arthur s'en tira par une question.

— Enfin, monsieur le comte, lui dit-il, que voulez-vous de moi ?

— C'est fort clair. Vous avez été choisi pour épouser mademoiselle de Ménarès; il est de notre intérêt, il est nécessaire que sa main et sa fortune n'appartiennent qu'à un homme qui ne puisse pas nous porter ombrage. Cet homme, vous pouvez l'être, et nous vous y aiderons; mais pour cela il nous faut des garanties.

— Qu'appelez-vous des garanties ?

Ici se renouvela pour Arthur la scène que Fouriou avait devinée comme ayant eu lieu entre le comte et M. de Trobahowski; mais la garantie fut différente.

— Non-seulement, dit le ministre, tout le passé sera mis au néant, mais nous ne sommes pas gens à méconnaître ce que vous valez, monsieur le marquis. Donnez-nous occasion, et cela vous est facile, de vous faire une position d'une réalisation prochaine, et c'est un engagement que je prends avec vous. Un nom comme le vôtre serait d'un bon effet dans la liste des agents diplomatiques, et votre jeunesse vous permet de commencer par des emplois, non pas subalternes, mais secondaires. Un secrétaire d'ambassade, quand cette ambassade est auprès d'une grande puissance, a la route ouverte pour arriver à tout. Mais c'est déjà un poste trop élevé pour que nous puissions en disposer pour un homme qui n'y a aucun droit.

— Si je ne les ai pas ces droits, monsieur le comte, dit Arthur, il serait difficile de me les créer aussi rapidement que vous pouvez le croire.

— Vous ne voulez pas me comprendre, monsieur le marquis, dit le ministre en souriant; votre correspondance me prouve que vous y mettez toujours de la mauvaise volonté. Certes, je ne sache pas un homme qui connaisse mieux que vous la question espagnole; dans l'exposé que vous en faites aux exilés d'Allemagne, vous en montrez le côté faible, vous

démontrez l'impossibilité d'un succès pour don Carlos, par des raisons d'une force et d'une logique admirables; eh bien! ces raisons si solides, ces aperçus si pénétrants, cette prévision si sûre des événements, enlevez-en la conclusion où vous dites que c'est d'un autre côté que la branche aînée doit porter ses espérances; écrivez comme brochure politique tout ce que vous écriviez comme confidence, et au lieu de vous lancer dans des hypothèses pour une famille qui ne doit plus régner en France, dites et prouvez que nous ne pouvions agir autrement que nous ne l'avons fait; que cette cause est perdue et qu'elle entraîne la ruine de l'autre; précipitez par l'autorité qu'une pareille opinion émise par vous peut avoir sur des hommes encore aveuglés, précipitez, dis-je, un événement que vous-même reconnaissez inévitable, bien qu'encore éloigné; ce service sera de nature à nous permettre de faire pour vous tout ce que nous désirons, tout ce que nous voulons, tout ce que vous méritez.

Cette fois, pendant que le ministre parlait, Arthur murmurait encore en lui-même quelques réflexions; mais elles n'étaient pas du même style, et avaient surtout quelque chose qui eût suffi à peindre le personnage, si on avait pu les deviner. Elles ne s'adressaient plus au bélître qui l'avait si sottement compromis.

« Ah çà! il me paraît, se disait-il, que je suis un homme supérieur, un garçon d'un talent remarquable; à la bonne heure, ceci me va. »

L'infortuné marquis, qui ne voyait pas que ce rôle devenait à chaque instant plus impossible pour lui, répondit cependant avec une certaine aisance :

— Je ne parle pas de ce que je puis ou ne puis pas savoir d'une question à laquelle j'ai voué ma vie. Je ne veux pas rappeler ce que j'ai pu en écrire; mais, pour se produire en public, il faut un talent que je ne possède pas.

— Monsieur le marquis, lui dit le comte en riant, nous

n'en sommes pas à nous faire des compliments littéraires, cela est fort indifférent à des hommes sérieux ; mais vous pouvez être tranquille de ce côté : je connais beaucoup de gens, et de gens qui en vivent, qui voudraient avoir ce style animé, rapide, clair, logique, précis, et en même temps plein d'images puissantes, de mots heureux et qui peignent d'un trait. Et, tenez, ce gros Ribaud avec qui vous causiez tout à l'heure serait trop heureux de pouvoir signer une de vos lettres.

Une pensée foudroyante, lumineuse, complète comme la Minerve, fille du cerveau de Jupiter, traversa l'esprit du marquis.

« Pardieu! se dit-il, si Ribaud peut être si fier de signer une de mes lettres, il peut bien écrire mes brochures : c'est un homme à toutes plumes ; il se fera payer cher, mais il écrira; j'aurai les renseignements nécessaires de Fouriou. Voilà mon affaire bâclée : je me fais christino ; je vais, comme le lui conseillait le père de celui pour qui je vis, je vais me tourner vers l'innocente Isabelle. Vivat!

— Monsieur le comte, dit alors Arthur en se levant, c'est une affaire conclue.

Le ministre lui serra la main, et repartit :

— Vous êtes fort avancé, à ce qu'on m'a dit, avec mademoiselle de Ménarès ; on a déjà publié un ban, et vous avez obtenu une dispense pour le second.

Arthur ne comprit pas du tout ; mais il s'imagina que les La Barlière avaient mené l'affaire au galop, sans le consulter ; ce devait être l'œuvre de madame de Pimpani; il répondit donc :

— Mais j'ai hâte d'en finir.

— En ce cas, à quand la brochure?

— A trois jours.

— Vous êtes prodigieux ! c'est bien

Le marquis était aux anges; il venait d'assurer son ma-

riage, de gagner une place, de se débarrasser d'un passé qu'il allait effacer de sa vie, et tout cela de lui-même, sans l'aide de personne; décidément, il était un homme de mérite; il était un être supérieur. Il en fut si convaincu, que, sans craindre madame de Massignac et ses souvenirs, il rentra dans le salon pour y chercher Ribaud, et faire son marché. Il était près de la duchesse, où il s'était glissé parmi les rangs des femmes, en vertu de ce privilége de manque de savoir-vivre que quelques hommes affectent, après avoir bien calculé tous les petits avantages qu'on peut tirer de l'épithète de mal appris.

A ce propos, il est bon de dire que le gros et gras Ribaud avait là-dessus un système admirable, qu'il joignait à ses autres habitudes; ce système, il l'avait inventé quand il était jeune, délicat, fluet, et, à ce qu'il disait, souffreteux. Il ne pouvait supporter la voiture en allant en arrière, de façon qu'à moins de vouloir le voir se pâmer, il fallait que femmes ou vieillards lui cédassent la bonne place; quand il avait froid, il était affecté de névralgies, qui ne lui permettaient pas de supporter une porte ou une croisée ouverte; quand il avait chaud, il était sujet à des étouffements qui exigeaient qu'on lui donnât de l'air; à table, il avait d'autres inventions hygiéniques pour se faire donner les bons morceaux; avec l'âge, cette constante attention à son propre bien-être avait pris le caractère d'un droit; une fois que son importance fut établie, cela devint tout à fait une tyrannie, à laquelle le monde se soumettait en murmurant, mais à laquelle il se soumettait. C'est une chose assez remarquable combien, en général, les masses, qu'on les appelle peuple, monde ou public, ont de lâcheté et de tyrannie tout à la fois : de l'homme qui s'impose comme une supériorité, qui s'empare d'une position comme d'un droit qu'on ne saurait lui contester, elles acceptent tout, jusqu'à ses vices; à celui qui les redoute (ces masses), qui les consulte, qui les respecte, qui les craint, elles

font reproche du plus léger oubli, de la moindre faute, et elles le condamnent pour ce qui n'excite pas même leurs murmures vis-à-vis d'un autre.

Or, notre Ribaud était de ceux qui se permettaient, ou à qui l'on permettait, dans un salon, ce qu'on eût à peine souffert d'un viellard; il s'était établi au premier rang des auditeurs, là où on avait établi pour les femmes les places d'élite, et il se carrait de tout son ventre près de madame de Massignac, qui n'en pouvait plus de sa conquête; car Ribaud lui avait déjà débité une demi-douzaine de colonnes de feuilletons dans l'oreille.

Arthur s'était mis dans une embrasure de porte qui faisait face à Ribaud et à la duchesse, et il s'épuisait en signes pour faire comprendre à celui-ci qu'il désirait lui parler. Ribaud, je crois l'avoir dit, avait à volonté la vue basse ou perçante, et il ne vit pas le moins du monde le manége du marquis.

Du reste, la théorie de la vue basse est assurément une des plus utiles que notre siècle ait inventées, et si j'avais une éducation à faire, je ne manquerais pas d'élever mon disciple à avoir la vue basse. Avec la vue basse, on peut éviter un créancier sans avoir l'air de le fuir; avec la vue basse, après avoir choisi à l'œil nu qui on veut aborder, on reconnaît ceux qu'on a élus au lorgnon qu'on a soin de ne diriger que sur eux; avec la vue basse, on ne voit point par terre le mouchoir d'une vieille femme, et on n'est pas obligé de le ramasser; avec la vue basse bien établie, on exerce un espionnage aussi terrible que celui des gens qui font les sourds. C'est une chose merveilleuse comme les vices de conformation profitent à l'homme dans notre société.

Cependant, les signes que Ribaud s'obstinait à ne pas voir avaient été remarqués par madame de Massignac et par beaucoup d'autres personnes qui s'étonnaient de cette étrange télégraphie. La duchesse, clouée sur son fauteuil, entre Ribaud qui faisait son plus bel esprit, et Arthur qui redoublait

d'appels, était au supplice ; elle les maudissait tous les deux intérieurement, et je voudrais bien savoir de quelles épithètes elle gratifiait Arthur. Il y a des choses qu'une femme, et une femme élégante surtout, ne dit jamais ; mais enfin, il faut bien qu'elle y pense, alors même qu'elle vivrait dans l'eau de rose et dans les nuages, et il était difficile à la duchesse de n'y pas penser, vis-à-vis d'Arthur. De quel nom pouvait-elle l'appeler ? Je donnerais cent louis pour le savoir.

Enfin, fatiguée de l'un et de l'autre, elle se débarrassa de tous les deux, et comme Arthur n'était pas un écrivain moqueur et redoutable, ce fut en le sacrifiant qu'elle se délivra de lui et surtout de Ribaud.

— Mon Dieu ! monsieur, dit-elle à celui-ci, allez donc au secours de ce pauvre jeune homme qui se tord là-bas pour vous appeler...

— De quel côté ? fit Ribaud en se tournant précisément vers la porte opposée à celle où était Arthur.

Mais la duchesse désigna si bien la porte qu'il fallut bien la voir, et la prière d'en finir avec ce monsieur qui se tordait fut si péremptoire qu'il fallut bien y obéir : Ribaud se leva entre deux morceaux ; mais il ne le fit pas sans avoir répondu au préalable :

— Vraiment oui ; on dirait qu'il a encore la colique.

Ce mot acheva du même coup Arthur et Ribaud dans l'esprit de madame de Massignac. Il y a des aventures qui vous rendent un homme odieux, parce qu'il y a tant de ridicule dans ces aventures qu'il en reste même pour ceux qui en ont été les spectateurs ; et Amadise ne pardonna point à Ribaud d'avoir fait allusion à cette horrible scène.

Cependant celui-ci s'était rendu près du marquis, et lui avait demandé avec assez d'humeur ce qui le faisait ainsi grimacer depuis plus d'une heure à son sujet.

Le marquis était, comme de coutume, tellement ivre de son succès et de la combinaison par laquelle il avait assuré

son avenir, qu'il ne prit pas garde au ton dont lui parla Ribaud, et qu'il lui répondit avec l'air le plus dégagé :

— Voulez-vous faire une bonne affaire, illustre écrivain?

— Une de plus ou de moins dans le nombre m'est assez indifférente, dit Ribaud.

— Voyons, dit le marquis, que vendez-vous votre prose, la plus belle et la plus chère?

— Ma prose? dit Ribaud en fronçant les sourcils.

— Je vous la paie le double, le triple, de ce qu'elle vous rapporte ordinairement.

L'affaire parut bonne à Ribaud : le triple de ce qu'elle vaut, dit par un libraire ou par un éditeur de journal, cela se réduit à peu près à autant qu'à l'ordinaire, quand on a bien calculé toutes les concessions qu'on vous impose : mais le triple offert par un homme du monde, cela veut dire le décuple, quand on lui aura fait un compte comme nous en saurions tous faire.

— Cela dépend du fond de l'affaire, répliqua Ribaud.

— Je vais vous l'expliquer, lui dit le marquis, en l'entraînant dans le boudoir, où il venait de se vendre, et où il se croyait assez habile pour acheter.

La mémoire neuve du marquis était assez présente, et il répéta assez bien à Ribaud ce qui lui avait été demandé. Hélas! il le répéta trop bien, car il n'omit pas même les éloges, et dit jusqu'à quel point il connaissait cette question, combien il était capable de la traiter, de la résoudre; il laissa entendre que ce n'était point le style qui lui manquait; mais, comme il fallait une raison pour qu'un homme si capable ne se chargeât pas d'un travail qui lui était si facile, il fut forcé d'ajouter qu'il avait promis la brochure dans trois jours : deux étaient pris par des rendez-vous délicieux et importants.

Il eût poussé la rage de parler de soi jusqu'à raconter à Ribaud le rendez-vous de madame de Primarion, s'il ne s'é-

tait rappelé tout à coup qu'il les avait vus revenir, le lendemain de la course, les meilleurs amis du monde. Ribaud pouvait bien accepter une bonne affaire; mais il lui eût été impossible, à quelque prix qu'on la lui eût payée, de ne pas y glisser une méchanceté, si on lui en donnait l'occasion.

— Je conçois que si vous avez de pareils rendez-vous, dit-il à Arthur, vous n'avez pas le temps de vous occuper de cette petite brochure, car vous faites les séances longues.

— Qu'est-ce à dire? fit Arthur.

— Mais, je me suis présenté aujourd'hui chez vous, à midi; Gustave y est allé à trois heures; Félix s'y est présenté à six, et on nous a fait à tous la même réponse, c'est que vous étiez enfermé avec une dame.

— Ah! ah! fit Arthur d'un air prodigieusement fat.

— Je comprendrais, reprit Ribaud, que la marquise soit dans l'extase; mais, mon cher, il faut faire feu qui dure; la marquise est une femme qui peut vous servir, et je comprends que vous y mettiez plus de bonne grâce qu'elle ne mérite; mais apprenez ceci, mon cher, c'est qu'il n'y a rien qui gâte les femmes comme la prodigalité.

— Il n'y a que les pauvres d'avares, dit Arthur d'un ton impertinent.

— C'est possible, mais je connais bien peu de fortunes capables de résister à un appétit de cinquante-deux ans.

Toute l'horreur du mot était dans le chiffre cinquante-deux, et Arthur fut obligé de se taire.

— Je suppose, lui dit Ribaud, que vous ne vous souciez pas de revoir les épreuves.

Le mot était un mystère pour le marquis.

— Non, non, dit-il.

— Eh bien! lui dit Ribaud, je me chargerai de l'impression, à vos frais; je mettrai cela en vente chez mon éditeur, à qui vous rembourserez les frais d'annonce, de réclame, et nous aurons paru dans quatre jours.

Notre ami Arthur accepta. Nous nous dispensons de dire le prix demandé. Nous espérons pouvoir fournir à nos lecteurs le mémoire de cette importante publication, rédigé par maître Ribaud; ce mémoire est plus éloquent, plus spirituel à lui tout seul que tout ce qu'on pourrait en raconter.

Arthur, après avoir fini cette importante affaire, pensa qu'il avait donné plus de temps qu'il n'en fallait à des choses graves, et se ressouvint de madame de Massignac. Son succès lui avait ôté toute crainte. D'ailleurs, ne lui avait-elle pas écrit, ne lui avait-elle pas, pour ainsi dire, donné un rendez-vous? tout cela n'eût-il pas existé, le marquis devait-il rester toujours, vis-à-vis d'une femme qu'il pouvait rencontrer chaque jour, dans la position d'un homme ridicule? Arthur se dit, se persuada que c'était impossible, et voyant, auprès de madame de Massignac, le siége vide qu'avait laissé Ribaud, il pensa qu'il lui était bien permis, à lui marquis, de faire ce qu'avait fait ce gros écrivain qu'il venait de prendre à sa solde. Il alla droit à la duchesse, qui fut bien forcée de lui rendre le salut qu'il lui fit, et s'asseyant assez librement auprès d'elle, il lui dit, d'une voix qui affecte le ton de la confidence :

— J'ai reçu, madame, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je me suis fait un devoir d'y répondre sur-le-champ.

— Quelle lettre, monsieur, lui dit la duchesse d'un air aussi surpris que dédaigneux, tandis qu'elle ouvrait avec une impertinence sans égale un flacon de sels, qui attira l'attention de toutes les papilles nasales du voisinage, et qui fit l'effet du mot le plus spirituel, le plus fin, le plus méchant; quelle lettre? répéta-t-elle, tandis que le marquis furieux entendait sourdre autour de lui des ricanements étouffés.

— Mais, lui dit-il, la lettre par laquelle vous m'envoyez dix billets de bal pour les anciens pensionnaires de la liste civile.

— Eh ! mon Dieu ! monsieur, s'écria la duchesse, c'est une chose affreuse, ma femme de chambre, que je charge d'ordinaire de ces sottes commissions, a eu l'indiscrétion de vous comprendre sur la liste de mes amis ; je vous demande mille pardons. Vous comprenez, monsieur, je signe toutes ces circulaires sans trop m'occuper à qui elles sont adressées. Que d'excuses j'ai à vous faire ! Veuillez envoyer chez moi tous ces billets, et mon intendant réglera cette erreur avec vous.

Ces paroles dites du ton le plus sec, le jeu du flacon recommença, et Arthur voua une haine immortelle à cette femme.

Il se retira immédiatement, et ne s'aperçut pas, tant sa fureur était grande, qu'il traversait une roulade de la plus célèbre cantatrice des Italiens, et qu'il excita une indignation générale. La partie dilettante de l'assemblée ne put s'imaginer que ce fût une simple action de maladroit, et fut de l'avis de la cantatrice, qui déclara après le morceau à ses camarades, qui n'en doutèrent pas, que cet homme devait être l'amant de l'une de ses rivales, et que c'était un coup monté pour tuer son succès.

Elle était si furieuse et si désolée à la fois, qu'elle ne voulait pas absolument chanter son dernier air avec variations ; mais, à force de génuflexions du ministre, d'humbles prières de la comtesse, elle y consentit, mais après qu'il eut été bien constaté que le misérable interrupteur n'était plus dans le salon. On fit partout une recherche exacte, et bien en prit à M. le marquis de Mun de s'être esquivé, sans quoi il eût pu être mis à la porte, avec beaucoup de politesse sans doute, mais sans aucune espèce de pitié.

IV

Gentilhommerie rococo.

Nous avons jusqu'à présent suivi la vie de notre héros pas à pas, et pour ainsi dire minute à minute, et nous serons encore forcés d'en faire autant pendant quelques jours.

On se rappelle que, le lendemain de ce jour, Arthur avait un rendez-vous au bois de Boulogne, où devait se tenir l'assemblée chevaline présidée par madame de Primarion. Il y avait pensé une bonne partie de la nuit, et malgré la leçon qu'il avait reçue la veille, il ne doutait pas que madame de Primarion ne lui eût gardé dans son cœur la place qu'il y avait conquise avant sa première chute, lorsqu'à l'heure où il dormait de son meilleur sommeil, son valet de chambre le vint éveiller en lui remettant deux cartes, celle de Félix de La Barlière et celle du comte de Trobanowski. L'arrivée simultanée de ces deux messieurs dit assez à Arthur ce dont il s'agissait. Il se leva rapidement et se fit habiller. Ici nous retrouvons dans notre héros les qualités qu'il devait à son nom, et sa race, et ce qu'il avait appris dans toute sa vie : c'était un courage naturel, aisé, qui ne calculait jamais le danger et quimettait une sorte de prétention à le considérer avec un sourire indifférent.

Le comte et Félix entrèrent la mine rouge et l'air tapageur; mais Arthur les reçut avec une bonne grâce et un empressement qui eût dû les avertir que leurs façons étaient du plus mauvais goût.

— Il paraît que monsieur, dit le comte de Trobanowski, ne se doute pas du motif de notre visite.

— Je vous demande mille pardons, monsieur, dit Arthur d'un air parfaitement poli, et je suis désolé que M. Félix de La Barlière se soit donné la peine de venir chez moi hier sans me trouver.

— Vous y étiez cependant, monsieur, dit Félix.

— Oui, monsieur, beaucoup trop occupé avec une personne de votre famille, dont je ne pouvais me débarrasser pour pouvoir vous recevoir.

— Félix, expliquez à monsieur ce que j'attends de lui, reprit le comte.

— Une rencontre sans doute, Monsieur, c'est facile à comprendre, et ce que vous désirez vous est accordé. Mais, en vérité, vous me pardonnerez, je suppose, ce sentiment de curiosité, je voudrais bien connaître vos droits à me le demander.

— Si j'en manquais, dit le comte, avec un geste menaçant je m'en créerais bien vite...

— Est-ce qu'on se bat à coups de poings en Pologne, monsieur? je ne le savais pas ; j'avais toujours entendu dire que le peuple polonais était fort renommé pour la noblesse de ses manières.

— Et pour la franchise de ses ressentiments.

— C'est précisément cette vertu que j'invoque, monsieur, dit le marquis.

— Félix, dit le comte, expliquez sa conduite à monsieur, car je ne me sens pas le maître de choisir mes termes.

— La parole est à vous, monsieur de La Barlière, dit Arthur ; je vous écoute.

— Monsieur le marquis, M. le comte de Trobanowski aime mademoiselle de Ménarès.

— C'est fort bien fait à lui.

— Mademoiselle de Ménarès aime M. de Trobanowski.

— Elle ne me l'a pas dit.

— Vous le savez mieux que personne, puisque c'est chez vous qu'elle s'était réfugiée, quand elle a été découverte par M. de Camballero, et ramenée chez son tuteur. Elle avait fui la maison pour se réunir au comte ; vous le savez.

— Je ne puis le nier. Après, monsieur.

— Vous reconnaissez donc les droits de M. le comte.

— Ceci est une autre question.

— Sans doute pour vous, monsieur, qui ne voyez dans ce mariage qu'une spéculation, s'écria le comte; car enfin, monsieur, comment et en vertu de quel sentiment pouvez-vous épouser une femme qui a fait une pareille démarche pour un autre, si ce n'est pas par un motif d'avidité ?

— Mais si je l'aime, monsieur, dit le marquis.

— Sans la connaître! Vous plaisantez, je suppose?

— Toujours est-il, dit Félix qui reprit la parole en voyant le comte aborder les gros mots, toujours est-il que M. de Camballero avait compris que le mariage de mademoiselle de Ménarès avec le comte était devenu indispensable. (On doit se rappeler la combinaison ministérielle qui avait amené ce résultat.) Le consentement de M. de Camballero était acquis à M. de Trobanowski, lorsque vous avez paru.

— Ceci est possible, monsieur.

— Je le dis, donc c'est vrai! s'écria le comte. Je ne veux pas qualifier les moyens que vous avez employés pour forcer la volonté du comte ; mais, depuis ce jour, je n'ai pu obtenir de lui que des réponses évasives et je n'ai pu approcher de mademoiselle de Ménarès.

— Ah diable! fit Arthur, c'est fâcheux. Et c'est des refus de M. de Camballero et de l'interdiction qu'on vous a faite de la porte de mademoiselle de Ménarès, que vous venez me demander raison ; c'est singulier.

— Vous refusez! s'écria le comte.

— On dirait que vous en avez envie, tant vous mettez souvent ce mot en avant, reprit Arthur. Non, monsieur ; je vous

ai déjà dit que cela vous était accordé ; mais je n'en trouve pas moins votre prétention ridicule.

— C'est ce que vous apprécierez mieux quand nous aurons mesuré nos épées.

— Vous avez choisi les armes, c'est un soin que vous m'épargnez ; mais il est nécessaire que je prenne d'autres mesures que celle de votre épée, et je vous demande pour cela.....

— Quelques jours encore sans doute, dit le comte.

— Assez, monsieur, répondit le marquis, vous devenez par trop impertinent pour être véritablement brave. Vous êtes venu ici avec des armes et un témoin, je veux bien de vos armes, mais je ne puis pas vouloir de votre témoin ; il est donc nécessaire que je m'en procure un le plus tôt possible.

— Pouvez-vous nous dire son nom ? reprit Félix.

— Ce sera monsieur votre frère, si vous voulez bien me le permettre, dit le marquis.

— Cela n'est pas convenable, dit Félix.

— C'est un préambule d'arrangement, fit le comte.

— Comme je ne connais personne à Paris, dit le marquis, je n'ai plus que mon valet de chambre à offrir à M. de La Barlière.

— Monsieur ! dit celui-ci d'un ton furieux.

— A qui diable en avez-vous, messieurs ? rien ne vous satisfait.

— Eh bien, va donc pour mon frère, dit le jeune républicain ; il y a des cas où il faut savoir faire taire les sentiments les plus respectables de la nature.

— Eh mon Dieu ! monsieur, lui dit Arthur, vous regarderez notre combat le plus fraternellement du monde.

V

Duel. — Intervention. — Rencontre au bois. — Coup de poing. — Amour protecteur.

Après avoir fait taire les sentiments naturels du jeune admirateur des deux Brutus, le marquis se mit à écrire sa lettre à Gustave, après s'être excusé avec un empressement et une grâce qui confondit ses ennemis. La lettre finie, il la donna au domestique, et dit au comte et à Félix :

— Messieurs, j'ai prié M. de La Barlière de venir déjeuner avec moi ; voulez-vous être des nôtres, nous partirons immédiatement après pour le bois où j'ai un rendez-vous à midi, de façon que nous y soyons à onze heures : c'est la seule chose que je vous demande ; car mon temps est pris, et je n'ai juste de libre que ce qu'il me faut pour donner ou recevoir un coup d'épée.

— Monsieur, dit le comte d'un air furibond, je vous ai laissé achever jusqu'au bout, mais votre proposition est une insolence qui ajoute à la nécessité où je me vois de vous donner une leçon sévère.

— Vous auriez besoin d'en prendre une de savoir-vivre, monsieur, lui dit le marquis ; c'est donc quelque chose de bien étrange et de bien terrible pour vous qu'un duel, que vous mettiez tant de forfanterie à vous y préparer. Eh! pardieu, monsieur, on a toujours le temps de se couper la gorge quand on en a envie, et on n'est pas sûr de pouvoir déjeuner après ; faites donc comme moi, et puis, ma foi! chacun pour soi et Dieu pour tous.

— Monsieur, dit le comte, quand je me bats, je ne déjeune jamais.

— Ni moi non plus, ajouta Félix avec une solennité pareille d'un député de second ordre, comme M. S..... approuvant une déclaration de M. O..... B.....

— En ce cas, au revoir, messieurs. Et je vous prie, monsieur de La Barlière, où nous trouverons-nous?

— A la porte d'Auteuil.

— A la porte d'Auteuil, soit.

Le marquis, demeuré seul, se félicita de ce qui allait se passer.

« Aujourd'hui comme autrefois, se dit-il, un duel un peu éclatant pose toujours parfaitement un jeune homme, et celui-ci ne peut manquer de faire du bruit. »

Quand Gustave arriva, un peu plus accoutumé que les autres aux manières Louis XV du marquis, il ne s'étonna point de la façon dont celui-ci acceptait ce duel. Il ne s'étonnna pas même de voir le marquis assez tranquille sur cette affaire. Il n'était pas encore de ceux qui s'imaginent que les gens d'une opinion opposée à la leur ne peuvent être braves. Félix , au contraire, était fort persuadé qu'un partisan de don Carlos était un intrigant et un lâche coquin.

Cependant Gustave raconta à Arthur comment il avait failli être surpris au moment où il lisait sa lettre, par madame de Pimpani, qui voulait à toute force savoir ce qu'Arthur pouvait avoir à lui dire si matin.

— Ma foi, dit Gustave, je vous ai compromis ; j'ai dit que vous étiez de notre club avec madame de Primarion.

— Et vous avez dit la vérité ; je suis des vôtres. A propos de cela, mon cher Gustave, obligez-moi donc de remettre à madame de Primarion, en cas d'événement, les deux cents louis de son cheval et les vingt-cinq louis de ma souscription. Les voici.

— C'est bon. dit Gustave, je les porterai à votre compte.

— Comme il vous plaira.

Fouriou cependant n'avait pas encore paru, et le marquis trouvait que son cousin le chevalier menait une vie par trop dissipée. Léopold rentra comme le déjeuner allait commencer, et apprit le duel projeté. Il témoigna à son cousin la part très-vive qu'il y prenait, et lui jura qu'il ne le quitterait pas jusqu'à ce que cette grande affaire fût terminée.

Comme ils étaient tous trois à table, on sonna avec violence et on entendit une voix de femme, la voix de madame de Pimpani.

Arthur en devint rouge cerise; La Barlière en fit une moue fort ennuyée. On veut bien du ridicule d'une tante, mais pas à brûle-pourpoint et de cette force. Fouriou se proposa pour la forcer à se retirer.

Ce qu'ils se dirent, ce qui se discuta entre eux resta un mystère; mais il est probable que Léopold eut toutes les peines du monde à la persuader, car le déjeuner était fini quand madame de Pimpani se retira.

Ce qui donna à Gustave une idée sans égale du courage d'Arthur, c'est qu'il continua à manger pendant ce colloque menaçant.

Le déjeuner fini, on monta en calèche et on trouva à la porte d'Auteuil le fiacre de M. le comte de Trobanowski et de La Barlière, accompagné d'un médecin, ce qui est un signe de combat à mort.

Il fut crié par Fouriou au cocher de fiacre de suivre la voiture, et l'on s'enfonça dans le bois. Mais à l'endroit où l'on s'arrêta, endroit choisi par Léopold, au moment où les antagonistes descendaient de voiture, et où on apporta les armes, deux gendarmes se présentèrent et réclamèrent d'abord la remise des épées.

— La comédie devait avoir ce dénoûment, dit le comte de Trobanowski. Je m'en doutais. Allons-nous-en, Félix; je vous l'avais dit, cela ne pouvait pas être autrement.

— Pardon, dit un des gendarmes, n'êtes-vous pas M. le

comte de Trobanowski? en ce cas, monsieur, je suis porteur contre vous d'ordre d'arrestation.

— Que signifie?...

— Cela signifie que j'ai un ordre en règle, et que, si vous n'obéissez pas de bonne volonté, il faudra que j'use de force.

— Il ne manquait plus à toutes vos lâchetés que cette lâcheté-là, s'écria le comte en s'adressant à Arthur. Ce combat, prévenu une fois, eût pu se reprendre plus tard, vous l'avez rendu impossible en me faisant arrêter; car, je n'en doute pas, c'est à vous que je dois cette persécution.

Le brave comte de Trobanowski se trompait grandement; mais il faisait dans ce moment ce qui gâte tant de belles causes; il faisait abus du courage malheureux.

A mon sens, une des meilleures positions de la vie, c'est l'infortune bien entendue. On ne peut s'imaginer quelle quantité d'immunités on acquiert, grâce à l'infortune.

Un créancier vous demande de l'argent:

— On ne m'insulterait pas ainsi si je n'étais pas un pauvre exilé.

Une femme ne veut pas de vous pour amant:

— Les malheureux n'inspirent que la pitié.

Un gouvernement trouve mauvais que vous conspiriez contre lui:

— C'est une concession à la tyrannie d'un peuple rival dont je suis victime.

Le comte de Trobanowski abusait de son malheur pour insulter Arthur, qui protestait de son ignorance, qui voulait se battre contre Félix, contre les gendarmes, et qui menaçait de faire de la rébellion, lorsqu'un monsieur en redingote bleue, qui était resté pendant tout ce temps à quelque distance, se rapprocha en disant:

Monsieur de Mun et monsieur de La Barlière, ne faisons pas tant de bruit: c'est par ordre supérieur que nous sommes ici, et nous vous prévenons qu'il y a des ordres qui pour-

raient vous concerner tous, si vous vous opposiez le moins du monde à l'exécution de la loi.

On connaît la frayeur instinctive d'Arthur pour la gendarmerie; cette frayeur avait disparu un moment, tant les accusations du comte l'avaient indigné; mais lorsque la menace s'adressa directement à lui, il se trouva pris d'un froid mortel. Ajoutons à cela qu'il se souvint aussi de son entretien de la veille avec le ministre, et que la peur d'avoir à expier les crimes que son imbécile de prédécesseur avait faits, le calma immédiatement.

— Obéissons, monsieur, dit-il tout à coup, obéissons, c'est le parti le plus sage.

Ce revirement soudain, après cette furieuse conspiration, fut d'un assez mauvais effet. Le comte jeta à Arthur un regard de souverain mépris; Félix lui lança un dédaigneux sourire, et Gustave baissa la tête en signe de confusion. Quant à Fouriou, il échangea avec l'agent de police un regard rapide, et demanda la permission de se retirer.

Le marquis s'adressant alors à Gustave, lui dit :

— N'oubliez pas que je suis porteur de trop de secrets pour que je puisse braver une arrestation.

Cette raison parut persuader un peu Gustave, mais le comte de Trobanowski arrêté et Félix se retirèrent avec l'intime persuasion que la façon impertinente de les recevoir n'était due qu'à l'assurance d'un homme qui a un moyen tout prêt d'éviter un combat dont il a peur.

Tout devait tourner à mal pour notre héros, même ce qu'il avait de bon; mais malheureusement, ce qu'il avait de bon était d'un style rococo, à la hauteur duquel notre époque n'est pas encore revenue.

Cependant Gustave ne l'abandonna pas, et comme ils avaient une bonne demi-heure devant eux, avant d'aller au pavillon d'Ermenonville, ils firent un tour de promenade à pied dans le bois.

Le marquis, furieux de la mauvaise tournure qu'avait prise cette affaire, qui devait, selon lui, le réhabiliter de ses mésaventures et le poser dans le monde, était assez silencieux, lorsqu'au détour d'une allée les deux promeneurs furent frappés par la grâce d'un tableau ravissant :

Sur un fauteuil, et exposée au soleil, était assise une jeune fille pâle, toussant péniblement, et pouvant à peine soulever ses longues paupières, légèrement brunies sans doute par l'insomnie.

Oh! quel charme il y a dans cettte teinte maladive de l'enveloppe de l'œil, lorsqu'elle encadre un regard bleu et chaste, et qu'elle est frangée de longs cils noirs. Ce qui, sur une figure aux traits haves et accusés, est une enseigne de l'ardeur des passions et de leurs emportements, devient une marque plaintive de douleur, de tristesse et de larmes.

En face de cette jeune fille si belle, une autre femme était posée avec la grâce touchante de la pitié qui sait secourir, et regardait avec l'intérêt attendri d'un cœur qui croit aux souffrances des autres.

Derrière le fauteuil, appuyé sur le dossier, un jeune homme contemplait la jeune fille avec une inquiétude contenue, et interrogeait du regard le visage de l'autre femme, comme pour lui demander un pronostic sur la santé de sa sœur, car le jeune homme n'était pas un amant : il y avait trop de peine et pas assez de désespoir dans son regard ; il y avait trop de résignation et pas assez d'égarement. Cet homme espérait encore que Dieu sauverait cette belle enfant : l'amant ne croit plus à Dieu quand il voit mdurir ce qu'il aime ; il doute de tout et du Ciel ; il accuse plus qu'il n'implore ; il est plus prêt à mourir qu'à secourir : cet homme était un frère.

Or, ce groupe délicieux était composé de Méta, de Jean Bazilius, et la dame qui était là était madame de Massignac.

— Où donc cet accident vous est-il arrivé, ma pauvre enfant? lui disait la duchesse, avec la bonté qu'une femme d'un

si haut rang peut avoir pour une femme, si belle qu'elle soit, lorsqu'elle est pauvre.

— A la course d'Antony, madame, où j'étais allée pour vendre des fleurs.

— A la course d'Antony! ah! dit madame de Massignac, mais j'y étais, et je n'ai pas entendu parler de cet accident.

— La course était déjà partie, madame.

— Et quel est le maladroit qui a commis cette brutalité?

— Il ne l'a pas fait volontairement, dit Méta.

— Sans cela, ce serait un crime, et s'il l'avait fait ainsi, dit Jean, tout marquis de Mun qu'il est...

— Le marquis de Mun! dit madame de Massignac..... ah! vous le connaissez?...

— Oui et non, dit Jean.

— Silence, mon frère, dit Méta, pense à notre aïeul...

— C'est très-bien, dit Jean; mais il ignorait qu'il nous recommandait une espèce de fou... Cet homme qui, le jour de la course, était avec les plus beaux dandys de Paris, et qui, le lendemain, était assis en haillons sur une borne de la rue de la Tour-d'Auvergne.

— Le lendemain matin? dit madame de Massignac..... à l'entrée de la rue?

— C'est cela.

C'est singulier, la figure de cet homme m'avait frappée. Et vous êtes sûr que c'était lui?...

— Si sûr, dit Jean...

— Mon frère se trompe, dit doucement Méta; sa colère contre M. de Mun lui a fait croire...

— Vous avez raison, mon enfant, ce ne pouvait être lui... Je l'ai vu hier chez le comte N...

— Ah? dit Méta d'un air triste, en regardant mieux madame de Massignac, en la regardant pour voir si elle était belle, et vous y étiez... et vous étiez aussi à la course...

Sa voix s'affaiblit, et une larme tomba de ses yeux.

— Mais, qu'avez-vous, mon enfant? dit madame de Massignac.

— Rien, madame, rien; vous l'avez vu : il avait l'air content, heureux, n'est-ce pas?

— Mais, depuis votre accident, il n'est pas allé s'informer de vous?

— Il n'a pas pu sans doute, madame; lui-même a été poursuivi, blessé peut-être.

— Je vous ai dit que je l'avais vu hier soir, répondit madame de Massignac..... Comment pouvez-vous excuser un homme dont je ne veux pas vous dire qu'il soit méchant, mais qui certainement est un sot de première qualité.

— Ah! il ne serait rien de mal, madame, s'il était tombé dans de bonnes mains; mais un mauvais enfant l'a écarté de la maison, et il se perd sans doute...

Madame de Massignac se tut, et regarda Jean, qui baissa lentement la tête en signe d'affirmation; cela voulait dire :

« Hélas oui! madame, elle l'aime. »

La duchesse haussa les épaules. Il lui prit fantaisie de raconter à Méta ce qui était arrivé à Arthur; mais elle avait trop de cœur pour ne pas comprendre que ce serait encore faire plus injure à Méta qu'à Arthur que de lui révéler cette histoire burlesque : elle se tut; mais comme si un attrait invincible l'eût appelée près de cette jeune fille, elle lui dit :

— Voulez-vous me permettre d'aller vous voir, ma belle enfant?

— Vous, madame?

— Je suis riche, mais je suis seule, et peut-être pourrez-vous me consoler.

Cette femme avait toute la délicatesse des bons cœurs : elle demandait quand elle voulait donner. Méta la comprit cependant, et lui répondit doucement :

— Je vous remercie, madame, mais je refuse.

— Pourquoi donc?

Méta se pencha vers elle, et lui dit avec cet indicible sourire de cœur qui souffre :

— Si vous me disiez du mal de lui, je vous haïrais ; si vous m'en disiez du bien, je vous haïrais encore plus.

La duchesse, à son tour, la comprit, et lui dit :

— Eh bien! nous ne parlerons pas de lui.

— A quoi bon venir, alors?

Cet entretien avait lieu pendant qu'Arthur et Gustave, arrêtés au coin d'une allée, contemplaient ce groupe. Ils ne pouvaient entendre ce qui se disait; mais ils étaient comme fascinés par le charme de ce tableau. Tout à coup Méta poussa un cri, en désignant du doigt l'endroit où était Arthur; madame de Massignac se retourna, et Jean porta les yeux de ce côté; La Barlière salua et regarda la mine que faisait Arthur; il avait disparu si bien, que Jean et madame de Massignac ne le virent point.

— Ce n'est pas lui, dit Jean à sa sœur... Ah! pauvre tête! pauvre cœur! elle le voit partout!

—Il y était, vous dis-je... il y était, et il s'est enfui en vous voyant.

— Oui, sans doute, reprit madame de Massignac, qui savait mieux que Jean que ce n'est pas en heurtant les erreurs d'un esprit affaibli qu'on le ramène à la vérité.

Elle fit vers La Barlière un de ces mouvements qui appellent un homme près d'une femme, et, voyant qu'il l'avait comprise, elle lui dit :

— N'est-ce pas que M. de Mun était avec vous à l'instant même?

— Oui, madame la duchesse, répondit-il, et il a disparu tout a coup, quand mademoiselle s'est retournée vers lui, comme s'il eût été frappé d'un effroi invincible.

— Y était-il véritabement? dit Méta, qui, après cette parole de Gustave, eût voulu s'être trompée.

— Oui, véritablement, il y était, et si vous désirez le voir,

je vais l'appeler; dans peu d'instants, nous devons nous retrouver au pavillon d'Ermenonville.

La duchesse laissa voir un sourire de mépris, tandis que Méta disait en se levant avec effort :

— C'est inutile, monsieur; allons-nous-en, mon frère, allons-nous-en.

Jean prit le fauteuil, qu'il mit sur son épaule, et donna le bras à sa sœur. La bonté des pauvres a cela de supérieur qu'elle paie de sa personne et non pas de son argent.

— Quoi! dit la duchesse, vous allez retourner ainsi à Paris ?

— Comme nous sommes venus, dit Jean.

— Non... non, reprit madame de Massignac, ma voiture est là, je vais l'appeler... vous y monterez... je le veux, je vous en prie, mon enfant.

— Et mon frère, madame, il reviendrait tout seul?

— Mais il nous accompagnera; je vous reconduirai chez vous.

— Et il faudra donc qu'il laisse ici notre fauteuil ?

— Je vous le ferai renvoyer, dit La Barlière; il sera chez vous dans deux heures.

— Je me charge de tout, dit madame de Massignac.

— J'ai aussi ma voiture à deux pas, dit Gustave; elle peut se charger du fauteuil; elle suivra la vôtre, madame la duchesse; je n'ai pas l'honneur de connaître mademoiselle, mais je connais madame de Massignac, et j'aurai fait une bonne journée si je puis être associé, pour si peu que ce soit, à une de ses bonnes actions.

Madame de Massignac s'inclina en signe de consentement, et Méta, poussée par Jean, et voulant lui épargner une peine, se remit sur son fauteuil, pendant que Gustave allait prévenir les gens de la duchesse et les siens.

Il rencontra Arthur, qui s'était tenu dans une allée écartée, d'où il avait pu voir que La Barlière avait causé longtemps

avec la duchesse. Le marquis était on ne peut plus contrarié, et ne voulut pas le paraître.

— Est-ce que nous allons au pavillon d'Ermenonville?

— Je ne puis vous y accompagner, dit sèchement La Barlière en passant; je suis forcé d'accompagner madame de Massignac et cette jeune fille.

C'était à renverser une montagne qu'une pareille nouvelle : un La Barlière, un marchand d'argent, un usurier, accompagner la duchesse de Massignac!...

Mais déjà Gustave était bien loin, et le marquis le vit bientôt repasser avec les deux voitures; il vit Méta monter dans le riche équipage de madame de Massignac, et comme c'était un coupé, les choses s'arrangèrent pour que Jean montât dans la calèche de La Barlière avec celui-ci.

C'était donc vrai, La Barlière était admis à suivre madame de Massignac.

Arthur se sentit pris d'une profonde et sourde colère; aussi pourquoi s'était-il enfui? eh! que vouliez-vous qu'il allât faire en face de deux femmes dont l'une devait le tenir pour un brutal ignoble, et l'autre pour le plus ridicule des hommes? devait-il s'exposer aux injures de Jean, et cela en présence de La Barlière, qui l'eût assurément suivi s'il se fût avancé vers Méta?

En vérité, le marquis ne manquait pas de bonnes raisons pour justifier sa conduite, et il faut que nous reconnaissions qu'il n'avait pas toujours tort.

Qui pouvait prévoir aussi que la duchesse de Massignac s'associerait à un La Barlière? que Méta, Méta surtout, que ce même La Barlière avait poursuivie et insultée au quai aux Fleurs, ne le reconnaîtrait pas, et qu'il ne serait pas repoussé et dénoncé par elle? Arthur fut indigné de leur conduite à tous, et indigné de la colère qu'elle lui inspirait; il secoua donc cette sotte préoccupation, et se rendit au pavillon d'Ermenonville.

On pourrait croire que c'est un parti pris par nous d'accumuler sur la tête de notre principal personnage les mésaventures, les accidents fâcheux, les infortunes; on nous dira peut-être que nous le faisons par trop niais pour un homme qui a si longtemps vécu : à cela nous répondrons que nous avons pris ce personnage comme l'histoire nous l'a donné, et que nous écrirons sa vie telle qu'elle s'est passée. Il est bien certain que si c'eût été un homme d'esprit, intelligent, capable, laborieux, modeste, tout ce qui lui est arrivé ne lui serait pas arrivé; mais pour que tout cela ne lui arrivât pas, il n'eût pas été nécessaire qu'il eût quatre-vingt-quinze ans d'expérience.

N'entend-on pas crier à tout venant : Si vieillesse pouvait! comme si d'avoir vécu cela devait nécessairement donner toutes les vertus ou toutes les habiletés? Folie, vraie folie humaine! Quand la nature vous a donné un égoïste et un sot, l'infortune le travaillerait cent ans, qu'elle n'y changerait rien; un sot portera toujours des sottises comme un prunier des prunes; un égoïste se considérera toujours avant tout le monde, comme un arbre ira toujours au soleil pour se chauffer.

Est-ce à dire que nous prétendons que l'éducation soit nulle, et l'expérience une utopie? non certes, mais éduquer est un mot qui veut dire conduire, et il faut que l'éducation soit infligée dès les premières années; aux mauvais naturels, il faut une main de fer pour les maintenir quand ils sont encore flexibles, et c'est à quoi notre époque manque essentiellement.

Nous qui démoralisons, dit-on, la société parce que nous lui disons qu'elle a sa bonne part d'immoralité, nous lui crions de toutes nos forces : Élevez autrement vos enfants que vous ne le faites; ne les mêlez pas si jeunes à la vie sociale, dont ils ne prennent, en vertu de leurs passions, que les mauvais côtés; astreignez leur jeunesse à des travaux plus

réguliers, et mettez-leur comme but la bonne réputation; que ce soit une jouissance au-dessus de toutes les autres.

Quant à l'expérience, celle des choses du monde est une science qui tient bien plus à la capacité qu'à l'âge des individus; quant à cette régularité que la vieillesse amène le plus souvent, et qu'on appelle l'expérience, elle n'est guère à notre sens que la disparition des passions, qui n'entraînent plus parce qu'elles ne sollicitent plus. La vieillesse ne sait-elle pas, ne doit-elle pas avoir appris que l'avarice est un vice comme la dissipation, et n'y court-elle pas avec fureur parce que c'est sa seule passion possible? Qu'on fasse des honnêtes jeunes gens par l'éducation, ils seront d'honnêtes vieillards.

Notre héros avait beaucoup vu, beaucoup éprouvé; il avait été bien souvent déçu; mais tout cela ne lui servait de rien parce qu'il manquait de ce principe de probité qui ne veut rien que ce qui lui est légitimement acquis. Otez-lui son faux titre de marquis de Mun; faites-en le compagnon de Jean Bazilius, gagnant honnêtement son pain de tous les jours, et tout ce qui lui arrive de fâcheux n'aura plus lieu. Et cependant si quelqu'un pouvait jouer ce rôle, c'était Arthur: il était noble; il savait bien des choses; mais sa première faute pesait sur toutes les actions de sa vie.

Vous oubliez, me dira-t-on, qu'à côté de lui Fouriou réussit. Eh! mon Dieu! voilà le malheur actuel, c'est le succès des vives intelligences sans probité; on les envie, on les prône; on les montre comme exemples à la jeunesse : hélas! il est facile à tout le monde d'être fripon; mais tout le monde ne peut pas avoir un esprit supérieur, quoique tout le monde se persuade aisément qu'il en est doué; de là tant d'existences compromises, tant d'années perdues. Un honnête homme médiocre est un homme respectable, et ce devrait être la majorité; mais un fripon médiocre est pire qu'un fripon intelligent; il ne sert à personne, pas même à lui-même.

Or, notre héros était cet homme sans probité, sans cœur et sans esprit; aussi voyez comme tout lui venait à mal.

Il se dirigea vers le pavillon d'Ermenonville seul et à pied; on était arrivé déjà, et il s'attendait à être reçu au moins pour cinq cents francs; mais, au moment où il parut, chacun se détourna; on le regarda un peu par-dessus l'épaule, et quand il alla s'asseoir, madame de Primarion lui dit avec une assurance qui ne pouvait être permise qu'à une femme :

— Mon Dieu, monsieur le marquis, je suis désolée de ce qui arrrive; mais la lettre qui vous a été adressée a été maladroitement mise à votre adresse : je ne me serais pas permis de disposer si légèrement de votre bourse, et je ne vous crois pas un goût assez vif pour les chevaux que vous soyez très-empressé de prendre part à nos souscriptions.

Il eût fallu être plus sot encore que ne l'était Arthur pour ne pas comprendre toute l'insolence de cette réception.

— Vous avez raison, madame, lui dit-il, et je ne suis venu que pour m'acquitter d'une dette envers vous : il s'agit des deux cents louis que vous m'avez vendu le mauvais cheval qui m'a jeté par terre :

— Si vous contestez sa valeur, monsieur, nous prendrons des arbitres.

— Madame, je la conteste si peu, que mon banquier, M. de La Barlière, s'est chargé de vous remettre ces fonds.

Madame de Primarion se mordit les lèvres pour une raison que nous saurons plus tard, et repartit :

— Ce n'était pas alors la peine de venir !

— Je ne pouvais prévoir les erreurs de vos adresses, et je ne pouvais m'exposer à manquer de politesse envers vous, et l'on ne nous élève pas, dans les provinces, à répondre à ce qu'on peut croire une politesse par une grossièreté : voilà pourquoi je suis venu, madame, et maintenant, permettez-moi de me retirer, après avoir un peu examiné ce salon, at-

tendu qu'il n'est pas non plus dans nos mœurs d'accepter une impertinence gratuite.

— Et que voulez-vous y voir, monsieur? dit un des assistants.

— Je voudrais savoir si M. de Primarion ou M. Ribaud sont ici. Je ne nomme que ces deux-là parce que je ne sais pas le nom de ceux qui peuvent encore avoir des droits à soutenir les façons par trop cavalières de madame.

Douze défenseurs se présentèrent, tandis que deux femmes de l'allure de madame de Primarion la retenaient de tous leurs efforts.

— C'est beaucoup pour un jour, dit Arthur; mais avec le temps, on vient à bout de tout.

— Est-ce que les agents de police de M. le marquis sont encore dans le bois? dit un des assistants.

— Diable! fit Arthur, on est sur ce pied-là ici : je vois à quoi je dois l'accueil que j'y ai trouvé; mais je voudrais bien savoir à qui : ce doit être à M. Félix de La Barlière, n'est-ce pas, messieurs?

Il avait raison; Félix avait été rencontré à la sortie du bois par quelques amis, et avait raconté l'histoire du duel à sa façon.

— A qui que ce soit que nous devions cette opinion, monsieur, nous la tenons pour vraie, et moi d'abord, je suis prêt à la soutenir.

— Et à qui aurais-je l'honneur d'avoir à faire?

— Je suis le vicomte de N..., monsieur.

— Le fils du ministre?

— En personne.

Arthur se mordit les lèvres.

— J'ai avec monsieur votre père, dit-il, des relations qui me feraient désirer un autre adversaire.

— Mais moi qui me trouve personnellement insulté par vos façons impudentes, je n'en veux pas d'autre que vous.

— A votre aise, monsieur, dit le marquis.

— Il nous faut des armes.

— Ah! messieurs, dit Arthur se posant, vous qui êtes les rois de la mode, vous devriez ramener le temps où tout gentilhomme portait son épée au côté; alors on n'avait pas besoin de tous ces apprêts qui amènent souvent des arrangements.

— Ou des arrestations, dit le jeune vicomte.

— Voici des épées, messieurs, dit un des jeunes gens qui était sorti.

— Eh bien! s'écria Arthur, fermez les portes, le salon est grand; nous serons sûrs qu'il n'y aura pas d'indiscrets.

— Devant une femme, monsieur? dit le vicomte.

— Oh! madame est de force à voir un pareil combat; d'ailleurs elle peut se retirer. Quant à moi, messieurs, comme je ne puis prévoir ce qui peut arriver à deux pas de cette maison; comme la surveillance toute politique dont je suis l'objet peut m'avoir suivi jusqu'à la porte de ce pavillon, et que je ne veux pas des charmants commentaires que vous pourriez faire, je ne sortirai pas d'ici que vous ne m'ayez rendu raison de votre accueil.

— Monsieur le marquis, lui dit le vicomte, en ce moment, vous venez de prononcer un mot qui, je l'espère, n'aura pas besoin d'explication pour être compris comme je le comprends, mais qui ne me permet plus de me battre avec vous. Vous êtes sous le poids d'une surveillance politique; sans le savoir précisément, je puis aisément le croire; cette surveillance est dans les attributions de mon père; quelque droiture qu'il porte dans l'accomplissement de ses devoirs, je pourrais craindre que l'événement de ce combat ne vous exposât à des sévérités qui seraient justifiées par la loi, mais qui ne vous atteindraient que parce que j'aurais succombé. La partie n'est plus égale entre nous; je ne l'accepte plus.

— Vous me ravissez, monsieur, dit le marquis d'un ton supérieur ; j'attends maintenant que d'autres se présentent.

— Il ne se présentera que moi, dit aussitôt madame de Primarion, qui s'était échappée des mains de ceux qui la retenaient ; c'est moi que vous avez insultée, et je vous demande raison.

Arthur la regarda en lui riant au nez.

— Monsieur, s'écria madame de Primarion, qui tenait une cravache en la pliant avec une colère convulsive ; je vous dis que vous me rendrez raison de vos insultes.

— Allons donc, fit Arthur en se détournant légèrement.

Mais il n'avait pas fait un mouvement qu'un coup de cravache, vigoureusement appliqué, lui coupa la figure. La gravité de l'insulte, la douleur, l'imprévu, transportèrent le marquis d'une fureur inouïe et avant que rien pût l'arrêter, la main était levée, et un soufflet tombé de toute la force que pouvait prêter à la vigueur naturelle la colère aveugle qui l'emportait, renversa à ses pieds madame de Primarion.

Ce fut un cri d'horreur et de dégoût unanime. Quelque affreuse que fût l'insulte, elle partait d'une femme, et le marquis avait frappé une femme, il l'avait frappée comme un portefaix. Une voix se fit entendre.

— Messieurs, ne touchez pas à cet homme.

Celui qui parlait ainsi ouvrit une fenêtre et cria une demi-douzaine de noms. Cinq ou six cochers et valets montèrent.

— Jetez ce misérable à la porte, dit la voix.

— Vous êtes tous des lâches, s'écria le marquis furieux, pendant qu'on relevait et qu'on emmenait madame de Primarion ; vous avez tous attendu, excepté ce noble jeune homme, qu'une femme se présentât pour soutenir vos impertinences. Elle l'a fait comme une poissarde, je l'ai punie comme une poissarde ; et maintenant vous appelez vos valets, canailles

moins canailles que vous; et il y a ici des épées. Qui de vous osera en prendre une, je l'attends... je l'attends! s'écria Arthur en s'emparant violemment d'une des armes.

— Messieurs, il faut avoir pitié des fous furieux, dit un de ces messieurs.

— Mais vous avez tous peur! leur cria le marquis.

Comme il allait arriver cependant que les antagonistes d'Arthur allaient reconnaître que jusqu'à ce moment le bon rôle n'avait pas été pour eux, à l'exception de l'horrible soufflet donné à madame de Primarion, une femme éperdue se précipita dans l'assemblée : quelle était cette femme? celle qui avait fait prévenir le ministre des projets de duel du marquis et de M. de Trobanowski, lequel, n'ayant pas su réussir dans la mission qui lui avait été donnée, était tombé dans les disgrâces de Son Excellence; celle dont la voiture avait suivi de loin celle des combattants pour s'assurer de l'exécution des mesures de protection dont elle avait entouré son amour; celle qui, ayant vu le marquis se diriger vers le pavillon, l'y avait alors suivi par jalousie, et qui, ayant entendu l'effroyable désordre qui avait éclaté, et l'ordre jeté aux valets par la fenêtre, était montée, saisie d'une crainte effroyable. C'était madame de Pimpani enfin.

Elle se précipita vers Arthur avec une foule de cris, mais avec une grande précaution pour sa toilette.

— Oh! oh! s'écria un plaisant, ceci tombe de la tragédie dans la farce. Voilà une protection à laquelle nous ne nous attendions pas. — Une mère qui se dévoue pour son fils sans doute. — Pour son petit-fils, etc., etc.

Quelqu'un s'avisa de rire, et tout le monde se mit à rire.

Arthur rugissait, mais madame de Pimpani l'enlaçait dans ses bras; il lui eût certes donné avec joie, pour s'en débarrasser, le soufflet qu'il avait si bien appliqué à madame de Primarion· mais deux en un jour c'était de trop.

Tous les jeunes gens présents examinèrent ce débat, le lorgnon à l'œil. Enfin, l'un d'eux prit sa carte, et la jetant par terre :

— Voici mon adresse, monsieur ; quand il vous plaira, vous me trouverez.

Tous les autres en firent autant, et en une minute Arthur se trouva seul avec madame de Pimpani. Il voulut ramasser les cartes : madame de Pimpani dit à un de ses domestiques de s'en charger; Arthur le laissa faire, et alors il fallut bien qu'il expliquât comment les choses s'étaient passées. Tout le tort de cette scène revenait à Félix de La Barlière; mais Félix de La Barlière était le favori de madame de Pimpani, et au premier mot où il parla de se couper la gorge avec lui, elle commença une série de syncopes qui effrayèrent Arthur, qui dans ce moment n'avait aucune envie de la délacer.

— Après tout, se dit-il en lui-même, je me rattraperai sur les autres, et il consentit à revenir à Paris, bien résolu à se battre avec tous ceux qui étaient là un instant avant. En descendant de voiture, il demanda au domestique les cartes qu'il avait dû ramasser; mais celui-ci lui répondit qu'il les avait remises à madame de Pimpani. Arthur les lui demanda.

— Jamais! lui dit-elle, jamais...

— Mais vous me déshonorez, madame, lui dit-il.

— J'aimerais mieux mourir que de vous exposer à un pareil danger, et d'ailleurs si quelqu'un de ces messieurs est jaloux de venger le juste soufflet donné par vous à madame de Primarion, il peut venir, car ils vous connaissent tous, si vous ne les connaissez pas.

« J'ai un moyen de les retrouver, dit Arthur en lui-même, et il n'insista pas davantage. »

Tout cela avait fait gagner au marquis quatre heures environ, et madame de Pimpani l'avertit de ne pas oublier qu'il dînait ce jour-là chez elle.

— Veuillez m'en dispenser, dit-il.

— Je veux vous raccommoder avec Félix, lui dit-elle; d'ailleurs dona Josèpha viendra passer la soirée avec nous; il faut que vous y paraissiez.

Arthur promit, mais avec le projet bien arrêté de ne pas tenir parole, mais presque aussitôt il se trouva pris par un prétexte qui le rendit encore plus soucieux.

— Vous ne m'avez pas raconté votre visite chez le ministre, dit la marquise, et il faut que nous en parlions.

Arthur se résolut alors à ne pas assister au dîner, mais d'aller chez madame de Pimpani dans la soirée. De cette façon il alliait la nécessité d'une conférence avec elle, la convenance d'une entrevue avec dona Josépha, et la possibilité d'exécuter le projet qu'il avait fait.

Au moment où nous allons le raconter, on nous demandera peut-être compte de la bonne foi d'Arthur, qui n'hésitait pas à croire que madame de Pimpani voulût bien l'aider dans son mariage. En ce cas, il faut dire que si Arthur avait eu personnellement besoin de répondre à cette question, il eût pu citer l'exemple de madame Chose, dont l'histoire lui avait été racontée par Ribaud. D'une autre part, ce n'est pas une contradiction si rare que celle de femmes très-jalouses qui marient leurs amants à des femmes laides et désagréables, plutôt que de se voir abandonnées pour une maîtresse fraîche et jolie. Mais il ne faut pas oublier que madame de Pimpani était intéressée à plus d'un titre dans cette combinaison matrimoniale. Ne fallait-il pas faire accepter les comptes de la maison La Barlière, et notre héros n'était-il pas taillé mieux qu'aucun autre pour cette mission importante. Il ne faut donc pas s'étonner que son projet fût réel et ses efforts sincères.

Mais est-il vrai que notre marquis crût à cette sincérité? Eh! mon Dieu! n'a-t-il pas cru jusqu'à présent tout ce qu'on a voulu, et faut-il lui faire un reproche d'avoir eu foi par

hasard en la vérité? On la lui faisait payer assez cher, juste ciel! pour qu'il n'en doutât pas.

Cependant six heures étaient déjà arrivées lorsque notre Arthur, cravaté, boutonné, éperonné, le chapeau sur l'oreille, de l'or et des cartes de visite en poche, prit la route du café de Paris. C'était le moment où, selon lui, les jeunes gens de la fashion, ceux surtout avec lesquels il s'était rencontré le matin, devaient se rendre vers ce centre de leurs entretiens et de leurs festins.

Arthur était sorti de chez lui, comme on doit bien le penser, avec le parti pris de chercher querelle au premier de ses antagonistes qu'il rencontrerait; mais comme il ne les avait vus qu'une fois, et dans un si stupide moment de désordre qu'il n'avait pu les examiner, il ne se rappelait bien certainement le visage d'aucun d'eux. Il en résulta que, de peur de se tromper, il s'arrêtait devant tous ceux dont la figure ou la tournure lui rappelait quelque peu ceux qu'il cherchait, et qu'il les dévisageait avec une curiosité qui pouvait passer pour de l'insolence : les premiers s'en étonnèrent et revinrent sur leurs pas pour savoir s'ils devaient se fâcher ou non, et voyant qu'il en faisait autant à tout le monde, ils se disaient entre eux :

— Voici un monsieur qui cherche sans doute quelqu'un; en tous cas, nous allons voir si ce regard insolent s'adresse à nous.

Ils repassèrent, et voyant qu'Arthur, qui les reconnaissait pour les avoir examinés, détournait d'eux ses regards, ils répétaient.

— Décidément voici un monsieur qui cherche quelqu'un pour le tuer. Ça peut être curieux; restons pour voir ce qui en arrivera.

Ceci fut dit peu à peu de groupe en groupe, on en informa les nouveaux arrivants, et bientôt il se forma devant la porte du café de Paris une masse curieuse devant laquelle

Arthur, qui s'imagina que c'était toujours ainsi, se promenait d'un pas tragique et menaçant. Cela devenait infiniment ridicule, sans que le marquis s'en aperçût. Aucun de ceux qui l'avaient remarqué ne se souciant de prendre la place de la victime que cet homme attendait, on ne le regardait qu'à la dérobée. Cependant l'heure avançait, et Arthur n'avait encore retrouvé nul de ses ennemis. Il supposa qu'ils avaient pu entrer dans le café à la mode par une autre porte, et y pénétra. Mais le café, comme le boulevard, était vide de ceux que cherchait Arthur. Les lâches! se disait-il, on dirait qu'ils ont compris que je viendrais ici. Cependant on regardait aux carreaux; les curieux ne consentaient pas à avoir perdu une heure d'attente sans jouir de la moindre querelle. D'ailleurs le marquis recommençait toujours son même manége; la porte ne s'ouvrait pas une fois qu'il ne se levât, qu'il n'examinât l'individu qui entrait et qu'il ne se rassît après avoir reconnu que c'était encore une fausse espérance. Les façons d'Arthur firent dans les salons le même effet que sur le boulevard, et on finit par le regarder à peu près comme une bête curieuse.

On se demanda qui il était, et l'un des habitués glissa dans l'oreille d'un autre :

— C'est ce marquis qui est venu déjeuner avec La Barlière; il m'en a parlé hier; il paraît que par suite d'une blessure qu'il a reçue à la tête, il est un peu timbré.

Cela calma un peu la mauvaise humeur de quelques jeunes gens à qui les façons du marquis commençaient beaucoup à déplaire. Le maître de la maison fut informé de cette nouvelle et un garçon fut mis en vedette à la porte pour dire à tous ceux qui entraient : « Qu'on les priait de ne pas se fâcher s'ils remarquaient un jeune homme qui les regarderait d'un air outrageant; que c'était un fou et qu'on allait tâcher de le faire sortir. » En conséquence Arthur n'avait pas plutôt commandé un plat, qu'il était servi avec une ra-

pidité merveilleuse, et qu'on lui demandait s'il désirait encore quelque chose. Arthur, tout entier à son projet de duel, demandait un nouveau mets, et comme il ne mangeait pas, tant il avait de colère, il arriva bientôt que la table où il était fut encombrée d'une douzaine de plats, qui eussent suffi à la nourriture de six personnes. Un poulet entier, un canard, un faisan, des côtelettes, des perdreaux, tout cela était pour ainsi dire entassé devant lui. A cette vue, il ne prenait envie à personne de douter de la folie de cet homme.

Cependant l'heure se passait et personne n'avait encore paru, lorsqu'une idée soudaine se présenta à Arthur. Au lieu d'attendre dans un lieu public, l'arrivée très-incertaine des lions qui l'avaient insulté, ne pouvait-il pas retrouver leurs noms et leurs adresses par le vicomte de N..... le fils du ministre, qui était du nombre de ceux qu'il avait provoqués ? n'avait-il pas encore mieux chez madame de Pimpani, et Gustave ne lui dirait-il pas tout ce qu'il désirait? Emporté par cette idée, le marquis se leva tout à coup, prit sa canne et son chapeau et s'apprêta à sortir.

— Monsieur oublie la carte, dit le garçon en lui présentant un total de 117 fr. pour un dîner auquel il n'avait pas touché. Arthur paya, et jetant un louis au garçon, il lui dit à haute voix :

— Vous direz à tous ceux qui viendront dîner ici que le marquis de Mun y est resté deux heures à les attendre.

Et sur ce mot, il sortit.

— C'est fâcheux qu'un si beau garcon et d'un si grand nom soit fou.

— C'est le résultat d'un coup de sabre à la tête.

Et la conversation s'engagea sur les folies résultant de blessures à la tête, et M. de Mun fut reconnu fou d'une blessure à la tête. Pendant ce temps, le marquis se rendait chez madame de Pimpani, botté, éperonné comme il était. Le nau-

vre diable ne savait pas en quel style il venait d'être travaillé de ce côté.

Or, on doit se rappeler que maître Ribaud était à la soirée du ministre, et qu'à ladite soirée, Arthur avait acheté au célèbre écrivain une brochure qui devait démontrer souverainement l'impossibilité du succès de la cause carliste. Maître Ribaud n'était pas homme à négliger une bonne affaire, à moins qu'il n'en trouvât une meilleure. Après avoir considéré celle que lui avait proposée M. de Mun, il trouva qu'elle était bonne, et qu'elle pourrait devenir meilleure. Écrire quelques généralités à la portée de tous les esprits, émettre des assertions et prononcer des jugements qui recevraient une autorité assez grande de la signature du juge, qui devait passer pour très-compétent, et pour cela toucher une somme de dix mille francs, c'était une excellente affaire; mais ne rien écrire du tout et toucher quinze mille francs, c'était une affaire encore meilleure, et c'est ce qui avait fait réfléchir Ribaud. Enfin cet aspect de l'opération ayant été bien et dûment considéré par l'illustre écrivain, il décida que c'était ainsi qu'il fallait la conclure. En conséquence, il se rendit chez madame de Pimpani, et procéda en forme.

Peut-être nos lecteurs seront-ils charmés d'apprendre comment une pareille affaire peut se proposer. Je vais leur en montrer un exemple; non que de celui-là on puisse porter un jugement sur les autres : aucunement. La manière de la présenter diffère essentiellement, selon les individus, quoique l'affaire reste la même au fond.

Je parle donc de ce qui devait être, Ribaud et madame de Pimpani étant donnés. Le critique arriva de bonne heure, et fit prier madame la marquise de lui donner une audience fort pressée et fort importante.

Celle-ci, qui le connaissait de longue main, le reçut dans un véritable état d'appréhension. Sa première pensée fut de se demander ce que pourrait lui coûter cette solennelle en

trevue, et, comme elle avait l'expérience de Ribaud, elle fit ce qu'on pourrait appeler la part au feu; elle tira du fond secret et doublé de pur acier d'un riche et élégant secrétaire, trois billets de banque qu'elle serait censée trouver sous sa main. Elle s'attendait à voir Ribaud entrer d'un air dolent et profondément désespéré, mais sa tranquillité l'étonna et lui fit peur.

— Pardon, lui dit-il, de vous avoir dérangée, mais j'ai une question assez grave à vous faire, et un avis fort important à vous donner.

— Je vous écoute, mon cher Ribaud, fit madame de Pimpani en lui envoyant son meilleur sourire, comme si Ribaud eût été homme à le prendre pour un à-compte.

— Dites-moi, et ceci entre nous, avez-vous des renseignements certains sur la fortune de M. de Mun?

— Qu'entendez-vous par des renseignements certains? dit la marquise, dont ce nom éveilla l'attention.

— Vous me comprenez très-bien, dit Ribaud; est-ce un homme ayant une fortune assurée et avec lequel on puisse traiter sans crainte?

— Est-ce que le marquis de Mun fait des affaires? dit madame de Pimpani.

— Il peut en faire une très-belle, à ce que je crois; mais il ne faut pas pour cela que ce soit un intrigant subalterne qui n'ait ni sou ni maille, qui vive beaucoup de crédit, peut-être un peu d'amour, et qui demeurera sec comme un coureur de roulette le jour où on le quittera.

Cet animal de Ribaud avait l'art d'insulter les gens à l'endroit sensible. Ainsi, lorsqu'il dit qu'Arthur vivait un peu d'amour, la marquise comprit qu'on attribuait à ses libéralités le train élégant de notre héros. Elle avait trop beau jeu à écraser l'épigramme cachée de Ribaud pour n'y pas manquer. C'était un triomphe beaucoup trop flatteur d'avoir un amant jeune, beau et très-riche, pour ne pas se laisser pren-

dre à en montrer la preuve incontestable. Aussi la marquise s'empressa-t-elle de répondre :

— Mais, si vous voulez consulter mon frère sur la fortune de M. de Mun, je crois qu'il pourra vous montrer le nom du marquis crédité sur nos livres d'une somme de cinq ou six cent mille francs.

Le Ribaud, qui sentait la ruine prochaine d'une maison comme un corbeau sent la mort prochaine d'un malade, ne trouva pas, au fond du cœur, que cette inscription au grand livre des La Barlière fût une preuve convaincante de fortune, mais il l'accepta comme telle, et s'empressa de répondre d'un ton ravi :

— En ce cas, les dix mille francs qu'il m'offre sont chose dont vous pouvez me répondre.

Ribaud s'inclina après cette phrase, comme un homme qui a tout dit et qui va se retirer; mais il avait trop bien jeté cette dernière phrase pour que la question toute naturelle qu'elle appelait n'arrivât point.

— Peut-on vous demander à quel propos M. de Mun vous a promis dix mille francs?

— Ah ! mon Dieu ! c'est une affaire que nous avons conclue ensemble chez M. de N.... et qui fait grand plaisir au ministre.

— Est-ce un secret?

— Cela devrait en être un; mais je crois que le marquis ne met pas beaucoup d'amour-propre à passer pour un écrivain; je crois que son grand but est d'épouser mademoiselle de Ménarès et de se raccommoder avec le gouvernement; et parce que vous saurez que c'est moi qui aurai écrit sa brochure contre la cause de don Carlos, cela ne l'empêchera pas d'y arriver.

Il y avait un monde de révélations menaçantes dans cette phrase. Madame de Pimpani en pâlit et Ribaud se frotta les mains en pensée. Les questions arrivèrent en foule, et Ri-

baud y répondit avec la franchise du méchant qui s'est assuré que chaque parole qu'il dit fait du mal à quelqu'un. Enfin quand la question fut bien éclaircie, madame de Pimpani finit par s'écrier :

— Et vous, Ribaud, vous aiderez M. de Mun dans cette indigne trahison ?

— Si ce n'est moi, ce sera un autre, et je vous avoue que dix mille francs, que j'eusse fort méprisés il y a un mois, me sont nécessaires aujourd'hui.

Madame de Pimpani réfléchit en examinant Ribaud. En moins d'une minute, elle refit dans sa tête la scène telle qu'elle eût dû se jouer :

« J'ai dix mille francs à gagner en aidant votre protégé à vous trahir ; donnez-moi mieux, et je le trahirai pour vous. »

Voilà l'extrait essentiel de tout ce qui venait d'être dit.

En femme de cœur elle prit bravement son parti sans marchander.

— Ribaud, lui dit-elle, si vous êtes gêné, j'ai quinze mille francs à votre service, et ce n'est pas pour une pareille somme que je vous laisserais abandonner une cause à laquelle vous êtes voué en secret ; mais il faut nous servir.

— Vous savez si je suis un de vos fidèles.

— Non-seulement il ne faut pas que vous fassiez la brochure ; il ne faut pas non plus qu'un autre la fasse. Vous verrez le marquis ici ce soir ; dites-lui que vous avez commencé. Traînez-le ainsi de jour en jour ; demandez des renseignements qui vous manquent ; promettez toujours pour le lendemain, et comme vous n'aurez rien reçu, vous serez toujours le maître de vous désister du marché le jour où cela sera nécessaire. Quand nous en serons là, M. de Mun pourra faire écrire ses brochures par qui il voudra, nous n'aurons plus rien à craindre de lui.

Le marché fut conclu, et l'on attendit M. le marquis de Mun pour avoir raison de son infâme conduite. On s'étonnera

peut-être que madame de Pimpani prit aussi résolûment son parti à l'endroit d'un amant si héroïque que notre Arthur ; mais il y avait beaucoup de coffre-fort dans l'âme de la marquise, et elle était assez supérieure pour comprendre que c'était de ce côté que se trouvait encore son plus grand charme. Ce qui perdit tout à fait Arthur dans l'esprit de son amante, c'est qu'elle ne put le croire aussi bête qu'il était, et qu'elle se persuada que son arrangement avec le ministre était le résultat d'une ruse infernale, dont l'amour qui lui avait été témoigné était un moyen. La pensée d'avoir profité de cet amour et de ne pas s'être laissé tromper sourit délicieusement à madame de Pimpani. Il était si charmant de pouvoir dire à ce beau marquis de Mun, si adroit, si fin, si traître : Vous avez été mon très-humble serviteur, vous avez partagé la couronne de Charles Loupon, et, par-dessus le marché, je vous ai mis à la porte, tant vous valez moins que mon beau laquais...

Ce parti bien arrêté, madame de Pimpani, au lieu de descendre au salon, fit demander si M. Léopold de Mun était arrivé et le fit prier de monter chez elle. La marquise avait deviné le petit bonhomme dans ce qu'il montrait, c'est-à-dire dans son assiduité à faire la cour à mademoiselle de Ménarès. Quant à supposer qu'il eût d'autres prétentions que de faire les yeux doux jusqu'au mariage, sauf à mieux faire après, elle n'en avait pas la moindre idée.

Fouriou entra chez la marquise, et jugea du premier coup d'œil que le jour de la grande bataille était arrivé. Grâce aux La Barlière, il savait tout ce qui était arrivé au bois, et, en rentrant chez lui pour s'habiller, il avait appris que le marquis était sorti en costume de provocateur. Léopold était en conséquence passé sur le boulevard et y avait vu le manége du marquis. Ce qu'il ignorait, c'était la combinaison Ribaud, et, par conséquent, ce qui donnait à la marquise cet air pincé et colère qu'il remarqua en entrant.

— Monsieur de Mun, lui dit la marquise, seriez-vous bien aise de vous marier?

Devant cette question, le génie de Fouriou hésita. Toute sa vie, tout son avenir était dans le ton dont il ferait sa réponse. Il comprit qu'on voulait faire de lui l'instrument d'une vengeance; mais fallait-il se laisser prendre, enlever, violenter comme un pauvre enfant qui obéit en aveugle, sauf à montrer les dents quand il serait dans la place? ou bien devait-il, dès cet instant, montrer qu'il savait ce qu'on voulait, et que ce n'était pas comme dupe, mais comme maître, qu'il se mêlait à cette affaire? Cette hésitation ne fut pas longue. Le gamin comprit l'immense faute qu'il commettrait à se laisser passer un seul moment pour un instrument subalterne. Quand on sort de la misère et de l'obscurité pour tromper le monde entier, ce n'est qu'à la condition de paraître fort qu'on peut y arriver. Le choix de Fouriou fut donc bientôt fait, et il répondit à madame de Pimpani :

— Oui, madame, il est dans mes intentions de me marier prochainement.

— Avez-vous donc des vues arrêtées? lui dit madame de Pimpani.

— Une femme de votre perspicacité, madame, ne peut sérieusement me faire une pareille question.

— C'est-à-dire, répliqua la marquise en regardant Léopold d'un air colère, que vos assiduités près de mademoiselle de Ménarès.....

— Ont obtenu assez de succès, dit le gamin, pour que je sois assuré de son consentement, de celui de M. de Camballero...

— Vous avez oublié le mien, monsieur, dit la marquise, qui n'admettait pas qu'on pût avoir voulu faire sans elle ce qui la servait admirablement.

— Non, madame, lui répondit gracieusement Fouriou, et j'attendais qu'il fût libre de tout engagement pour le solliciter.

— Qui vous faisait donc prévoir que je pusse retirer ma parole quand je l'avais donnée, monsieur ?

— Un secret qu'il ne m'était pas permis de révéler, mais qui, malgré tous mes efforts, devait tôt ou tard se faire jour.

— Quel secret?

— Epargnez à un parent le chagrin de vous le dire. Votre bienveillance pour mon malheureux cousin n'a pu vous empêcher de voir de quel malheur il est frappé.

—Quoi! s'écria madame de Pimpani en ouvrant de grands yeux, cette plaisanterie de Gustave, qui prétend qu'Arthur a des moments d'absence.....

— C'est une triste réalité, madame; sa maladie a cela d'étrange qu'elle est assez intermittente pour que ceux qui ne le voient pas sans cesse puissent être très-longtemps sans s'en apercevoir.

— Il est vrai que je lui ai trouvé quelquefois des idées assez singulières; mais enfin en quoi consiste sa folie?

— En deux choses également extraordinaires, madame : dans l'oubli profond de sa propre vie, et dans l'appropriation qu'il s'est faite de la vie d'un de nos parents.

— Vous avez raison, Gustave m'en a dit quelques mots.

— Vous n'ignorez pas que j'ai été forcé de le ramener l'autre jour chez lui, après l'avoir rencontré en guenilles et mendiant dans les rues de Paris.

— C'est donc vrai! s'écria madame de Pimpani... Gustave (quel admirable rapporteur que Gustave!) prétendait que la duchesse de Massignac disait l'avoir reconnu assis sur une borne.

— C'est vrai, dit Fouriou.

— Et cependant il vient de faire avec le ministre N..... et Ribaud un arrangement qui annonce un homme plus perfide qu'insensé.

— C'est un des priviléges de la folie d'apporter dans cer-

taines choses une adresse inouïe ; et, sans connaître l'arrangement qu'il a pu faire avec le ministre, je crois pouvoir vous renseigner à ce sujet, attendu que je l'ai vu préoccupé d'une idée qu'il a peut-être voulu mettre à exécution.

— Quelle idée ?

— Il s'est mis en tête, dit Fouriou, que vous ne vouliez lui faire épouser mademoiselle de Ménarès que pour obtenir de lui une acceptation très-bénévole des comptes de M. de Camballero, comptes que M. de Camballero établirait comme vous le jugeriez convenable.

Madame de Pimpani pâlit et s'écria :

— Il paraît, décidément, qu'il est fou.

— Sans doute, dit Fouriou, car, bien qu'une majeure partie de la fortune de mademoiselle de Ménarès ait été absorbée par la défense de la cause légitime en Espagne, cette perte, qu'il vous est facile de justifier vis-à-vis d'un mari qui reconnaîtrait loyalement l'emploi secret qui en a été fait, laissait encore plus d'un million et demi à mademoiselle de Ménarès, en inscriptions sur le grand-livre, et cette fortune, que le marquis ne devait jamais espérer, eût dû lui paraître suffisante pour qu'il ne pensât pas à vous demander compte du reste. En même temps ne devait-il pas penser que vous forcer à des comptes publics, c'était dénoncer au gouvernement espagnol à quoi toute cette fortune avait servi, et le pousser à confisquer tout ce qui peut encore appartenir en Espagne à mademoiselle de Ménarès, acte qui serait fort juste, car il y aurait une sorte de niaiserie au pouvoir de laisser à ses ennemis, quand il peut les leur enlever, les moyens de le renverser. J'ai essayé de lui faire comprendre que ce n'était qu'en acceptant comme il le devait la position telle que vous la lui feriez qu'il pourrait se montrer digne de vos bontés, il n'a rien voulu entendre.

— De façon, lui dit madame de Pimpani, que si vous étiez à sa place.....

— A sa place, dit Fouriou, je vous dirais :

Une somme de six millions vous a été remise. Sur ces six millions, il y en a quatre dont il serait difficile de rendre compte, puisqu'ils ont été donnés; tenez le surplus à ma disposition, et je reconnaîtrai avoir reçu la somme entière de vos mains. Si, plus tard, on demande au mari de mademoiselle de Ménarès compte de l'emploi de la fortune qu'il a reçue, il s'arrangera soit pour la reconstituer, soit pour accuser des dépenses qui l'auraient réduite.

— Chevalier, lui dit la marquise, vous êtes un homme, et votre cousin n'est qu'un idiot.

— Un fou, madame, dit Léopold en riant, et qui vous a prouvé qu'il avait des moments lucides.

— Mais qu'allons-nous faire quand il va venir dîner?

— Et d'abord il ne viendra pas dîner, reprit Fouriou.

Et il raconta à la marquise où il avait laissé Arthur, et à quel exercice il se livrait devant le café de Paris.

— Et cela finira, je le crains, par quelque esclandre qui apprendra la vérité à tout Paris.

— C'est dommage, fit madame de Pimpani; si jeune, si beau....

Fouriou regarda la marquise en clignant des yeux; si elle avait eu dix ans de moins, l'idée de jouer le marquis jusqu'à bout l'eût emporté.... mais il se contenta de dire :

— Il est à plaindre.

— N'y pensons plus... l'heure de dîner approche.... il ne faut pas qu'on nous attende trop longtemps... nous causerons de tout cela à fond dans la soirée. Mais si le marquis vient....

— Oh! s'il vient, je crois qu'il faut aborder franchement la question, s'il a l'air de soupçonner la moindre chose.

— Mais il peut se porter à des extravagances...

— Cela est très-probable.

— Ne vaudrait-il pas mieux que cela eût lieu après votre mariage?

— Comptez-vous pouvoir le lui cacher jusque là? non, sans doute. Alors il peut l'apprendre hors de notre présence, et faire telle chose qui pourrait nous entraver jusqu'à ce qu'on ait reconnu que c'était l'acte d'un fou, tandis que, surpris par cette nouvelle inattendue, il éclatera et retombera nécessairement dans sa manie habituelle.

— Mais quelle est-elle?

— Oh! de dire qu'il n'est pas le marquis de Mun, que je ne suis pas le chevalier de Mun, comme il a fait déjà, et comme vingt témoins que je connais pourraient l'attester.

— C'est bien, dit madame de Pimpani; nous allons prévenir mon frère, Félix et Gustave, et nous mettre en mesure de réprimer sa fureur si elle devenait dangereuse.

Or, il était neuf heures du soir lorsque notre héros se décida à aller chez madame de Pimpani. Son apparition dans le salon en bottes, en éperons, en tenue de cheval, frappa tout le monde, et les La Barlière échangèrent entre eux un regard significatif. La marquis vit l'effet qu'il produisait, et s'avançant vers madame de Pimpani, il lui dit de manière à être entendu :

— Vous m'excuserez de me présenter ainsi chez vous, madame; et quand je vous aurai dit la raison qui m'a empêché de venir dîner, vous ne m'en voudrez pas...

— Vous êtes tout excusé, lui dit madame de Pimpani.

— Certainement, dit Gustave, nous savons où vous avez été.

— Et j'espère, monsieur, lui dit Arthur, que vous serez assez bon pour m'épargner la peine d'y retourner, en me donnant les adresses des personnes avec qui je me suis rencontré ce matin au pavillon d'Ermenonville.

Vous oubliez, lui dit Gustave, que je ne vous y ai pas accompagné, et que, sur cent jeunes gens qui font partie du

club, je ne puis deviner quels étaient ceux qui se trouvaient présents.

— Il faudra donc, madame, dit Arthur avec une colère mal déguisée et en se tournant vers madame de Pimpani, il faudra donc que je m'adresse à vous pour savoir ces noms.

— Mon cher marquis, dit Fouriou en s'approchant, je me charge, moi, de vous procurer tous ces noms, et vous les aurez ce soir même; mais ne troublez pas, je vous en supplie, par la fâcheuse prévision d'une rencontre qui peut être fatale à quelqu'un, la joie que nous éprouvons tous et que vous partagerez quand vous en aurez appris la cause.

— De quoi s'agit-il? dit Arthur.

— Veuillez lui apprendre mon bonheur, madame, dit Léopold à madame de Pimpani, puisque c'est à vous que je le dois.

— Madame est bonne pour tout le monde, à ce que je vois, dit Arthur; qu'arrive-t-il donc de si heureux à mon cousin le chevalier?

— Il a obtenu, dit madame de Pimpani, le consentement de M. de Camballero à son mariage avec mademoiselle de Ménarès.

On sentait que la marquise était épouvantée de ce qu'elle disait, car sa voix tremblait pendant qu'elle parlait ainsi; mais la pensée d'Arthur était si éloignée d'une pareille possibilité, qu'il crut avoir mal entendu, et qu'il reprit :

— Vous parlez du consentement de M. de Camballero à un mariage?... mais à quel mariage?

A celui du chevalier de Mun et de mademoiselle de Ménarès.

Notre homme n'était marquis que depuis huit jours, et il avait été chevalier durant quatre-vingts ans; il y eut confusion dans son esprit, et il répondit en baisant la main de madame de Pimpani :

— Et c'est à vous, sans doute, que je dois ce consentement. Mais c'est celui de mademoiselle de Ménarès qu'il me faut surtout obtenir, ajouta-t-il en allant vers elle...

Chacun se fit des signes qui voulaient dire :

« Bien! voilà la tête qui déménage. »

— Est-il vrai, madame, dit Arthur en s'adressant à dona Josépha, que vous ayez consenti à un bonheur auquel il m'était si peu permis d'aspirer?

— En vérité, monsieur le marquis, dit dona Josépha, je suis ravie d'apprendre que l'affection que vous portez à votre cousin le chevalier est si tendre, que ce qu'il appelle son bonheur soit considéré par vous comme vous appartenant.

— Pardon, mademoiselle, dit le marquis, me trompé-je?... il s'agissait donc de votre mariage avec cet enfant?

— Oui, monsieur, dit M. de Camballero.

— C'est impossible, monsieur le comte, fit le marquis.

— Mais, monsieur!...

— Connaissez-vous ce petit jeune homme?

— C'est le chevalir de Mun, je suppose.

Arthur haussa les épaules.

— Pauvres fous que vous êtes!... mais c'est un petit malheureux que j'ai ramassé dans la boue.

— N'est-ce pas vous qui nous l'avez présenté comme votre cousin?

Le marquis se remit.

— Vous avez raison, monsieur, dit le marquis, et j'approuve fort votre conduite. Je vous fais mon compliment à tous, à vous aussi, madame la marquise, et si mon cousin le chevalier veut être assez bon pour me donner les noms et les adresses que je suis venu chercher ici, je ne troublerai pas plus longtemps la joie universelle par mes sombres préoccupations.

Cette modération inattendue frappa de stupeur tous ceux qui s'attendaient à l'explosion d'une folie furieuse. Fouriou

craignit que sa cause ne fût perdue et s'empressa de dire à Arthur qu'il était prêt à le suivre. Il lui restait la chance de faire tuer le marquis par un de ses adversaires, et il n'avait rien de plus pressé que de le mettre en présence de l'un d'eux. Il quitta donc le salon avec Arthur, et passa dans un cabinet où il pouvait écrire. Mais à peine y furent-ils seuls qu'Arthur saisit Fouriou par le bras et lui dit :

— Dupe de toi, dupe du monde entier, dupe de l'enfer, je me vengerai du moins de quelqu'un! Fouriou, je te tiens! Renard si habile, tu es dans un piége de fer... Tu vas écrire là que tu es un misérable escroc, le dernier des mendiants, que tu renonces à mademoiselle de Ménarès, ou, sans plus attendre, sans autre forme de procès, sans craindre ce qui peut m'arriver, je te tue !...

— Et l'on te guillotinera.

— Que m'importe? mieux vaut mourir, que de vivre comme je le fais... mieux vaut rendre à l'enfer sa victime maintenant que plus tard... Tu t'es joué de moi, il faut que je me venge d'une façon ou d'autre. Écris, ou je t'étrangle! Oh! tu es adroit, tu es habile, tu es rusé... mais je suis fort, et je te tiens!

— Eh bien! donc, je vais écrire; dicte.

Il s'assit devant une table, toujours tenu par le marquis.

— « Je reconnais que je ne suis pas le chevalier de Mun... »

— C'est écrit.

— « Que j'ai usurpé ce nom... »

— « Et qu'il appartient à un autre qui vit... »

— Dis aussi que je ne suis pas le marquis de Mun... je ne veux plus l'être, car c'est moi qui suis le vrai chevalier de Mun; c'est moi... entends-tu, misérable? Et Arthur se mit à secouer Fouriou d'une façon terrible.

— Laisse-moi donc écrire, dit Fouriou.

— Oh! tu ne m'échapperas pas! dit le marquis, qui ne lâcha point le gamin.

Fouriou continua d'écrire, et le marquis s'étant emparé du papier, dit aussitôt :

— Maintenant, tu peux aller faire ta cour à mademoiselle de Ménarès; fais afficher tes bans, si tu l'oses.

— C'est ce que je vais faire, dit le gamin tranquillement.

— Signe d'abord ce papier.

— De quel nom?

— Du tien.

— Mais tu sais bien que je n'en ai pas d'autre que Léopold de Mun.

— Misérable! s'écria le marquis, tu veux donc que je t'étrangle?

Le gamin fit un saut pour échapper à l'étreinte d'Arthur, mais il ne put y réussir, et le marquis exaspéré s'écria :

— Allons! il vaut mieux en finir tout d'un coup; il prit le gamin à la gorge.

En ce moment, un bruit se fit entendre, et une gueule de pistolet parut au bout du nez du marquis, qui, dans un premier moment de terreur, lâcha Fouriou.

— On m'avait bien dit que vous étiez fou, dit madame de Primarion, qui tenait les armes fatales, mais j'étais venue ici pour m'en assurer; sans cela, vous et moi nous nous serions mesurés ce soir même, car je ne laisse à personne à réparer les injures qui me sont faites.

— Qu'est-ce à dire? fit Arthur, encore vous, madame?

— Oui, moi! mais prenez garde, ne bougez pas, ou je vous fais sauter la cervelle. Tout fou que vous êtes, vous comprenez bien cela.

— Ah! c'en est trop! s'écria le marquis en saisissant le pistolet, qui partit dans ce mouvement, et dont la balle alla briser une glace.

A ce bruit, on accourut de tous côtés, et l'on trouva maître Arthur luttant avec Fouriou et madame de Primarion. Loupon se jeta sur lui; en moins d'une minute, il fut terrassé,

lié, emporté, revêtu d'une camisole de force et on l'attachait sur son lit par les quatre membres.

Récapitulons :

La scène du passage Radziwill. — La scène de la rue Saint-Nicolas. — La scène du quai aux Fleurs. — La scène de la course. — La scène chez M. de Massignac. — La scène sur la borne. — La scène du pavillon d'Ermenonville. — La scène présente. — La rage de parler à la première personne des temps passés, etc., etc.

Faut-il s'étonner si après tout cela, passé en moins d'une semaine, notre ami était déclaré fou, et expédié chez le docteur Blanche, tandis que Fouriou, chevalier de Mun, épousait solennellement mademoiselle de Ménarès?

VI

La Maison des Fous.

Réfléchissons! Voilà mon héros dans une maison de fous. O sagesse des nations! que tu as inventé une admirable exclamation, lorsque tu t'es écriée: SI JEUNESSE SAVAIT! SI VIEILLESSE POUVAIT! C'est une accusation contre la Divinité. Eh bien! s'il plaisait à Dieu de t'écouter et donner, soit au jeune homme l'expérience du vieillard, soit au vieillard la puissance du jeune homme, le monde serait un composé de monstres sans pitié d'une part, et de victimes de l'autre.

Que ce jeune homme aux ardents désirs, à la passion dévorante, possède la ruse, la patience, l'expérience de la vieillesse; qu'il en ait l'égoïsme habile; qu'il ait en mépris, pour

les avoir vu méconnaître en mille façons, le respect que l'on doit à la sainteté du mariage, l'obéissance du fils pour le père; qu'il ne croie à l'invulnérabilité d'aucune vertu, et bientôt ce sera un don Juan féroce, semant de toutes parts le déshonneur, la révolte, le crime au besoin. Et supposez qu'il rencontre une jeune fille ayant aussi cette triste science de la vie (qui montre à tant de femmes que les plus honnêtes ne sont pas les plus heureuses, les plus considérées, et qu'elles sont toujours les plus pauvres) et que deux êtres pareils se rencontrent, et vous aurez l'assemblage le plus cruel, le plus lâche, le plus inique, le plus infâme de la terre. Cela se voit quelquefois; mais, en ce cas, ce sont des exceptions que la société exècre. Si cela s'étendait à tout le genre humain, nous ne serions bientôt plus qu'un assemblage de bêtes féroces.

C'est en vertu de sa faiblesse morale et physique que l'homme est un animal sociable. Si, comme la plupart des autres créatures de Dieu, il avait apporté avec lui toute la science dont il est capable, tout ce qu'il lui faut d'habileté pour pourvoir à ses besoins; comme le loup, le renard ou le tigre; la société n'existerait pas; car, il ne faut pas s'y tromper, ce ne sont pas les forts qui se réunissent, ce sont les faibles.

Eh bien! il faut le dire, à force de civilisation, nous arrivons à la bête féroce. L'éducation qu'on donne de nos jours à l'homme, les principes qu'on lui inculque, cette science hâtive qu'on lui jette dans la tête, ces prétendus droits dont on le décore, le poussent à penser que seul il se suffit à lui-même. Aussi voyez quels progrès a faits l'égoïsme, et surtout ce nouvel égoïsme si empreint d'un caractère particulier, qu'on lui a inventé un nouveau nom et qu'on l'a appelé *individualisme*. La création de ce mot n'est pas, autant que voudra bien le dire quelque académicien, une prétention de la néologie actuelle: ce mot répond à un tintement social

nouveau, comme le mot rail répond à une chose de nouvelle invention.

Ces réflexions, dont je fais précéder la seconde partie de ce livre, ont un but : c'est de m'excuser de ne pas avoir suivi la route que mon sujet semblait nécessairement me tracer. Oui, vraiment, en remettant dans l'existence actuelle un homme qui avait vécu au milieu de la corruption des dernières années de Louis XV, nourri de cet imprudent philosophisme de la fin du dernier siècle, ayant passé à travers cette époque impitoyable de la révolution où la vie de l'homme était tombée en si grand mépris que bourreaux et victimes y regardaient à peine, un homme, enfin, comme le marquis de Mun, j'aurais pu sans doute le mener plus logiquement à tous les crimes plutôt qu'à toutes les stupidités; mais j'ai préféré le ridicule et la sottise au crime. D'ailleurs nous ne manquons pas de journaux pour raconter périodiquement le grand art avec lequel on vole, on assassine, on tue. Il me semblait plus nécessaire de raconter comment se meurt dans une suite perpétuelle de petites lâchetés, de grandes infamies, comment se mêle et se divise ce monde où nous vivons, dans tout ce qui échappe à la loi écrite, au crime défini, au délit prévu par le code d'instruction criminelle. J'ai cherché ma conclusion dans les mésaventures de mon héros. J'ai voulu mettre le rire à la place de l'horreur. Je n'ai peut-être pas réussi, mais tel a été mon but. Et maintenant revenons à notre récit.

Bien souvent on a dit qu'il fallait à un homme une tête bien fortement organisée pour résister à la présence constante de la folie. Est-ce une tête fortement organisée qui est le meilleur préservatif contre cette contagion, qui gagne la pensée et l'égare?

Si l'on veut supposer qu'il existe des hommes dont le sens est incorruptible, dont la froide raison distingue partout la vérité, s'en donne la certitude, et la garde sans que rien

puisse l'ébranler au milieu de tous les témoignages qui peuvent la faire douter d'elle-même : s'il y a des esprits de cet acier, nous devons convenir que ceux-là peuvent impunément habiter une maison de fous. Mais ces esprits-là sont bien rares, et peut-être ne faudrait-il pas exposer à cette épreuve des hommes qui passent pour supérieurs. En effet, presque toujours les qualités les plus éminentes de l'esprit ont amené les hommes au doute, sur la vérité extérieure. Si ce doute, dans l épreuve dont nous parlons, vient jamais à s'appliquer à eux-mêmes, c'en est fait, l'acier a reçu sa première tache de rouille, et bientôt il sera complétement dévoré. Je ne parle pas des gens à imagination ; ceux-là sont la proie de toutes les craintes et de tous les doutes ; ils n'y tiendraient pas vingt-quatre heures.

Si donc il y a des esprits qui puissent mieux que d'autres résister à de pareilles atteintes, ce ne sont pas ceux qui vont curieusement chercher au dehors des témoignages pour se juger ; ce sont les esprits que la nature a doués d'une foi inébranlable et aveugle en eux-mêmes, dont les idées ou les opinions, ne voulant rien apprendre, ne peuvent se modifier. Exposés à mille mécomptes dans le monde, ils seront supérieurs aux hommes que l'activité morale égare, dans une épreuve où la stabilité de leur bonne opinion pour leur propre personne deviendra aux yeux du vulgaire une puissance de raison admirable.

En conséquence de ces principes dont les physiologistes de toutes les époques et de toutes les écoles doivent reconnaître la vérité, notre héros était de ces natures qui peuvent mieux que d'autres résister aux atteintes de la folie. Le doute, s'il se présente un moment à leur esprit, est bientôt repoussé comme une injure qu'ils se font. La folie, cette misère effroyable de l'humanité, peut-elle être le partage d'une si supérieure nature ? Cela n'est pas possible ; ce serait folie de le croire ; aussi ne le croient-ils pas, et ne deviennent-ils pas fous.

Cependant il arrive que cette certitude de leur bonne santé leur donne quelquefois aux yeux de la science l'aspect de véritables insensés. En effet, la manière dont on les traite les pousse à des colères qui sont qualifiées de fureur. Par cela même qu'ils ont plus de raison de s'irriter, on les croit plus privés de raison parce qu' ils s'irritent; moins ils ont besoin de douches, plus on leur en donne : et pour peu qu'on croie au principe médical (*similia similibus*) qu'on guérit les maladies par ce qui les produit, le médecin rend nécessairement fous ceux qu'il eût guéris s'ils l'avaient été.

Heureusement que notre héros tomba dans les mains d'un homme qui, ayant une réputation faite, n'avait pas besoin de guérir à tout propos, et qui se donnait le temps d'étudier ses malades, de les suivre dans leurs habitudes, de les observer dans leurs démarches, de les écouter, et de rechercher le point de départ de l'affection cérébrale qu'il voulait combattre (1). Le docteur Metrasipot était un gaillard qui savait trop bien ce que rapporte un bon fou pour en faire tout de suite un homme raisonnable.

Or, lorsqu'on lui livra M. le marquis de Mun, aux appointements de huit cents francs par mois pour ne pas le guérir, M. Metrasipot ne voulut point mentir à la qualification qu'il se donnait lui-même dans ses annonces imprimées, il voulut rester l'espoir et la consolation des familles, et il ne s'occupa point autrement de son nouveau pensionnaire, si ce n'est pour lui assigner un gardien, une chambre et un régime. La chambre était au premier, meublée tout en fer; le gardien

(1) Dans la livraison précédente, on a imprimé en toutes lettres le nom du docteur Blanche; je connais depuis longtemps M. Blanche, je l'aime, je l'estime, et la célébrité de son nom l'a amené sous ma plume, pour ainsi dire à mon insu. Je déclare donc que tout ce qui suit ne s'adresse nullement à lui, ni à sa maison, qui est un asile précieux pour beaucoup de malheureux. On a déjà trop cherché dans ce livre un recueil de personnalités, pour que je veuille qu'on puisse l'accuser d'avoir tourné en ridicule un homme qui mérite l'estime de tous et la reconnaissance d'un grand nombre.

était un homme de quarante ans, ancien athlète des théâtres forains des environs de Paris, sujet précieux en ce qu'il pouvait recevoir trente coups de poing d'un fou furieux sans que cela lui effleurât la peau. Il se nommait Robert Nois. Comme il valait à lui seul dix hommes de force moyenne, il avait pris pour nom d'athlète celui de Phalanstère qui lui était resté. Quant au régime, l'ordonnance portait :

« Peu de pain,
» Peu de vin,
» Peu de viande,
» Peu de poisson,
» Peu de légumes,
» Peu de fruits,
» Point de gibier,
» Beaucoup d'eau. »

Ceci, comme on peut le voir, rentrait dans l'un des fameux systèmes qui ont divisé le monde médical. C'était ce qu'on appelle de la médecine expectante.

J'aime beaucoup les médecins et la médecine. Dès que j'ai le moindre bobo : à moi, je vous prie, docteur ! à moi toute la Faculté ! Je suis dans mon lit, je vous appartiens. Faut-il me saigner, voici mes quatre membres ; faut-il me purger, j'absorberai tout ce que vous voudrez et comme vous voudrez ; vous avez tout droit sur mon corps ; je ne regimbe à rien ; faites, taillez, coupez, rognez, tranchez ; je me livre tout entier à vous.

Et deux fois en ma vie la médecine empressée et savante m'a arraché à la mort qui me tenait par le bout du doigt. Et voyez cependant comme la nature humaine est mauvaise. A peine arrive-t-il que je me porte bien, que voilà que je taquine médecin et médecine, que je m'ingénie à les trouver en défaut. Et Dieu sait que je m'en moquerais impitoyablement si j'avais un tant soit peu du génie de Molière ou de Lesage.

Heureusement que je ne suis qu'un pauvre romancier du XIXe siècle, de cette race bâtarde qui, selon la critique, n'a ni sens, ni style, ni esprit, ni moralité. Je suis de cette tourbe de feuilletonistes qui improvisent des livres ; livres mauvais parce qu'ils sont improvisés, à ce que nous assurent ceux qui n'en font ni vite ni lentement. Par conséquent, je suis incapable d'une bonne plaisanterie, et par suite de l'abandon des docteurs, car j'aime à croire que la Faculté ne garde rancune qu'au génie. Que l'on me pardonne donc le docteur Metrasipot et son ordonnance, que du reste je déclare véritable.

Ladite ordonnance eût pu faire beaucoup de mal à une nature plus délicate que celle d'Arthur; en débilitant l'estomac, elle eût exalté la sensibilité nerveuse et amené des accidents à la suite desquels la folie fût infailliblement arrivée. Mais Arthur était à l'abri du résultat fâcheux que pouvait produire une diète aussi bien entendue que celle du docteur Metrasipot, et le peu qu'on lui donna lui profita si bien, qu'il n'y parut pas sensiblement; car, ainsi que le dit le docte Brillat-Savarin : On ne vit pas de ce qu'on mange, mais de ce qu'on digère. »

Le premier jour, notre ami fit ce que font les véritables fous; il prétendit qu'il avait toute sa raison. A mon sens, c'est la chose la plus effroyable à entendre que le récit que vous fait un fou des persécutions dont il est la victime; il vous explique souvent avec une suite si parfaite, avec un détail si précis, avec une appréciation si nette, les raisons et les instincts en vertu desquels une famille l'a fait disparaître du monde, que vous demeurez dans le doute, et que vous vous demandez si ce n'est pas là une victime d'une de ces obscures machinations que les assises révèlent de loin en loin à la société étonnée.

Mais ce doute, cette incertitude, cessent bientôt pour le visiteur lui-même: quelque chose d'inattendu, d'intempestif,

vient tout à coup révéler la folie ; et en voyant recommencer sans cesse la même doléance, on s'accoutume vite à ne pas y croire. Si cet endurcissemont est facile pour l'indifférent, combien ne doit-il pas être enraciné dans le médecin (j'entends le médecin Metrasipot).

Aussi Arthur eut-il beau faire ses meilleurs discours, dire ce qu'il avait de plus convaincant dans son éloquence, il ne persuada que lui-même qu'il n'était point fou. Mais comme rien ne pouvait altérer en lui la supériorité incontestable de sa sottise, il se persuada en même temps que Metrasipot était persuadé de la présence réelle de sa raison, et que s'il paraissait n'y pas croire, c'était parce qu'il était le complice de Fouriou et de La Barlière. Hélas! le brave homme n'y connaissait rien.

La nuit porte conseil, dit-on. Je voudrais bien savotr comment. Est-ce lorsqu'on dort, que le sang se calme et que l'agitation s'éteint; qu'on s'éveille plus apte à la discussion? Est-ce lorsqu'on ne dort pas, et que seul vis-à-vis de soi-même on ose se conseiller de ne pas écouter ses mauvais sentiments? A vrai dire, je ne sais par lequel de ces deux procédés la nuit porte conseil. Toujours est-il que cela arrive, et, en preuve de la vérité irrécusable de ce principe, nous dirons qu'après la première nuit passée dans la maison du docteur Metrasipot, Arthur changea de batteries, ne voulut plus convaincre le docteur par la lucidité de ses raisonnements, et son gardien par la vigueur de ses poings. Il se résigna, et demanda timidement la permission de se lever. Cette permission lui fut accordée, grâce à Phalanstère, qui répondit qu'à la moindre tentative de violence il le soumettrait en un tour de main.

A ce moment il faut que je fasse part au lecteur d'une observation médicale qui me semble une des choses les plus merveilleuses de la nature, si l'observation est vraie. Si jamais il arrive qu'un médecin parcoure ce livre, et qu'il ar-

rive par hasard à ces lignes, je l'adjure de bien faire attention à ce que je vais écrire. Le fait une fois constaté, il doit en sortir une révolution physiologique, pour peu que l'homme entre les mains duquel cette observation tombera ait un peu d'imagination et une plume à son service.

Voici le fait:

Étant allé visiter une maison de fous, plusieurs vinrent à moi et m'adressèrent la parole. Ceci est fort simple; mais j'étais accompagné d'un fou qui était arrivé le matin même dans la maison, et personne ne lui parla, quoique sa folie fût si singulière qu'il avait longtemps vécu dans le monde sans que personne la devinât.

Je ne puis dire à quel propos je remarquai cette différence entre l'accueil qu'on nous faisait, mais je le fis observer au docteur qui dirigeait la maison.

— Ne vous en étonnez pas, me dit-il, jamais les fous ne se parlent entre eux.

Dans les diverses salles que j'eus à parcourir, je reconnus la vérité de ce fait, et maintenant, je le demande sérieusement à la science, n'y a-t-il pas là un mystère bien étrange ?

Lorsque l'homme doué de toute sa raison, l'homme savant, l'homme à qui ses études spéciales et son expérience ne devraient laisser aucun doute, hésite longtemps avant de décider qu'un autre homme est fou, quel est cet instinct, ce sens interne que la folie éveille et qui reconnaît si précisément dans autrui le mal dont elle n'a pas conscience en soi? Quelle en est la raison? La savez-vous, ô science ? Probablement vous ne la savez pas, auquel cas nous savons, nous, quelle sera votre réponse. Vous nierez le fait, comme vous niez le somnambulisme, par cela seul que vous n'avez pas encore trouvé moyen de l'expliquer.

Il ne faut pas croire, du reste, que ce fait nous soit nécessaire pour faire notre histoire. Ainsi, que les confidences que

reçut Arthur vinssent de ce que les fous le sentaient raisonnable, ou de ce qu'ils lui parlaient comme à un confrère, cela nous importe peu. Ce qui est nécessaire, c'est que les confidences aient été faites.

Or, comme on avait permis à notre héros de se promener dans le vaste jardin de l'établissement, il alla, avec ce qu'il croyait une adresse rare, se promener le long des murs pour en mesurer la hauteur ; mais ils étaient assez élevés pour qu'on ne pût les gravir sans aide et sans appui, et il ne vit pas la moindre trace de treillage, pas une ombre d'échelle; les arbres même avaient été coupés et éloignés à une distance de plus de six pieds, de façon à ce qu'ils ne pussent point servir d'auxiliaires à une tentative de fuite.

Soit que Phalanstère sût que M. Arthur de Mun était un fou de famille (*id est* un homme dont on s'est débarrassé), soit qu'il pensât qu'un bon avertissement est toujours bon, il apprit amicalement au marquis que les murs, qui avaient dix pieds du côté du jardin, en avaient vingt du côté de la campagne, et qu'à l'impossibilité de les gravir se joignait l'impossibilité encore plus grande de les descendre. Mais notre héros avait été le contemporain de Latude, du baron de Trenk, des bastilles royales, et il n'était pas homme à se laisser épouvanter par quelque vingt pieds de plus ou de moins, comme ferait un prisonnier d'État de la monarchie constitutionnelle. Il ne répondit donc pas à Phalanstère, comme s'il ne l'avait pas compris, ce qui persuada le gardien que le captif avait le projet bien arrêté de s'évader. Il le surveilla donc d'un peu plus près, si bien qu'Arthur se demanda s'il ne devait pas faire semblant d'être fou pour lui inspirer un peu de confiance.

Il se mit donc à rire d'un air hébété et à faire deux ou trois gambades. Phalanstère recula de deux pas, retroussa ses manches, et tira un bout de corde de sa poche : le marquis se calma immédiatement. Cette peur parfaitement naturelle,

jointe à cette démonstration étudiée, persuadèrent à Phalanstère ou qu'Arthur était véritablement fou ou qu'il le devenait.

Je vous dis que, lorsqu'on est déclaré fou, on ferait les calculs de Laplace ou on prononcerait les discours de Bossuet, que cela ne servirait qu'à prouver plus péremptoirement qu'on a perdu la raison.

La conviction de Phalanstère une fois bien établie, il en résulta une combinaison qui sans cela ne se serait point présentée à cet esprit méditatif. Ledit gardien, en raison d'une idée qui le préoccupait depuis longtemps, conduisit le marquis vers une grotte cachée par de grands arbres, et la lui indiqua comme une retraite délicieuse et propre à la rêverie. Arthur craignit d'abord que ce ne fût un piége, et en voyant les rochers artificiels accumulés dans un angle obscur du jardin, il pensa que cela pouvait servir d'entrée à quelque antre sauvage, où une grille énorme allait se fermer derrière lui; une fois en cage, une issue souterraine s'ouvrait, il s'y engageait imprudemment, et il allait tomber dans quelque funèbre *in pace* où il restait à jamais enseveli, si même on n'aidait pas à l'œuvre lente de la faim pour le faire complétement disparaître du monde. Ce petit roman trotta si vite dans la tête d'Arthur, qu'à quelques pas de la grotte il s'arrêta tout net en disant :

— Je ne veux pas aller là.

Or, comme ce désir de fou ne pouvait ou ne devait préjudicier en rien au plan de Phalanstère, il ne poussa point brutalement son malade dans la caverne ; mais, après avoir réfléchi un moment, il se mit à chanter d'une voix féroce et enrouée le refrain d'une de ces fugitives romances qui ne tiennent à la terre ni par une mélodie arrêtée ni par le sens précis des paroles, quelque chose de vague et de douloureux comme une vapeur. Voici ce refrain ineffable que je livre aux commentaires des Saumaises sensibles et amoureux :

« Ta présence est ma vie,
Ton bonheur mon espoir !
« Que ton âme m'envie
« L'heure où je viens te voir. »

Il me paraît que ceci avait un sens quelconque pour quelqu'un, car à peine Phalanstère eut-il fini sa chanson, qu'une femme parut à l'entrée de la grotte. Son œil inquiet semblait chercher celui qui avait chanté ce délicieux refrain; elle aperçut à la fois le marquis et son gardien. La chanson allait assez bien au marquis, de façon que la dame le salua, et s'étant approchée avec une grâce charmante, elle lui dit :

— Permettez-moi, monsieur, de vous remercier de la peine que vous avez prise de venir jusqu'ici; mais puisque Paul vous a appris le signal de reconnaisance, il a dû sans doute vous remettre une lettre pour moi.

Si j'ai donné à mes lecteurs une idée suffisante de mon héros, et si en même temps je leur dis que la femme qui lui adressa ces paroles était d'une beauté admirable, accompagnée de ce grand air qui ne saurait se définir, mais qui est un titre à être traitée comme une femme de haut rang, on se persuadera facilement qu'Arthur perdit tout à fait la terreur qu'il avait éprouvée à l'aspect de la caverne postiche où il s'imaginait qu'on avait voulu l'enterrer tout vivant.

D'un autre côté, si l'on se demande pourquoi le digne Phalanstère avait mis tant de persévérance à la réunion d'Arthur et de cette belle personne, nous serons forcé de leur apprendre qu'une idée bizarre avait passé par la tête dudit Phalanstère. Cet homme s'était imaginé que rien au monde ne serait plus curieux que les amours de deux fous, et depuis longtemps il avait cherché à en réunir deux dans les conditions les plus favorables à une passion décidée; mais toutes ses tentatives avaient échoué, et il commençait à perdre toute espérance, lorsqu'on amena Arthur. La jeunesse, la beauté,

la force de l'individu lui parurent de nature à être impressionnées par la beauté, la jeunesse et la grâce de Clarisse Stillar, et c'est ce qui amena cette rencontre habilement préparée.

Comme il l'avait prévu, le marquis fut frappé d'admiration à la vue de la fille, et il répondit avec une bienveillance empressée :

— Je crains que vous ne vous trompiez, madame ; je n'ai point l'honneur de connaître M. Paul, et je suis ici par hasard.

— Ah ! lui dit la belle Clarisse, vous êtes un de ces visiteurs curieux qui viennent regarder sans pitié les malheureux privés de raison qui habitent cette maison, et qui, s'ils rencontrent une pauvre femme que la haine d'une famille puissante a fait enfermer, s'en détournent sans oser croire à son malheur, de peur d'être obligés de la secourir.

A tous les attraits dont la nature l'avait ornée (phrase de roman), la belle fille joignait une de ces voix graves qui ont à elles seules un pouvoir indicible sur ceux qui les entendent. Arthur ne put se défendre d'une émotion inconnue, et il répondit à voix basse :

— Ce n'est pas moi que vous pouvez trouver indifférent à un pareil malheur, puisque moi-même je suis victime d'une persécution semblable.

Il croyait avoir fait la meilleure réponse possible pour s'attirer la confiance de la folle ; mais à l'instant même elle jeta sur lui un long regard de pitié, et s'éloigna la tête basse en disant :

— Pauvre jeune homme ! il est comme les autres. Il ne se croit pas fou.

Ainsi pour elle la preuve de la folie d'un autre était d'avoir de son sort la même opinion qu'elle-même avait du sien. Cependant, avant de s'éloigner, elle le regarda avec une attention qui plut à Phalanstère, et elle dit à celui-ci :

— Quelle est la folie de ce malheureux?

Phalanstère, tout à son idée, lui répondit au hasard :

— Il est fou par amour.

Comme Arthur, il s'imaginait avoir trouvé une réponse qui pourrait intéresser l'âme sensible de Clarisse, mais il ne réussit pas mieux que le marquis.

— Un homme fou par amour! répondit-elle avec un accent de mépris. Pauvre tête alors et pauvre cœur!

Remarquez que cette femme était devenue folle par suite d'un amour contrarié; aussi ajouta-t-elle comme un commentaire explicatif de ce singulier sentiment :

— Aimer est une force qui sauve du péril de la folie ceux qui ont un cœur digne de sentir un pareil sentiment. Si je n'aimais pas Paul, je serais devenue folle vingt fois depuis que je suis dans cette maison. Mais la pensée de le revoir me donne le pouvoir de résister à toutes vos persécutions. Si cet homme est devenu fou par amour, c'est qu'il n'aimait pas.

— C'est de désespoir que j'aurais dû dire, reprit Phalanstère qui voulait intéresser la folle au marquis. Il a vu mourir la femme qu'il aimait.

A ce mot, la folle se mit à rire aux éclats :

— Et il l'a vue morte dans son lit, n'est-ce pas? et on lui a fait toucher ses mains froides et son visage pâle et décharné, en lui disant : « Tu vois bien qu'elle est morte. » Pauvre sot! et il l'a cru. C'est comme moi, on m'a joué cette comédie pour me guérir de mon amour; mais j'aimais Paul véritablement, moi, et je ne me suis point laissé tromper par cette fausse apparence. Phalanstère, tâche de faire que je ne rencontre plus cet homme ; je le méprise.

Phalanstère fit la grimace, et, déçu encore dans son espérance, il s'approcha du marquis pendant que Clarisse s'éloignait, et lui dit brusquement :

— Allons, monsieur, il est temps de rentrer chez vous, votre heure de promenade est passée.

Je vous suis, dit Arthur, bien décidé à ralentir la surveillance de son gardien par l'apparence d'une soumission complète; mais ne pourriez-vous pas me dire quelle est cette femme?

— C'est une folle par amour, dit Phalanstère, à qui l'idée revint qu'il tirerait peut-être meilleur parti du marquis que de Clarisse; et il paraît que tous les médecins ont déclaré que si elle pouvait devenir amoureuse d'un autre que de celui qui est mort, elle serait tout de suite guérie.

— C'est singulier, dit le marquis; et comme il pensait que la flatterie, même celle d'un fou, est toujours flatteuse, il ajouta : — Mais vous qui êtes un homme de bon sens et qui paraissez vous connaître parfaitement à ces sortes de maladies, qu'en pensez-vous?

La flatterie ne fit rien; mais Phalanstère, qui gardait toujours son projet, répondit :

— Ma foi, j'ai souvent pensé que si j'étais un beau et élégant jeune homme, comme vous, par exemple, j'aurais voulu me faire aimer de cette pauvre fille, rien que pour la guérir.

Cette insinuation arriva juste à son adresse, et M. le marquis de Mun pensa, comme Phalanstère, que ce serait un trait fort honorable dans sa vie que de sauver l'infortunée qu'il venait de rencontrer. Mais cette pensée se produisit par une de ces questions qui eussent prouvé à tout autre qu'à un homme habitué à garder des fous que celui qui la faisait avait toute la lucidité de sa raison.

— Appartient-elle à une famille honorable, dit Arthur, et ses parents sont-ils riches?

— Son père est un gros propriétaire de bois et de forges du département de la Nièvre, dit Phalanstère.

— A-t-elle des frères et des sœurs?

— Non, dit Phalanstère, elle est fille unique.

— En ce cas, c'est une riche héritière.

— Bon! murmura Phalanstère, voilà sa folie qui le reprend. Il est drôle d'avoir une rage d'héritières comme ça.

En parlant ainsi, ils s'étaient approchés de la maison, et ils allaient y rentrer, lorsqu'un homme en sortit en courant, et heurta rudement Arthur.

— Faites donc attention, butor, lui dit le marquis.

Mais le fou le regarda avec un air de malice cruelle, et tirant de son gilet un petit morceau de bois qu'il tenait comme un poignard, il tourna autour d'Arthur comme un chien autour d'une proie dont il redoute la griffe, en lui disant :

— Ah! murmurait-il, te voilà, vieux gueux de notaire..... ah! ah! ah! je vais t'apprendre à faire faire aux vieilles femmes des testaments pour déshériter les neveux.

— Allons, allons, lui cria Phalanstère d'une voix impérieuse, laissez ce jeune homme tranquille; vous voyez bien que ce n'est pas votre notaire, puisqu'il n'a pas vingt-cinq ans, et que celui qui a aidé à vous dépouiller en a au moins soixante.

— Misérable, lui répondit le fou, est-ce que tu t'imagines qu'on peut tromper un homme comme moi? C'est vrai qu'il s'est rajeuni, le vieux drôle, et qu'il a maintenant la figure d'un jeune homme; mais je le reconnaîtrais entre mille millions... c'est lui.

Et comme un chat sauvage il s'élança sur Arthur, lui porta un coup de son morceau de bois et s'enfuit.

— Je l'ai tué. Je l'ai puni. Qu'on me guillotine. Je suis vengé!... Le notaire est mort.

Arthur avait éprouvé une assez vive douleur du coup que lui avait porté le fou, et il avait dit à Phalanstère :

— C'est très-bien qu'on me tienne ici enfermé, mais je vous préviens que si ce gaillard-là recommence, je lui casse les reins.

— Et d'abord, lui dit Phalanstère, il ne recommencera pas. Vous êtes un homme mort pour lui : il vous a tué; c'est une

affaire finie; et on le laisse libre, parce que voilà tout le mal qu'il fait; mais ceux qui sont assez méchants pour casser les reins à quelqu'un, on les attache par les quatre membres, et on ne les laisse pas promener.

Cet avertissement fit son effet sur la raison entière du marquis, comme il eût pu faire son effet sur la raison altérée d'un fou. Il se promit d'être sage. C'était beaucoup pour lui. Et il entra avec Phalanstère dans une salle où se trouvaient une douzaine des compagnons avec lesquels il était destiné à vivre. Mais malgré lui l'aspect de ces hommes, solitairement occupés chacun à la pensée qui les dominait, fit une fâcheuse impression sur le marquis, et il demanda à se retirer dans sa chambre.

Un homme d'une trentaine d'années, l'ayant entendu, s'approcha de lui.

— En vérité, monsieur, je ne m'étonne pas, dit-il, qu'une pareille société vous déplaise. C'est un tas de malheureux, sortis je ne sais d'où, qui se donnent l'air de gens du monde. Si vous voulez bien me faire l'honneur de monter chez moi, nous serons à l'abri des criailleries de ces espèces.

Diable! se dit M. de Mun, ceci doit être quelque gentilhomme à qui son malheur n'a pas ôté la pensée de sa dignité. Je sais qu'on peut quelquefois obtenir d'un fou des renseignements excellents. Je vais causer avec celui-ci.

— Hélas! monsieur, lui dit-il, je ne suis pas libre d'accepter votre proposition. Sans cela, je m'y rendrais avec empressement.

— A qui ai-je l'honneur de parler?

— A M. le marquis de Mun.

— Bonne famille, monsieur, lui repartit son interlocuteur. Veuillez me permettre de ne pas vous dire mon nom. Il suffirait que quelqu'un de ces misérables l'entendît pour aller le livrer au gouvernement, et ma tête tomberait bien vite. Louis-Philippe la demanderait, tous les souverains étrangers

se réuniraient à lui ; et Dieu, qui m'a prédit l'heure de ma restauration, la leur accorderait.

Il baissa la voix en ajoutant :

— Je suis Napoléon II. Vous comprenez que cela suffit pour que je ne puisse vous en dire davantage.

Cette confidence détruisit l'intérêt que ce monsieur avait inspiré à Arthur, et il allait se retirer lorsque la belle Clarisse passa devant une des fenêtres du salon où ils se trouvaient, et salua Arthur.

— Vous connaissez cette malheureuse? lui dit le Napoléon.

— Je l'ai vue ici pour la première fois.

— C'est une femme qui a beaucoup souffert, et pour qui je veux faire quelque chose. Dès que j'aurai reconquis mon trône, je la nommerai supérieure de mon institution de la Légion-d'Honneur.

— On m'a dit qu'elle était folle.

— Elle l'est en effet, comme tous ceux qui sont ici, et auxquels je destine les plus belles places ; mais tout cela changera le jour de mon couronnement. Il me suffira de les regarder pour les guérir. Car j'ai l'air fascinateur et le regard d'aigle de mon père ; mais, de peur qu'on ne me reconnaisse, j'en voile l'éclat. Tenez, si je voulais regarder ce mur en face, il s'écroulerait à l'instant même. J'ai la foudre dans les yeux, comme mon père. Vous avez dû lire ça dans toutes les histoires contemporaines. Mais mon heure n'est pas venue, et je m'absorbe en moi-même.

— C'est fort bien à vous, sire, et pour vous être si vivement intéressé à toutes ces personnes, vous avez dû prendre sur leur compte des renseignements précis.

— Je les ai interrogées, et j'ai dévoilé la vérité dans leurs réponses incohérentes.

— Je le crois, et vous en étiez capable... Mais quelle est, je vous prie, l'histoire de cette belle personne, que vous appelez, je crois, mademoiselle Clarisse Stillar ?

— Si vous êtes curieux de la connaître, je vous dirai ce qu'elle est. D'ailleurs, cela me va de fondre les partis qui divisent mon empire, en associant les grands noms et les grandes fortunes. Mais retirons-nous à l'écart. Il est inutile que toutes ces gens entendent une histoire qu'ils ne sont pas capables de comprendre.

Ils sortirent ensemble, et Phalanstère, qui savait par expérience que le Napoléon II était d'une raison parfaite, du moment qu'il ne s'agissait plus de sa couronne et de son empire, les suivit à distance ; et pendant qu'ils allaient s'asseoir à l'ombre de quelques arbres, il s'étendit sous un buisson de lilas, et s'endormit de ce sommeil propre aux gens de son état, et qui a toujours une oreille et un œil ouverts. Voici maintenant le récit que Napoléon II fit au marquis de Mun.

VII

Histoire de la Folle.

Il y a à peu près trois ans, un jeune homme, nommé Paul Destrames, était enfermé pour dettes dans la prison de Clichy.

Il y vivait depuis un an environ, et n'avait pu trouver aucun moyen d'en sortir, malgré l'immense fortune de son père, et quoiqu'il ne fût relancé que pour une misérable somme de cent trente mille francs. Ce qui l'avait empêché de trouver cette somme, c'est que son père avait déclaré qu'il ne lui laisserait absolument aucune fortune. Cette résolution, M. Destrames le père avait commencé à la mettre à exécution, en vendant tous les biens fonciers dont il était

propriétaire, et les convertissait en capitaux mobiles dont on ignorait complétement l'usage. On parlait de placements en rentes viagères qui porteraient à quatre cent mille francs de revenu une fortune de près de deux cent mille livres de rente pour le père ; et personne ne doutait qu'il ne tînt la promesse qu'il avait faite.

Pour s'expliquer cette rigueur d'un père vis-à-vis de son fils, on en avait recherché les causes, et on avait fini par apprendre que c'était à la suite d'une violente discussion à propos de sa mère, que le jeune Destrames avait été menacé d'une déshérence complète.

Madame Destrames avait été une des beautés les plus célèbres de l'Empire. C'était la fille d'un vieux gentilhomme, que son père avait vendue en mariage à un caprice de Destrames. Cet homme, déjà immensément riche et immensément avare, avait cela de particulier que, lorsqu'un caprice s'emparait de lui, il jetait l'argent et l'or par poignées pour le satisfaire. Mais une fois le caprice passé, il prenait en haine la chose qui lui avait coûté si cher, et on l'a vu faire abattre un cheval qui lui avait coûté dix mille écus, pour ne pas dépenser trente sous par jour pour sa nourriture.

Malheureusement, il en fut pour madame Destrames comme il en était pour toutes choses.

Après avoir reconnu au père une pension de douze mille francs de rente, à la fille un douaire d'un million, il prit en haine la femme qui lui avait coûté si cher, et il la laissa ce qu'on appelle littéralement mourir de faim. La pauvre madame Destrames avait une misérable chambre dans l'hôtel de son mari, et il était défendu à aucun domestique de la servir. Elle était forcée d'aller chercher sa nourriture à la desserte des gens de la maison ; mais pas un d'eux n'eût osé lui offrir quelque chose. Ils laissaient traîner du vin et ce qu'ils avaient de meilleur ; mais si l'un d'eux eût osé adresser la parole à la malheureuse, il eût été immédiatement chassé.

M. Destrames entendait la cruauté à merveille. Sûr qu'il se trouverait parmi ses domestiques des hommes que le désir de garder leur place n'empêcherait pas de secourir cette pauvre femme, il avait d'avance corrompu tous ces bons sentiments. Ainsi, il avait assuré cent louis de gages à tel valet de pied qui ne valait pas six cents francs, et ainsi de suite. De façon que, pour ces pauvres gens, ce n'était pas une place, comme ils eussent pu en retrouver une, qu'ils eussent perdue, en prenant le parti de madame Destrames, c'était une fortune.

Cependant toutes ces précautions échouèrent contre le dévouement d'une pauvre laveuse de vaisselle, chargée de nettoyer la cuisine. Lorsque les domestiques en chef s'étaient retirés dans leurs appartements, car ils étaient tous logés dans de véritables appartements, madame Destrames se risquait d'ordinaire, vers le milieu de la nuit, à aller dérober ce qu'il lui fallait pour vivre, et ce fut dans une de ces excursions qu'elle recontra Mariette.

Celle-ci croyait, comme presque tous les domestiques, que madame Destrames était frappée de folie; mais sa pitié ne calcula pas si la femme qu'elle voyait souffrir avait ou n'avait pas sa raison.

Dans son grossier bon sens, elle se dit que, folle ou non, la femme d'un homme qui avait deux cent mille livres de rente ne devait pas être ainsi abandonnée. Elle la servit en secret. déroba pour elle non-seulement des vivres, mais encore du linge et tout ce qui lui était nécessaire.

Mais un soir qu'elle était malade, elle alla chercher un médecin, l'introduisit dans l'hôtel, et le conduisit près de madame Destrames. Celle-ci, en voyant pour la première fois, depuis quatre ans, un homme capable de la comprendre, lui raconta la manière dont elle était traitée. Il faut vous dire que le père de madame Destrames était mort, et qu'elle était tout à fait sans famille.

Comme vous devez bien le penser, le médecin fut d'abord

très-indigné ; et le lendemain, il entrait chez M. Destrames, et lui déclarait, avec une énergie tout à fait honorable, que le secret de sa cruauté serait divulgué, à moins qu'il ne consentît à faire ce qu'il devait. Il lui déclara que lui-même se chargerait de prévenir les magistrats, si un notable changement n'était apporté dans la destinée de madame Destrames. Enfin, il fut si pressant, si impératif, qu'il sortit avec une pension de six mille francs, prix du silence qu'il garderait. Et madame Destrames, qui attendait avec anxiété le résultat des promesses que lui avait faites le généreux docteur, n'entendit plus parler de lui.

Seulement, lorsqu'elle retourna furtivement dans les offices, elle ne trouva plus la pauvre Mariette qui avait été inaccessible à six cents francs de gages, et qui avait été arrêtée comme voleuse. La pauvre fille faisait blanchir sur ses gages le linge qu'elle donnait à madame Destrames ; et des draps de lit, trouvés dans sa chambre, avaient motivé son arrestation.

Je ne vous ai pas dit, mais vous avez deviné que madame Destrames avait eu un fils. Ce fils était né pendant la première année de son mariage, pendant que le caprice de M. Destrames durait encore. Aux tourments que lui infligea plus tard son mari, il joignit celui de la priver de la vue de son enfant.

La maîtrorne avait compris les douleurs de cette mère, elle s'était informée dans quel endroit était l'enfant, elle avait appris le nom du pensionnat où on le faisait élever, et elle avait osé aller dire au maître de la pension de l'amener le dimanche suivant à l'hôtel, sachant que M. Destrames devait en être absent ce jour-là. Ce fut dans l'intervalle qui sépara cette visite de celle du docteur, que Mariette fut arrêtée, et madame Destrames ne vit point son fils. Cette dernière déception la frappa si rudement, qu'elle devint très-sérieusement malade, et que les domestiques s'aperçurent que, de-

puis deux nuits, rien n'avait été emporté de la cuisine. L'un d'eux osa en prévenir son maître qui lui dit :

— Si madame a besoin de quelque chose, elle vous sonnera.

Ceci passe toute croyance, monsieur, mais ceci est vrai. Cependant M. Destrames envoya un de ses affidés près de sa femme, elle était mourante de maladie et de faim. On fit appeler le médecin pensionné. Je ne dis pas qu'il aida la nature et la douleur, mais il était déjà trop tard pour les combattre, et huit jours après madame Destrames était morte.

Jamais plus magnifique convoi ne conduisit à sa dernière demeure un être plus misérable; jamais plus beau tombeau ne couvrit les restes d'une pauvre femme morte de privations.

Tout parut parler de l'amour insensé que M. Destrames avait gardé à sa femme folle, et de la magnificence de sa douleur. Malheureusement pour lui il voulut se servir de cette douleur, jouer le désespoir et paraître renoncer au monde pour s'enfermer dans la solitude. Il mit tous ses domestiques à la porte. Il ne s'était pas passé huit jours après cette exécution générale, que mille bruits bouillonnaient sourdement dans tous les salons de Paris. On n'osait pas trop parler haut, parce que personne ne voulait dire la source de ce qu'il savait. Celui-ci le tenait de son nouveau valet de pied qui l'avait confié à son valet de chambre; dans d'autres maisons cela avait pris le chemin de la cuisine, dans d'autres celui de l'écurie; mais enfin, de façon ou d'autre, cela était arrivé dans les salons.

Ce fut au moment où tous ces bruits commençaient à sourdre tout bas qu'arriva le procès de Mariette.

Mariette, accusée, se défendit en disant la vérité, et, dans sa langue rude et grossière, fit un si touchant récit des douleurs de madame Destrames que la *Gazette des Tribunaux* y vit le sujet d'un de ces romans si intéressants qu'elle pu-

915872

blie sous le couvert de la Cour d'assises ou de la police correctionnelle.

Les bruits qui travaillaient M. Destrames n'étaient pas encore arrivés au palais, et Mariette fut condamnée. Mais l'article de la *Gazette des Tribunaux* arriva dans les salons et y rencontra les bruits latents qui y murmuraient. L'éclair jaillit du choc de ces deux puissances chargées d'accusation, comme les nuages le sont d'électricité, et l'orage s'alluma. Un homme à qui M. Destrames avait refusé de prêter de l'argent, poussa Mariette à appeler de la condamnation; il lui donna un avocat, lui apprit l'art d'assigner les témoins, et l'affaire recommença.

Le jour où elle se jugea, la Cour des appels était plus encombrée que s'il se fût agi d'une illustre coupable. Mariette était devenue une héroïne à laquelle s'intéressèrent les plus belles dames, et dans cette fameuse séance M. Destrames fut traîné dans la boue par l'avocat de l'accusée et dénoncé par tous ses anciens domestiques. Il est même probable que sans le docteur, qui avait fait les conditions de manière à faire toujours craindre sa parole, le résultat de cette séance eût produit une enquête judiciaire contre M. Destrames.

Mais le docteur déclara qu'il avait donné ses soins à madame Destrames et qu'il y avait chez elle une monomanie de solitude si décidée que c'était par suite de la colère qu'elle avait éprouvée en rencontrant Mariette dans les offices qu'elle était tombée malade et qu'elle était morte.

Cependant il n'y avait point matière, grâce à cette déposition, a rechercher M. Destrames; mais la cour le condamna autant qu'elle le pouvait en absolvant Mariette. Dès ce moment ce fut un homme perdu, anéanti. Il fut traité et il se traita lui-même comme une bête fauve, vivant seul dans un coin de son vaste hôtel.

Quant à son fils qu'il avait aimé jusque là, il commença à le prendre en haine. Mais comme cet homme était aussi lâche

que cruel, il n'osa pas faire de mal à l'enfant. Il savait que l'œil de la justice était ouvert sur lui, en conséquence il affecta une somme de quatre mille francs par an à son éducation, et le livra à un maître de pension qui, heureusement pour Paul, se trouva un fort honnête homme.

Il en résulta que le jeune Destrames reçut une fort bonne éducation, qu'il fit des études distinguées, et qu'à vingt ans il était bon musicien et peignait agréablement. Mais durant tout ce temps il ne vit jamais son père que le jour de l'an.

Vous devez comprendre que cette conduite, comparée à celle des autres pères de famille, dut être sévèrement jugée par Paul, qui enviait les fréquentes sorties de ses camarades. Quelques-uns lui rapportèrent de chez leurs parents l'histoire de sa mère qu'on y avait contée devant eux, lorsque par hasard ils avaient eux-mêmes dit dans quel abandon Paul était laissé par son père. Il en arriva qu'à l'âge où il sortit de sa pension, Paul avait pour sa mère morte un souvenir religieux et qui tenait de la superstition, et pour son père une antipathie qu'il ne dissimulait point.

M. Destrames parut ravi des dispositions de son fils à se faire rendre des comptes sévères dès que sa majorité fut arrivée; en lui rendant des comptes exacts, il se débarrassait de toute responsabilité à son égard. En effet, il donna à son fils cinq cent mille francs et le laissa livré à son inexpérience et à ses passions. Quant à Paul, en voyant son père agir envers lui avec une loyauté et un empressement dont il ne le croyait pas capable, il n'osa lui parler de sa mère. Les cinq cent mille francs disparurent bientôt, et ce fut lorsqu'ils étaient déjà dépensés que Paul eut recours à son père. Il le trouva inflexible. Enfin, menacé par ses créanciers, il osa avoir une explication, et ce fut après cette explication que M. Destrames prit la résolution que je vous ai dite.

Trois jours après, Paul était dans la prison de Clichy et M. Destrames commençait à dénaturer sa fortune.

Cela durait depuis six mois, et Paul se demandait quel serait son avenir grevé de deux cent mille francs de dettes. Enfin, après cinq ans perdus dans une prison, Paul commençait à méditer un suicide, lorsque une lettre, arrivée à la geôle, à sept heures du matin, lui apprit que son père était mort, dans la nuit, d'une attaque d'apoplexie foudroyante et que ses créanciers avaient fait mettre les scellés partout. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette nouvelle ne jeta pas un profond désespoir dans l'âme de Paul, mais elle y mit une très-vive inquiétude. Malgré lui, il espérait que son père reviendrait un jour à des sentiments plus humains; et cette espérance était détruite sans qu'il sût si M. Destrames n'avait pas complétement assuré sa déshérence.

Toutes les précautions avaient été prises par cet honorable père, mais la rapidité de la mort avait tout rendu inutile. Les coupons de rentes au porteur destinés à être remis à des tiers de la main à la main, les liasses de billets de banque destinées à un placement à fonds perdu, tout cela fut englobé sous les scellés, et Paul, au moment où il se croyait ruiné pour jamais, se trouva possesseur d'une fortune de près de six millions de capital.

Paul n'était point un homme d'une nature méchante ni perverse, mais il avait des boutades de débauche furieuse, et il donna un bal splendide dans l'hôtel de son père, le jour où il sortit de prison, trois jours après sa mort. Cela fit scandale; le monde, qui avait été pour lui, l'abandonna, et il se trouva repoussé de tous côtés. On fut trop sévère.

Un seul ami qui l'eût averti de l'inconvenance cruelle de son action eût pu le ramener dans la bonne voie, mais il ne trouva que des amis prêts à le pousser à la dissipation la plus effrénée. Heureusement pour lui, et pour s'épargner les soins de gérer sa fortune, il la remit aux mains de M. Stillar, banquier, qui trouva moyen de la lui conserver intacte.

Mais M. Stillar, qui voulait bien se charger des écus de

M. Paul Destrames, évita le plus qu'il put sa personne, de façon qu'à l'exception de quelques hommes de bonne famille, sinon de bonne compagnie, Paul ne vivait guère qu'au milieu de ce que Paris renferme de plus fantastique en fait de joueurs, de libertins, de dîneurs, de soupeurs, et de femmes de mauvaise vie. C'était continuellement chez lui des banquets, des bals, des fêtes dont la licence et la richesse étaient en renom, et bientôt Paul Destrames eut une réputation colossale de forcené viveur.

Parmi les propriétés que son père n'avait pas eu le temps de vendre, il y avait une petite maison de campagne située à Sénart, et dans laquelle Paul s'était établi durant le second été qui suivit la mort de son père. Cette maison avait été habitée par madame Destrames, et, jusqu'à ce moment, le souvenir du long malheur de sa mère l'avait protégée contre la présence des orgies nocturnes dont il avait fait retentir l'hôtel de son père. Mais ses camarades trouvaient que tant qu'il resterait une piété quelconque dans le cœur de celui qu'ils voulaient dévorer, ils ne seraient point parfaitement maîtres de lui, et ils firent si bien que, l'été suivant, on établit à la Martinière le siége des banquets nocturnes et des plaisirs de toute sorte.

Or, un jour de juillet, il y avait grande fête chez Paul Destrames ; une quinzaine d'hommes et autant de femmes étaient venus pour y passer deux ou trois jours. La plupart étaient associés de façon à ce que le nombre des chambres pût se compter une pour deux. Cependant quelques-uns de ces messieurs étaient à l'état de postulants, et il leur avait fallu se contenter de quelques cabinets assez mal meublés, sauf à se mieux pourvoir auprès des dames qui étaient à l'état de résistance.

Cet arrangement avait été considéré comme un manque d'hospitalité, attendu qu'il restait un appartement considérable et complétement inoccupé. Cet appartement était celui

de madame Destrames, que Paul n'avait voulu ouvrir à personne. Ce fut une grande rumeur par tout le château que ce reste de bégueulerie de Paul, et ce fut un complot général des femmes pour le lui arracher. Quelques hommes, des plus philosophes de la bande, indignés de la conduite de Paul, poussèrent l'abnégation jusqu'à permettre à leurs maîtresses une transcendante infidélité, mais à la condition qu'elle serait commise dans ledit appartement. Les unes, fortes de leur liberté, les autres fortes de cette permission, d'autres encore plus fortes de ce qu'elles n'avaient ni liberté ni permission, se préparèrent à l'attaque, et toute la troupe se fût crue déshonorée si la première nuit s'était passée sans lever le *scellé maternel*, comme elles l'avaient appelé.

La journée s'était passée dans la forêt, en chasse, en promenades, en courses à cheval, pendant lesquelles les amazones s'étaient offertes à Paul avec une facilité qui avait peu tenté un homme habitué à voir fléchir les résistances devant ses billets de banque. Cependant, parmi celles qui avaient juré de vaincre les ridicules préjugés de Paul, se trouvait une fille appelée Laura.

Comme cette Laura jouera un certain rôle dans cette histoire, il est nécessaire que je vous la fasse connaître, à moins que vous ne la connaissiez, car il y a peu de jeunes gens de votre âge qui ne connaissent Laura, du moins de réputation.

— Je n'en ai aucune idée, reprit Arthur ; j'arrive de province.

— Imaginez-vous, lui répondit le conteur, une fille de vingt-deux ans, d'une taille élevée, et se ployant, non pas comme un jonc, mais comme une corde. Cette fille longue, maigre, plate en ses appas, était renommée pour l'étrange flexibilité et la force herculéenne de son corps. Ses amies, qui ne connaissaient pas son origine, prétendaient qu'elle avait été danseuse de corde; mais la grâce immaculée de ses pieds et les formes élégantes de ses mains attestaient

qu'elle n'avait point souffert les tortures de la corde et du balancier. Elle était assez belle de visage, mais d'une beauté sauvage; de grands yeux bleu-ardoise, enfouis sous d'épais sourcils blonds, lui donnaient un regard presque farouche quand elle était irritée; enfin, une légère moustache blonde couronnait ses lèvres, qui s'ouvraient sur des dents d'un éclat menaçant; une forêt de cheveux blond-cuivré ajoutait à cet étrange ensemble quelque chose de fauve et de redoutable. Quand elle était dans ses joies, c'était une chose effrayante de la voir courir, bondir, se plier, se détendre en poussant des éclats de rire inouïs; à ces moments son œil s'allumait, ses lèvres se relevaient avec un tremblement nerveux, si bien que ses compagnes s'écriaient :

— Prends garde à Laura, elle va te mordre!

Elle appartenait à un riche Anglais, vieillard de soixante-douze ans, dont elle ne parlait jamais, et sur lequel elle ne permettait pas qu'on fît la moindre plaisanterie lorsque par hasard quelqu'un osait en parler devant elle.

Le marquis de Wittermale donnait à cette femme plus d'argent qu'il ne lui en eût fallu pour avoir un grand train de maison; cependant elle habitait un bien chétif appartement, et ses toilettes n'avaient rien qui pût la ruiner. On la disait avare, et elle ne l'était pas; seulement elle n'éprouvait pas ces besoins de vanité qui dévorent les autres femmes; ce que Laura avait besoin de dépenser, c'était une surabondance excessive de force, de sensations, de désirs. Beaucoup d'hommes pouvaient se vanter de l'avoir possédée et pas un seul d'en avoir été aimé; encore faut-il dire que la plupart de ceux à qui elle avait accordé ses faveurs avaient été ses amants d'un jour tout au plus; mais tous parlaient d'elle avec une sorte d'effroi et d'enthousiasme.

Ils inventaient les figures les plus saugrenues pour parler d'elle. C'est pour elle qu'a été inventé le nom de *Panthère*, qu'on donne improprement à certaines femmes de l'Opéra,

Elle en avait, dit-on, l'effrayante souplesse, la férocité et les sourds rugissements.

Mais cette Laura, qui se donnait à tout et à tous, restait inabordable à toutes les demandes lorsqu'elles ne lui plaisaient pas; ni tendresse, ni soins, ni flatteries, ni monceaux d'or ne l'eussent séduite ou réduite. Rien n'y faisait, ni beauté, ni esprit, ni rang. A celui qui lui plaisait en une minute, elle appartenait tout entière en une heure; à celui qui ne lui plaisait pas, jamais, et à aucune condition.

Du reste il était difficile de déterminer les causes qui décidaient les choix de Laura : tantôt c'était la beauté physique, tantôt la laideur. De même une haute distinction dans l'élégance, ou une réputation célèbre dans les débauches et même dans le crime, avaient été pour elle des attraits auxquels elle n'avait pas résisté. Il arrivait aussi qu'en un jour donné, une circonstance prêtait un charme particulier à l'homme qu'elle avait longtemps dédaigné, et alors rien ne lui coûtait pour posséder cet homme; elle le suivait et le rencontrait partout; elle jetait sur lui ce regard sauvage, armé d'un magnétisme si puissant qu'on ne pouvait le rencontrer sans frissonner, et qu'on ne pouvait oublier une fois qu'on l'avait vu. Puis elle amenait les plus rebelles à ramper à ses genoux, et à une heure voulue, à l'heure qu'elle avait marquée pour son triomphe, elle les emportait dans ses bras, et les rejetait tout tremblants, tout épuisés, et ivres de ses caresses qu'ils ne devaient plus ressentir.

Or, Paul avait voulu Laura, et Laura n'avait point voulu de Paul. Mais le jour où le complot fut tramé pour tuer dans l'âme du jeune débauché le dernier respect qui l'attachait encore aux choses respectables, Laura changea d'opinion sur Paul; ce qu'elle avait refusé à toutes ses instances, elle se promit de le lui donner; et par une bizarrerie digne de cette fille étrange, ce ne fut point pour pervertir la dernière pensée honnête de Paul, mais pour l'y maintenir.

Elle commença donc sa séduction. On était dans la forêt; la chasse était lancée, et, au moment où Paul passait près de Laura en courant au galop et en accompagnant la célèbre Latone, une autre fille d'une beauté parfaite, Laura lui dit :

— Paul, tu es beau aujourd'hui.

Mais Paul était trop habitué aux mœurs de Laura pour n'avoir pas compris que l'heure de son triomphe était arrivée, et il avait décidé que le comble du triomphe c'était d'être désiré par Laura et de ne pas lui céder.

Il la regarda en ricanant par-dessus l'épaule, et lui repartit :

— Ça te passera comme cela m'est passé.

Laura le devina, mais à son tour elle trouva plus de désir en se voyant rebutée, et se précipitant à la poursuite de Paul, elle l'atteignit pendant qu'il galopait à bride abattue, elle se pencha à son oreille, et de cette voix stridente et âcre qui vibrait, elle lui dit :

— Paul, Paul, viens. Je voudrais m'enfuir avec toi sur un orage et tomber dans un désert pour y rester une heure avec toi et avec l'immensité de la solitude autour de nous, afin que rien ne pût t'enlever à mon amour.

Ceci est assez fou, n'est-ce pas? mais la voix de cette femme avait quelque chose de frissonnant et d'éperdu, son haleine exhalait la volupté, son œil baisait pour ainsi dire les yeux de Paul d'un regard ivre d'amour.

— Non, s'écria Paul qui se sentit pris du vertige commun; non, dit-il en éperonnant son cheval.

Laura lança le sien :

— Tu vois bien que tu viens, Paul, lui dit-elle tout bas.

Paul se mit à courir comme si la mort le pressait; Laura courut aussi vite, et se penchant encore plus près de lui, elle répéta :

— Paul, je t'aime.

Paul ramassa tout son courage, retint son cheval le plus brusquemment qu'il put, et la laissa passer.

Laura continua sa route, disparut, et l'on entendit dans le bois comme les sauvages hurlements d'une lionne à qui l'on a ravi ses petits.

Paul retourna vers Latone, qui s'arma de cette espèce d'enlèvement pour se faire prier. Son rôle devenait plus facile; et les autres ayant compris qu'en elle seule était l'espoir du succès, on le laissa aux mains de sa préférée.

Elle sut le refuser assez bien pour se faire désirer, et lui montrer assez bien qu'il pourrait tout obtenir, pour qu'il espérât. Latone n'avait jamais appartenu qu'à des hommes de haute naissance; c'était quelque chose d'être le premier roturier qui fût entré dans son lit; c'était surtout beaucoup pour Paul d'humilier Laura. Il s'attacha donc à Latone, et le jeu des adversaires était très-sérieusement engagé quand on rentra au château. Laura arriva plus tard que personne. Elle était calmée, mais à l'altération de ses traits on pouvait voir que ce n'était que par un rude combat contre elle-même qu'elle avait pu arriver à se dominer complétement. Toutefois on ne voyait dans ses traits ni dépit ni orgueil blessé, et, contre son ordinaire, elle paraissait d'une tristesse grave et sévère.

Paul, animé à la défaite de Latone, et plus encore peut-être à l'humiliation de Laura, poursuivit l'aristocratique Latone avec une ardeur telle, qu'avant le commencement du souper elle lui dit :

— Oui, peut-être, mais à une condition.

— Laquelle?

— Je vous la dirai après souper.

Cette réponse, malgré tout l'attrait que pouvait prêter à cette beauté le grand art de la faire valoir, cette réponse, dis-je, prouve que Latone croyait avoir besoin du secours de l'ivresse et de l'entraînement aveugle de l'orgie pour

vaincre les scrupules de Paul; elle eût même craint de lui faire d'avance la condition qu'elle mettait à ses faveurs, de peur que Destrames, prévenu de ce qu'on voulait lui demander, ne se défendît contre les moyens de toute nature qu'on pourrait employer pour le faire succomber.

Cependant, bien décidé à tout accorder, il s'approcha de Laura et lui dit :

— Ne trouves-tu pas Latone d'une admirable beauté ce soir?

— Latone est toujours belle, dit Laura froidement; mais il n'y a pas de femme si belle que cela vaille une infamie

— Bah! dit Paul en riant, tu trouves que c'est une infamie de te la préférer?

— Pauvre fou, lui dit Laura, tu me préfères à elle, et si je n'étais pas là, tu ne te donnerais pas la moitié de la peine que tu te donnes pour l'avoir.

— Cependant, reprit Paul d'un ton piqué, si j'avais voulu tout à l'heure...

— Oh! tout à l'heure, dit Laura, je croyais encore que tu pourrais comprendre la différence qu'il y a entre une bonne fille qui se donne et une...

— Et une femme qui se vend, dit Paul en ricanant.

— Tu es un sot, Paul, lui dit-elle; Latone a refusé plus d'argent que tu ne lui en donnerais, de gens qui valaient mieux que toi, car tu calcules assez passablement bien le prix de revient de tes caprices. Elle ne te coûtera pas un sou, elle te coûtera ce qui te reste d'honneur.

— Tu es furieuse, Laura, dit Paul, évidemment furieuse, et tu m'injuries. Je calcule mes caprices, ma belle; je ne sais si je les calcule, mais je ne les ai jamais marchandés.

— Tu es si riche que tu paies cher sans que cela te gêne. Mais, crois-moi, si j'étais à vendre, je préférerais l'homme qui me donnerait sa dernière pièce de cent sous à celui qui m'offrirait son premier billet de banque.

— Et c'est pour cela sans doute que tu te jetais tout à l'heure à ma tête ?

Laura regarda Paul de cet œil où tous les sentiments prenaient quelque chose de sauvage, et lui répondit :

— Paul, quoi qu'il arrive, à minuit la porte de ma chambre sera ouverte; si tu y viens, tu feras une bonne action.

— Pour toi, ma belle, lui dit Paul.

— Pour toi, malheureux, lui répondit Laura. Mais tiens, vois déjà Latone qui prend ses airs irrités de ce que tu causes si longtemps avec moi. Retourne près d'elle, mais souviens-toi seulement de ce que je viens de te dire.

L'heure du souper arriva, et presque en même temps un orage, qui toute la journée avait grondé sourdement à l'horizon, commença à éclater; c'était un bel accompagnement à l'orgie. Vous ne savez pas peut-être, jeune homme, ce qu'il y a d'excitant dans cette colère de la nature. Les prêtres et les moralistes ont fait d'immenses diatribes pour dire que c'est un sentiment impie et satanique qui donne à l'homme qui entend gronder la foudre cette ardente excitation.

Pour ma part, je n'en crois rien; mais je crois que l'orage doit nécessairement abattre ou animer ceux qui sont soumis à son influence. Quand les nerfs sont trop frêles, ils restent comme brisés et rompus dans cette atmosphère électrique; mais lorsqu'ils sont assez sensibles et assez robustes pour supporter ce contact fulminant, on en éprouve une sorte de délire admirable qui fait bondir l'âme, l'esprit, les sens. L'homme est beau dans l'orage; voyez le marin : quelle ivresse d'intrépidité s'empare de lui quand le vent passe comme un cheval emporté, quand la foudre éclate en feux et en roulements ! C'est l'électricité qui fait tout cela; il n'y a pas du tout d'impiété.

Or Laura était de ces organisations fortes et sensibles qui vibrent et résistent comme l'acier; elle se donna toute à l'or-

gie. Les mots lui venaient comme l'éclair au ciel ; les rires, les cris, comme le tonnerre.

— Elle s'étourdit ! disait-on. Et cependant on essayait de la suivre, et chacun alors jetait aussi son esprit, ses rires, ses cris, dans l'orgie. Le vin ruisselait, les verres tombaient brisés, et Latone, tout entière à sa pensée, employait près de Paul ces séductions que les femmes d'un autre monde n'osent se permettre pour exciter l'amour d'un homme, et que plus tard elles poussent plus loin que les filles les plus perdues pour retenir l'amour qui menace de les quitter.

Et en vérité, mon cher monsieur, je ne sais pourquoi on fait un si grand mépris de ces façons de séduction. Un œil qui se voile et qui languit, une épaule qui se découvre, des lèvres qui frémissent et appellent le baiser, certes tout cela peut enflammer les sens d'un homme, rendre ses désirs plus impatients, et faire taire la raison. Mais cette séduction n'a qu'une heure de durée, n'a de danger que celui que peut enfanter une minute d'irréflexion ; mais la femme qui, au lieu de cela, veut séduire l'âme et non le corps, qui excite des désirs avides, pervertit les idées du devoir, et soumet l'esprit d'un homme à des tentations funestes, celle-là, fût-elle chaste comme la vierge Diane, me semble mille fois plus coupable et plus odieuse.

Aussi s'étonne-t-on de trouver quelquefois des femmes de mauvaise vie pleines de bons sentiments au sujet de la famille et de la probité ; c'est que l'esprit est resté dans un corps perverti. Mais il n'en est pas de même quand l'intérieur est empoisonné, tout devient corrompu en peu de temps.

Pardonnez-moi cette digression, monsieur ; je reviens à mon récit.

Voilà donc Latone jouant de la prunelle, se plaignant d'une chaleur qui lui ordonne impérieusement d'écarter les plis d'un fichu trop croisé ; voilà qu'en cherchant une meilleure position son genou rencontre le genou de Paul, et ne

cherche pas à se retirer; et voilà que celui-ci lui parle la voix haletante, le corps frémissant, et qu'il lui dit tout bas, ivre de vin et de désirs :

— Latone, je donnerais l'enfer et le ciel et tout ce que vous demanderez, pour une heure d'entretien avec vous cette nuit.

— Laissez-moi, Paul, car je serais peut-être assez folle pour y consentir, et je serais perdue si on le savait.

— On ne le saura pas, dit Paul, dont tout le monde riait sans qu'il s'en aperçût.

— Et comment ne le saura-t-on pas?

— J'entrerai secrètement chez vous.

— Non, non, la porte de votre appartement est trop éloignée de la mienne, et on nous surveille; il n'y aurait qu'un moyen.

— Lequel?

— A côté de chez moi il y a une grande porte verte, ce me semble. Je m'y glisserai. Donnez-m'en la clef.

Et elle passa sa main sous la table, et prit la main de Paul comme pour prendre la clef. Il tressaillit, mais par un dernier effort il répondit :

— Savez-vous quel est cet appartement?

Latone hésita, et répondit :

— Non.

Cette fille avait admirablement répondu pour réussir; elle avait humilié sa victoire pour la rendre plus certaine. Si elle eût dit : Oui! peut-être Paul eût deviné la vérité, et se fût refusé à être le jouet d'une sorte de pari. Mais avec ce non il se dit que Latone avait choisi cette chambre comme une autre, et que le sacrilége n'existait pas, par cela même qu'il n'était pas une condition de la chute.

— Eh bien! dit-il, soit! vous aurez la clef dans cinq minutes.

— Paul, dit Latone, je suis folle, en vérité.... mais il y a si longtemps que je t'aime.

Elle donnait un dernier coup de marteau pour mieux s'assurer de la mauvaise résolution qu'elle avait fait pénétrer dans le cœur de Paul.

Cependant le festin s'était peu à peu monté à un ton d'orgie, et en même temps l'orage éclatait au dehors avec une violence qui avait fini par se faire jour à travers les cris, les chants et le choc des verres de la compagnie bruyante et buvante ; et à l'instant où Paul promit la clef, un coup de tonnerre qui fit crier les fenêtres et grincer les vitres suspendit un moment cette bacchanale, et jeta pendant une minute un silence de terreur au milieu de la joyeuse bande.

VIII

Suite du précédent.

Paul, qui ne passait ni pour poltron ni pour superstitieux, devint pâle et se sentit saisi d'un froid mortel. Son esprit ne pouvait pas admettre que ce coup de tonnerre, arrivé juste au moment où il consentait à une sorte de sacrilége, fût un avertissement providentiel ; mais ce que l'esprit se refuse à croire, l'homme le subit et l'éprouve malgré lui par un sens qu'il n'est pas souvent le maître de pervertir autant qu'il le voudrait. Latone fut aussi épouvantée que Paul, mais ce ne fut pas d'une terreur morale, comme lui. De tous ceux qui étaient présents, Laura fut la seule qui jeta un regard de mépris superbe sur cette table tremblante, et avant que personne se fût remis de sa première stupéfaction, elle s'écria :

— Est-ce que les morts sortent de leur tombe pour venir souper avec nous?

Ce mot fut comme un coup d'éperon donné aux mauvaises résolutions de Paul. Il lui dessinait son rôle de don Juan luttant avec la colère du ciel, et il répondit la voix encore tremblante, mais l'esprit déjà révolté :

— Que les morts viennent! ils seront bien reçus.

Cette sorte de bravade n'était pas achevée, qu'on entendit tout à coup des cris perçants partis de la route; sur le bord de laquelle la maison était construite. Les domestiques sortirent pour voir ce qui se passait, et deux minutes ne s'étaient pas écoulées qu'ils rapportaient au milieu de la salle du festin une jeune fille évanouie.

Le feu de l'éclair, le fracas du tonnerre avaient épouvanté les chevaux, qui s'étaient brusquement jetés contre une borne et avaient renversé la voiture. Le cocher paraissait mortellement blessé, et on avait tiré la jeune fille évanouie du fond de la voiture.

L'un des terribles viveurs qui se trouvaient là était médecin, et, s'armant d'un couteau, il coupa en peu d'instants les lacets, les cordons qui retenaient les vêtements de cette jeune fille, de façon que ses épaules étaient nues pendant qu'on lui faisait respirer des sels.

Une des convives de cet aimable repas s'approcha, et après avoir contemplé la jeune fille elle se mit à crier par-dessus l'épaule :

— Dites donc, vous autres, en voilà des appas numéro un.

Tous les yeux se tournèrent avec une avidité sauvage vers ce beau corps évanoui, et alors commença un examen effrayant. Quelques-unes de ces femmes les plus curieuses, c'étaient des femmes, voulurent porter la main sur cette peau blanche et fine; mais Laura, se jetant au-devant d'elles, s'écria :

— Monsieur Paul Destrames, laisserez-vous insulter chez vous une malheureuse femme mourante?

— Eh bien, dit Paul, qu'on la porte dans une chambre, et que le docteur la soigne.

— Il n'y a pas de chambre de libre, dit un domestique.

— Tu mens, dit Laura; il y a l'ancienne chambre de la mère de ton maître.

Paul s'était avancé pour voir celle qui était ainsi protégée par Laura. Il y avait dans ces vêtements en désordre, dans ce visage comme frappé de mort, mais sur lequel n'avait passé aucune passion, dans la pureté intacte de ces formes si belles et si suaves, une preuve irrécusable que c'était là quelque jeune fille d'un monde élevé, et sans doute de mœurs vierges. La dernière étincelle d'honnête pudeur qu'il avait encore en lui éclaira tout à coup le cœur de Destrames, et il dit rapidement: — Oui, oui; portez-la dans la chambre de ma mère.

— Merci, Paul, lui dit Laura.

Tandis que Latone, qui s'était approchée, lui dit tout bas:

— En ce cas, jamais.

— Eh bien, dit Laura tout bas à Paul, quand tu voudras.

C'était miraculeux que ce duel de deux filles se jetant à un homme, l'une pour le salir, l'autre pour le sauver.

Prenant elle-même la jeune fille dans ses bras, avec le docteur, elle l'enleva, se fit ouvrir cette chambre, et déposa la pauvre évanouie sur un divan, pendant qu'on préparait un lit. Le docteur était resté avec Laura et la malade, et une femme de charge qui arrangeait la chambre. Bientôt l'inconnue donna quelques signes de son retour à la vie, et on la coucha dans un état de faiblesse accablante et presque de délire, tant avait été violente l'émotion qu'elle avait éprouvée.

Le docteur quitta la chambre pour aller soigner le cocher qui n'était pas revenu à lui et l'on avait relevé la voiture;

mais on n'avait pu s'emparer des chevaux, qui, ayant brisé le timon en éclats, s'étaient échappés.

Cependant, cet accident avait complétement arrêté l'essor de l'orgie, et malgré les efforts de quelques-uns des plus intrépides, le souper languissait, quoique le docteur eût pris soin de venir rassurer la société sur le sort de la jeune personne.

Latone furieuse regardait Paul avec un regard de souverain mépris, et celui-ci, revenu de son bon premier mouvement, cherchait à regagner le terrain qu'il avait perdu; mais Latone restait inabordable. Je ne puis dire si Paul n'eût pas poussé jusqu'à la dernière folie les sacrifices que Latone eût pu exiger de lui, si les plaisanteries dont il était l'objet ne l'eussent enfin averti de la vérité. Il reconnut pourquoi il avait trouvé si facile cette haute fille jusque là inaccessible, et en se rappelant les paroles de Laura avant le souper, en les mettant à côté de ce qu'elle venait de faire et de lui dire, il se demanda par quel intérêt cette Laura avait voulu se mettre entre lui et l'infamie qu'on voulait lui faire commettre, et cette réflexion l'amena à faire sur sa propre vie un retour, dont il semblait que ce ne dût pas être le moment.

Mais ce n'est pas nne chose sans exemple que le remords se soit fait jour dans le cœur de l'homme égaré, à l'instant où il semble être arrivé à l'étouffer pour jamais, et de même il nous arrive quelquefois par ceux-là qui paraissent le plus incapables de l'appeler. « Suis-je donc au-dessous de cette frénétique dévergondée? se dit-il : car elle a eu plus de respect que moi pour mes souvenirs, plus de respect pour l'innocence d'une jeune fille inconnue, nn sentiment plus naturel des simples devoirs de l'hospitalité la plus vulgaire. »

« En se disant cela, Paul chercha Laura, et ne la voyant pas, il demanda à un domestique ce qu'elle était devenue; on lui répondit qu'elle était demeurée près de la malade pour la

soigner. A cette réponse, toute la table se mit à rire et à pousser des bravos furieux. Une même idée avait frappé toute cette bande de libertins éhontés, et ce fut à qui rirait avec fureur de Laura garde-malade, de Laura sœur de charité, de Laura faisant sans doute de touchantes prédications à l'intéressante blessée, priant au pied de son lit, etc., etc. — Il y a un certain monde où l'odieux des suppositions tient lieu d'esprit, et une fois que la conversation fut sur ce ton, elle ne s'arrêta plus. Paul voulut défendre Laura, mais il fut hué. Si le vice déteste la vertu chez les gens qui en ont l'habitude, il exècre encore plus les bons sentiments qui se rencontrent par hasard chez ceux qui lui appartiennent d'ordinaire.

Paul alarmé de cette clameur de hare contre Laura, et revenu à des idées d'hospitalité plus graves, voulut savoir ce qui en était; il leva le festin, et gagna furtivement l'appartement où on avait déposé la blessée. Le cocher, quoique revenu à lui, n'avait pu donner encore de renseignements sur ce qu'était sa maîtresse, et Paul désirait l'apprendre.

Au moment où il pénétra dans l'appartement assez doucement pour pouvoir surprendre Laura, il la vit debout près du lit et donnant à la malade quelques cuillerées d'une boisson ordonnée par le docteur.

Aussitôt une voix faible murmura doucement :

— Où suis-je, madame, et que m'est-il arrivé?

— Rien de bien grave, mademoiselle; votre voiture a versé, vous vous êtes évanouie, et l'on vous a transportée ici.

— Et où suis-je?

Laura hésita et répondit : — Dans une maison où aucun soin ne vous manquera jusqu'à ce que vous puissiez retourner dans votre famille.

— Je suis sans doute chez vous, madame?

— Non, mademoiselle; mais ne vous fatiguez pas ainsi à parler.

— Un seul mot encore... Jacques le cocher?

— Il est beaucoup plus grièvement blessé que vous, mais il a été soigné avec une égale attention.

— Avez-vous eu l'obligeance de faire prévenir ma famille?

— Pardon, mademoiselle, lui dit Laura, mais on n'a pu interroger votre cocher; vous-même, jusqu'à ce moment, vous avez à peine pu prononcer quelques paroles; sans doute M. Destrames ignore encore qui vous êtes.

— M. Destrames! s'écria la jeune fille en se relevant sur son séant; je suis chez M. Destrames?

— Oui, mademoiselle.

— Mon Dieu, reprit la blessée, d'un air effrayé et en joignant les mains, qui êtes-vous donc, madame?

Laura ne répondit pas, et reprit après un moment de silence :

— Vous connaissez M. Paul Desstrames?

— Non... oh! non... dit la blessée en regardant avec terreur autour d'elle, je ne le connais pas, mais mon père le connaît... mon père qui ne permettrait pas qu'on m'insulte...

Elle s'arrêta et dit tout à coup :

— Mais pourquoi n'avez-vous pas fait prévenir ma famille?

— Je vous ai déjà dit que rien n'avait pu nous apprendre votre nom... et, si vous vouliez bien me le dire, je ferais avertir sur-le-champ monsieur votre père, qui pourrait venir vous chercher.

La malade parut se rassurer un peu. Laura lui dit doucement :

— Veuillez me dire votre nom?

On eût dit que cette jeune fille craignait de prononcer son nom innocent dans cette maison perdue, et elle répondit :

— Mon père s'appelle M. Stillar.

— M. Stillar! fit Laura avec un mouvement d'effroi, vous êtes la fille de M. Stillar?

— Notre maison est à une lieue d'ici, à gauche.

— On doit connaître ici la maison de M. Stillar, mademoiselle : je vais avertir M. Destrames pour qu'il donne des ordres afin qu'on aille prévenir votre famille.

— Oh ! merci, madame, merci, et il enverra tout de suite, n'est-ce pas ?

— Sur-le-champ, mademoiselle, il enverra sur-le-champ.

Puis elle ajouta :

— M. Destrames est moins méchant qu'on ne vous l'a dit peut-être.

— Il ne viendra pas, n'est-ce pas ? il ne va pas venir !

— M. Destrames sait trop bien les convenances pour se présenter ici sans votre permission. Je vais aller le prévenir.

— Vous sortez?... reprit Clarisse Stillar, avec une nouvelle épouvante. Oh ! ne me laissez pas seule, madame, appelez... mais ne me laissez pas seule, je vous en supplie...

— Mais que craignez-vous donc?

— Si M. Destrames ou quelques-unes de ces femmes indignes qui sont toujours chez lui, venaient ici, oh ! madame, j'en mourrais de frayeur !

Paul entendait tout cela et n'était pas du tout charmé de la terreur qu'il inspirait à mademoiselle Stillar (car cette terreur n'avait pas la poésie de la crainte que peut inspirer un Lovelace ou un don Juan, c'était à peu près celle que l'on a d'un portefaix ivre); Paul, dis-je, ne fut pas fâché de voir Laura forcée de se défendre à son tour, et s'attendait à quelque réponse aigre et inconvenante. Mais il fut très-étonné d'entendre Laura répondre du ton le plus calme :

— Ne craignez rien, mademoiselle, il n'est pas homme à permettre qu'aucune personne capable de vous manquer de respect vienne près de vous. Vous êtes ici dans la chambre qu'occupait jadis sa mère et qui ne s'est jamais ouverte que pour vous, et ce pieux souvenir vous protégerait, quand même votre position ne vous protégerait pas. D'ailleurs, si

vous voulez bien me le permettre, je reviendrai près de vous.

— Oh! oui, madame, revenez le plus tôt possible, dit Clarisse.

Paul, curieux d'observer ce qui allait arriver, et fort surpris du langage et des façons de Laura, la laissa passer dans le petit salon non éclairé où il se tenait caché, et regarda ensuite par la porte ouverte ce que ferait la jeune fille. Elle tenait les mains jointes sur sa poitrine, et un léger murmure échappé de ses lèvres lui apprit qu'elle priait.

Presque au même instant il entendit confusément, au rez-de-chaussée, le bruit de voix qui se disputaient, et bientôt il entendit ces voix approcher tandis que Laura criait avec emportement : — Mais où est-il donc?... Paul... Paul...

Ce bruit commençait à gravir l'escalier, et il entendit d'un autre côté la voix de Clarisse murmurer avec effroi ! — Oh! mon Dieu, qu'est cela?

Il quitta aussitôt l'appartement, et, descendant comme s'il était sorti de chez lui... il courut vers l'escalier.

— Messieurs, s'écria-t-il, vous oubliez qu'il y a quelqu'un de malade ici et qu'il n'est pas convenable de faire un pareil vacarme.

— Personne ne l'oublierait ici, reprit Laura, si vous ne l'eussiez vous-même oublié, Paul! Cette jeune personne est la fille de M. Stillar : envoyez-le prévenir pour qu'on vienne la chercher, car plus tôt elle partira, mieux cela vaudra.

— Diable! fit Paul, que cette réprimande publique avait irrité, tu prends un grand intérêt à la vertu de cette jeune fille.

— Tu te trompes, Paul, reprit Laura qui le tutoyait au hasard, comme beaucoup d'autres, sans autre raison que l'excessive liberté de langage qu'on se permettait avec elle. — Tu te trompes, reprit-elle, la vertu de cette jeune fille n'a rien à craindre ici; vous ne pourriez y attenter que par la violence, et vous avez tous trop peur des galères pour le

faire. Mais si elle recevait la moindre insulte dans la maison, Paul, tu serais déshonoré, et c'est à quoi je pense.

On cria, on hurla, mais Laura s'échappa et retourna dans l'appartement où était Clarisse; puis elle en ferma toutes les portes, du moins toutes celles qui donnaient à l'intérieur. Paul fut honni au milieu des rires et des cris, pour s'être laissé morigéner par Laura, et toute cette bande, ne voulant pas abandonner si tôt la partie, retourna dans les salons où s'organisèrent des tables de jeu.

Destrames écrivit un mot à M. Stillar, fit partir un de ses domestiques à cheval et retourna dans le salon; il était triste, soucieux, et si préoccupé, qu'il ne remarqua point à son arrivée une sorte de conciliabule tenu dans un coin du salon.

On y tramait une réception pour M. Stillar; on se promettait de rire aux dépens du gros banquier, on voulait forcer Paul à rompre tout à fait avec ce monde qui eût pu l'empêcher d'être aussi complétement dévoré qu'il devait l'être. Donc pour ne pas alarmer Destrames sur ces projets cachés, on prit un air plus calme. On parla bientôt de se retirer chacun chez soi, et les joueurs seuls demeurèrent dans le salon. Ils proposèrent à Destrames une partie de wisth, mais celui-ci refusa et remonta immédiatement chez lui.

Paul demeurait dans l'appartement de son père, et cet appartement avait intérieurement une porte de communication avec celui où se trouvait Clarisse. Paul était surtout curieux d'écouter Laura. La honte de la vie qu'il menait le gagnait avec une singulière rapidité, et certes il eût fait tout ce qui était convenable pour protéger Clarisse; mais il éprouvait une sorte d'humiliation à être ramené à de meilleurs sentiments par une fille aussi perdue que Laura. Cependant elle l'avait défendu vis-à-vis de mademoiselle Stillar, elle avait parlé de lui de manière à atténuer la peur qu'il inspirait à cette jeune fille. Était-ce un projet arrêté? était-ce un ca-

price du moment? c'est ce que Paul voulut savoir, et c'est pour cela qu'il se glissa de nouveau dans un cabinet attenant à la chambre où se trouvaient Clarisse et Laura.

Il craignit d'être arrivé trop tard, car un profond silence régnait dans la chambre. Il chercha à voir et ne put y parvenir d'abord, mais enfin, s'étant glissé doucement jusqu'à la porte, il vit mademoiselle Stillar qui paraissait dormir, tandis que Laura, à genoux au pied du lit, la tête enfoncée dans les couvertures, semblait en proie à une vive agitation. Au moment où il allait essayer de pénétrer tout à fait dans la chambre, il entendit Clarisse s'agiter doucement et dire :

— Quelle heure est-il, madame?

Laura tira de sa ceinture une de ces montres grandes comme l'ongle, qui semblent des chefs-d'œuvre de mécanique à l'usage des fées.

— Il est minuit et demi, mademoiselle, lui dit-elle.

— Oh! le charmant bijou! reprit la jeune fille, permettez que je le voie.

Laura le lui remit.

— Où avez-vous trouvé une montre pareille, dites-le-moi, je vous en prie, pour que je m'en achète une?

— Ce n'est pas une montre française, et vous en chercheriez vainement une semblable; mais puisque celle-ci paraît vous plaire, permettez-moi de vous l'offrir.

— Excusez-moi du sot désir que j'ai montré, madame, reprit Clarisse toute confuse; je ne puis ni ne veux accepter.

— Je suppose, lui dit Laura, que la valeur de ce bijou n'entre pour rien dans votre refus, car, à un certain degré de fortune, c'est peu de chose que ce qui se paie avec quelque argent; il n'est précieux que par sa rareté. C'est pour cela que je vous prie de l'accepter.

— Merci, madame, lui dit Clarisse, cette rareté même lui prête une grande valeur indépendamment de toute autre.

et ce serait vouloir abuser d'un mot qui m'est échappé que d'insister pour me faire accepter ce bijou.

— Eh bien! lui dit Laura, je vais calmer votre scrupule. Cette montre vous plaît et cette croix que vous portez me fait envie, faisons un échange... ce sera un souvenir entre nous.

Clarisse voulut résister, mais Laura y mit tant de bonne grâce, tant d'empressement, que la jeune fille céda.

— Où diable veut-elle en venir avec cette jeune fille? se dit Paul.

— Pourquoi me demandiez-vous l'heure, mademoiselle?

— Pour savoir si ma mère pourrait être bientôt avertie, car elle doit être cruellement inquiète de ne pas m'avoir vu arriver, me sachant partie.

— Pardon, dit Laura; mais comment se fait-il qu'on vous laisse ainsi voyager seule?

— Oh! mon Dieu, ce n'est pas un voyage. J'étais allée ce matin à Retz chez ma grand'mère, et je devais la ramener ce soir. Elle s'est trouvée indisposée et a voulu à toute force que je retourne à la maison, car maman m'avait bien fait promettre de revenir.

— Madame votre mère connaît sans doute M. Destrames?

— Je ne sais pas : mais j'en ai entendu parler à mon père.

— Et qu'en disait-il?

— Il y a un an, il paraissait encore le plaindre; mais depuis qu'il est venu s'établir ici, il dit, et je ne sais comment il l'entend, que c'est un homme perdu.

— Pas encore, mademoiselle, dit Laura, pas encore, et peut-être êtes-vous venue assez à temps pour le sauver.

— Moi? madame, lui dit Clarisse.

— Vous... oui, vous. Mais, tenez, voulez-vous me permettre de vous demander une grâce?

— Assurément!

— Si jamais M. Destrames, qui sans doute se croira obligé

d'aller s'informer de votre santé; si, dis-je, il se présente jamais dans votre maison, ne l'accueillez pas comme un homme perdu. Les gens du monde sont plus souvent coupables des derniers égarements d'un homme que ceux qui ont excité ses premières fautes. Tout homme bien né a dans le cœur une heure de repentir ou de honte qui le ramène dans les chemins d'où il n'aurait jamais dû sortir. Si le monde, au lieu de le recevoir avec des airs de dédain et de mépris, au lieu de lui imposer une sorte de pénitence humiliante, ne lui demandait pas un compte si rigoureux de son passé et ne l'abaissait pas sous le poids des fautes qu'il a commises, peut-être beaucoup de ceux qui se perdent à tout jamais reviendraient-ils à une meilleure conduite.

— Je ne sais s'il en serait ainsi pour M. Destrames, répliqua Clarisse; mais il me paraîtrait souverainement injuste qu'on traitât également bien celui qui a bien fait et celui qui n'a que de mauvaises actions dans sa vie.

— Pourquoi donc, mademoiselle, dit subitement Laura, vous a-t-on enseigné que l'indulgence et le pardon des injures sont des vertus? Est-ce pour les renier au jour où l'on pourrait en faire une utile application?

— Vous avez peut-être raison, madame, répondit Clarisse d'un ton craintif; mais je ne crois pas que l'accueil que je puisse faire à M. Destrames, si par hasard je le rencontre jamais, puisse avoir sur lui l'influence que vous supposez. D'ailleurs, permettez-moi de vous le dire : si de bons conseils pouvaient le ramener, il me semble que, d'après ce que vous m'avez dit, il eût dû en recevoir de vous, qui eussent dû suffire à sa conversion.

— Mademoiselle, repartit Laura d'un ton confus et chagrin, ce ne sont pas des conseils qu'on donne à un homme comme M. Destrames; il sait aussi bien que personne où est la bonne et la mauvaise conduite, car il n'y a que les innocents qui pèchent par ignorance. Mais ce qu'il faudrait à

M. Paul, ce serait une espérance; ce serait de reprendre confiance en lui-même; ce serait un sentiment qu'une personne comme vous pourrait seule lui inspirer.

Clarisse comprit sans doute ce que voulait lui dire Laura, car elle ne répondit pas, et, après un moment d'attente, elle lui dit :

— Laissons ce sujet, madame; si ma mère juge à propos de recevoir M. Destrames, je serai avec lui comme elle me l'ordonnera; voilà tout..... Ce n'est pas l'hospitalité qu'il m'a accordée, et que j'eusse trouvée chez le premier paysan venu, qui peut devenir pour moi une obligation bien impérieuse. Si donc, madame, j'emporte un bon souvenir de cette maison, ce sera celui de vos attentions délicates pour moi; ce sera celui de l'empressement avec lequel vous défendez vos amis : je n'en veux pas d'autre, et, si vous voulez être tout à fait excellente pour moi, ne me parlez plus de M. Destrames. Je voudrais pouvoir oublier que je suis entrée dans cette maison.

Laura se tut, et se demanda comment cette jeune fille ne s'étonnait pas de la voir, elle, dans cette maison, et, curieuse à l'excès de toute sensation même pénible, elle reprit après un assez long silence :

— Oubliez que vous êtes entrée dans cette maison, mademoiselle, et tâchez de ne vous souvenir de personne. M. Destrames, et si je prononce son nom, ce n'est que pour répéter ce que vous en avez dit, M. Destrames vous a accordé l'hospitalité comme l'eût fait un paysan; je vous ai servie, mademoiselle, comme l'eût fait une servante : quelques louis à M. Destrames et quelques pièces de monnaie à moi, et nous serons payés ce que nous valons.

— Oh! madame, madame, s'écria Clarisse confuse, en quoi ai-je pu mériter de vous le reproche d'une pareille dureté?

— Mais enfin, mademoiselle, lui dit Laura, vous qui éorou-

vez une si vive horreur à la pensée d'être entrée dans cette maison, vous ne pouvez qu'avoir encore plus d'horreur d'une femme qui s'y trouve.

Clarisse parut moins interdite de ce qu'avait dit Laura que celle-ci ne s'y attendait, quoiqu'elle fût évidemment embarrassée; cependant elle reprit bientôt après : — Je vous connais, madame.

— Vous me connaissez! s'écria Laura avec une sorte d'épouvante.

— Oui, madame; souvent je vous ai vue à l'Opéra, et souvent aussi j'ai entendu parler de vous.

— De moi, mademoiselle? Et qu'en disait-on?

— Je ne sais si je dois vous le répéter.

— Osez, osez, lui dit Laura en reprenant l'accent sauvage de sa voix.

— C'est ma mère à qui je l'ai entendu dire, reprit timidement Clarisse.

— Eh bien, que disait votre mère?... reprit Laura en respirant péniblement.

— Si j'étais forcée de fuir, je confierais ma fortune à Laura; si elle me promettait de la protéger, je lui confierais ma fille... mais si j'étais homme....

— Assez, assez..... dit Laura en éclatant en larmes..... je sais ce qu'elle a pu ajouter. Bonne et sainte Stéphanie, reprit-elle....

Les sanglots l'étouffaient. Elle se leva du siége qu'elle occupait près du lit de Clarisse, se jeta sur un divan, contraignant à peine une douleur qui semblait prête à la briser, et elle murmura avec un transport désespéré :

— Oh! si je pouvais être une honnête femme!...

Ces mots, que Clarisse n'entendit pas, étaient à peine prononcés, que l'on entendit, à l'étage inférieur, un tapage horrible, et en même temps des chœurs d'hommes et de femmes chantant à tue-tête :

Honneur! honneur;
A monseigneur,
Gloire et bonheur, etc., etc.

Puis les portes s'ouvrirent, et un moment de silence s'établit.... Mais presque aussitôt les cris recommencèrent, et le chœur reprit ;

Heureuse mère !
Ton enfant...
T'attend.
Ran tan plan.

Ces paroles n'arrivèrent pas jusqu'à la chambre, mais le bruit, les chants, les cris se firent entendre. — Oh! s'écria Laura comme inspirée, si c'était votre mère....

Et elle sortit comme une lionne de la chambre.

En effet, c'était madame Stillar qui venait chercher sa fille, et qui avait à peine mis le pied dans l'antichambre qu'elle fut accueillie par les vociférations de cette bande de forcenés.

Paul comprit la crainte de Laura, et il hésita un moment. L'insulte était faite, et, quoi qu'il pût tenter pour la réparer, il l'avait laissé commettre, et c'était assez pour le déshonorer. Paul était un de ces malheureux pusillanimes et entêtés qui se laissent aller à la force des faits accomplis, et qui ensuite y persévèrent avec un aveuglement qu'ils prennent pour du caractère.

Cependant il s'épouvanta de sa lâcheté, et, oubliant qu'il s'était tenu caché jusque là, il traversa rapidement la chambre où était Clarisse, qui poussa un cri en le voyant, et il s'élança dans la salle à manger, où était déjà Laura couvrant, pour ainsi dire, madame Stillar de son corps, tandis que les autres femmes couvraient madame Stillar de quolibets accompagnés des gestes les plus grossiers. Cet aspect donna tout à coup à Paul la résolution qui lui avait manqué jusque là.... Il se mit à son tour entre toutes ces furies et Laura, et s'écria d'une voix tonnante :

— Messieurs... messieurs... ici...

Parmi les hommes qui se tenaient en arrière, quelques-uns s'échappèrent en riant, d'autres s'avancèrent, les plus déshonorés, d'un air de bravade.

— Ceux qui se cachent comme ceux qui se montrent, s'écria Paul, sont tous également des lâches.

Quelques-uns marchèrent sur Paul.

— Je vous préviens, leur dit-il, que je considère le moindre geste de la part d'étrangers chez moi comme une tentative d'assassinat, et que je fais tirer sur vous par mes domestiques, comme sur une bande de brigands. Demain je traiterai comme des hommes d'honneur ceux qui voudront venir me rendre compte de leur conduite, ou me demander compte de la mienne. Quant à présent, je vous chasse tous de chez moi.

— A une pareille heure! Par un temps si affreux! s'écria Latone.

— Il est ivre ou fou, dit un de ces messieurs.

— Ivre ou fou, repartit Paul exaspéré, si l'un de vous est encore ici dans un quart d'heure, je le fais chasser à coups de fouet.

— Monsieur Paul Destrames, dit l'un des convives, ceci vous coûtera cher.

- Pas un mot, s'écria Paul en sonnant violemment, pas un mot ce soir; demain je serai à Paris. Je vous le répète, dans un quart d'heure vous serez chassés comme des chiens.

Paul était pâle, ses yeux étaient injectés de sang; et les plus prudents, jugeant qu'une résistance quelconque pourrait le pousser à un crime ou à une folie, s'écrièrent : — Partons, partons. A demain, monsieur Destrames.

Tout le monde se retira, et l'on ordonna que les voitures de ceux qui en avaient amené au château fussent immédiatement attelées. Paul demeura seul.

En effet, pendant que cette scène se passait, Laura avait

entraîné madame Stillar, et celle-ci, la tête perdue, épouvantée de l'idée que sa fille était demeurée une partie de la nuit dans cette maison, jeta un manteau sur les épaules de sa fille, l'emmena à moitié nue jusqu'à sa voiture qui l'attendait à la grille, et repartit si rapidement que personne ne s'était aperçu de sa disparition.

Paul, demeuré seul et encore tout ému de la violente scène qu'il venait de faire, laissa se passer quelques minutes afin de se remettre un peu, et pensa qu'il devait aller faire à madame Stillar des excuses qui pouvaient être aussi humbles que possibles après la réparation presque exagérée qu'il avait faite. Dans ce but, il monta dans l'appartement où il la croyait encore, et le trouva vide.

Madame Stillar était partie sans qu'il pût s'expliquer avec elle, sans peut-être avoir été témoin de la démonstration qu'il avait faite pour la protéger. Il pouvait donc en résulter qu'il resterait vis-à-vis d'elle accusé de l'avoir laissé injurier de la façon la plus indigne, et exposé cependant à la vengeance que ceux qu'il appelait une heure avant ses amis voudraient tirer de lui.

Cette pensée n'irrita point la colère qu'il avait ressentie, mais lui inspira ce qu'on appelle de l'humeur quand cette disposition demeure à un degré assez calme, mais qui voudrait un autre nom lorsqu'elle arrive à une sorte de rage mécontente, brusque, et qui prend tout à mal.

C'est sous l'influence d'un pareil sentiment que Paul sortit de l'appartement de sa mère, fermant les portes à les briser, et serrant les poings de colère. Il allait rentrer chez lui, lorsqu'en traversant un couloir il rencontra d'abord Latone qui descendait et qui lui dit d'un ton insolent : — Adieu, monsieur Paul. Quand vous épouserez mademoiselle Stillar, n'oubliez pas de m'inviter à la messe.

La plaisanterie était assez bête pour que Paul dédaignât d'y répondre· mais Latone, furieuse de ce silence, ajouta :

— Sans doute Laura sera la première demoiselle de la noce... et je désire être la seconde.

Paul ne répondit pas davantage, mais il se souvint de Laura. Il allait se rendre chez elle, lorsque les portes des diverses chambres qui donnaient sur ce long corridor s'ouvrirent successivement : chacun partait. Paul ne voulut pas avoir l'air d'éviter ceux qu'il avait si insolemment chassés; il demeura donc debout immobile à l'angle de l'escalier, les bras croisés, la tête insolemment penchée sur l'épaule, répondant négligemment à tous les adieux menaçants qu'on lui adressait par ces seuls mots :

— Demain, messieurs, nous aurons le temps de causer à notre aise.

De cette façon il put compter avec plus de sang-froid le nombre d'ennemis contre lesquels sa vie était engagée, car ce devait être un duel contre tous ceux qu'il avait traités avec ce mépris et cette brutalité; il en avait déjà compté neuf, lorsque l'un d'eux s'arrêta devant lui :

— Monsieur Destrames, lui dit-il, je n'étais ni de ceux qui ont comploté l'insulte faite à madame Stillar, ni de ceux qui l'ont si brutement *exécutée;* songez bien que je ne me battrai avec vous que parce que vous avez indistinctement chassé tous ceux qui étaient dans votre maison. Vis-à-vis des autres, vous êtes l'insulté : envers moi, vous êtes le provocateur, et...

— Et vous vous réservez le droit de choisir les armes, n'est-ce pas, monsieur? c'est là que vous vouliez en venir, n'est-ce pas, monsieur? dit Paul. Pauvre spadassin que celui qui n'a de courage que l'épée à la main, parce qu'il se croit un habile tireur!

— Monsieur, c'est une nouvelle insulte, reprit l'autre.

— Monsieur, c'est pour vous assurer mieux que vous ne l'aviez le droit de choisir vos armes, dit Paul en ricanant.

— Vous ne serez peut-être pas si plaisant sur le terrain, reprit le duelliste.

Quelques-uns de ceux qui sortaient s'étaient arrêtés pour écouter cette discussion.

— Messieurs, leur dit Paul en se tournant vers eux, pour tous les dîners que je vous ai donnés et tous les piques-niques dont j'ai seul fait les frais, j'espère qu'il y en aura un de vous assez reconnaissant pour me tuer avant que je n'arrive à ce duel. Ce serait le comble de l'ignominie que de mourir de sa main.

Un autre, qui avait honte de ce qui s'était passé, lui répondit tristement :

— Paul, c'est une affaire déshonorante pour nous tous... et le sang qui sera versé ne lavera pas la honte.

— Tant pis pour vous, messieurs. Du reste, si tu veux me tuer, Jules, j'aime mieux que ce soit toi qu'un autre.

Le sentiment qui s'était emparé de Paul lorsqu'il avait trouvé vide la chambre où il croyait rencontrer madame Stillar avait pris, à mesure qu'il avait vu pour ainsi dire passer devant lui les chances de la mort, une exaltation sauvage et un délire frénétique.

— A demain la mort, se disait-il ; mais cette nuit me reste, cette nuit sera marquée par quelque chose de furieux. Si je mettais le feu à mon château, se disait-il, si je me brûlais sur ses ruines comme Sardanapale, on m'arrêterait peut-être, et je ne veux pas fuir devant ce tas de bravaches..... Enfer et ciel ! murmurait-il en cherchant dans ces mots une inspiration pour faire quelque chose de diabolique. Je ne veux pourtant pas me faire tuer ainsi sans laisser de moi un souvenir qui ébranle Paris durant quelques jours.

Peut-être que si quelque expédient se fût présenté à Paul dans ce moment de frénésie, la pensée et la discussion de ce qu'il voulait faire l'aurait peut-être calmé ; mais l'impossi-

bilité où il était de faire quelque chose d'une extravagance supérieure l'irrita encore, et il se mit à dire :

— Oh! cette fille que le hasard a jetée ici, si je la tenais, je la renverrais demain à sa famille, déshonorée, souillée, perdue, morte.

Dans les transports de cette rage indicible, il se cramponna aux barreaux de la rampe de l'escalier qu'il n'avait pas quitté, et se mit à crier :

— Oh! je tuerais quelqu'un... je tuerais...

— Tu pourras tuer tout ce que tu voudras demain, lui dit Laura qui était seule debout devant lui.

— Laura! cria-t-il, Laura!... Ah!... pardieu, je tiens mon démon ou ma victime.... Tu vas me dire...

— Entrons chez toi, lui dit Laura; nous y serons à l'abri des domestiques qui pourraient te troubler dans le dessein que tu médites.

Cette façon d'être de Laura, la douceur avec laquelle elle parla à Paul, n'avaient sans doute d'autre but que de lui faire quitter cette place; elle réussit, et il la suivit.

Elle l'entraîna dans la chambre de sa mère, ferma soigneusement toutes les portes derrière elle, jeta pour ainsi dire Paul sur un fauteuil et lui dit brusquement :

— Maintenant, dis-moi ce que tu veux faire.

Paul se releva tout à coup, il regarda alternativement Laura et ce lit que venait de quitter cette pure et jeune fille; le lit de sa mère, cet asile qu'il n'avait pas encore déshonoré, et il se dit si ce ne serait pas une digne couronne à toutes ses folles orgies que la profanation du lit maternel encore tout chaud de la fièvre d'une belle et pure enfant. Il prit Laura par la main, et sans lui adresser une parole, il voulut l'entraîner vers l'alcôve. Laura le repoussa avec cette vigueur qui pouvait lutter contre les efforts de l'homme le plus déterminé et lui dit en souriant dédaigneusement :

— Tu es fou, Paul, c'est trop ou ce n'est pas assez.

— Tu as raison, repartit Paul, ce n'est pas assez.

Il se laissa alors retomber sur le siége qu'il venait de quitter, et pressant avec fureur sa tête entre ses mains, il s'écria :

— Mais que faire, mon Dieu, que faire?...

— Ecoute-moi, lui dit Laura, je vais te dire ce que j'ai fait, moi, pour satisfaire une vengeance, et tu jugeras après de ce que tu dois entreprendre pour la tienne.

Paul Destrames haussa les épaules et repartit :

— O mon Dieu, je sais ce que tu vas me conter, quelque femme dont tu as perdu la vie, quelque homme que tu auras poussé à sa ruine, quelque infamie de fille publique; je n'en veux pas.

— Paul, répliqua Laura, ce qui a suffi à la vengeance de Laura, née marquise de Nassusse, peut suffire à M. Paul Destrames, fils d'un financier, qui n'a pas été banqueroutier par cela seul qu'il était avare.

Paul avait de trop bonnes raisons de haïr et de mépriser son père pour relever l'injure qui venait d'être faite à sa mémoire; d'ailleurs il avait été frappé d'une véritable surprise en entendant Laura se déclarer marquise de Nassusse.

— Toi, lui dit-il, tu es une fille noble, une femme de grande naissance, et tu as pu descendre à ce que tu es maintenant!

— Oui, repartit Laura d'un ton ironique, mais je me suis vengée. Oui, je vis dans la fange, mais toute une famille vit dans le désespoir, la misère et la honte pour m'avoir insultée. Oui, je souffre les tortures de l'enfer, mais personne ne le sait, et j'éclabousse en passant le déshonneur, la pauvreté et le désespoir que j'ai créés toute seule. Je me suis vengée, comme on se venge quand on est fort, en mettant le pied jusqu'à la cheville dans la boue, le bras jusqu'au coude dans le sang; si tu veux savoir mon histoire je vais te la conter;

tu en profiteras pour m'imiter ou peut-être pour renoncer à tes projets.

— Jamais, jamais, s'écria Paul épouvanté de ce qu'allait lui dire Laura, mais qui, par vanité, voulait paraître à la hauteur de cette sauvage énergie ; jamais, jamais, répéta-t-il, je ne renoncerai à ma vengeance : dis-moi la tienne, pour que j'en invente une encore plus cruelle.

Laura baissa un moment la tête, une émotion douloureuse parut la dominer tout à coup, et elle reprit plus doucement :

— Paul, tu es un enfant et un fou, personne ne t'a encore fait de mal...

— Et ce soir, s'écria Paul en frappant du poing sur le bras de son fauteuil.

— Ce soir même, reprit Laura, personne ne t'a fait le mal qui ne se répare jamais.

— Ne m'ont-ils pas déshonoré ! s'écria Paul, et n'est-ce pas là un mal irréparable !

Laura secoua la tête avec une expression de douleur profonde.

— Tu jugeras, dit-elle, la différence qu'il y a entre ce que tu as subi et ce que j'ai supporté, et tu verras si tu as le droit de faire ce que j'ai fait...

Laura se pencha vers Paul, et de cette voix ferme et décidée dont elle parlait d'ordinaire, elle commenca son récit en attachant sur Destrames son regard ferme et résolu :

—Je suis née orpheline, mon père était mort depuis six mois quand ma mère accoucha, et ma mère n'entendit pas le premier cri que je poussai lorsque je naquis. On me donna pour tuteur le frère aîné de mon père, le duc de Nassusse, et on exclut du conseil de famille qui devait surveiller sa tutelle presque tous les membres de la famille de ma mère, qui était une Laferre, et qui par conséquent appartenait à une des familles les plus riches de France ; déjà tu dois le

comprendre, Paul, il y avait un complot formé contre l'enfant qui venait de naître.

Laura serra les poings et leva les yeux au ciel.

— La belle-mère jalouse, s'écriait-elle, les collatéraux avides, qui tuent l'enfant dont ils convoitent l'héritage, n'emporteraient pas les honneurs de la cour d'assises et de la renommée du crime, si la justice pouvait pénétrer dans le secret de ces familles qui préparent dès le berceau la corruption, le déshonneur et la ruine d'un enfant. Il faut que je te raconte tout, tout, parce que, à la fin de cette histoire, il faut qu'il y ait un pacte entre nous. Si tu veux me comprendre, Paul, ce sera une bonne chose.

Laura tira de son sein la croix que lui avait donnée Clarisse en échange de sa montre, et reprit plus doucement :

— Mon Dieu, si c'est possible, faites que cela soit.

Elle reprit sa première posture, le corps penché vers Paul, les yeux fixés sur lui, les deux mains appuyées sur ses genoux.

— J'étais née, dit-elle, on me donna une nourrice, une bonne et excellente nourrice, car il fallait que je vécusse : ils n'auraient recueilli de ma mort qu'une partie de ma fortune, et il leur fallait toute ma fortune. Chez cette nourrice, je restai jusqu'à l'âge de dix ans : c'était en Normandie, à Trouville; c'est là que, libre sur la plage, les pieds nus, la tête nue, le plus souvent couchant et dormant dans le bateau de mon père nourricier, j'acquis cette force physique et ce courage à braver les dangers qui épouvantent d'ordinaire les autres femmes, et dont on m'a fait un ridicule et un reproche. Bien des fois j'ai suivi le vieux Mathieu dans ses expéditions de pêche, j'ai vu chavirer son bateau, et j'ai regagné la rive à la nage avec lui, le jour même où ses deux fils sont morts à côté de nous en manquant de force pour nous suivre.

Il paraît que la marche que l'on avait marquée à ma vie avait été réglée d'avance, car quand j'eus dix ans accomplis,

une voiture vint me prendre, on m'emmena sans me dire où l'on voulait me conduire, et trois jours après j'étais enfermée dans un pensionnat du faubourg du Roule, moi sauvage aux pieds et aux mains nus, bien chaussée et bien gantée; moi pauvre fille ignorante, criarde et volontaire, au milieu d'un troupeau de belles petites demoiselles, bien pincées, bien lacées, parlant doux et sachant mentir. Certes, ce n'est pas là un crime, n'est-ce pas? mais enfin il devait résulter de cette façon d'agir envers moi, de ce contraste auquel on me soumettait si brusquement, que je serais un objet de risée pour tout le monde, et par suite ou que j'accepterais toutes les injures, ce qui devait faire de moi un cœur tremblant, lâche et bas, ou bien que je me révolterais, ce qui ferait de moi une fille sans frein, désobéissante et qu'on avait toujours le droit de punir. Tu vois ce que je suis, je n'ai pas besoin de te dire ce que j'ai été. Le premier jour de mon arrivée, je brisai tous les meubles de la chambre où l'on m'avait enfermée, et le troisième jour, je n'avais pas encore touché ni au pain ni à l'eau que l'on avait mis à côté de moi; je n'ai pas le temps de te dire, et cela t'intéresserait fort peu, toutes les scènes folles des premiers mois qui marquèrent mon entrée dans le pensionnat de madame d'Herbaut. Mais ce qui peut t'intéresser peut-être dans la position où tu te trouves aujourd'hui, c'est d'apprendre comment j'ai connu Stéphanie, devenue plus tard madame de Stillar; cette même femme qu'on vient d'insulter ici d'une façon si odieuse.

— Oui, oui, dit Paul, je sais que tu la connaissais, je sais qu'elle a même pour toi une sorte d'estime...

— Ah! tu nous as écoutées, dit Laura, eh bien, ça m'épargnera la peine de te dire comment est née cette amitié qui a survécu dans mon cœur à l'opprobre de ma vie et dans le sien à la rigidité de sa vertu.

— Non, je veux tout savoir, dit Paul que ce récit intéressait vivement.

— Tu as raison, reprit Laura, c'est une leçon, elle peut décider de ta vie, et je te dirai le bien, comme j'étais résolue à te dire le mal.

Laura mêlait à son récit une pantomime qui lui prêtait un singulier attrait; un homme moins préoccupé que Destrames eût deviné d'avance ce qu'elle allait dire, car l'expression de sa physionomie s'animait de la pensée qui lui venait à l'esprit, et qui se révélait tout entière dans les rapides mouvements de ses traits. Ainsi, après les paroles qu'elle venait de prononcer, Laura se laissa gagner par une préoccupation profonde; mais ce qui n'eût paru qu'un sentiment de douce mélancolie sur un visage d'une nature calme, prit l'accent d'un regret puissant sur cette figure ardente.

— Eh bien, lui dit Destrames, parleras-tu?...

— Paul, lui dit Laura en lui prenant la main sans le regarder, pendant qu'elle lui montrait du doigt un coin du salon, comme si elle y voyait ce dont dont elle allait parler, en décrivant des lignes dans le vide comme si elle dessinait les personnages qu'elle voyait; — Paul, reprit-elle, imagine-toi une belle jeune fille toute petite, toute pâle, toute souffrante; elle s'était assise au soleil sur un méchant banc de bois et sous un vieux acacia-boule, tout jaune, tout dépouillé, tout triste. Cette chétive enfant sous cet arbre chétif; cette pâle figure sous ce feuillage jaune, cela avait un aspect pauvre, mourant, et qui faisait peine à voir.

Depuis trois semaines que j'étais dans le pensionnat de madame d'Herbaut, je n'avais pas encore vu cette camarade, et, comme j'étais d'ordinaire la plus alerte à quitter la salle d'étude, je fus la première à l'apercevoir dans la vaste cour où nous passions l'heure de nos récréations. J'étais svelte, bondissante et légère, appelant mes compagnes à lutter, lorsqu'à l'aspect de cette enfant qui semblait geler sous un soleil ardent, je fus soudainement prise au cœur d'un froid et d'une pitié que je ne puis expliquer, et je ne sais pour-

quoi, je me sentis souffrir de cette douleur; il y avait déjà une part de mon âme qui appartenait à cet être qui m'était inconnu une minute avant : je m'avançai tout à fait près de la pauvre malade et je me mis à la regarder en pleurant : pourquoi ? Je n'en sais rien. O mon Dieu, reprit Laura, sais-je pourquoi j'ai fait tout ce que j'ai fait? Vois-tu, Paul, il n'y a qu'une minute en moi pour le bien comme pour le mal dans ma vie;... ainsi à cette minute-là, si je dis : Je veux bien, c'est pour toujours; c'est fini : je deviendrai un chien, une esclave, une servante; si au contraire je dis : Je ne veux pas, il n'y a plus rien pour moi... on se tuerait que ça me serait égal... c'est fini... eh bien à cette minute je me dis en pleurant et en me parlant : — Oh ! que je l'aimerai... Et je l'ai aimée...

Laura poussa un profond soupir; sa physionomie reprit tout à coup son âcreté ordinaire, et elle continua d'une voix sèche et vibrante.

— Mais ça ne devait pas se passer comme ça ; toutes les belles petites demoiselles qui venaient après moi n'eurent pas plutôt aperçu la petite malade, qu'elles se mirent à crier en s'acheminant autour d'elle comme des roquets après un pauvre en guenilles...

— Tiens... tiens... c'est Stéphanie... c'est la poitrinaire... tiens, est-elle pâle !... oh ! la belle Stéphanie est-elle maigre !...

Je m'étais instinctivement retournée contre toute cette troupe comme pour défendre la malade.

—Tiens, reprit-on, la paysanne qui pleure la poitrinaire...

Je regardai Stéphanie, elle avait caché sa tête dans ses mains et je voyais, à ses haut-le-corps, qu'elle sanglotait violemment.

Je ne comprenais pas l'injure qui lui causait cette douleur et je m'écriai :

— Pourquoi est-ce que vous l'appelez poitrinaire ?

— Tiens, parce qu'elle l'est...

— Et qu'est-ce que ça veut dire?...

— Ça veut dire que je vais bientôt mourir, répondit alors la pauvre enfant en relevant doucement la tête et en me regardant avec une envie curieuse et désolée.

Laura serra les dents : à ce moment son œil fauve devint rouge et luisant, et elle s'écria :

— Oh! j'ai éprouvé dans ma vie de saintes envies de tenir et de tordre dans leurs gorges les langues méchantes qui filtrent leur venin sur la vie des autres; mais celle-là a été une des plus terribles. Sans rien dire, sans crier gare, je m'élançai sur celles qui étaient le plus près de moi, je leur arrachai le visage avec mes ongles, je leur tirai les cheveux, je les battis, j'en aurais tué une si on ne m'avait arrêtée.

La sous-maîtresse, qui me fit attacher par le concierge de la maison, me conduisit devant madame d'Herbaut, et le visage en feu, les bras au ciel, se mit à dire :

— Madame, il est impossible de garder mademoiselle de Nassusse dans la maison : ce ne sont plus des fautes, ce sont des crimes... tout à l'heure, je viens de lui arracher mademoiselle D*** qu'elle voulait assassiner.

Madame d'Herbaut me regarda fièrement et me dit:

— Est-ce vrai, mademoiselle?...

— C'est vrai, lui dis-je, je l'ai battue...

— Mais, reprit la sous-maîtresse, elle l'eût étranglée...

— C'est vrai, repris-je...

— Oui, madame, elle l'eût tuée, fit la sous-maîtresse, et si je n'étais arrivée à temps pour empêcher cette horrible action...

— Il y en a eu une autre plus horrible, dis-je, que vous n'avez pas empêchée.

— Et laquelle? dit madame d'Herbaut qui ne me quittait pas des yeux et qui m'observait avec une singulière curiosité.

— Elle n'a pas empêché toutes vos racailles de demoiselles à pantalons brodés et à belles robes, d'appeler la pauvre petite poitrinaire...

— Ce n'est qu'un mot, dit la sous-maîtresse, en haussant les épaules...

— Et si ce mot tue cette pauvre fille ! m'écriai-je avec un accent de colère qui fit pâlir la sous-maîtresse ; allez, allez, ça lui est entré plus avant dans le cœur que mes ongles dans la peau de vos belles demoiselles...

Madame d'Herbaut ne prononça point une parole et fit signe à une servante qui nous avait suivies de m'emmener. La servante savait sans doute mieux que moi ce que cela voulait dire, car elle n'eut pas plutôt franchi la porte qu'elle me fit signe de garder le silence et me dit :

— Elle va en avoir un de savon...

En effet, à peine étions-nous arrêtées que j'entendis madame d'Herbaut s'écrier :

— Cette petite fille abandonnée et perdue a plus de cœur que vous... Comment, vous avez permis qu'on traitât ainsi cette pauvre mademoiselle Raballe, cette chère Stéphanie...

— Mais, madame, reprit la sous-maîtresse d'un ton aigre-doux, je n'ai pas entendu un mot de tout ça...

— Vous l'avez si bien entendu que vous avez dit : ce n'est qu'un mot...

— Je l'ai dit, c'est vrai, mais je répondais à cette méchante fille ; quant au mot, je ne l'ai pas entendu, je suis même sûre qu'il n'a pas été dit.

— Et qui peut vous le faire croire? dit madame d'Herbaut...

— Mademoiselle de Nassusse a montré, depuis qu'elle est ici, assez de mauvaises qualités pour que nous puissions croire qu'elle sait aussi bien mentir que battre ses camarades et briser des meubles.

— Je ne sais, dit madame d'Herbaut, si cette pauvre en-

fant est aussi méchante qu'on le dit, mais je suis assurée qu'elle n'a pas menti en cette circonstance.

— Mais, madame, fit encore la sous-maîtresse, qu'on nommait mademoiselle Rose Clairambault, c'est extraordinaire qu'en cette circonstance, et pour une petite personne qui, au su de toute la maison, est une véritable dévergondée, vous me traitiez comme vous le faites, et que vous preniez parti pour elle contre moi.

— Mademoiselle, repartit madame d'Herbaut d'une voix sévère, je n'ignore pas que, lors de votre dernière sortie, vous avez été appelée chez M. le duc de Nassusse. Je comprends quelles peuvent être les instructions que vous y avez reçues; mais je vous préviens que je ne souffrirai jamais qu'aucune tyrannie du genre de celle qu'on a pu vous conseiller soit exercée dans ma maison.

Un assez long silence suivit cette admonestation. Je crus que c'était fini; mais j'entendis bientôt la voix de mademoiselle Clairambault qui murmurait sourdement et qui cependant semblait prendre par degrés une certaine assurance.

— Madame, fit-elle d'abord en grommelant entre ses dents, cette sévérité envers les autres est sans doute permise; mais pour en user si fièrement il faudrait peut-être soi-même n'avoir pas à craindre des reproches plus graves.

Sans doute l'expression de la physionomie de madame d'Herbaut était comme une réponse aux paroles de mademoiselle Clairambault, car celle-ci semblait répliquer, quoique nous n'eussions pas entendu une parole.

— Oui, oui, dit-elle, madame, c'est comme je vous le dis... Il faut ne pas être ce que vous êtes pour vous montrer si dure envers les autres; et je n'aurais qu'un mot à dire pour que le riche pensionnat de madame d'Herbaut...

Je ne puis vous dire quelle puissance le regard ou le geste de mademoiselle Clairambault pouvait ajouter à ses accusations; mais madame d'Herbaut ne répondit rien, et la sous-

maîtresse, profitant de son avantage, continua avec encore plus d'acrimonie.

— On peut bien morigéner comme elle mérite une élève qui jusqu'à présent n'a montré que les plus mauvaises dispositions, sans encourir les réprimandes de personne, et surtout les remontrances d'une femme qui a fait disparaître...

— Taisez-vous, malheureuse! s'écria madame d'Herbaut. Sortez! sortez!

— Pas avant d'avoir obtenu ce que je veux.

— Et que voulez-vous?

— La direction absolue de l'éducation de mademoiselle de Nassusse.

— C'est affreux! s'écria madame d'Herbaut... mais vous l'aurez. Cependant, je ne veux pas...

— Oh! reprit mademoiselle de Clairambault, je ne tiens pas le moins du monde à ce qui est d'apparence. Je ne vous braverai jamais, et je ne m'amuserai pas à faire croire que vous êtes dans ma dépendance. Vous pourrez même vous montrer très-sèche envers moi; seulement, je vous dirai d'avance ce que vous aurez à me commander.

Madame d'Herbaut ne répliqua point; mais nous entendîmes mademoiselle Clairambault s'approcher de la porte, et la servante m'emmena dans une autre pièce. Nous y étions à peine, que mademoiselle Clairambault y parut.

— Je viens de prendre les ordres de madame, me dit-elle; on va vous mettre au cachot, et vous y resterez au pain et à l'eau.

La servante me regarda et fut prête à prendre ma défense; je l'arrêtai en disant froidement à mademoiselle Clairambault :

— Je n'en ai pas eu autant tous les jours, et j'ai passé bien des heures à fond de cale où il faisait plus froid et plus humide que dans votre cachot.

Cette réponse fit hausser les épaules à la servante, qui me

laissa entre les mains de mademoiselle Clairambault, comme indigne d'être protégée par elle. La sous-maîtresse m'emmena dans un petit bâtiment qui était complétement séparé de la maison, et auquel on n'arrivait qu'en traversant la partie du jardin qui nous était réservée. En passant, je remarquai que Stéphanie n'était plus dans la cour. L'émotion que lui avait causée la scène qui s'était passée l'avait rendue plus malade, et on avait été obligé de l'emporter. Si tu avais aimé quelqu'un ou quelque chose dans la vie, Paul, je chercherais à t'expliquer ce qui se passa alors en moi.

Destrames fronça le sourcil à cette parole de Laura; il sembla considérer son passé et s'irriter du vide qu'il y trouvait, et qui justifiait les paroles qu'on venait de lui dire; mais Laura reprit tout à coup :

— Non, je me trompe, tu as aimé quelqu'un, tu as aimé la mémoire de ta mère, du moins pendant quelque temps. La pensée des maux qu'elle a soufferts te l'a rendue tout à coup précieuse et respectable; cet amour n'est pas tout à fait brisé, c'est le dernier fil par lequel tu tiens encore au bon monde, car il y en a un de bon; eh bien, ce sentiment qui t'a dominé, cette affection du fort pour le faible, s'empara de moi soudainement et avec la violence qui a toujours accompagné mes amitiés et mes haines. Je me pris à aimer cette jeune et belle fille qui se mourait et qu'on insultait, et je me laissai aller à l'idée que je la ferais vivre.

Laura s'arrêta; deux grosses larmes vinrent mouiller ses yeux brûlés, et l'ardeur de son regard, noyé dans ces pleurs, leur donna une expression de sublime douleur; puis elle reprit avec une exaltation pieuse :

— Elle vit, mon Dieu! elle vit; et crois-moi, Paul, elle me le doit... C'est une bonne œuvre qui me sera comptée un jour. J'ai gardé la vie à une âme pure et sainte, j'ai sauvé de la mort l'enfant innocent qui est devenue une sainte et digne femme... Tiens, Paul, cela me fait mal et bien d'y

penser... Mal, car j'aurais pu être ainsi! bien, car elle parlera pour moi au jour...

Laura s'arrêta brusquement, et s'écria avec un rire forcé :

— Bah! je suis folle... tout à fait folle... Va, Paul, ne me regarde pas d'un air étonné... Si j'ai fait ce bien-là, j'ai beaucoup fait de mal aussi... Enfin, où en étais-je? au moment où on m'enferma dans le petit pavillon séparé pour me mettre au cachot.

Paul était pensif; mais il ne voulut pas montrer l'émotion qui le dominait, et il répéta machinalement les derniers mots de Laura :

— On vous mit au cachot...

— On se sert d'ordinaire de gros mots pour épouvanter les enfants, cependant, si on pense que l'endroit où l'on me jeta était destiné à punir des jeunes filles accoutumées d'ailleurs à toutes les douces commodités de la vie, le mot de cachot n'était pas exagéré. Quant à moi, qui avais plus vécu dans la misère d'une cabane que dans le luxe du pensionnat, je trouvai ma nouvelle habitation très-comfortable, jusqu'au moment où je m'aperçus que la fenêtre était murée à six pieds au-dessus du sol.

A ce moment Laura s'interrompit tout à coup, et, suivant le caprice de son esprit bizarre, elle s'écria :

— Les hommes qui font des lois sont stupides; ils ont donné au dernier degré des châtiments du soleil et de l'espace. J'ai vu le Mont-Saint-Michel et ses affreuses cellules, j'ai vu le bagne de Toulon avec son horizon et son soleil; mettez-moi une chaîne aux pieds et à la ceinture, et laissez-moi l'air et le ciel! Je te dis que ces gens-là sont des imbéciles. Tiens, je ne puis te dire quel poids m'abattit tout à coup lorsque je me vis sans soleil et sans horizon. Je me mis à pleurer. Oh! que c'est bon de pouvoir pleurer, Paul! les larmes qui tombent sur une douleur aride qui brûle le cœur, sont un bienfait du ciel qui redonne la vie, la fraîcheur et

l'action à la pensée inerte et mourante. Et pourtant il y a des gens qui, lorsqu'on pleure devant eux, font tout pour arrêter vos larmes. Cela les gêne sans doute de voir pleurer. Oh! si tu as jamais une femme que tu aimes, et que tu la voies pleurer, ne la poursuis pas au milieu de ses larmes, laisse son cœur se rafraîchir à leur douce rosée, et puis viens après pour la consoler : tu pourras la guérir alors. J'ai bien souffert, moi, Paul, j'ai souffert des tortures qu'aucune autre femme n'a pu sentir... Eh bien! tant que j'ai pleuré, je n'ai pas été tout à fait méchante; c'est le jour où la vengeance a tari les larmes dans mon cœur et dans mes yeux, que tous les germes du bien sont morts en moi, desséchés et dévorés à tout jamais. Regarde-moi. Je vis de fièvre et je mourrai jeune, parce que je ne pleure plus.

Un profond soupir s'échappa de la bouche de Laura, et elle reprit :

— Je pleurai longtemps, sans autre raison que de ne pas pouvoir sortir, mais je ne fis pas ce que j'avais fait la première fois qu'on m'avait enfermée dans une chambre : je ne brisai pas tout. Toute la force de mon caractère se tourna du côté de la résignation, et c'était un bon commencement.

Paul avait la tête appuyée sur une main, et son regard fixé sur le sol semblait poursuivre une idée lointaine.

— Je t'ennuie, Paul ? lui dit Laura.

— Non, parle, parle, je t'écoute, reprit Paul; moi aussi j'ai été jeté dans un collége, sans que personne vînt m'y voir et m'y consoler... Tu me rappelles que j'ai beaucoup pleuré aussi... et nous sommes arrivés tous deux au mal par l'abandon... En sortirons-nous?

Laura lui tendit la main, et lui dit avec effusion :

— Tu en sortiras, Paul, toi, tu en sortiras...

— Et toi?

— Moi? reprit Laura avec une expression effrayante, je suis marquée au front; je sais ce qui me reste... mais toi...

Il sembla que l'espèce de regret qui venait de s'emparer de Destrames lui parût une faiblesse, car il reprit aussitôt d'un ton violent :

— Parle-moi, dis-moi ton histoire... Je veux savoir comment tu t'es vengée.

Laura comprit que le cœur qu'elle voulait remuer n'était pas encore prêt pour certains sentiments, et comme si elle eût été l'esclave soumise de ce jeune homme, qu'elle avait tant de fois et si impitoyablement raillé, elle reprit en souriant :

— Tu as bien souffert, je le crois ; mais il y a des choses qu'on ne devrait pas compter dans ses souffrances, parce que cela les rend ridicules ; mais je veux tout te dire. Cela me fait du bien de revenir sur mon passé.

— Dis... dis tout ce que tu voudras, dit Paul, nous avons la nuit devant nous... ce n'est que demain que je déciderai de nous tous.

— Eh bien, reprit Laura d'un ton de bonhomie, tu sais que je ne suis pas une de ces petites femmes bégueules qui vivent d'une côte de poulet et d'une bouchée de pain de gruau ; quand j'étais enfant, c'était bien pis, on m'avait appelée le *gouffre* au pensionnat, tant je mangeais avec avidité. L'heure vint où la faim me prit, et, comme on me l'avait annoncé, on ne me donna que du pain et de l'eau. Cela m'eût suffi si on m'avait laissé faire comme à Trouville, où le pain ne se mesurait pas ; mais je fus si légèrement rationnée, que véritablement, lorsque la chute du jour arriva, je souffrais horriblement de la faim. Cependant je ne voulais point me plaindre, et je ne demandai rien. Je me crus assez forte pour résister à ce besoin, qui chez moi était véritablement impérieux, et déjà tout était calme et retiré dans le pensionnat que je souffrais des angoisses cruelles.

J'essayai de dormir et je me couchai, mais je ne pus parvenir à dompter cette nature avide que le ciel m'a faite pour

tous mes droits, et je me roulais avec rage sur mon lit, lorsque j'entendis une voix d'ange qui m'appelait doucement en dehors. Je n'avais jamais entendu la voix de Stéphanie que le matin même de ce jour, je ne l'avais entendue que lorsqu'elle m'avait dit avec des larmes et des sanglots qu'elle allait mourir, et je la reconnus à son premier accent.

— C'est moi, me dit-elle, Stéphanie...

— Je souffre bien, lui dis-je.

— Tu as faim, n'est-ce pas, Laura? me dit-elle; je t'ai apporté à manger.

Pourquoi cette jeune fille malade, chétive, dont la vie s'en allait sans que rien pût éveiller en elle l'appétit perdu, le goût éteint, avait-elle compris que je devais souffrir de la faim? Je n'en sais rien, elle n'en savait rien non plus; car longtemps après, lorsque je lui demandai comment elle avait compris que je devais avoir faim, elle me dit :

— Je ne sais pas, mais j'y ai tout de suite pensé.

Mais ce n'était rien que d'avoir conçu ce projet, il fallait l'exécuter. Je n'avais qu'un tabouret trop peu élevé pour me permettre d'atteindre à l'imposte laissée ouverte au-dessus de ma tête. Je ne pouvais traîner mon lit jusque-là. Stéphanie se chargea de tout... Je l'entendis s'éloigner, puis revenir. Dans le silence de la nuit, j'entendis crier le sable du jardin: elle traînait quelque chose après elle..... Quelque chose de bien lourd, car elle s'arrêtait de temps en temps, et le bruit de sa respiration péniblement oppressée arrivait jusqu'à moi. Je lui criai de s'arrêter; mais elle se rapprocha de l'imposte, et me dit tout bas à travers la serrure :

— Ne t'impatiente pas, je vais mettre l'échelle à la fenêtre; mais il faudra casser un carreau.

— Je ne puis pas y arriver, lui répondis-je.

— Je le casserai, me dit Stéphanie d'une voix sèche et rapide, comme si elle s'imposait une action coupable.

Un moment après, en effet, j'entendis une échelle s'ap-

puyer au mur, et bientôt le carreau se cassa. Alors Stéphanie me passa du pain qui vint tomber à mes pieds et quelques bribes de viande que je dévorai avec gloutonnerie. La nuit était sombre, et elle ne pouvait me voir; cependant elle était restée en haut de son échelle, m'écoutant manger.

— Merci, lui disais-je de temps en temps; j'avais bien faim.

Elle ne me répondit pas, mais lorsque j'eus fini, elle me dit:

— Je n'en ai plus; mais demain je t'en apporterai davantage.

— Demain! mais on me laissera donc ici demain?

— Tu en as pour huit jours, me dit-elle.

— Pour huit jours! m'écriai-je avec fureur.

— Sois patiente, me dit Stéphanie; nous nous aimèrons bien après.

Je ne répondis rien, mais j'étais vaincue. Cette enfant venait de me jeter une espérance et une foi dans l'âme. C'était assez pour me faire supporter ma captivité. Comment cela a-t-il été ainsi? d'où était née cette obéissance à un mot d'une enfant que je n'aurais peut-être pas reconnue si je l'avais rencontrée hors de cette maison? J'y ai souvent rêvé, et j'ai quelquefois pensé que nous avions une âme née le même jour et à la même heure; qu'elles étaient d'une essence pareille, également destinées au bien; mais l'une est tombée dans un corps faible, à qui le repos était un besoin, et l'autre dans un corps de fer et de feu, que rien n'a encore lassé ni satisfait.

Paul regarda Laura avec un sourire d'une expression équivoque, et Laura reprit aussitôt:

— Va, crois-moi, Paul, ce n'est pas le bonheur qui m'a éprouvée et qui eût pu user ma vie. Ce que j'ai souffert est affreux, si affreux que je recule à chaque instant devant la pensée de te le raconter, que je m'arrête à des souvenirs moins cruels pour me préparer à repasser à travers cette époque, qui est pour moi comme une fournaise que j'ai franchie et où j'ai laissé mes cheveux blonds, la pureté intacte de ma

blanche peau. C'est vrai, ce que je te dis là, Paul; je suis sortie de cette épouvantable épreuve, comme une femme d'un feu qui ne l'eût pas tuée. J'en suis sortie l'âme brûlée, couturée, hideuse, racornie... Oh! les infâmes! les infâmes!...

Laura frappa du poing sur le bras du fauteuil pendant quelques instants, comme si ce geste continuait à dire les confuses exclamations qui grondaient dans sa poitrine, et qu'elle retenait à grand'peine; enfin, il sembla que toute cette colère se fût exhalée, et elle reprit d'un air moins emporté :

— Tiens, Paul, ne me regarde pas ainsi que tu viens de le faire; ne me parle pas en pensant au présent; non, écoute-moi plutôt, et tâche de me faire oublier ce que je suis; car il est des souvenirs si purs et si blancs dans ma vie, que je n'y oserais plus toucher, si je regardais combien j'ai sali mes mains.

— Va donc, lui dit Paul; mais ne remarques-tu pas que c'est toi qui t'arrêtes à chaque moment pour te plaindre ou maudire.

— Tu as raison, reprit Laura. Je continue, et je passe sur ces premières années... et pourtant ç'a été là toute l'histoire de ma vie; ç'a été à cette époque que mon âme a été perdue à côté de ce qui devait la sauver... Oui... oui... il faut que je te dise tout cela pour t'apprendre qu'il y a dans la vie d'horribles et affreux secrets, dont vous autres, les libertins les plus éhontés de l'époque, vous n'avez aucune idée, qui vous feraient frémir si on vous les proposait, vous qui achetez des jeunes filles à la misère, des femmes honnêtes à leur désir de briller; mais vous êtes d'honnêtes gens, vous, pauvres fous qui quelquefois courbez la tête devant les austères aspects de la vertu; car enfin vous promenez au bois des femmes perdues comme moi; vous les faites plus belles et plus riches que vos sœurs... Quelquefois l'un de vous parvient à duper l'usurier ou le fournisseur qui le volent d'ordinaire.

C'est un duel avec le monde et les forts et les habiles du monde; mais vous chasseriez de vos orgies les plus frénétiques, de vos nuits les plus souillées, des êtres qui auraient passé de longues années de leur vie à corrompre l'âme, le corps, l'esprit d'un enfant ignorant; car telle avait été la mission donnée par mon tuteur à mademoiselle Clairambault. Imagine-toi, Paul, une fille de onze ans, grande, forte, développée, hardie, à qui cette femme insinuait tous les jours les plus mauvaises idées; car, écoute-bien, je ne sais où j'en suis, tant cela me trouble... mon récit me fait peur... et je rougis de parler devant toi.

— Allons, allons, lui dit Paul, calme-toi; tu me disais comment on t'avait mise au cachot. et comment la petite Stéphanie était venue t'y apporter à manger.

— Oui, oui, répondit Laura, tu as raison. Eh bien, comme mademoiselle Clairambault fut fidèle à mon châtiment, de même Stéphanie resta fidèle à mes privations. Elle vint toutes les nuits, la pauvre enfant, malade et faible comme elle était, m'apporter sa ration de pain qu'elle cachait soigneusement jusque là.

Dans ce moment Laura prit un air plus sérieux, et suivant dans ses bizarres écarts la vive imagination qui la guidait, elle continua d'un ton plus calme.

— Mon Dieu, que la vie est triste, et que c'est une fatale et cruelle chose que de chercher à en pénétrer le mystère. As-tu jamais songé à cela, Paul? t'es-tu jamais demandé si l'enfance avait l'instinct du bien, et si c'était le contact et l'exemple du monde qui corrompait la naïveté de la nature? ou bien est-ce que l'on naît avec des désirs et des besoins égoïstes et qu'il faut une éducation sévère et ferme pour les réprimer et les diriger? Cela t'étonne de m'entendre parler comme je le fais; mais ç'a été souvent un sujet de réflexions profondes pour moi. Comprends-tu cette enfant, ma Stéphanie, qui, pour un mot dit avec colère contre ceux qui la

blessèrent, se prend d'affection, de pitié pour moi; qui domine sa crainte, sa faiblesse pour me secourir, et qui m'aime tout à coup? Aussi l'aimai-je bien, moi, et quand je devins libre, ce fut entre nous une affection, une tendresse que rien ne peut dire. Bien des fois, lorsque les devoirs qu'on m'imposait irritaient mon impatience, Stéphanie venait s'asseoir près de moi et me priait en pleurant d'obéir. Alors j'étudiais; mais ce qui était facile aux autres, parce qu'on avait accoutumé leur esprit à l'étude, était pour moi un dédale où je me perdais sans cesse. Alors, furieuse à la fois de la nécessité qu'il me fallait subir et de mon impuissance à faire ce que tout le monde faisait aisément, je voulais déchirer mes livres, brûler mes cahiers, je trépignais de colère; mais Stéphanie venait, je la vois encore, plus âgée que moi, mais si frêle, si petite, si mince, qu'il semblait qu'un souffle dût la renverser; elle s'asseyait sur mes genoux, mon livre dans ses mains, et elle me l'expliquait d'une voix si douce, si suppliante, si amie, que je l'écoutais rien que pour l'entendre. Comment faisait-elle? comment ce que la parole du maître m'avait laissé obscur et inintelligible pénétrait-il doucement dans mon esprit lorsque sa parole me l'apportait? Je ne puis te l'expliquer; mais c'était ainsi. C'était un empire, un charme inouï. Mon esprit rebelle s'ouvrait à sa voix comme mon caractère de fer pliait sous sa volonté, et j'apprenais tout ce qu'elle savait; que veux-tu que je te dise? je pensais en elle comme je souffrais en elle; cette enfant semblait avoir la garde de mon âme et de mon esprit. Le jour où ils me l'ont prise, je n'ai plus rien aimé ni rien compris.

— Oui, dit Paul, je comprends l'amitié que tu avais pour elle; mais d'où vient sa préférence pour toi?

— De ce qui lui rendait ses autres camarades odieuses. C'était ma force, ma santé, mon courage, je puis le dire, qu'elle aimait en moi. J'ai bien étudié ce sentiment, et je ne

puis te l'expliquer que par l'amour que les femmes craintives ont presque toujours pour les hommes décidés et hardis. C'est ce sentiment qui a fait les belles passions de la chevalerie et les succès des uniformes de l'empire. Eh bien, dans notre amour d'enfants, j'étais, moi, pour Stéphanie, le chevalier, le brave, l'amant ou le mari au bras duquel la femme la plus timide se promène la tête haute sans craindre un regard ou une parole qui l'insulte. Mademoiselle Raballe, avant mon arrivée chez madame d'Herbaut, était la *momie* (c'était le nom qu'on lui avait donné), et la cruauté de toutes les petites filles du pensionnat tirait de ce nom les plus cruelles plaisanteries. La lâcheté de l'enfance est horrible : parce qu'elle était faible, il n'y avait sorte de méchants tours qu'on ne lui fît, de piéges indignes où on ne cherchât à la faire tomber, et ceci physiquement, de façon à blesser, à tuer ce pauvre corps si frêle, si délicat. Une fois que j'eus déclaré qu'il n'en serait pas ainsi, une fois que, fort peu respectueuse des bonnes façons de ces chères petites demoiselles, j'eus déchiré leurs robes et marqué mes ongles dans leurs joues, tout cela cessa ; il m'en coûta quelques semaines de prison et de peines, mais il n'en fut plus question au bout de trois mois. Stéphanie devint forte de ma force.

— Je comprends maintenant, dit Paul, cette affection mutuelle, car elle fut tranquille du moins sous ta protection.

— Bien plus, dit Laura avec exaltation. Tiens, Paul, je voudrais être un homme, un savant; il me semble que j'aurais découvert quelque chose dans le monde des idées et des rapports de la nature. Je t'ai dit que Stéphanie devint forte de ma force; eh bien, ce fait est à la fois moralement et physiquement vrai, soit que, se sentant plus à l'aise dans la vie, sa nature se développât, soit, et je le crois, que de même que je recevais un peu de cette intelligence qui rayonnait autour d'elle, elle absorbât un peu de cette force et de cette santé

qui surabondait en moi, toujours est-il que dans moins de six mois, Stéphanie n'était plus l'enfant souffreteux et délabré que j'avais trouvée; elle grandissait, se développait, toujours frêle et un peu penchée, mais sûre de la vie, sans inquiétude sur elle-même, comme quelqu'un qui, peu riche de son propre fonds, a près de lui la bourse toujours ouverte et toujours inépuisable d'un ami.

Paul fit un geste d'incrédulité.

— Tu souris, Paul, dit Laura; c'était si vrai, cependant, que plusieurs fois la haine de mademoiselle Clairambault voulut nous séparer, et à chaque fois Stéphanie retomba dans son marasme, dans son atonie; si bien que sa famille me prit alors sous sa protection et me demanda pour compagne de Stéphanie. C'est alors que commença pour moi la plus étrange existence qu'ait jamais subie aucune femme. Mademoiselle Clairambault avait juré de me perdre, et au risque d'entraîner Stéphanie dans ma chute elle commença son œuvre infernale.

Le grand Napoléon II en était là de son récit, lorsque la cloche qui appelait les frères à rentrer chacun dans sa cellule résonna... Il fallut se séparer, Arthur en fut même vivement contrarié, il s'était malgré lui intéressé à ce récit. La brutalité des passions qui s'y trouvaient racontées avait remué la seule partie sensible de cet homme, en qui la matière seule s'était rajeunie... Phalanstère le reconduisit à sa chambre, et Arthur plus résigné se laissa enfermer, se promettant bien de se montrer sage afin d'obtenir la liberté qui pourrait lui amener son salut. Au milieu des réflexions que lui suggéra sa solitude, il se rappela qu'il avait un conseiller qu'il n'avait pas consulté depuis longtemps, et il appela son ombre.

Comme cela se pratique dans toutes les maisons d'aliénés, on avait laissé le marquis sans lumière, de façon qu'il ne sut pas tout d'abord si son ombre était près de lui, et il l'appela une seconde fois...

Il n'obtint pas de réponse.

— De par l'enfer! s'écria-t-il aussitôt, veux-tu me répondre? es-tu là?

Une voix douce et flûtée, une voix bien différente de cette voix stridente et railleuse qui lui avait dit tant de fois de poignantes vérités, lui répondit :

— Que me veux-tu?

Ce n'était pas la voix d'une femme et ce n'était pas celle d'un homme.

Arthur s'imagina que son ombre avait pris cette manière plus douce de lui parler.

— Je veux savoir comment je pourrais sortir de cette maison.

— Tu en sortiras le jour où la fée aux belles mains viendra tous vous délivrer.

— Qu'est-ce que c'est que ça, la fée aux belles mains? dit Arthur, qui reconnut que c'était une voix étrangère qui lui parlait.

— Tu vas le savoir, lui répondit-on aussitôt; c'était la femme qui a pris en pitié la gloire mourante, le génie qui s'éteignait, la couronne qui s'effeuillait... Voici le récit de sa première apparition que je te prie de lire, et quand tu l'auras lu, tu me plaindras.

Arthur entendit qu'on poussait quelque chose sous la porte qui séparait sa chambre de celle qu'occupait sans doute ce jeune homme; et il murmura :

— Au diable ce faiseur d'histoires; c'est quelque poëte à qui la vanité a troublé le cerveau.

Aussitôt la voix qu'il avait appelée lui dit à l'oreille :

— Lis.

C'était son ombre.

— Et de quoi peut me servir une pareille histoire?

— Lis, répondit son ombre.

— Y trouverai-je un moyen de m'évader d'ici?

— Lis...

— Lis... lis... Mais cette lecture me sera-t-elle profitable en quelque chose?...

— Lis...

Arthur impatienté se mit à dire avec violence :

— Et comment veux-tu que je lise au plus profond de l'obscurité :

— Ah bah! dit sa compagne... tu m'appelles l'expérience et tu m'as toujours vue comme une ombre. Je veux te montrer une fois que je suis aussi une lumière.

Aussitôt un point lumineux, qui semblait être au-dessus du front d'Arthur, comme les flammes que les peintres représentent sur la tête des génies et des sylphes, éclaira doucement sa chambre. Le marquis eût voulu voir ce point lumineux, mais il marchait avec lui, se levait et se baissait avec lui, tournant avec lui, et comme on n'a pas l'habitude de laisser des glaces dans l'appartement des fous, il ne put voir ni la forme ni la couleur de cette étoile qui brillait à son front. En même temps une sorte de doute s'empara de lui, avec ce doute une sorte d'obéissance résignée dont il ne put se rendre compte, et il prit le manuscrit passé sous la porte. Ce manuscrit était d'une écriture posée et calme, mais il était horriblement sale. Il avait été lu bien souvent. Arthur n'avait jamais beaucoup aimé à lire, et ce n'était pas à l'étude des livres qu'il avait fatigué son intelligence : mais ce jour-là et sous l'empire de la nouvelle intelligence qui le guidait, il se sentit pris du désir de connaître ce qu'il considérait comme la confidence d'un fou, et voici ce qu'il lut :

IX

La Fée aux belles mains.

ENVOI.

Madame,

Vous m'avez entendu parler un jour de la Fée aux belles mains, et vous avez voulu savoir quelle est cette fée, dont il n'est point parlé dans les légendes poétiques d'autrefois. Maintenant que je vous ai dit que ce nom appartenait à une femme de notre époque et de notre monde, vous voulez encore savoir comment lui a été donné ce nom. Prenez garde, vous avez fait à ce sujet des rêves jeunes comme vous, beaux comme vous; vous avez imaginé des aventures merveilleuses et presque héroïques; vous avez vu, j'en suis sûr, au fond de quelque obscure vallée, un vieux manoir gothique qu'on a oublié de détruire; vous avez fait apparaître, à l'une de ses hautes fenêtres, quelque blanche jeune fille doucement appuyée sur la rampe de pierre, et, au pied de la tour, un beau jeune homme qui passe et qui soupire. Cela posé, un vieux château, une jeune fille et un beau jeune homme, quel délicieux roman vous avez dû faire, madame, car voilà où est le roman éternellement vrai et éternellement nouveau, il est dans la beauté et la jeunesse, à qui le ciel a donné l'amour. Et comme cette sombre vallée aux flancs couverts de bois centenaires, comme ce vieux manoir tout sculpté de riches arabesques, comme ce ruisseau qui court au fond de votre vallée, comme ces noirs rochers où est appuyé votre vieux manoir, comme cette magnifique nature, que vous créez

d'une pensée ainsi que Dieu fit la lumière d'un mot, comme tout fait un cadre admirable à votre beau roman. Tenez, croyez-moi, madame, gardez votre rêve auquel je vous ai vue sourire quelquefois; gardez-le précieusement comme une croyance, je vous en prie à genoux; respectez les illusions de votre jeunesse, cette richesse si vite épuisée; ne demandez jamais à ceux qui vous aiment la pauvre et triste vérité. Si vaine que soit la chimère que vous vous êtes faite, elle vous plaît, elle vous amuse, elle est parfois la compagne de vos heures de solitude, gardez-la; ce n'est qu'une ombre et une fantaisie, je le sais, gardez-la; vous ne savez pas encore que le bonheur est un de ces rêves d'enfant que vous faites encore; vivez avec ces douces créations mystérieuses et voilées : ce sont les anges que Dieu met au chevet du berceau des enfants, pour leur donner les songes heureux qui les font sourire dans leur gracieux sommeil; ce sont les suaves visions qui font rêver les belles jeunes filles avant qu'elles n'aiment. Restez dans ce monde charmant qui vous appartient et où vous avez tout créé à votre image; ne cherchez pas à savoir trop tôt ce que la vie vous apprendra cruellement; et puisque ce nom de la Fée aux belles mains vous a été une occasion de belles rêveries, ne cherchez pas à me faire la véritable histoire de cette fée inconnue.

Mais, madame, et faites-moi grâce pour cette vieille plaisanterie, Dieu n'a pas voulu que les filles d'Ève pussent habiter toujours le paradis où vous êtes encore, il leur a transmis l'héritage de cette curiosité qui a appris la douleur à la femme, et il vous faut absolument ce récit : il vous désenchantera, je vous en préviens; vous le trouverez bien vide et bien triste, mais il vous le faut, vous le voulez!... Fuyez donc, vieux manoir, sombre vallée, bois centenaires, frais abris, retraites mystérieuses; venez, madame, venez et regardez, je vous prie, dans cette allée poudreuse et brûlée du bois de Boulogne, voilà où commence cette pauvre histoire

que vous regretterez de savoir, quand vous saurez comment elle a fini; car, madame, la foi dans la douleur est une illusion quelquefois aussi douce, aussi nécessaire au cœur que la croyance au bonheur, et je ne voudrais vous en enlever aucune.

C'était il y a moins d'un an et sur un des bancs qui bordent la route qui va de la porte Maillot à Boulogne, il y avait un jeune homme assis. Son visage était pâle, et le noir d'ébène de sa longue barbe rendait cette pâleur presque effrayante; ses épais sourcils, contractés douloureusement, marquaient sur son front élevé une ride profonde, sa bouche entr'ouverte aspirait péniblement l'air brûlant et immobile de midi, ses mains blanches et décharnées étaient croisées sur ses genoux, son corps semblait brisé, sa tête tombait sur sa poitrine, toute sa force paraissait éteinte : une seule chose vivait en lui; c'était son regard. Il était arrêté sur la terre blanche de la route, une flamme fixe et dévorante y brûlait.

Que pouvait donc regarder cet homme sur cette poussière inerte? Sans doute sa vie perdue, ses espérances éteintes, son avenir désolé, toute cette sombre vision du malheur accompli qui vient s'asseoir implacablement dans la solitude de ceux qui souffrent, et qui absorbe durant des heures leur âme et leurs regards.

Le jour était brûlant, la route déserte, et la préoccupation de ce jeune homme eût duré longtemps sans doute, si tout à coup un léger bruit ne lui eût fait tourner la tête. Il vit venir une calèche cheminant au pas et rasant les arbres du bord de la route pour s'abriter sous leur ombre. Une femme était assise au fond de cette calèche, du côté où il se trouvait, de façon qu'il ne pouvait voir son visage, et que cette femme ne devait pas l'avoir aperçu.

Il suivit d'un regard indifférent la marche de cette voiture, jusqu'à ce qu'elle passât devant lui. Alors il lui sembla qu'un

éclair, parti de la calèche, vint brûler ses yeux, et il regarda attentivement. La femme, qui semblait y dormir, tant elle était immobile, avait posé sa main nue sur le bord supérieur de la portière.

Un large cercle d'émail noir, dans lequel étaient enchâssés un à un de magnifiques diamants, à une petite distance les uns des autres, entourait le poignet comme une ceinture constellée; une chaîne noire de même et ornée à chaque anneau d'un diamant pareil, partait du bracelet et se rattachait à une bague noire aussi et brillante aussi de diamants.

C'était le scintillement de ce bijou magnifique, mais triste, qui avait frappé Joseph Lemoine, car notre héros s'appelait Joseph Lemoine. Sans y penser il laissa ses yeux s'arrêter sur ce bracelet étrange dont les feux jouaient au soleil; puis tout à coup il se leva et s'approcha vivement de la voiture, il venait seulement de remarquer la main qui portait ce bijou.

Joseph Lemoine était peintre, et cela suffit à expliquer l'espèce d'extase dont il fut saisi à ce moment. Cette main, ainsi posée ou plutôt oubliée sur le bord de cette voiture, avait une grâce indicible; les doigts longs, fuselés et légèrement infléchis à la première phalange, attestaient la souplesse de cette main qui devait pour ainsi dire rouler et se fondre dans la main qui l'eût vivement pressée; l'ongle rose et étroit se détachait sur une peau d'une blancheur ferme et vive, c'était la carnation suave d'un enfant, et Joseph jamais n'avait vu ligne plus pure et plus élégante, plus correcte et plus flexible, que celle qui rattachait cette main admirable au bras perdu sous les plis d'une mantille de dentelle.

Il en demeura ravi, et par un mouvement machinal, il se mit à marcher du côté de la calèche, les yeux attachés à cette main qui l'emmenait comme si elle l'eût tenu par le cœur.

Il cheminait ainsi doucement, tout ému d'admiration, et sans que personne le vît, car les deux domestiques étaient assis l'un près de l'autre sur le siége, et la belle dame, comment ne devait-elle pas être belle avec une pareille main? la belle dame, dis-je, gardait son immobilité. Ce fut en suivant ainsi pas à pas la marche de la voiture, que Joseph s'aperçut cependant que ce repos apparent n'était pas si profond qu'il le pensait; de temps en temps une légère contraction agitait cette main charmante qui se crispait insensiblement en s'appuyant douloureusement sur la soie; alors le sang, chassé par cette pression, quittait l'extrémité des doigts, l'ongle devenait blanc. on eût dit que cette main pâlissait; il sembla à Joseph Lemoine que cette femme devait horriblement souffrir.

Ce joyau noir et étincelant prit un sens pour le peintre : il s'imagina une douleur fièrement portée, et il fut pris d'une singulière pitié.

Il allait ainsi triste pour elle, lui qui avait le droit de ne l'être que pour lui seul, lorsque tout à coup une enfant, presque en haillons, sortit d'une contre-allée, s'élança vers la voiture et se mit à crier :

— Ma belle dame, prenez mon bouquet de violettes.

Et, sans attendre de réponse, elle jeta son bouquet dans la voiture.

La main se retira vivement après avoir fait un geste, comme pour repousser les fleurs de l'enfant, un sourd gémissement se fit entendre, et à l'instant, comme si les chevaux eussent obéi à ce cri de douleur, la voiture partit avec rapidité et laissa la jeune fille et Joseph se regardant d'un air stupéfait.

— Elle a emporté mon bouquet, cette dame, dit l'enfant d'un air désolé.

Joseph fut sur le point de lui répondre avec une égale tristesse :

— Elle a aussi emporté sa main.

Cette main, par je ne sais quel charme indicible, s'était comme appuyée sur son cœur et l'avait ranimé. Ne riez pas de cela, madame : si vous saviez combien il faut peu à l'homme qui souffre pour le consoler ou pour lui faire mal. Joseph redevint plus triste qu'il n'était, il demeura immobile tandis que l'enfant répétait avec impatience :

— Mon bouquet... mon pauvre bouquet.

Joseph comprit le chagrin de l'enfant : en effet, durant cette journée, ce bouquet devait être offert vingt fois et payé vingt fois ; maintenant la mendicité est obligée de se cacher sous des fleurs pour échapper aux gendarmes. Le jeune peintre donna quelques pièces de monnaie à l'enfant, qui les compta d'un air étonné : elle parut hésiter à les prendre, regarda Joseph avec une attention triste et lui dit doucement :

— Vous êtes le peintre de la chapelle de Boulogne?

— Oui.

— Ah! bien merci, fit l'enfant avec un sourire mélancolique...

Et tout aussitôt elle s'échappa en lui envoyant un léger signe de tête, et se perdit dans le bois, où elle alla cueillir de nouvelles fleurs.

Joseph Lemoine eût peut-être couru après l'enfant, mais il venait d'apercevoir par terre un papier qui, sans doute, s'était échappé de cette main qu'il avait si pieusement contemplée ; il le ramassa et chercha la voiture des yeux. Elle s'était arrêtée à quelque distance ; le valet de pied avait quitté le siége et accourait de son côté. Par un mouvement machinal, Joseph cacha le papier qu'il venait de ramasser, le domestique s'arrêta à quelques pas, regardant tout autour de lui, et dit à Joseph :

— Savez-vous où est la mendiante qui a jeté le bouquet?

— Elle est dans le bois.

— Ah! ma foi, dit le domestique, en remettant dans sa poche une bourse qu'il tenait à la main, tant pis pour elle.

Il allait s'éloigner, lorsque Joseph le rappelant, lui dit :

— Je crois que voici une lettre qui est tombée de la voiture.

Le domestique prit un air courroucé et insolent, et tourna le dos à Joseph, en lui disant :

— Madame ne reçoit pas de lettres, l'ami.

En quelques pas il fut retourné à la voiture; la femme qui l'occupait, penchée en avant, avait probablement suivi avec attention cette scène des yeux. Joseph, honteux de garder le papier qu'il avait ramassé, le montra de loin avec un signe. L'inconnue se rejeta vivement dans le fond de la calèche, qui partit avec une rapidité extrême, et Joseph demeura seul.

Il y a dans la vie des sensations qu'il est presque impossible d'expliquer; il y a des choses qui pénètrent si rapidement jusqu'à l'âme, qu'on doute qu'elles aient frappé nos sens. Quand cette voiture, quand cette enfant, quand cette main eurent disparu, Joseph se demanda s'il n'avait pas rêvé tout ce qu'il venait de voir, et ce ne fut que lorsqu'il eut reporté les yeux sur ce papier qu'il tenait encore, qu'il murmura tout bas :

— Oui, c'est bien vrai.

Il retourna lentement à son banc pour s'y rasseoir, son corps reprit l'attitude triste et brisée qu'il avait d'abord, mais son regard ne se perdait plus incertain sur la poussière de la route; il s'attachait à ce billet, et sa pensée inquiète se disait :

— Qu'y a-t-il là, mon Dieu?... Si c'était le secret de cette femme?... Et quelle est cette femme, qui vient seule dans ce bois, à l'heure où il n'y vient que ceux qui espèrent n'y rencontrer personne et y trouver quelqu'un?...

Était-ce l'impatience et non pas la douleur qui l'agitait

ainsi? allait-elle à un rendez-vous ou espérait-elle une rencontre? Cette main posée sur le bord de la voiture était peut-être un signal. Oh! alors!...

Alors Joseph froissa violemment le papier dans ses doigts et fut sur le point de le déchirer. A notre tour de demander pourquoi il se faisait toutes ces questions, pourquoi il s'irritait ainsi... que lui importait cette femme qu'il n'avait même pas vue? En vérité, je ne sais comment vous expliquer cela; mais ceux qui marchent dans la douleur, comme les voyageurs qui traversent le désert, si par hasard ils rencontrent quelque doux fantôme plein de grâce, quelque source limpide voilée de verts feuillages, bien certains que ce ne sera pour eux qu'un moment bien passager d'oubli et de repos, ils s'arrêtent cependant, l'un à cette douce vision, l'autre à cette onde si pure; celui-ci plonge son front brûlant dans la fraîche fontaine, celui-là rafraîchit son cœur dans une douce pensée; et s'il arrive alors qu'au fond du cristal de l'eau dort quelque hideux serpent, que sous la douce apparence d'un ange bat un cœur empoisonné, alors c'est pour l'un et pour l'autre une déception cruelle, une tristesse désespérée pour quelque chose qu'ils n'attendaient pas, c'est vrai, mais qui les a horriblement trompés. Montrer une espérance au cœur qui souffre, une eau limpide à la bouche qui a soif, et la leur enlever aussitôt, c'est un de ces jeux de la destinée qui crée des suffrances dans la douleur.

Cependant Joseph retomba dans son immobilité après ce moment violent. A ses premières pensées pleines d'un singulier tumulte avaient succédé de tristes réflexions; sa curiosité était passée; il eût voulu pouvoir rendre ce billet, et il avait déjà pensé qu'il n'avait pas le droit de le lire. Il se leva pour regarder s'il ne verrait pas la voiture revenir, lorsqu'il aperçut à l'extrémité de l'allée un cavalier accourir à toute bride, debout sur ses étriers; il jetait à droite et à gauche des regards qui semblaient vouloir percer le feuillage; enfin

il arriva à quelques pas de Joseph et arrêta sans ménagement son cheval couvert d'écume et frissonnant d'ardeur.

— As-tu vu passer une calèche brune, doublée de soie cerise, avec deux domestiques en livrée vert et or ?...

C'était bien celle qui venait de passer. Joseph examina celui qui lui avait si familièrement adressé cette question; c'était un homme de trente ans, d'une beauté vulgaire, fastueusement élégant, suant la santé et la suffisance, et il lui répondit :

— La calèche est tournée dans l'allée qui mène à Madrid.

Le cavalier repartit sans le remercier, et Joseph Lemoine déchira le billet avec un sourire d'amer dédain et reprit le chemin de Boulogne, en se disant :

— Voilà donc celui qu'elle attendait.

X

Huit jours s'étaient passés, et durant cette semaine, Joseph n'avait pas quitté la petite chambre qu'il occupait au rez-de-chaussée d'une maison de ce village. Rien ne lui était arrivé cependant qui dût le retenir ainsi, quoique une chose bien étrange l'occupât tous les jours. Chaque matin à son réveil il trouvait sur le bord de sa croisée un bouquet de violettes qu'on lui glissait soigneusement entre les lames de sa persienne.

D'où lui venait ce bouquet et comment se faisait-il que, si quelqu'un avait deviné l'amour qu'il avait pour ces humbles fleurs, ce ne fût que du jour où il avait rencontré dans le bois cette femme mystérieuse ? Si Joseph eût bien voulu savoir d'où lui venait cette offrande de tous les jours, il lui eût suffi de guetter durant toute une nuit, pour découvrir

la main qui posait ces fleurs sur sa fenêtre; mais Joseph avait tant souffert, le jour de sa rencontre avec l'inconnue, à l'aspect du cavalier qui la poursuivait, qu'il craignait de détruire encore une fois une douce illusion par une triste réalité.

— C'est quelqu'un qui me plaint, se disait-il, voilà ce que j'en veux savoir; mon Dieu, si je découvrais d'où me vient cette pitié et pourquoi elle me vient, je la repousserais peut-être; peut-être me faudrait-il arracher de mon cœur la seule fleur qui embaume encore les derniers jours de ma vie!

Joseph avait donc bien souffert pour penser ainsi; oui, il avait beaucoup souffert de ce qui cependant est l'histoire de presque tous les hommes. Jeune, beau, tout rayonnant d'un juste espoir de la gloire, il avait donné son âme et sa vie à une femme, il lui avait dédié toutes ses œuvres, il avait mis à ses pieds tous ses succès, il lui avait voué tout ce qu'il avait fait et tout ce qu'il devait faire. Durant quelques années, elle avait été le but et la récompense de ses travaux; son sourire lui valait tous les applaudissements du monde. Il en était arrivé à ce point, qu'il vivait de la vie de cette femme; esclave ardent de ses volontés, épiant tous ses désirs, suivant ses moindres caprices, heureux d'elle, souffrant d'elle, et dans cette puissante union, n'ayant gardé que son génie et lui ayant remis son âme.

Puis il vint un jour où il passa dans la vie de Joseph un homme presque pareil au cavalier qu'il avait rencontré dans le bois. Cet homme était riche, cet homme savait semer l'or sous toutes les formes de la séduction; et huit jours après qu'il fut entré dans l'atelier de Joseph, cet atelier se trouva désert, et la femme pour qui le peintre avait fait ce temple, où il l'adorait, cette femme fuyait en Italie, et Joseph, frappé au cœur, commençait à mourir de cette maladie qui ne tue que ceux qui savent aimer!... Alors, il était venu à Boulogne pour échapper aux consolations de ses amis; car c'est une

triste chose que les consolations de ce monde, et il n'a rien trouvé de plus ingénieux que de calomnier la vie pour rendre la douleur supportable. Ainsi, qu'un ami ou qu'une maîtresse vous trompe, à quoi bon s'en affliger? tous les amis et toutes les maîtresses ne sont-ils pas faits de même? Il semble que la nature soit si méchante, que la souffrance d'un autre soit un baume à votre douleur; car à celui qui perd son enfant ou sa mère frappé par la mort, on se hâte de dire: Consolez-vous, il y en a un autre qui a perdu le même jour son enfant et sa mère.

Joseph avait demandé à ses amis de le laisser triste, mais ils ne le voulaient pas, ils voulaient qu'il fût joyeux, comme ils l'étaient; et Joseph eut le courage de les satisfaire durant quelque temps. Il allait si aisément partout où on l'appelait, il riait si bien du rire du monde, il s'asseyait si résolûment à une table joyeuse, il livrait si bien ses nuits aux jeux et à la danse, que ses amis ne s'en occupèrent plus et se dirent: Il est guéri. Ce jour-là il se sentit mort, et voulut se garder le droit de souffrir à son aise; ce jour-là, il se retira à Boulogne. Là, isolé, il lui prit un nouveau chagrin, celui de mourir sans avoir dit à quelqu'un tout le secret de son âme; peut-être se trompait-il par sa résignation, car celui qui demande une consolation pour mourir est bien près de l'accepter pour vivre; mais il regarda vainement autour de lui, personne ne put le comprendre; ce fut sous le désespoir de cette solitude, que le jeune peintre, habitué aux railleries incrédules de l'atelier, alla furtivement un soir s'agenouiller dans la petite église du village; il pria longtemps; il était plus fort lorsqu'il se releva. Il lui sembla tout à coup que le ciel venait de lui envoyer une singulière inspiration: il était en face du mur blanc et nu d'une étroite chapelle; il lui sembla voir sur ce mur le Christ pardonnant à Madeleine prosternée aux pieds du Seigneur en élevant vers lui ses mains suppliantes. Joseph se frappa le front et s'écria tout haut:

— Oui, je mettrai ce tableau où je l'ai vu.

Le lendemain, il avait demandé et obtenu la permission de peindre cette chapelle, et voilà pourquoi la petite mendiante l'avait reconnu pour celui qu'on appelait *le peintre de la chapelle de Boulogne.*

A l'époque où commence ce récit, il y avait un mois que Jeseph avait entrepris ce tableau. La curiosité avait été grande d'abord, aussi travaillait-il toujours entouré d'enfants curieux, de vieillards désœuvrés; mais cette curiosité s'était calmée peu à peu, et, depuis huit jours qu'il n'avait pas paru dans l'église, on avait presque oublié l'œuvre et l'artiste. Un jour qu'il se leva moins faible de corps, après avoir ouvert sa fenêtre, il prit machinalement le bouquet qui s'y trouvait tous les matins et l'examina plus attentivement; les fleurs étaient plus pâles et leur parfum moins suave.

— Les violettes s'en vont déjà, murmura Joseph.

Et sa pensée continua :

— Et moi, je m'en vais aussi, et l'œuvre que j'ai promise à Dieu ne sera pas achevée. Il prit sa boîte et ses couleurs et gagna furtivement l'église pour pouvoir y travailler sans être dérangé. Avant d'arriver à sa chapelle, il s'arrêta devant l'autel, la tête inclinée sur sa poitrine, et pour la première fois il envoya à Dieu ces tristes pensées :

— Mon Dieu, vous ne pouvez donc pas consoler ceux qui souffrent?

Dans la naïveté de sa foi nouvelle, il s'imaginait que Dieu allait lui répondre par quelque espoir soudain, par quelque révélation inattendue; tout resta muet en lui et il regagna sa chapelle, plus triste et plus désespéré qu'il n'avait été jamais. Là, une nouvelle déception l'attendait encore : il regarda cette peinture qu'il n'avait pas vue depuis huit jours et ce tableau qu'il avait aimé comme une œuvre heureusement inspirée, il le trouva froid, triste, misérable. Cette Madeleine agenouillée manquait de désespoir; et ses mains

qu'elle levait vers le Seigneur... ces mains... où donc Joseph avait-il pris de pareilles mains?... Comment, lui, le peintre distingué qu'on vantait pour l'élégante pureté de son dessin, comment avait-il pu peindre des mains pareilles? Elles lui parurent grossières, laides, vulgaires, et il resta immobile à les regarder, en pensant à cette main céleste qui avait passé devant lui. Il se mit à l'étudier dans son souvenir, il se rappela sa grâce flexible, la fluide harmonie de ses lignes, sa douce et suave couleur blanche et rose à la fois, où le sang anime la peau de ce reflet gracieux que donne la soie à la blanche mousseline qui la recouvre.

Il prit tout à coup ses pinceaux et se mit à dessiner ces mains si parfaites dont il croyait le modèle gravé dans sa mémoire; mais tous ses efforts furent vains: c'était mieux qu'il n'avait fait, mais ce n'était pas ce qu'il avait vu.

Dans un moment de dépit, il rejeta ses pinceaux et se détourna du tableau qui échappait pour ainsi dire à sa volonté. A cet instant, et lorsqu'il allait l'abandonner peut-être pour toujours, il aperçut à quelques pas de lui une femme agenouillée, ses coudes appuyés sur une chaise, la tête cachée entre ses bras, ses mains jointes en avant de sa tête. Les mains étaient bien celles qu'il cherchait, celles qu'il rêvait, et il n'avait pas eu besoin de voir l'anneau constellé, qu'elles n'avaient pas quitté, pour les reconnaître aussitôt. Cette femme était immobile dans son attitude de prière, comme il l'avait vue immobile dans la rêverie qui la préoccupait lorsqu'elle avait passé devant lui.

Joseph leva les yeux au ciel, il lui sembla qu'il allait voir un ange lui sourire et lui dire d'une voix qu'il entendrait seul:

— Dieu t'a envoyé le modèle que tu cherches.

L'extase où était plongé Joseph eut-elle la puissance de lui montrer ce qu'il avait espéré voir, je ne saurais vous le dire; mais comme s'il eût reçu cet avertissement et cette permis-

sion du ciel, il ramassa doucement ses pinceaux et se mit à peindre les mains posées ainsi devant lui. Il fut pris de ce sublime vertige d'inspiration qui donne à l'artiste le pouvoir de créer en quelques minutes l'œuvre qui demande souvent des jours entiers au labeur plus calme de son talent. Comme si Dieu eût mené son pinceau, comme s'il eût choisi ses couleurs, ces mains sortirent rapidement de ce mur si ingrat tout à l'heure; ces mains dans toute leur magnifique perfection; ces mains avec leur splendide ornement, avec tous ces diamants enchâssés de noir, étrange emblème des jours éclatants de la Madeleine, offerts en holocauste au Seigneur, tout entourés du deuil de son repentir.

Et tout à coup, comme si une intelligence secrète eût rayonné entre l'artiste et le modèle, cette femme se leva quand l'œuvre fut achevée et se détournant sans jeter un regard du côté de Joseph, le visage couvert d'un long voile, le corps enveloppé d'un long manteau, elle s'éloigna doucement sans que son pas léger fît murmurer du moindre bruit la voûte sonore du temple; puis elle disparut sans que Joseph pensât à la suivre; mais à peine était-elle sortie, qu'il se précipita à la place qu'elle venait de quitter: il y trouva un bouquet de violettes pareil au sien, passé comme le sien, mais qui, réchauffé par la main brûlante qui l'avait longtemp pressé, exhalait un parfum pénétrant. Joseph prit ce bouquet, le porta à ses lèvres, et comme si ce parfum l'enivrait tout à coup, il chancela, tomba à genoux et s'écria en éclatant en larmes:

— O mon Dieu, ne pouvez-vous pas me faire vivre?

XI

D'où lui venait ce regret? pourquoi Joseph, si désespéré quelques heures avant cette rencontre, avait-il demandé à Dieu, d'abord la consolation, ensuite la vie? Est-ce que quelque espérance avait brillé à ses yeux comme une étoile? est-ce que, dans le désert où il marchait, il avait aperçu à l'horizon un autre asile que la tombe? Pourquoi ce désir si vif et si soudain après un désespoir si profond et une résignation si arrêtée? C'est qu'on ne meurt pas jeune et tout rempli de la puissance d'un grand avenir, sans qu'il nous vienne au cœur des regrets de cette vie perdue, le remords de l'abandon qu'on fait de cette gloire qui vous souriait de loin. Et puis, au moment où Joseph se désespérait de ne pouvoir donner à son œuvre la perfection de son rêve, cette femme qui s'était posée sous son regard lui avait paru comme envoyée du ciel: et à la promptitude avec laquelle la bonté divine lui avait répondu dès qu'il l'avait implorée, il se sentait coupable de l'avoir méconnue, il se sentait un lâche de ne pas avoir lutté une heure contre le désespoir, cet extrême malheur dont nous sauve la religion.

Etait-ce bien là l'exacte pensée de Joseph...? aurait-il pu rendre compte avec cette précision de ce revirement soudain qui s'était opéré en lui? Non certes; mais, entré dans cette église avec la résolution de mourir, il en sortit l'âme toute pleine de l'ardeur de vivre.

Comme il en franchissait le seuil, il vit une mendiante comptant dans son giron quelques pièces d'or qu'elle venait de retirer d'une bourse négligemment jetée à terre à côté d'elle. Quelle autre main que la main céleste qu'il aimait déjà

comme le signe mystérieux qui lui montrait une nouvelle route, quelle autre main, disons-nous, avait pu donner tout cet or à la pauvreté de cette femme? et ne semblait-il pas aussi qu'il avait fallu la suave délicatesse de ses doigts charmants, pour ouvrer si précieusement la bourse oubliée sur le sol?

C'est dans les cœurs malades que naissent d'ordinaire ces vives fantaisies qui deviennent quelquefois une passion, et que les indifférents appellent des caprices de fou. Joseph voulut avoir cette bourse, il la ramassa et demanda à la mendiante le prix qu'elle en voulait. A cette question, l'odieuse mégère leva sur lui son œil fauve et tout enflammé d'une joie avide.— C'est une chose particulière que lorsque le sort envoie à ceux qui ne le méritent pas une de ces fortunes qui devrait les satisfaire, le seul sentiment qu'elle leur inspire c'est un désir féroce d'avoir davantage. L'or est comme les liqueurs brûlantes, qui altèrent d'autant plus qu'on en boit davantage.

— J'en veux vingt-cinq louis, répondit cette femme.

Joseph était de ces hommes qui n'ont jamais calculé le prix d'un caprice, surtout quand il ne leur était pas personnel. Il avait fait dans ce genre pour la femme qu'il avait aimée des folies devenues célèbres par leur faste et leur promptitude. Mais le sentiment qui agitait cette mendiante était si hideux qu'il répugnait à Joseph de le satisfaire; et puis, Madame, il ne faut pas que je sois trop fier pour mon héros, vingt-cinq louis, c'était presque tout ce qui lui restait pour mourir, maintenant qu'il ne demandait plus à son travail un luxe qu'il ne pouvait plus partager avec personne.

Il regarda une dernière fois cette bourse si élégante, et, sans essayer de l'obtenir à un autre prix qu'à celui qu'on lui avait demandé, il s'éloigna rapidement. Il l'eût payée d'une part des derniers jours qui lui restaient à vivre, sortant des belles mains qui l'avaient tenue, et qui l'avaient peut-être faite; mais la main sordide qui l'avait touchée semblait l'avoir flétrie, et il ne la désirait plus.

En traversant la place de l'église, il aperçut sa petite mendiante du bois, qui l'observait attentivement et qui s'enfuit dès qu'elle se vit reconnue. Cet aspect inspira à Joseph une pensée consolante et cruelle à la fois ; il se ressouvint du bouquet qu'il avait payé à cette enfant, et des adieux pleins de reconnaissance qu'elle lui avait envoyés.

Voilà, pensa-t-il tout à coup, voilà la main sans doute qui dépose sur ma fenêtre le bouquet que j'y trouve chaque matin ; la reconnaissance n'est donc pas morte dans tous les cœurs ; il semble qu'elle devienne plus douce et plus pure quand elle se trouve dans le cœur d'une enfant qui commence la vie et qui n'oublie pas celui qui l'achève. Mais si c'est elle, ce n'est donc pas...

Je m'arrête comme Joseph s'arrêta lui-même ; en effet, je ne saurais créer un mot pour dire ce qu'il n'avait jamais espéré ou rêvé et ce qui cependant avait cent fois préoccupé son esprit. Ombre légère et insaisissable, parfum rapide et à peine senti, pensée fugitive et inappréciable, qui avait effleuré son âme d'un doute vague et aussitôt effacé. Jamais il ne s'était dit : C'est peut-être cette femme mystérieuse qui m'envoie ces fleurs... il n'eût pas osé le croire, et cependant il souffrit d'être assuré que ce n'était pas elle.

Il rentra chez lui, et après ce délire d'un moment qui l'avait élevé jusqu'au désir de vivre il retomba plus avant dans son désespoir et dans l'abandon de lui-même, si bien que, lorsqu'il se leva le lendemain, il hésita à ouvrir sa fenêtre, presque fâché d'y rencontrer encore ces fleurs qu'il n'aimait plus.

Mais quelle ne fut pas sa surprise en prenant le bouquet, de le voir lié au pied par la bourse qu'il avait désirée la veille!

Joseph à cet aspect demeura interdit : puisqu'il avait tant souffert d'avoir perdu l'ombre d'illusion qu'il avait la veille, il aurait dû être heureux de ce qu'elle devenait une réalité ou du moins une espérance ; il n'en fut pourtant pas ainsi.

C'est le secret des malheureux et il faut que je vous l'apprenne, madame, pour que vous n'accusiez pas souvent ceux pour qui vous êtes bonne et qui ne vous sembleraient pas assez reconnaissants. Le cœur de l'homme se fait volontiers à ce qui l'occupe chaque jour, la souffrance devient en lui une habitude, et il peut arriver que lorsque le bonheur se présente à lui, il ne l'accueille que comme un hôte inconnu dont il se défie.

Que la première rencontre du bois et celle de l'église eussent glissé un rayon passager de soleil dans l'ombre douloureuse où vivait Joseph, c'était peut-être l'effet d'un hasard auquel il avait souri; mais le don de cette bourse venait d'une volonté qui s'adressait directement à lui. Quel était le but de cette volonté? pourquoi cherchait-elle à pénétrer dans le mystère de cette vie où il n'y avait que solitude et douleur? quel sentiment pouvait guider la femme qui agissait ainsi?... La pitié?... Hélas! la pitié est un sentiment que l'homme demande et qui le blesse quand il l'obtient.

La véritable force pour supporter la douleur, quand on a le cœur fier, c'est d'en souffrir sans consolation. Et puis, n'était-ce pas peut-être un sentiment bien plus vulgaire encore, n'était-ce pas la curiosité? oui, une curiosité d'autant plus vive qu'elle s'adresse à des existences exceptionnelles, à celle des artistes par exemple. Il semble au monde que ces âmes qui vivent d'autres pensées doivent vivre d'autres sentiments. On s'en enquiert comme des mœurs étrangères d'un pays lointain, et on cherche souvent à y pénétrer violemment ou furtivement, sans respect pour l'asile sacré où le malheur s'enferme.

Cette curiosité appartient surtout aux gens d'un monde assez élevé pour se croire affranchi, vis-à-vis de ceux qu'ils regardent comme des inférieurs, des égards qu'ils se doivent entre eux. A ce titre, cette femme pouvait être inspirée par un sentiment pareil. Le peu qu'il en avait vu attestait en elle

les habitudes d'une grande fortune; et Joseph était de cette religion de l'art qui attribue à l'élégance des mains une origine aristocratique.

J'explique autant que je le peux le premier sentiment d'effroi qui saisit le jeune peintre lorsqu'il vit cette bourse. Il voulut un moment se persuader que l'enfant qui la lui avait vu désirer, avait pu se la procurer ou la dérober pour lui; mais il sembla comprendre qu'il cherchait à se tromper lui-même. Il prit d'une main craintive le bouquet et la bourse et les examina. Le bouquet n'avait plus ni parfum ni couleur; la bourse était ouvrée comme une dentelle sur laquelle couraient des lignes d'acier enchâssant au milieu d'une arabesque gracieuse ces deux mots : « Ayez pitié! » Il les regarda longtemps... — Ayez pitié! murmura-t-il tout bas; comment ce mot, qui devrait-être le cri de mon âme, est-il celui de cette femme? souffrirait-elle aussi? serait-ce une sœur de ma misère?

XII

Cette supposition changea si rapidement le sentiment qui s'était d'abord emparé du cœur de Joseph, qu'il pressa cette bourse sur ses lèvres, avec le transport d'un homme à qui vient un gage d'affection sincère et éprouvée. Et tout aussitôt, redoutant les retours cruels de son âme, ne voulant pas discuter avec lui-même la joie qu'il avait ressentie, il courut à l'église. L'élan qui l'y poussa était parti de son cœur, de son cœur tel qu'il était autrefois quand il aimait et qu'il croyait. Il emporta ses pinceaux, il alla travailler à son tableau. Il retrouva sa verve passée, et comme s'il eût pensé que celle qui avait écrit sur la bourse : « Ayez pitié, » dût

trouver une réponse dans son œuvre, il imprima sur le front du Christ ce sublime pardon devant lequel il n'y a pas de fautes irrémissibles.

Joseph travailla longtemps et travailla bien; il était si fier, si joyeux, qu'un vieux prêtre qui le connaissait, l'ayant vu dans l'église, lui dit en souriant :

— Allons, monsieur Lemoine, je suis charmé de vous voir mieux portant et plus heureux... la journée est bonne pour tout le monde, à ce qu'il paraît.

— Vraiment? lui dit Joseph, que vous est-il arrivé d'heureux à vous ?

Ce n'est là qu'un mot qui semble sans portée, et il renfermait cependant tout un aveu. Que vous est-il arrivé d'heureux à vous ? avait dit Joseph; il lui était donc arrivé quelque chose d'heureux à lui.

— Mais, repartit le prêtre, c'est du bonheur pour beaucoup de gens... c'est une bourse de mille écus pour les pauvres qui a été remise chez moi ce matin, pour les pauvres de la paroisse.

Les pinceaux de Joseph lui échappèrent des mains... Il devint pâle et dit d'une voix altérée et avec un tremblement fatal :

— Et quelle est l'opulente bienfaitrice qui vous a fait une si riche aumône ?

Le prêtre ne remarqua pas que Joseph attribuait sans raison ce don à une femme; il ne vit pas sa pâleur soudaine, et il lui répondit en s'éloignant :

— C'est une personne inconnue qui nous a fait cette noble charité; mais vous la connaissez sans doute mieux que moi, car voilà bien... oui, voilà la main qui tenait cette bourse, dit le prêtre en examinant le tableau.... et s'il est vrai que le modèle...

Il soupira et reprit doucement :

— Qu'il lui soit beaucoup pardonné!

— Une aumône, s'écria Joseph, une charité!... il chercha sur son cœur la bourse qu'il y avait placée, et pendant que le prêtre s'éloignait, il la jeta violemment à terre.

Ce ne fut qu'au moment où il allait la broyer sous ses pieds, qu'il se souvint qu'elle était vide.

Il tomba assis sur une chaise, et cachant sa tête dans ses mains, il se laissa aller à une sorte de désespoir sans raison; il voyait bien qu'on ne lui avait pas fait l'injure à laquelle il avait cru dans un moment de folie; mais alors pourquoi ce présent? que lui voulait-on ? pourquoi s'occuper de lui ? que ne le laissait-on mourir dans son coin solitaire? Ce n'était pas assez pour le ramener à la vie, et c'était troubler par des angoisses la souffrance résignée à laquelle il s'était voué.

Durant le temps qu'il demeura ainsi absorbé dans ses pensées, il se retraça son passé tout entier et arriva à cette fatale conclusion : que la vie lui était devenue tout à fait impossible et qu'il fallait en finir aussi; lorsqu'il se releva, il était calme et fort. Il venait de décider de lui-même. Son regard était plein d'une assurance sombre, et ses mouvements, d'ordinaire agités par un tressaillement nerveux, avaient une tranquillité inaccoutumée. Il reprit la bourse et la remit sur son cœur. Toutefois il n'osa, en quittant sa chapelle, ni regarder son œuvre, ni lever les yeux sur l'autel devant lequel il passa rapidement. Il marchait la tête baissée et ne la releva qu'à un bruit léger. Il crut voir disparaître derrière une porte latérale les plis légers d'une robe... mais il n'eût pu assurer que ce ne fût pas une illusion. D'ailleurs, il lui importait peu à ce moment de savoir la vérité; son parti était irrévocablement fixé. La journée était assez avancée; mais Joseph, contre son ordinaire, ne voulut pas rentrer tout de suite chez lui, et il se mit à suivre lentement le bord de l'eau qui fait face à la grande allée du parc de Saint-Cloud qui mène à Sèvres.

Certes, ce n'est point là un de ces paysages heureux qui

inspirent de poétiques pensées, mais toutes les choses de ce monde s'ennoblissent de je ne sais quel charme indicible, lorsqu'on les regarde à travers la pensée de la mort. Le brin d'herbe qui naît comme celui qui meurt, vous sont une triste leçon : celui-là parce qu'il semble l'emblème d'un sort qui ne sera pas le vôtre, celui-ci parce qu'il vous dit ce que vous serez bientôt.

Joseph s'assit sur le bord de la rivière et regarda passer quelques barques dont l'une portait une troupe de joyeux jeunes gens chantant de gaies chansons. Joseph reconnut la voix de quelques-uns de ses camarades d'atelier qui avaient pris la vie en plaisir; il se leva pour s'éloigner; au même instant, une voix brusque dit, à quelques pas de lui :

— Ma foi, c'est bien heureux!

Joseph se retourna et aperçut le cavalier qui l'avait si singulièrement interrogé au bois. A toute autre époque de la vie et dans toute autre circonstance, la rencontre d'un homme pareil à celui-là eût déplu à Joseph, mais il se fût éloigné sans en rien témoigner ; mais dans la disposition d'esprit où il se trouvait, l'aspect de ce bélâtre impudent l'anima d'une colère étrange. Il trouva injuste et insolent à cet homme d'être là lorsqu'il y était lui-même, de vivre lorsqu'il allait mourir, et sans penser que les paroles qu'il avait prononcées pussent s'adresser à lui... il lui dit en le regardant d'un œil étincelant :

— Et qu'est-ce donc que vous trouvez si heureux?

— Que vous me fassiez le plaisir de quitter la place de vous-même, repartit le cavalier avec cette négligence impertinente qui n'a nul souci de la portée de ses paroles, car celui qui les dit se croit assez fort pour en répondre partout et toujours.

Joseph s'approcha de ce monsieur et reprit d'un ton dont la résolution calme étonna la vaniteuse forfanterie de l'inconnu :

— Ce qui veut dire que si je ne l'avais pas fait de moi-même, vous m'y eussiez forcé peut-être?

Le cavalier se mordit les lèvres, une pâleur soudaine donna à sa physionomie une expression presque féroce; mais il répondit d'une voix dont il était resté le maître avec un léger accent d'ironie :

— Je vous en aurais d'abord prié, monsieur, et...

Il s'arrêta en considérant Joseph : une expression de pitié dédaigneuse pour celui qui lui parlait se montra sur le visage de cet homme, il semblait qu'il eût honte de s'attaquer à un si pauvre et si frêle adversaire, et il ajouta avec une politesse affectée :

— Et vous m'eussiez peut-être rendu ce service, si je vous avais dit que j'attendais ici quelqu'un.

Ce mot rappela à Joseph l'aventure du bois... le rendez-vous qu'il avait supposé et qui se renouvelait sans doute à l'endroit où ils se trouvaient. Cette pensée exaspéra Joseph, et par cela même qu'il crut que cet homme disait vrai, que la femme mystérieuse qu'il avait poursuivie l'attendait peut-être, il lui dit avec une fureur qui tenait du vertige :

— Vous mentez! elle ne vous attend pas.

L'homme à qui s'adressait cette parole insensée, se recula d'un pas et examina Joseph avec un rare sang-froid. Puis, après l'avoir regardé sans que rien trahît le sentiment qui l'agitait :

— Ah! c'en est donc là?..

L'inconnu reprit en lui remettant une carte :

— Voici mon nom, le comte de Brière, et où voulez-vous que j'envoie mes témoins, monsieur, et chez qui faut-il que je les envoie?..

Lemoine lui dit son nom et lui enseigna la maison qu'il habitait.

Le cavalier salua et partit. Joseph resta seul. Un duel au lieu d'un suicide, c'était une chance pour lui; et cependant

Joseph eut presque peur; non pas peur de mourir, mais peur de ne pas tuer cet homme. Jamais une pareille sensation n'avait agité l'âme du jeune peintre. Il se sentit pris d'une férocité inconnue et il se dit à lui-même : Que je le tue et je mourrai content.

Etait-ce là la seule joie que pût ressentir encore ce cœur désespéré? et comment lui était-elle venue? lui-même n'eût pu se l'expliquer. Hélas! c'est que Joseph s'était trompé lui-même sur son désespoir; c'est que la violence de sa douleur l'avait peut-être abusé sur sa durée; c'est que, pareil à ceux qui, après s'être précipités dans un torrent, sentent leur vertige s'évanouir à ce contact glacé, luttent contre la mort qu'ils avaient cherchée et se rattachent au brin d'herbe qui les retient, au moment où ils sentaient le courant les emporter. C'est que Joseph peut-être, animé de cet instinct de la vie qui est plus fort que toute la volonté, avait saisi, sans y penser, le fil qui pouvait le ramener au bord, et qu'il s'irritait jusqu'à la fureur contre la main implacable qui le repoussait dans sa résolution.

L'inconnu s'était éloigné, et Joseph fut saisi d'un nouveau transport de colère, lorsqu'en reprenant sa route il vit s'ouvrir la petite porte d'un parc et une femme en sortir furtivement. C'était elle... Cet homme n'avait donc point menti. Joseph s'arrêta, car elle venait de son côté. Son cœur se serra comme s'il allait mourir. Je vais donc la voir, se dit-il. Un espoir lui vint dans sa douleur, c'est que cette femme pouvait être laide. Pourquoi cela? Si elle est laide, ce ne sera pas mon rêve, pensa-t-il, je n'aurai pas été trompé...

Elle venait vite et la tête basse, ce ne fut qu'à quelques pas de Joseph qu'elle l'aperçut. A l'instant même elle ramena sur son visage le voile rejeté sur son chapeau et continua à marcher. Tout à coup elle s'arrêta et parut tressaillir. Evidemment ce n'était qu'en ce moment qu'elle avait reconnu Joseph. Il la regardait d'un œil dévorant, mais le voile était

épais. Pendant les quelques secondes que dura ce moment d'arrêt. les plus tumultueux mouvements agitèrent le cœur de Joseph : il lui prit envie de se jeter à genoux devant elle et de lui demander grâce ; il voulut la prier de lui montrer son visage ; il pensa aussi qu'il était en droit d'exiger d'elle une explication ; mais comme il arrive toujours aux gens qui sentent avec violence, de tous les sentiments qui l'agitèrent il choisit le plus mauvais et il lui dit d'une voix amère :

— Il est trop tard, madame, il n'est plus là...

Sans qu'il pût deviner quel effet avait pu produire cette parole sur celle à qui elle était adressée, il vit sa tête s'incliner doucement, elle le salua et passa devant lui en appuyant son voile sur son visage de cette main si belle qu'elle semblait lui montrer comme un souvenir entre eux.

Joseph s'inclina aussi devant elle. Toute sa colère était passée, et un regret profond s'était emparé de lui.

J'ai insulté cette femme, dit-il, et de quel droit? Elle m'a pris pour un pauvre fou malade, et elle a cherché à consoler ma folie, et peut-être n'est-elle pour rien dans tout ce que je vois. Et voilà que, sans la connaître, sur un soupçon qui n'a pas d'autre base que mes suppositions, je l'accuse, je l'outrage... Oui... oui, se dit-il, je suis fou, de cette folie méchante qu'on décore du nom de malheur pour en excuser les cruelles lâchetés.

Joseph se méprisa pour la parole qu'il venait de dire et voulut en demander pardon..., et sans calculer combien cette parole était encore plus inconvenante qu'une parole qu'elle pouvait n'avoir pas comprise, il marcha sur les pas de l'inconnue ; mais elle avançait avec une telle rapidité, qu'il ne pouvait l'atteindre sans avoir l'air de la poursuivre. Il gagnait donc à peine quelques pas sur elle, lorsqu'il vit tout à coup reparaître celui dont il avait appelé le défi ; et ce qu'il avait fait fut justifié à ce moment. L'inconnue s'arrêta à l'aspect de cet homme, revint vivement sur ses pas, arriva

jusqu'à Joseph, et sans prononcer une parole, passa son bras sous le sien, la tête toujours enveloppée de son voile, et elle l'entraîna rapidement.

— Ne craignez rien, madame, lui dit Joseph avec un accent inspiré et fier, ne craignez rien.

A ce moment il avait le courage et la force qui bravent les dangers les plus terribles. Elle ne répondait pas cependant, mais il sentait sa main s'appuyer sur son bras et le presser convulsivement. Sa voix n'eût pu implorer sa protection avec plus d'éloquence, et il la rassura encore; mais alors elle courba la tête et se cacha le visage.

Ils arrivèrent en peu d'instants à la porte restée entr'ouverte, elle se précipita dans le parc. Joseph l'arrêta sur le seuil. Elle se retourna vivement, et Joseph comprit que cette femme était en proie à une lutte violente... Elle fit un pas comme pour venir à lui, puis un geste comme pour l'appeler. Joseph la salua et lui dit :

— N'avez-vous plus besoin de moi, madame?

Elle lui fit un signe d'impatience douloureux, comme pour lui demander de se taire, et tirant sa main de la mantille qui l'enveloppait, elle la lui tendit.

Joseph la saisit avec transport et l'attira pour la baiser..... mais une sorte d'enchantement l'arrêta. Cette main était pour lui comme un symbole sacré qu'il craignit de profaner ; et il demeura la tête inclinée, l'œil fixé sur cette main divine qui posait dans la sienne et qu'il n'osait pas même presser.

L'inconnue la retira lentement. A ce moment, Joseph fit un mouvement pour la retenir ; mais, prompte comme l'éclair, elle arracha la bague qui ornait son doigt, brisa la chaîne qui la retenait à son bracelet, posa cette bague dans la main de Joseph et s'échappa dans les allées du parc.

Joseph demeura confondu de cette action étrange et du silence que cette femme avait gardé. Il contemplait cette bague comme s'il eût tenu dans sa main quelque chose à l'exis-

tenée de laquelle on se refuse à croire... puis enfin il la prit, l'examina. Un mot était gravé dans l'intérieur de l'anneau. Ce mot était : « *J'espère.* »

Dans la disposition d'esprit où il se trouvait, Joseph crut trouver une sorte de liaison entre ce mot et celui qui était écrit sur la bourse : « *Ayez pitié* » avait été comme le premier cri de ce cœur désolé; et lorsqu'il avait pour ainsi dire répondu à cette prière, elle disait : J'espère. Joseph n'eut pas le temps de poursuivre cette fantaisie bizarre de son esprit, car l'homme avec lequel il devait se battre le lendemain était arrivé près de lui.

Joseph le regarda avec une assurance dédaigneuse, mais il ne lui parla point; celui-ci lui fit un signe, Joseph le suivit à quelques pas de la porte.

— Monsieur, lui dit cet homme, un hasard singulier m'a éclairé sur vos relations avec la personne que vous venez de quitter; ces relations sont loin d'être celles que je supposais. Dans cette circonstance, et lorsqu'il n'y a entre honnêtes gens que des mots mal compris, j'ai pensé qu'il était de la plus vulgaire loyauté de venir dire à un homme : J'ai eu tort, et de le prier d'oublier ce qui s'est passé.

Cette démarche avait un caractère de franchise qui embarrassa Joseph. Ce n'était pas la haine qu'il avait un moment ressentie contre cet homme qui l'empêchait d'agréer ses paroles, c'était l'espèce de mission protectrice qu'il avait pour ainsi dire acceptée. Emporté par une sorte d'esprit chevaleresque, il lui sembla que finir cette lutte par une conciliation amiable serait tout au moins ridicule, et il repartit avec une hauteur qui n'était point dans ses habitudes :

— Je ne vous fais point juge de mes relations avec cette dame, monsieur, et il m'importe peu qu'elles vous aient déplu d'abord et qu'elles vous conviennent maintenant. La seule chose dont je veuille m'occuper, c'est que votre poursuite lui déplaît et que je saurai l'en affranchir.

— A quel titre, monsieur, lui dit son antagoniste, vous faites-vous le défenseur de cette beauté merveilleuse?

— Elle est belle, n'est-ce pas? s'écria Joseph, oubliant tout à coup sa querelle à cette parole.

Le comte sourit et lui dit d'un rire quasi-paternel :

— Allons, folle tête de peintre, laissons là ce donquichottisme sans raison, ne vous faites pas le défenseur d'une femme que vous ne connaissez pas, car vous me demandez si elle est belle. Oui, elle est belle, belle comme les anges... mais...

— Mais... reprit Joseph avec anxiété.

Le comte secoua la tête.

— Que vous importe? d'ailleurs c'est son secret et son désespoir.... Je ne puis rien vous dire à ce sujet, j'étais venu pour vous demander si vous vouliez oublier ce qui s'est dit entre nous ; le voulez-vous?

Joseph était dans un état affreux... Ce mot : Elle est belle, mais... lui avait fait entrevoir les suppositions les plus cruelles. Il sentait une angoisse indicible à la pensée de se faire, comme l'avait dit cet homme, le Don Quichotte de quelque femme perdue; d'un autre côté il ne pouvait se résoudre à abandonner le rôle qu'il s'était imposé. Il hésita à répondre; mais un de ces arguments qui décident souvent de la destinée des hommes détermina sa volonté.

— Eh bien ! se dit-il, ce sera une déception de plus.

Et sans autre réflexion, il répondit au comte :

— J'attendrai vos témoins demain, monsieur.

XIII

Ce fut une nuit affreuse pour Joseph. Le doute, un doute affreux s'empara de lui; il accepta toutes les accusations qu'il lui suggéra contre cette femme; mais, par une de ces obstinations qui n'appartiennent qu'aux cœurs ulcérés, plus il se donnait de bonnes raisons pour abandonner la cause, plus il s'acharnait à vouloir se battre; il se disait avec une douloureuse forfanterie :

— J'ai perdu ma vie pour une misérable femme qui m'a trompé, je me ferai tuer pour une femme peut-être encore plus misérable. Eh bien! ce sera finir comme j'ai commencé.

Jamais résolution ne fut plus arrêtée que celle de Joseph; la vie lui était devenue insupportable, peut-être moins à cause de ses premières douleurs qu'à cause du trouble qui le tourmentait depuis quelques jours. Déjà la mort lui semblait lente à venir, et il espérait la rencontrer dans un combat où l'allure de son adversaire semblait lui assurer un avantage presque certain.

— Assez, se disait-il, assez de ces tourments horribles, de ce doute qui ronge avec des morsures de feu. Ce serait l'éternelle destinée de ma vie quand même je rencontrerais un ange sur ma route. J'ai trop souffert pour croire, il vaut mieux mourir. Il écrivit toute la nuit, le matin venu il prépara ses armes et attendit.

Deux officiers se présentèrent chez lui, Joseph les pria de lui servir aussi de témoins; le lieu du combat fut désigné. Il fallait, pour s'y rendre, passer devant la petite porte du parc; Joseph hésita à prendre ce chemin, mais avec la résolution

de ne point s'y engager, il s'y trouva en peu d'instants. Il arriva lentement jusqu'à la petite porte, et comme si celle pour qui il allait mourir eût deviné sa pensée, il vit la porte entr'ouverte, et presque aussitôt cette main, cette main charmante, lui fit un signe et l'appela. Joseph avait encore quelques minutes de libres, il courut dans le parc et fut assez étonné de voir cette femme toujours voilée en fermer la porte. Il voulut se récrier, mais un signe, un signe de cette main merveilleuse lui imposa silence. Comment expliquer ce caprice de l'esprit ou du cœur? Mais à ce moment Joseph craignit de voir se dévoiler le visage de celle pour qui il allait jouer sa vie; il craignait encore une désillusion et il se disait dans la bizarre fantaisie de ses dernières pensées : Je voudrais mourir en emportant la croyance en quelque chose de parfait, ne fût-ce que la main d'une femme. Mais cette main s'était déjà emparée de la sienne et elle l'entraînait doucement. Joseph la suivit en se disant encore qu'il avait assez de temps pour se rendre sur le lieu du combat; il se dit cela tout le temps qu'elle marcha devant lui en le conduisant par de sombres allées vers un pavillon caché sous un vaste abri de tilleuls séculaires, si bien que lorsqu'il arriva à ce pavillon c'était précisément l'heure où il eût dû être arrivé à son rendez-vous.

Une fois là, l'inconnue fit signe à Joseph de s'asseoir, et lui montrant d'un geste rapide le côté où se trouvait l'endroit où devait avoir lieu le combat, elle secoua lentement la tête comme pour lui dire : Vous n'irez pas.

Ce fut moins le sens de cette pantomime que la pantomime elle-même qui étonna Joseph.

— Quoi, madame? murmura-t-il avec une hésitation pleine de pitié.

La mystérieuse beauté ne le laissa point achever, et sa main doucement portée à son oreille d'abord, puis à sa bouche la première fois avec un signe affirmatif, la seconde en

signe de négation, vint lui dire qu'elle l'entendait, mais qu'elle ne pouvait lui répondre.

— Ah! mon Dieu! s'écria Joseph, est-ce là ce qu'il voulait dire, lorsqu'il me disait que vous étiez belle, mais...

L'inconnue appuya son voile sur son visage, et un signe de tête affirma pour ainsi dire la parole de Joseph.

— Mais quels droits a-t-il donc sur vous, madame?

Elle lui tendit la main et lui montra le bracelet et la chaîne qui y étaient encore. Joseph ne parut pas comprendre, et cette main s'agita avec impatience :

— Est-ce votre mari? dit Joseph en hésitant.

La main répondit non.

— Est-ce donc...

Il n'eut pas le courage d'achever, d'ailleurs elle ne lui en donna pas le temps, sa main sembla repousser l'idée qui se présentait à l'esprit de Joseph.

Il garda le silence, elle frappa du pied avec impatience et lui montra le doigt d'où elle avait arraché l'anneau qu'elle avait remis à Joseph.

— C'était un fiancé, lui dit le peintre comme inspiré par ce signe.

Il avait deviné juste... Elle semblait attendre qu'il continuât à lui expliquer sa propre existence, et il poursuivit :

— Et vous ne l'aimez plus?

Sa main répondit : Je ne l'aime plus.

Un frisson brûlant passa dans le cœur de Joseph, et il reprit d'une voix haletante et brisée et les yeux baissés :

— Depuis quand?

Elle posa la main sur le front de Joseph, et releva doucement sa tête comme pour joindre ses regards aux siens.

— Depuis... dit-il d'une voix tremblante; cela voulait dire : depuis le jour où je vous ai rencontré.

Elle posa sa main comme elle l'était le jour où elle l'avait oubliée sur le bord de sa voiture.

Cela voulait dire clairement : depuis le jour où je vous ai rencontré !...

Joseph pâlit, et attacha sur elle ses regards pleins d'une anxiété dévorante :

— Et maintenant? reprit-il...

Elle appuya sa main sur son cœur.

— Vous m'aimez! s'écria Joseph.

Elle l'affirma en levant la main au ciel ; mais aussitôt, la mettant sur le cœur de Joseph, puis la balançant doucement, elle sembla lui dire :

— Mais vous, vous ne m'aimez pas.

— Je ne vous aime pas! dites-vous? fit Joseph.

Elle porta sa main du cœur de Joseph à ses yeux creusés par les larmes, et secoua tristement la tête ; il comprit qu'elle lui disait :

— Vous avez trop souffert pour aimer encore.

— Oh ! mais, lui dit Joseph, si je rencontrais un cœur plein d'indulgence...

Elle montra le sien.

— Un cœur franc et loyal, reprit-il...

Elle parut attester le ciel de cette main si pure dont il suivait avec amour tous les mouvements.

— Oh ! je l'aimerais ! s'écria Joseph.

Elle prit la main du peintre, et la plaçant sur son cœur elle l'y serra avec un mouvement convulsif. A cette étreinte, Joseph s'écria :

— Eh bien, qui que vous soyez, vous qui m'avez rendu l'espérance, la vie, car je veux vivre maintenant... je vous aime, oui, je vous aime.

A cette parole, l'inconnue laissa échapper un cri joyeux, et, retirant son voile, montra au peintre la plus noble beauté qu'il eût jamais vue.

Il tomba à genoux devant elle, et presque aussitôt une porte s'ouvrit, et plusieurs personnes, parmi lesquelles se

trouvaient l'adversaire de Joseph et quelques-uns de ses amis, entrèrent rapidement.

— Monseigneur, dit l'inconnue, j'ai gagné mon pari : je vous ai dit qu'il m'aimerait sans voir mon visage et sans que je lui dise une seule parole.

— C'est juste, madame, dit le comte.

— Un pari ! s'écria Joseph en se relevant pâle et furieux ; j'ai été le jouet d'un pari !... Ah ! messieurs, c'est une injure dont chacun de vous me rendra compte.

— Et moi la première, lui dit l'inconnue en le retenant. Le jour où, sur l'ordre de mon père mourant, j'attachai ce bracelet à mon bras en signe de fiançailles, je me réservai le droit de le rompre le jour où j'aurais trouvé un homme qui, sans me connaître, me donnât son amour et sa vie ; vous avez fait tout cela, et à tout cela j'avais d'avance répondu par ces paroles gravées sur ce signe de mon esclavage que je brise tout à fait.

Elle détacha son bracelet et le présenta à Joseph. L'anneau portait le mot : *J'espère*, et sur le bracelet se trouvait le mot : *J'aime*.

— Mais qui êtes-vous donc, madame ? s'écria Joseph.

Le nom de cette femme lui fut dit par un de ses amis, de l'honneur duquel il ne pouvait douter. Ce nom, qui appartient à une des plus nobles et des plus riches familles de la Hongrie, la contrée la plus féconde de l'Europe en familles riches et nobles, ce nom, je ne puis vous le dire, et nous-mêmes, les amis du grand artiste, nous n'avons jamais appelé la femme qui l'a sauvé que la *Fée aux belles mains*.... Et maintenant son nom restera un mystère pour le monde entier, maintenant que la jalousie des confrères de Joseph Lemoine a reconnu que ce n'était point par suite d'un pari, mais entraînée par un sentiment d'admiration exaltée, que la Fée aux belles mains avait tout fait pour arracher Joseph au désespoir aveugle qui s'était emparé de lui.

Peut-on le croire (et dans un siècle comme le nôtre, est-ce une chose qui puisse durer longtemps encore)? aujourd'hui Joseph Lemoine est enfermé comme fou dans une maison de santé.

Oui, les amis de Joseph qui avaient été présents à cette scène d'amour si touchante, furieux de ce que la Fée ne leur avait pas accordé un seul regard, se précipitèrent tout à coup sur lui, l'arrêtèrent et l'emportèrent malgré son héroïque résistance et les cris de la Fée inconsolable.

Qui que ce soit qui lise cette histoire, qu'il aille à Boulogne, qu'il suive les indications de cette déplorable histoire, et qu'il avertisse la belle des belles du malheur de Joseph, et son avenir, sa fortune, seront assurés par la munificence de la princesse... mais j'ai juré de taire son nom.

Nous l'avons déjà dit, Arthur n'aimait pas considérablement la lecture. Il y a dans le livre le plus frivole des choses qui, pour être seulement lues et comprises, demandent un certain emploi de l'intelligence, et la fainéantise de l'esprit est un vice bien autrement insurmontable que la fainéantise du corps; et cependant notre marquis avait lu le manuscrit jusqu'au bout; puis une fois qu'il avait été achevé, il s'était endormi l'esprit bercé des plus douces espérances.

Qu'avait-il donc trouvé de si saisissant dans ce récit pour qu'il se condamnât à une pareille application? Il avait trouvé ce romanesque, cet impossible, qui assure un éternel succès aux fantaisies de l'esprit. Il y avait trouvé une de ces aventures dont le lecteur serait heureux d'être le héros; une de ces fortunes subites qui ne demandent aucune peine et dont l'imagination rêve la possibilité. C'est l'histoire des rois épousant des bergères, histoire qui intéressera éternellement la foule tant qu'on voudra la lui raconter. Pour ma part, je

trouve que ce qui manque surtout à notre littérature pour qu'elle descende dans la classe populaire, c'est qu'elle ne lui offre pas assez souvent de ces chances où le pauvre devient riche en une heure. Les vaudevillistes qui ont tué les oncles d'Amérique, et les législateurs qui ont supprimé la loterie, ont porté un coup terrible au bonheur du peuple. Le parent disparu depuis trente ans (et toutes les familles en ont un), ce parent et le quaterne étaient les deux plus forts appuis de la patience du pauvre; avec ces deux espérances il vivait du lendemain jusqu'au jour qui ne devait plus en avoir; mais aujourd'hui que lui reste-t-il? la caisse d'épargne et le vol, deux vices sous deux formes différentes.

Mais pour en revenir à Arthur et à l'histoire qu'il venait de lire, nous devons avouer à nos lecteurs qu'il s'y était complu de toute son âme. En effet, il se l'était appliquée non pas dans les détails, mais dans son fond; il s'était vu l'objet des enthousiasmes soudains de quelque reine exilée, et il s'était fait un avenir galonné de tous les millions qu'on peut emporter d'un pays ruiné parce qu'on le ruine.

Notre héros se leva donc le lendemain, fort gai et fort satisfait, en se prometttant bien que le jour où il obtiendrait sa liberté il chercherait la Fée aux belles mains, et lui rendrait son Joseph Lemoine, toutefois après lui avoir montré combien un marquis est supérieur à un peintre, en la prenant pour dame d'honneur de la reine qu'il devait rencontrer

Arthur était dans le ravissement, mais au moment où il se livrait à ces doux calculs de la bienfaisance souveraine, voilà que tout à coup un homme maigre, l'œil creux et pleureur, le nez en pied de marmite, les cheveux couchés en arrière, la fèvre tremblante, se précipite dans la chambre du marquis, la parcourt avec rapidité et arrive près de la table sur laquelle Arthur avait déposé le manuscrit. Il s'en empare avec rage et s'écrie : « Ah! on veut encore me la voler celle-là... non, non.

Il se retourne violemment vers Arthur, et lui dit :

— Ah! c'est toi, misérable académicien, qui veux ainsi me dépouiller... c'en est trop... J'ai fait déjà la gloire de Lamartine, d'Hugo, celle de Châteaubriand et de Lamennais, et tu veux que je te fasse la tienne; et tu aurais la croix de la Légion-d'honneur, une pension de six mille francs, tu serais académicien, pair de France, ministre, et moi je languirais dans l'obscurité et la misère!... Non, ce ne sera pas.

A ces mots, il s'élança sur le marquis, dont la vigueur supérieure eut bientôt réduit son adversaire à l'impuissance; cependant la lutte, si courte qu'elle fût, avait fait assez de bruit pour attirer du monde. Phalanstère parut, et selon l'habitude d'une impartiale justice, il se mit à frapper sur les deux antagonistes. Cette fois Arthur, plein de son innocence, se révolta contre Phalanstère, et malgré la force de l'ex-Alcide, il allait le rosser, lorsque le fou qui l'avait appelé académicien se jeta à ses jambes et le renversa.

Alors il se mit à rire aux éclats en criant d'une voix âcre et triomphante :

— Il est tombé, il devait tomber! un misérable sans talent, sans instruction, un sot, un imbécile!

Pendant ce temps, Phalanstère continuait à appliquer à Arthur son système calmant, si bien qu'à la quatrième dose, ou pour mieux dire au quatrième coup de poing, le marquis se tint parfaitement tranquille. Heureusement pour Arthur que le directeur de la maison passait par là, et qu'il ordonna à Phalanstère de cesser son traitement. Le marquis voulut lui expliquer ce qui lui était arrivé, mais l'honnête médecin, fort peu soucieux d'entendre les doléances d'un fou sur un fou, lui ordonna impérieusement de se taire, et rappela à Phalanstère que c'était l'heure de faire promener son malade.

Arthur, à qui tout changement de lieu offrait une espérance de s'évader, se laissa conduire dehors; à peine fut-il

dans la cour commune qu'il rencontra le fou au manuscrit qui se mit à lui faire les cornes; il lui prit fantaisie de le rosser, mais presqu'au même instant une voix connue d'Arthur lui dit :

— Ah ! vous avez donc affaire à ce drôle...

— C'est-à-dire qu'il m'a passé un manuscrit sous la porte, et que je l'ai lu.

— Et il vous a accusé d'avoir voulu voler son idée.

— Mais qu'est-ce donc que ce monsieur?

— Ça? c'est un homme de lettres qui a fait douze mélodrames refusés à tous les théâtres de Paris; si le lendemain du jour où il avait lu une de ces honteuses élucubrations se jouait une pièce nouvelle, notre homme s'écriait aussitôt qu'on lui avait volé son idée de la veille. On avait beau lui représenter qu'on n'avait pu avoir le temps de faire en douze heures une pièce avec son sujet de la veille, il ne se départait pas de son idée. Enfin, il a si bien fait que, furieux des refus qu'il éprouvait et des succès de ses confrères, il en est devenu fou.

— Ce doit être une folie facile à guérir, reprit Arthur avec un air de dédain, car...

Son interlocuteur ne lui laissa point le temps de donner la raison par laquelle il voulait appuyer cette opinion, et répliqua :

— C'est une folie incurable, car elle part de la vanité.

Il y a un vieux proverbe parfaitement vrai dans le sens qu'on lui prête, mais parfaitement stupide dans son expression, ce proverbe dit : qu'il ne faut point parler de corde devant les pendus, c'est-à-dire qu'il ne faut pas parler de cordes devant ceux qui méritent d'être pendus, car les pendus ne causent plus guère. Donc Arthur, à qui la vanité ne manquait pas, se trouva blessé de la phrase de son interlocuteur, qui n'était autre que le Napoléon II qui avait raconté la veille l'histoire de Laura, et il lui dit d'un ton suffisant :

— Mais la vanité de ce malheureux n'est point si extraordinaire, ce que j'ai lu de lui :

— Ah! fit le Napoléon II, l'histoire de la Fée aux belles mains...

— J'ai trouvé cela assez bien imaginé...

— Bien imaginé, mais ce n'est point de lui...

— Vraiment...

— C'est la folie d'un autre fou, mon cher...

— Comment? dit Arthur...

— Le voilà là-bas, répliqua le conteur. C'est du reste le même principe qui a envoyé ce malheureux dans cette maison ; c'est un malheureux rapin qui s'est aussi posé parmi les génies inconnus, et qui ayant rencontré un jour une blanchisseuse de Boulogne dans sa charrette, s'est bâti la belle histoire qu'il a racontée mot à mot à son confrère littéraire, lequel l'a écrite comme vous l'avez lue; mais tout cela c'est vanité... vanité... vanité,... car la vanité, c'est le point de départ de toutes les folies...

— Mais qui diable êtes-vous donc, vous qui vous croyez Napoléon II? lui dit Arthur avec colère...

— Taisez-vous, malheureux, et ne prononcez pas si haut ce nom redouté, ce nom qui doit accomplir l'œuvre immense de la monarchie universelle.

Arthur alla s'asseoir sur un banc, la tête dans ses mains; le fou narrateur le suivit : le marquis vit passer au loin la belle mademoiselle Stillar, il se souvint du commencement de l'histoire qui lui avait été racontée et la rappela à M. Napoléon II. Mais celui-ci eut l'air de ne pas le comprendre. Arthur, sans autre dessein que d'amener son interlocuteur à ce récit, le questionna doucement; mais cette idée était absente de la tête du fou, et il désespérait de la lui rappeler, lorsqu'en ce moment un homme d'une soixantaine d'années passa devant eux : il avait la figure hâve, les cheveux hérissés; il regardait à chaque instant derrière lui comme s'il avait peur

d'être poursuivi. Arthur, pour *flatter la manie* du Napoléon, lui demanda quel était ce malheureux.

— Ça, c'est le fou sans nom.

— Serait-ce un de ces abandonnés qui n'ont jamais pu connaître leur famille et qui, frappés de folie dès leur enfance, ont vécu sans que jamais personne les ait appelés du nom de fils ou de frère ?

— Non, c'est le comte Armand de Blossac.

— C'est un beau nom.

Tout à coup Napoléon II eut l'air de se souvenir d'une chose extraordinaire et il se mit à rire aux éclats.

— Qu'est-ce donc ? lui dit Arthur.

— Pardieu ! votre réflexion vient de me remettre en mémoire l'histoire de cet homme.

— Quelle réflexion ?

— Ne m'avez-vous pas dit que le nom de Blossac était un beau nom ?

— Sans doute.

— Eh bien, c'est parce que cet homme portait ce beau nom, ou plutôt c'est parce que ce beau nom lui a toujours échappé, que cet homme est devenu fou.

— On le lui a donc disputé ?

— Écoutez-moi, car ceci est assez difficile à comprendre.

Le lecteur trouvera dans le chapitre suivant ce que Napoléon II raconta au marquis.

XIV

Aventures de M. le comte de Blossac.

Cet homme est né en 1780; il était le fils aîné du comte de Blossac qui était attaché à la maison du comte d'Artois. Il avait donc quinze ans à peu près quand commença la révolution; il était fils unique et l'aîné de deux sœurs, dont l'une avait cinq ans à cette époque, et la dernière deux ans à peine. Le comte de Blossac, grâce aux qualités qu'on exige d'un gentilhomme qui a une belle tournure, un grand air, la jambe admirable, le visage charmant et les mains blanches; le comte de Blossac, dis-je, était complétement ruiné en 1778. Il avait alors vingt-cinq ans. C'était un homme de tête, incapable de se laisser gagner de vitesse par des huissiers, quelle que soit l'habileté avec laquelle ces messieurs lancent une affaire, et le jour même où le comte allait être arrêté, il était marié avec mademoiselle Françoise Calligogne, qui lui apportait un million en dot.

Le comte se mit en mesure de le manger; mais le contrat avait été fait de telle sorte que le capital demeura inattaquable, et qu'en 1790, le comte était prodigieusement plus endetté qu'à l'époque de son mariage. Il résulta de cette position, que M. le comte de Blossac trouva de son honneur d'émigrer, et que sa femme trouva de son intérêt de rester en France.

Le comte avait de la tête, ai-je dit, mais il avait aussi du cœur, et, en face de sa misère et de son exil, il fit un retour sur lui-même, dépouilla ses vieilles habitudes de dissipation

et se dit qu'il était temps pour lui d'être un homme d'honneur.

On a tort de médire du malheur, il n'y a guère que lui qui fait les gens qui valent quelque chose. Le bonheur a corrompu plus d'âmes que l'infortune : être heureux, c'est vivre en soi; souffrir, c'est vivre dans les autres.

Je ne veux pas dire pour cela que M. de Blossac devint tout à coup un homme sentimental et plein d'une tendre charité pour son prochain; mais enfin il se créa des devoirs, se donna un autre but que la satisfaction de ses désirs, et se fit bientôt remarquer parmi ceux qui portèrent leur misère avec noblesse, sans honte et sans ostentation.

Pour ma part, je méprise l'homme qui se drape dans ses guenilles, mais je trouve de la dignité à celui qui brosse ses haillons.

Bientôt l'occasion se rencontra de dorer cette misère d'un éclat qui sied à toutes les fortunes, ce fut celui d'un courage à toute épreuve, d'un dévouement complet à la cause qu'il avait adoptée : en peu de mois le comte de Blossac prit l'avantage sur tous ceux qui l'avaient suivi ou précédé dans l'émigration, et on ne parlait plus guère de lui qu'en disant : le brave Blossac. Il était donné en exemple à tous quand il y avait quelque entreprise périlleuse à tenter, mais on ne le comparait à personne quand elle était achevée, car il s'y était montré le plus hardi, le plus habile et le plus heureux.

Pendant ce temps, son fils vivait près de sa mère, qui donnait des témoignages si authentiques de son amour pour la république et ses libertés, que le bruit en arriva jusqu'à son mari. Il dédaigna de combattre des opinions si vivement exprimées, et se contenta de lui redemander ses enfants.

La citoyenne de Blossac, toujours par amour des institutions républicaines, s'était éprise d'une grande passion pour ses filles, qui eussent été déshéritées avant la révolution, et d'une singulière antipathie pour son fils Armand, qui eût pu

les déshériter. Elle ne lui pardonna pas d'avoir eu la chance d'être riche aux dépens de ses sœurs. Aussi garda-t-elle avec elle ses deux filles et renvoya-t-elle Armand à son père.

Armand avait à peu près quinze ans à cette époque. Il avait un peu de toutes les distinctions de son père, mais il avait aussi de la nature vulgaire de mademoiselle Calligogne. Supposons un beau portrait de Vandik réparé par M. Joseph Lemoine.

Napoléon II rit de cet épigramme, et continua :

Mais ce qu'il avait particulièrement reçu du ciel en partage, c'était un immense désir d'être quelque chose, désir immense en effet, car il remplissait si bien tout son être qu'il n'avait pas laissé de place à la faculté de devenir ce quelque chose. Armand fut ravi de joie en apprenant qu'il allait retourner près de son père : ce qu'il est, se dit-il, je le serai, et on dira : le brave Blossac et le célèbre Blossac.

Quoique le comte eût reconnu, dès le premier moment qu'il vit monsieur son fils, combien la nature des Calligogne avait déteint sur la race des Blossac, il présenta son fils à ses amis comme s'il eût fondé sur lui la plus belle espérance. Ce fut dans une espèce de banquet que cette présentation eut lieu : le comte était resté joyeux buveur et vigoureux convive; son fils, qui était venu pour l'imiter en toute chose, pensa qu'il devait suivre son exemple; mais il n'eut même pas la chance de se faire remarquer par les excès auxquels il se livra, il ne sut pas même se griser d'une manière un peu élégante ou querelleuse, et au milieu du banquet il dormait comme un cuistre impotent. Quelqu'un demanda quel était ce mauvais ivrogne, et il lui fut répondu d'une manière directe, avec un accent de pitié :

— C'est le fils du brave Blossac.

Ce mot si simple fut répété à tous ceux qui firent la même question, et le souper n'était pas fini, que le fils du brave Blossac passait pour un garçon fort mal-appris.

On revint bientôt de cette opinion, mais je ne puis dire par quelle fatalité Armand se trouva baptisé à partir de ce jour. Ainsi, ayant été rencontré par le prince qui s'informa de ce nouveau-venu, on lui répondit :

— C'est le fils du brave Blossac.

Un des amis du comte, qui voulait faire recevoir Armand chez une des femmes les plus distinguées de la ville, ne put inventer de meilleure recommandation pour son protégé que de dire, comme tout le monde, qu'il était le fils du brave Blossac.

Partout où il allait, cette célébrité paternelle montait à côté de lui et l'enveloppait si bien qu'il disparaissait sous son éclat. En ce temps-là, Armand eût donné beaucoup pour qu'on l'eût appelé seulement le petit Blossac. Enfin la fortune sembla venir à son aide en le laissant l'unique héritier de ce grand nom. Le comte fut tué dans une affaire où il se montra plus que jamais digne du surnom qui lui avait été donné, et il fallut qu'Armand songeât à sa vie qui avait été jusque là à la charge de son père. Il adressa une pétition au prince qui commandait l'armée, et la fit apostiller par tous ceux qui avaient été les amis du comte; mais nulle de ces apostilles, il y en avait plus de vingt, ne manquait de porter quelqu'une des phrases suivantes : N'oubliez pas le fils du brave Blossac... Le fils du brave Blossac mérite l'intérêt de Votre Altesse... Votre Altesse doit protéger le fils du brave Blossac... Vous ne devez pas laisser ce jeune homme à l'abandon, n'eût-il d'autre titre que d'être le fils du brave Blossac.....

Il semble que le prince voulût mettre le sceau à ce baptême universel, car il écrivit de sa main au bas de la pétition :

« Accordé au fils du brave Blossac. »

Ce que le prince avait pu accorder n'était pas de nature à retenir Armand dans une position où il comptait pour si peu : il sollicita une mission pour s'éloigner de l'armée et pouvoir

plus aisément rentrer en France, et partit, muni d'une certaine quantité de lettres de recommandation. Il est inutile de dire qu'on ne pensa pas un moment à recommander M. le comte Armand de Blossac; mais personne ne manqua de solliciter un bon accueil pour le fils du brave Blossac.....

Ce fut cependant le temps le plus heureux de la vie d'Armand; son nom lui revenait par ricochet, mais enfin il lui revenait. Il n'en fut pas tout à fait de même lorsqu'il eut accompli son projet et qu'il fut rentré en France après un an de pérégrinations. Sa mère s'était mariée, toujours par amour de la république, au célèbre Barton, l'un des plus horribles gredins de la Montagne. Quand ce terrible citoyen vit arriver son beau fils, il se demanda s'il ne pouvait pas se donner un petit air de Brutus en le faisant guillotiner comme émigré rentré. Heureusement la citoyenne Barton lui démontra que ce n'était pas la peine de faire tant de vertu pour un beau-fils. On lui permit de vivre, mais à la condition qu'on ne parlerait plus du nom de Blossac, et notre héros fut présenté à toutes les sociétés républicaines, sous le titre assez bizarre de beau-fils du célèbre Barton. Au club où le mari de sa mère le forçait à aller, un savetier qui présidait l'assemblée ne manquait jamais de dire :

— J'accorde la parole au beau-fils du célèbre Barton.

Il n'avait pas d'autre titre social, et ce nom de : « beau-fils du célèbre Barton » tintait incessamment à ses oreilles. Une fois peut-être en sa vie ce nom ne lui fut-il pas donné complétement, car, étant devenu amoureux d'une jeune fille et ayant osé lui demander sa main, elle lui répondit : Je ne serai jamais la femme du beau-fils de l'*horrible* Barton.

Le désespoir d'Armand l'eût peut-être, à cette époque, poussé à quelque affreuse résolution, mais les temps devenaient meilleurs : déjà les émigrés rentraient insensiblement, et Armand voyait s'élever, dans un avenir prochain, le jour où il se nommerait enfin le comte de Blossac.

Cependant l'aînée de ses sœurs était arrivée à être une fort belle personne. Le Directoire venait de léguer au Consulat ses salons, où les femmes faisaient assaut de beauté en demandant à la mode grecque le droit de prouver le plus possible qu'elles étaient belles : madame Barton, dont la fortune était restée debout, commençait à être aussi embarrassée que monsieur son fils du nom célèbre qu'elle portait; elle se jeta à corps perdu dans ces salons; mais comme elle n'était plus d'âge et qu'elle n'avait jamais été de tournure à y être remarquée, elle s'y fit accompagner par son fils qu'elle appelait le plus possible le comte de Blossac, et par sa fille que tout le monde appela, dès qu'elle parut, la belle Olympia.

Aujourd'hui, on enseigne aux jeunes filles à toucher du piano ou à faire des aquarelles, ce qui ennuie beaucoup les voisins et ce qui gâte beaucoup de papier blanc. A cette époque on leur enseignait à danser. La gavotte régnait presque autant que Bonaparte. C'était une frénésie, une adoration, et dans plus d'une circonstance, une gavotte bien dansée a tenu lieu de beauté à quelques femmes, et ce qui est bien plus, leur a tenu lieu de dot.

Olympia excellait à danser la gavotte, mais il lui fallait un partner qui ne lui manquât jamais et qui cependant ne pût la compromettre. Armand était juste ce partner : on lui fit donner des leçons, on le dressa, et on le fit arriver à ce point de médiocrité qui servait toute la supériorité de sa sœur, sans jamais appeler l'attention sur lui.

— *Qué qui* danse avec la belle Olympia? disait du bout des dents un incroyable.

— Mais c'est... comment l'appelle-t-on?.. Il a deux ou trois noms, répondait un second incroyable; enfin, c'est son frère.

— Il faudrait avoir ce frère ici à souper, car sa sœur me paraît délicieuse et véritablement adorable.

Et l'incroyable se met à courir le salon, en demandant à tout le monde :

— Quelqu'un veut-il me présenter au frère de la belle Olympia? J'ai un terrible amour pour le frère de la belle Olympia...

Si bien que l'incroyable arrive jusqu'à ce frère tant désiré, et, fier de sa nouvelle connaissance, il lui demanda la permission de le présenter à son tour aux femmes les plus merveilleuses de Paris; et pour donner à cette connaissance un aspect dont il pût tirer vanité, notre incroyable ne manquait jamais de dire :

— Permettez-moi de vous présenter monsieur..... monsieur..... le frère de la belle Olympia...

Nous ne pouvons pas dire que le surnom en resta à Armand. On ne l'appelait pas le frère de la belle Olympia, comme on l'avait appelé le fils du brave Blossac, et le beau-fils du célèbre Barton, mais il n'en disparaissait pas moins dans la gloire de sa sœur.

— Amenez-nous votre frère? Aurons-nous votre frère? Ne venez pas sans votre frère!

Et puis, lorsqu'elle avait cédé à ces invitations, on accueillait le frère avec un charmant sourire et ces paroles inévitables :

— Que vous êtes aimable d'avoir accompagné votre sœur! Quand on a une sœur aussi charmante, on fait bien de la suivre partout! Si j'avais une pareille sœur, j'en serais bien fier! Quelle sœur, quelle adorable sœur!

Armand prit sa sœur en exécration, et il commença à se demander sérieusement s'il était destiné à ne pas être autre chose que le parent de quelqu'un. Il prit un grand parti; il résolut de se marier, et, pour échapper à toute espèce de dénomination usurpatrice, il chercha un beau-père obscur et une femme parfaitement incapable d'aucune espèce de célébrité. Il rencontra ce beau-père dans la rue Saint-Denis, sous le nom de M. Jacques Durant, et sa femme au même endroit, sous le nom de mademoiselle Marie Durant. D'un autre côté, il

se décida à rompre complétement avec toutes les connaissances qu'il devait à monsieur son beau-père, le célèbre Barton, et avec le monde où l'avaient entraîné sa mère et la belle Olympia.

La société aristocratique commençait à se reconstituer, Armand avait un nom qui devait l'y faire admettre de plain-pied, et, dès qu'il fut marié, il alla faire des visites dans ce monde qui devait être le sien; mais, malgré la terrible leçon qu'il venait de recevoir, ou plutôt à cause de cette leçon, ce monde éprouvait le besoin de se maintenir dans son intacte pureté, et il discutait très-sérieusement les titres de ceux qui voulaient être admis.

Armand attendait impatiemment les invitations qu'il avait sollicitées, et, ne les voyant pas venir, il s'adressa à une vieille parente dont il avait imploré le patronage; il en reçut le lendemain le billet suivant :

« — Mon cher cousin, ma maison et celle de mes amis seront toujours ouvertes à l'héritier des Blossac, mais ni moi ni personne ne recevrons jamais le gendre de M. Jacques Durant. »

Armand se trouva mal. Le fils de cette cousine, désolé de la sécheresse de la réponse de sa mère, vint quelques heures après pour l'excuser et ne trouva rien de mieux à lui dire :

— Quelle idée aussi d'épouser mamzelle Durant, de devenir le mari de mamzelle Marie Durant, de vous faire le gendre de M. Jacques Durant?

Le mot resta, et comme toute la noblesse rentrait peu à peu de l'émigration, et que l'on recherchait partout ceux qu'on y avait connus, beaucoup des anciens camarades d'Armand demandaient pourquoi ils ne le rencontraient nulle part.

— Que diable voulez-vous que nous en fassions? c'est le gendre de M. Jacques Durant.

Armand fut sur le point de consulter pour savoir si le nom de son beau-père n'était pas un motif suffisant de divorce :

il en fit une maladie; on lui ordonna l'air de la campagne, et il partit pour la Normandie, où son beau-père avait une terre magnifique et une filature qui occupait un village tout entier de plus de quinze cents individus.

Comme on doit bien le penser, M. Jacques Durant était le souverain du pays. Rien n'y pouvait prendre place à côté de lui, et l'infortuné eut le malheur d'entendre tonner autour de lui cette effroyable dénomination qui l'avait chassé de Paris. Seulement, dans la capitale on disait :

— C'est le gendre de M. Jacques Durant...

Et en Normandie, on disait :

— C'est le gendre à M. Jacques Durant.

Armand commençait à tourner à l'imbécilité; heureusement que sa femme et son beau-père se noyèrent dans la Seine en faisant une partie de plaisir, et il se trouva seul en présence de lui-même et du nom qui lui avait toujours échappé.

Pendant ce temps les événements avaient marché; l'Empire avait cessé d'être et la Restauration était venue. Depuis deux ou trois ans la plus jeune sœur de notre héros avait épousé un des plus riches manufacturiers de l'une des villes du Midi. Armand, brouillé avec sa famille, n'avait pas assisté à ce mariage; il avait refusé d'approcher ce beau-frère sous un prétexte quelconque. Celui-ci considérait M. de Blossac comme un imbécile, et avait déclaré qu'il ne voulait jamais le voir.

Cela durait ainsi lorsque, au commencement de 1814, M. Faber, qui était le maire de la ville qu'il habitait, ne craignit pas de prendre parti avant tout le monde pour la cause des Bourbons, et ouvrit les portes de la cité qu'il administrait à l'un des princes de la famille royale.

De son côté Armand, fatigué de ne rien être, fut un des premiers à se présenter au château des Tuileries, et obtint immédiatement une place de préfet. On se souvient que, pendant la première année de la Restauration, la presse demeura

libre, et le *Moniteur* n'avait pas annoncé la nomination de M. de Blossac à une préfecture, que le *Constitutionnel*, le journal influent de l'époque, demandait quels étaient les titres de M. de Blossac à cette faveur, et que le *Nain Jaune*, le journal spirituel de l'époque, répondait :

— Parbleu, c'est le beau-frère de M. Faber.

Le surlendemain, le *Constitutionnel* demandait d'un ton grave et irrité, si le titre de beau-frère de M. Faber pouvait prévaloir sur les services rendus au pays.

— Qu'est-ce que c'est que d'être le beau-frère de M. Faber? Qu'y a-t-il de commun entre une préfecture et le beau-frère de M. Faber.

La guerre à ce sujet fut cruelle et mordante entre tous les journaux de toutes les opinions. Cette fois, le baptême fut sacramentel et universel à la fois; toute la France s'occupa pendant quinze jours du beau-frère de M. Faber.

Armand nia son beau-frère, Armand donna sa démission, Armand se battit contre trois libéraux, en tua un, et la famille de la victime eut l'infamie de faire écrire sur sa tombe :

« Tué par le beau-frère de M. Faber. »

La vie était devenue impossible à Armand; il possédait dans la Champagne une propriété assez considérable où il se retira pour y finir ses jours loin de tous ceux qui avaient si cruellement usurpé sa personnalité. Enfin il y trouva le repos et le nom qu'il cherchait depuis si longtemps; on commençait à l'appeler M. de Blossac.

Il en fut si ravi qu'il voulut faire partager, encore une fois, ce nom à une femme qui, du moins cette fois, ne pourrait l'effacer ni par elle, ni par les siens.

Il y avait dans le village qu'il habitait une jeune orpheline appelée Julie. C'était une enfant qui avait été abandonnée pendant la Révolution et élevée par la charité d'une vieille dame qui lui avait laissé une petite fortune. Elle ne savait elle-même où elle était née et à qui elle appartenait.

Point d'antécédents, point de famille, point d'alliance; peu d'esprit, peu de beauté, une taille moyenne, des cheveux d'un brun douteux, des pieds raisonnables, des mains seulement propres; enfin une de ces médiocrités absolues en toutes choses qui devait rassurer entièrement les terreurs de M. le comte de Blossac.

Il triompha: il semblait que cette femme ne pût lui apporter aucun des malheurs dont l'avait accablé sa famille; et Armand, joyeux et presque consolé, voyait approcher avec satisfaction le moment où il allait devenir père.

Il aimait beaucoup sa femme, sa femme qui s'appelait madame la comtesse de Blossac, comme il s'appelait le comte de Blossac. Elle devint grosse. Le comte vit luire le jour où on dirait: « Voilà les enfants du comte de Blossac. » Dans cet espoir il ne voulut pas laisser sa femme dans une campagne assez déserte et privée des soins que réclamait son état, et il l'emmena dans la ville voisine.

Il était temps, car madame de Blossac accoucha dix jours après son arrivée. Mais, justice du ciel! destinée atroce! malédiction inévitable! elle accoucha de quatre jumeaux.

Le fait fut consigné dans le journal du département; il fut répété dans les journaux de Paris, et fut reproduit dans tous les journaux de province. Il fut discuté à l'Académie de médecine, et le rapporteur, croyant faire acte de bon goût, au lieu de nommer M. de Blossac, eut la maladresse de commencer son discours, en disant:

— Le père des quatre jumeaux...

Pendant deux heures qu'il parla, il ne l'appela pas autrement que: le père des quatres jumeaux.

Ce dernier coup frappa si violemment l'esprit de l'infortuné Blossac, que ce fut lui-même qui s'enfonça à tout jamais dans le malheur qu'il avait voulu éviter. Pareil à ces taureaux qui, après avoir longtemps combattu, étourdis, brisés, furieux, se précipitent en aveugles sous les coups qui doivent les frapper,

Armand, dans un mouvement de rage indicible, écrivit au journal qui avait rapporté le discours du célèbre professeur :

« Je ne suis pas le père des quatre jumeaux, je suis le comte de Blossac. »

Ce journal tomba entre les mains de sa femme, qui, indignée de cette insulte, voulut en recevoir une éclatante réparation : elle pria, conjura, menaça, s'emporta et fit si bien enfin, que le malheureux Armand fut obligé d'écrire lui-même à ce journal :

« Je suis le père des quatre jumeaux. »

La France accueillit cette déclaration comme sincère ; l'Académie de Paris fit part de cette nouvelle à toutes les sociétés savantes du continent, et le nom de « père des quatre jumeaux » devint européen.

A cette dernière infortune, la tête de Blossac se dérangea tout à fait ; il devint pour lui-même une espèce d'être multiple, autour duquel dansaient une foule de Sosies qui avaient sa ressemblance, sa figure, son âge, et qui le tourmentaient incessamment.

Enfin, il fut arrêté un jour l'épée à la main, le dos appuyé à une muraille : il ferraillait contre le vide en criant :

« A toi, le fils du brave Blossac ! Viens, viens, misérable beau-fils du célèbre Barton ! ! Bien, j'ai tué le frère de la belle Olympia ! Ah ! tu mourras, indigne gendre de Jacques Durant ! Victoire ! le beau-frère de Faber expire ! Victoire ! ! Et à nous deux maintenant, le père des quatre jumeaux ! »

Il paraît que c'est le seul qu'il n'ait point pu exterminer, et c'est lui qu'il fuyait sans doute tout à l'heure d'un air si épouvanté.

Du reste, si vous l'interrogiez, si vous lui demandiez son nom, ou si vous le prononciez devant lui, il serait homme à vous étrangler sur place. C'est pourquoi, comme il est fort doux à part cette circonstance, et que le directeur de cette maison serait fâché de le traiter avec sévérité, on n'a révélé

son véritable nom à personne, et peu à peu les gardiens, pour le désigner, se sont habitués à l'appeler : *Le fou sans nom*, car il était écrit sans doute que ce malheureux serait voué jusqu'à sa mort à l'infortune qui avait accompagné toute sa vie.

XV

Napoléon II. — Politique.

Après ce récit, Arthur allait quitter la place, lorsque le narrateur l'arrêta par le pan de son habit, et lui dit tout aussitôt :

— Vous voyez où mène la vanité.

— Encore ! dit Arthur. Que diable la vanité a-t-elle à faire en cette affaire ?

— Comment ! lui dit le Napoléon II, vous ne comprenez pas ? Mais c'est une affreuse vanité que de vouloir porter son nom, quand on n'a pas la force nécessaire pour lui garder l'éclat que lui ont gagné nos ancêtres. Tenez, par exemple, on m'a dit qu'il était arrivé depuis peu de jours, dans cette maison, un certain marquis de Mun, qui eût dû s'appeler Dupont ou Bernard, qui eût dû avoir enfin un de ces noms qui n'obligent à rien. Eh bien, il a eu la vanité de vouloir être quelque chose, et il est devenu fou de n'avoir pu être rien.

— Pardieu, lui dit Arthur, vous qui savez les histoires de tous les fous de cette maison, je serais assez curieux de savoir quelle est la folie de celui-là.

— C'est un désir qu'il me sera facile de satisfaire, lui répondit son interlocuteur, lorsque je l'aurai vu et interrogé.

— Vous ne le connaissez donc pas ? lui dit Arthur.

— Je ne l'ai pas encore vu, et tout le monde ignore qu'il soit ici.

— Mais comment l'avez-vous appris ?

— C'est un secret que je vous dirai en temps et lieu. Mais voici le moment où je vais aller présider le conseil de mes ministres ; ce soir, j'aurai été informé par eux de ce que vous désirez savoir, et je vous le raconterai.

Cet incident donna à Arthur l'espoir d'apprendre par quelle intrigue il avait été mis dans la maison du docteur Métrasipot ; car, tout en reconnaissant que l'homme qui s'entretenait avec lui avait perdu la raison, il reconnaissait que ses récits semblaient pleins de vérité.

Du reste ce n'est pas une chose tellement extraordinaire qu'Arthur ne la sût pas, que l'existence de ces fous qui gardent la raison la plus lucide sur tout ce qui ne touche pas à l'objet qui a porté le trouble dans leur cerveau. En conséquence, il espéra apprendre de lui le conte qu'on avait dû inventer pour justifier son emprisonnement. Par des moyens qu'il ne comprenait pas, il paraissait certain que ce fou était instruit de tous les secrets de la maison. Arthur se résolut donc à le ménager, c'est-à-dire à le laisser divaguer à son aise, et à saisir le moment où il lui plairait de revenir à sa propre histoire. Dans l'espoir que cette fantaisie pourrait lui arriver immédiatement, il suivit notre conteur, qui s'était rapidement dirigé vers une allée déserte du jardin, l'oreille penchée en avant, les mains derrière le dos, dans l'attitude consacrée à tous les Napoléons possibles. Il le vit s'asseoir sur un banc. Napoléon II salua, comme s'il avait été entouré d'un conseil nombreux, et il dit de cette voix brève et rapide que Marco Saint-Hilaire a rendue si illustre :

— Messieurs, nous allons donc nous occuper des grands intérêts de l'Etat ; vous avez tous compris ma pensée. Mon père a conquis le monde par le glaive, moi je veux le conquérir par la paix. Je sais combien cela me sera difficile ; je

sais que j'ai encore des nations voisines qui sont assez barbares pour avoir des préjugés d'honneur, d'indépendance et d'intérêts nationaux; je sais que pour ne pas rallumer, avec ces puissances arriérées, les guerres formidables sous lesquelles mon père a succombé, je sais, dis-je, que j'aurai beaucoup à souffrir. On m'insultera, on me jouera, on me crachera au visage; mais je laisserai faire, comme Jésus-Christ, parce que mon but est aussi élevé que le sien. Pour vous je ne suis qu'un homme, pour la postérité je serai un Dieu.

— Parbleu, reprit Arthur, ce gaillard, qui accuse les autres d'être devenus fous par vanité, pourrait bien s'appliquer à lui-même la phrase qu'il jetait si rudement au nez des autres.

Il est possible qu'Arthur, tout plein de l'admirable réflexion qu'il venait de faire, l'eût exprimée tout haut, afin de ne pas perdre la moindre parcelle de la plus petite idée qui lui venait à l'esprit, lorsqu'il fut tout à coup interrompu par l'arrivée de la belle Clarisse Stillar, qui le heurta si vivement, emportée qu'elle était par un rapide mouvement de valse, qu'Arthur laissa échapper un juron fort peu galant; mais elle ne l'entendit pas sans doute, car elle lui dit aussitôt:

— Que faites-vous ici, occupé à jouer dans une salle basse, pendant que nous dansons dans les salons de mon père?

La folle se retourna vers Napoléon II, et lui dit d'un ton plein de colère:

— Allez-vous en! Comment a-t-on pu vous laisser sortir de votre loge, misérable, vous qui avez fait mourir de chagrin la femme qui vous aimait?

Napoléon II se mit à rire aux éclats, puis, se retournant vers Arthur, il l'apostropha dans ces termes:

— Monsieur le ministre de l'intérieur, les maisons de fous sont sous votre surveillance; comment se fait-il qu'elles ne

soient pas mieux tenues? Je vous avais cependant donné des ordres exprès à ce sujet, et cependant je rencontre tous les jours dans les rues de la capitale des hommes que je vous avais signalés pour que vous les fissiez enfermer comme incurables. Les avocats qui se croient des orateurs, les gens de lettres qui parlent de la postérité, les médecins qui s'imaginent avoir guéri les malades, les ministres qui croient à la probité de leurs chefs de divisions, les philanthropes qui s'imaginent qu'on corrige les voleurs et les filles publiques, les maris qui parlent de l'honneur de leur femme, les pères qui pensent que leurs enfants attendent leur mort avec patience, les femmes de quarante ans qui croient qu'on les aime, les capitalistes qui prennent des actions, les lecteurs de tous les journaux de toutes les opinions et qui se portent garants de la sincérité de ceux qui les écrivent, les habitués des restaurants qui croient manger du chevreuil et boire du vin de Champagne, les fumeurs à qui on a persuadé que la Havane existe, les amis qui endossent les lettres de change de leurs camarades, etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc.: tous ces gens-là sont des fous, archifous, et j'entends qu'on en purge immédiatement mes états.

La belle Clarisse se mit à rire de son côté, et Napoléon II reprit avec violence :

— Cette femme surtout, je vous l'avais recommandée, car vous savez que j'ai pitié d'elle; je vous ai raconté son histoire, et je vous ai dit comment et pourquoi elle est devenue folle.

— C'est-à-dire, reprit Arthur, que vous avez commencé à me raconter l'histoire d'une certaine Laura.

A peine Arthur avait-il prononcé ce nom, que la belle Clarisse poussa un cri et tomba dans des convulsions si affreuses, qu'Arthur en fut épouvanté.

Quelques gardiens accoururent et l'emportèrent, pendant que Napoléon II disait au marquis :

— Comment, malheureux, avez-vous pu prononcer ce nom devant elle? Je vous ai pourtant dit que ce nom sonnait à son oreille comme un horrible souvenir. Puisqu'il en est ainsi, je ne vous révélerai pas les secrets de M. de Mun, car je les sais maintenant, mon conseil des ministres vient de me les apprendre.

Arthur n'avait pas lieu d'être très-convaincu de ce que Napoléon II avait pu apprendre dans cette séance, et il lui répondit :

— Je vous avoue que ce que vous pouvez savoir du marquis de Mun, et surtout ce que vous en avez pu apprendre depuis un moment, m'intéresse fort peu; car je suppose que cela se réduit à bien peu de chose.

— Monsieur, répliqua Napoléon II d'un ton d'empereur, je suis sûr de Fouriou. Fouriou ne m'a jamais trompé, et tout ce qu'il vient de me dire, doit être la plus exacte vérité.

Ce nom ne produisit pas tout à fait sur Arthur un effet aussi violent que le nom de Laura produisit sur mademoiselle Stillar; mais il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Comment, vous connaissez ce misérable drôle?

— Parlez avec plus de respect de mon président du conseil. Vous ne savez donc pas que Fouriou, c'est l'esprit du siècle incarné, comme M. de Mun est la sottise du siècle incarnée?

— Comme Votre Majesté est la folie incarnée, dit Arthur s'imaginant faire de l'esprit.

Napoléon II regarda Arthur de travers et lui dit :

— Je voulais cependant le sauver, votre marquis de Mun, et j'aurais pu vous en donner les moyens; mais vous oublieriez les conseils que je vous aurais prié de lui rapporter, comme vous avez oublié ce que je vous ai raconté de cette malheureuse.

Quoi qu'il en eût, notre marquis se trouvait si abandonné, qu'il réfléchit que Napoléon II était encore sa seule espérance, et qu'il répondit en s'excusant :

— Non, Sire, je n'ai point oublié cette histoire; seulement Votre Majesté doit se rappeler qu'elle l'a interrompue au moment où Laura révélait à Paul Destrames son amitié pour Stéphanie, comment elle l'avait protégée de sa force, comment celle-ci l'avait éclairée de son intelligence; et Votre Majesté en est restée au moment où Laura disait que mademoiselle Clairambault avait juré de la perdre, au risque d'entraîner sa jeune amie dans sa chute.

— Vous avez raison, dit Napoléon II en réfléchissant.

— Et si je me rappelle bien les termes dont vous vous êtes servi, Laura disait :

« C'est alors que commence pour moi la plus étrange existence qu'ait subie aucune femme. »

— C'est vrai, dit encore le fou en réfléchissant de nouveau.

— Et cette existence quelle était-elle? dit Arthur.

— Monsieur, dit tout à coup Napoléon II, il y a une réforme immense à faire dans l'éducation des jeunes filles. Oui, oui, ajouta-t-il avec une espèce de tremblement convulsif, il me semble encore entendre la voix de Laura lorsqu'elle me dit..... ou plutôt lorsqu'elle dit à Paul Destrames, qui est mort :

« Écoute, et toi qui es un homme n'aie pas peur de ce que je vais te raconter. »

XVI

Suite de l'histoire de la Folle.

Toutes les fois que Laura reprenait son récit interrompu, elle attachait sur Paul Destrames ce regard ardent et fauve dont je vous ai parlé, comme si elle eût voulu par avance

chercher en lui l'endroit par où elle pourrait faire pénétrer dans son esprit les étranges idées qu'elle avait à lui révéler.

Ainsi fit-elle encore à ce moment; puis, après un instant de silence, pendant lequel sa respiration devint plus haletante, elle reprit d'une voix vibrante :

— La nature vous a faits les rois de la création, dites-vous, et cependant il n'est pas un homme qui eût résisté ni de cœur, ni d'esprit, ni de corps, aux ardentes et perpétuelles lubricités auxquelles cette femme m'initia, moi enfant, moi qui semblais n'avoir pas assez de toutes mes forces pour les jeux turbulents auxquels je me livrais.

Je ne peux pas, je ne veux pas te montrer cela en détail, Paul; mais imagine-toi qu'à toutes les heures du jour, les regards, les propos, les moindres mouvements de cette femme étaient un appel à des passions effrénées; qu'à toutes les heures de la nuit elle se glissait près de moi... Que t'importe tout cela, Paul? Tu as trop vécu avec nous autres les filles de la rue et de l'orgie, pour ne pas savoir l'histoire de toutes ces dépravations de pensionnat qui ont jeté tant de femmes au vice.

Tu dois me connaître assez, et tu n'as qu'à me regarder encore pour comprendre qu'il ne fallait pas que cette haleine impure soufflât longtemps sur moi pour y allumer des désirs insatiables; mais ce que tu ne sais pas, ce que tu ne peux pas comprendre, ce qui doit te paraître inouï, c'est le désespoir que j'éprouve aujourd'hui de cette enfance flétrie et qui ne m'a pas laissé de jeunesse.

Je n'ai pas vingt-cinq ans, je suis déjà vieille dans les passions de la débauche, je suis arrivée à l'abus de tous les excès sans avoir eu ni dans le cœur ni dans le corps une heure d'amour timide et pudique : si bien que la première fois qu'un homme m'a touchée de ses lèvres, cela n'a été nouveau pour moi que parce que cela ne m'a pas émue.

Tiens, Paul, reprit Laura en se frappant la poitrine de so

poing fermé, je sens bien que je ne portais pas là un de ces amours candides et sereins qui font le bonheur d'une âme calme et aimante ; mais j'aurais trouvé une de ces passions qui animent, qui emportent, qui poussent aux plus hautes destinées, un homme ambitieux et fort ; j'aurais trouvé un dévouement qui n'eût pas seulement sacrifié à son amour toutes les joies qui nous viennent du monde, mais qui lui eût sacrifié la plus violente exigence de sa nature : pour l'amour de l'homme qui m'eût donné sa vie et dont la pensée eût peut-être absorbé toutes les facultés, j'aurais fait comme si j'étais née de glace. Car, vois-tu bien, Paul, le cœur brûle encore plus en moi que les sens, et j'aurais donné à celui que j'aurais aimé plus que la femme qui se donne, je me serais refusée à lui et à tous. —

Paul regardait Laura avec un singulier étonnement ; mais, comme il n'est donné à aucun homme d'admettre aisément des idées qui dérangent l'opinion qu'il s'est faite d'une femme, Paul sourit d'un air d'incrédulité, et Laura reprit aussitôt :

— Tu ne me crois pas, Paul, et cependant le sacrifice qu'il ne m'a pas été donné de faire à celui qui eût été mon maître, je l'ai fait au seul être que j'aie aimé de cette affection qui n'a pas de nom, qui n'est pas de l'amour, qui n'est pas de l'amitié, et qui cependant vit tout entière de la vie de l'être qui l'inspire.

Ce sacrifice, je le fis à Stéphanie. Tu souris encore, Paul, parce que tu vois tout ce que je raconte avec les yeux de la raillerie libertine où tu vis. Comprends-tu que j'étais la proie de mademoiselle Clairambault, que je haïssais et que j'appelais cependant quelquefois, car, à mon tour, j'étais devenue ce qu'elle était ? Comprends-tu qu'au milieu de mes belles compagnes, dont quelques-unes, devenues de grandes dames, n'oseraient pas me regarder en face, j'aie toujours respecté cette enfant faible et maladive, qui m'appartenait,

pour ainsi dire, corps et âme, et cela parce que je l'aimais, elle? —

Laura soupira avec un triste sourire et continua :

— Ne t'étonnes-tu pas que j'aie été la gardienne la plus sévère de l'innocence de cette enfant, moi dépravée qui dépravais les autres? C'est qu'il faut que tu le comprennes enfin, Paul : il y a dans le cœur de tout être vivant un saint amour qui s'attache tôt ou tard à un être privilégié, et cela t'expliquera peut-être un jour pourquoi tant de femmes perdues ont si purement élevé leur fille. Cela doit t'expliquer aussi pourquoi, lorsque Stéphanie a été une femme du monde, une femme mariée, à qui on a pu faire honte de son affection pour moi, à qui on a pu dire tout ce que j'étais, et à qui je l'ai avoué; cela peut t'expliquer, dis-je, pourquoi elle a gardé en moi cette confiance qui lui a fait dire dans un moment d'entraînement, qu'elle me confierait sa fille, bien sûre qu'elle me serait sacrée, comme elle-même me l'a été. —

Laura considéra Paul et sembla examiner l'effet de son récit sur lui... Mais il semblait plus curieux de ce qui lui restait à apprendre que de ce qu'il avait appris. Elle continua donc en disant :

— Mais ce n'est pas pour te dire mon amitié avec madame Stillar, ni pour justifier ma conduite de ce soir, que je te raconte cette histoire; c'est pour t'apprendre comment je me suis vengée de l'homme qui m'a ainsi jetée au vice, car mademoiselle Clairambault n'était que l'agent infâme des projets de M. Nassusse. Enfant malingre et faible, il m'avait reléguée sur une grève brutale, espérant que le froid, le manque de soins, pourraient me tuer et lui rendre cette fortune qu'il n'avait pu m'arracher. Plus tard, il voulut achever l'œuvre de ce lâche assassinat par la dépravation. Il n'y réussit pas, car j'étais née de fer et j'arrivai à l'âge où il n'était pas décent de me laisser dans une pension, moi opu-

lente héritière des Lafère ; j'arrivai, dis-je, à cet âge, maigre, pâle, presque livide, mais forte et formée comme tu me vois : j'avais alors dix-sept ans.

Depuis longtemps Stéphanie avait quitté sa pension; mais elle avait continué à me voir, et tu dois comprendre qu'elle ignora complétement ce que j'étais. Mademoiselle Clairambault et M. de Nassusse seuls eussent pu dire la vérité ; mais ils avaient trop d'intérêt à la taire. Il fallut même un événement bien extraordinaire pour que je l'apprisse, et peut-être n'en eussé-je jamais été informée sans la sale avarice de mon tuteur, qui refusa de payer à la sous-maîtresse le prix de ses ignobles services, parce qu'elle n'avait pas réussi. Mais je dois te dire bien des choses encore avant d'arriver à cette effroyable découverte.

Lorsque mon tuteur me retira de pension, il me donna dans son hôtel un appartement séparé, qui cependant, aux yeux de tout le monde, avait l'air de dépendre parfaitement du sien et se trouver sous sa surveillance. Il avait ses escaliers particuliers, et ouvrait sur le jardin et sur la rue, en même temps qu'on y entrait par les grands appartements qu'il occupait. Cet arrangement me fut présenté comme un accident sans conséquence de la disposition intérieure de la maison, attendu que ces deux portes devaient rester complétement condamnées. En habile homme qu'il était, mon oncle avait compté sur les mauvais conseils qu'on devait me donner et sur ma nature impétueuse pour ouvrir ces deux portes le jour où on m'aurait mis dans la nécessité d'en faire usage.

C'était mademoiselle Clairambault qui était chargée de cette mission. Elle m'avait demandé la permission de venir me voir, et, malgré la répulsion qu'elle m'inspirait, elle avait trop de droits sur moi pour que je pusse la lui refuser. —

Destrames laissa échapper un mouvement d'impatience, et Laura lui dit :

— Je t'ennuie, Paul, et tu cherches sans doute à quoi peut tendre cette confidence; il y a eu cependant une phrase de mon récit que je pensais que tu aurais remarquée...

— Une phrase! lui dit Paul en ricanant; je trouve que tu en as fait beaucoup trop pour me dire ce que je savais de toi...

Laura regarda Paul avec un triste mépris et lui dit :

— En ce cas, je pourrais me dispenser de continuer, car si tu n'as pas compris ce que j'ai eu de sainte affection pour une enfant, tu ne comprendras pas non plus ce que j'ai eu d'implacable vengeance contre un autre enfant.

— Mais c'est un exemple de vengeance que je te demande, lui dit Paul... Laisse là toutes les folies furieuses de ta jeunesse, et dis-moi de qui et comment tu t'es vengée.

— Eh bien donc! dit Laura d'une voix sombre, et ses yeux étincelants de l'horreur du souvenir qu'elle évoquait, tu as raison, il faut en finir, car chaque parole que je prononce m'est amère à la bouche, et je me fais sans doute un mal inutile en remuant toutes ees fanges où je me suis plongée.

— Pas de phrases surtout, dit Paul.

Laura haussa les épaules et repartit :

— Pauvre sot et pauvre fou, qui né riche, beau et avec cette intelligence facile qui donne aux hommes médiocres un semblant de supériorité; pauvre niais, qui as été la dupe de tout le monde, ne viens pas me donner de leçons à moi. Voyons, voyons, ne fronce pas les sourcils : tu ne me tueras pas parce que je te dis la vérité. Je n'ai pas peur de toi.

— Parle donc, lui dit Paul avec impatience.

— Eh bien! reprit Laura, tu dois deviner aisément que mademoiselle Clairambault eut bientôt recommencé dans une nouvelle existence les désordres qu'elle avait jetés dans ma vie passée. On fermait les yeux sur des choses que tout le monde voyait : on voulait le scandale, il arriva. Je fus surprise avec... Mais le nom de celui à qui cette fille me

donna t'importe peu.... Je fus surprise, et mon tuteur me chassa de sa maison. C'est alors que mademoiselle Clairambault, fatiguée de l'horrible mission qu'on lui avait donnée, en demanda le prix. On le lui refusa. Elle eut l'impudence de réclamer les honoraires de ses ignobles services devant les tribunaux.

— Et un pareil procès n'a pas eu un retentissement qui soit arrivé jusqu'à moi?

— C'est que, grâce au pouvoir de la famille de Nassusse, mademoiselle Clairambault fut arrêtée; je ne sais quelle vieille histoire on retrouva sur son compte; mais on la fit condamner à huis-clos.

— Tu es folle, ma fille, on ne condamne personne à huis-clos dans le siècle où nous vivons, dit Destrames d'un ton suffisant.

— Le huis-clos existe aussi bien à notre époque qu'au temps de la féodalité, lorsqu'on a acheté les trois ou quatre journaux qui racontent les faits judiciaires et auxquels les autres se fient pour les raconter à leur tour. Mais tu ne sais donc pas le pouvoir de l'or, toi qui en possèdes tant? On fait parler et on fait taire le monde entier avec de l'argent; seulement le grand art est de savoir s'en servir. Si j'étais le pouvoir, je voudrais avoir tout ce qui a une langue et une plume avec la moitié de ce qu'on dépense à payer des écouteurs aux portes.

— Tu crois donc le monde bien vénal! dit Destrames.

— Tout est à vendre, dit Laura; mais il est difficile d'acheter, et en cela les Nassusse firent merveille; ils étouffèrent cette plainte, et, ce qu'il y eut d'admirable, c'est que ce fut avec ma fortune qu'ils firent cette affaire; mais ils ne purent empêcher que j'en fusse instruite, car mademoiselle Clairambault, furieuse de ce qui lui était arrivé, me raconta la vérité. Alors il se fit un terrible retour en moi, et si tu es capable de profiter du récit que je te fais, c'est le moment

de m'écouter avec attention, car c'est à ce moment que je décidai de ma vie.

— Va toujours, je t'écoute, lui dit Paul.

— Eh bien! reprit Laura, à ce moment, je me demandai si la plus noble vengeance que je pusse tirer des misérables qui m'avait perdue, n'était pas de réformer tout à coup ma vie, de montrer au monde l'exemple d'une austérité inconnue... Tu ris toujours, Paul : tu n'as donc rien de sérieux et d'honnête dans le cœur...! Tu me railles en toi-même, parce que ce n'est pas le parti que j'ai pris et que tu juges que l'autre ne fut qu'une de ces folles pensées qui passent furtivement dans l'esprit... Non, Paul tu te trompes; ce fut un long débat avec moi-même... Ce fut une lutte... Car je demeurai près d'un mois incertaine, un mois entier! et entourée comme je l'étais, sollicitée par ceux qui avaient été les compagnons de ma vie, il me fallait une grande force pour résister si longtemps; et je puis le dire, ce ne fut point à d'autres qu'à moi-même que je cédai. Je me dis, et j'eus raison de me le dire, qu'il y a des choses irréparables dans le monde comme il est fait maintenant. C'est à peine s'il a assez de foi pour croire à la vertu qui n'a jamais failli; comment pourrait-il croire au repentir? Et puis ce siècle qui a la prétention d'avoir tout refait, a laissé par terre tout ce qu'a détruit le siècle précédent.

Laura avait une de ces vives imaginations qui peuvent aborder toutes les questions lorsque le hasard les jette au courant de leurs idées personnelles: aussi, abandonnant encore une fois son récit pour se laisser à la discussion qui s'offrait, elle reprit :

— Au compte des philosophes modernes, l'homme n'a jamais eu qu'un besoin et un droit, c'est d'être libre. Pour ma part, je trouve cela sublime, mais à la condition qu'on définira la liberté autrement que ne le font ces gaillards-là. Pour eux et pour vous tous, les méchants adeptes de cette école

étroite et sotte, la liberté c'est le droit d'écrire de mauvais journaux contre le gouvernement et les prêtres. Etendez-la de deux pouces plus loin, osez aborder les questions d'organisation sociale, les questions de morale, que dis-je, les questions purement littéraires et artistiques, vous trouverez tous ces héritiers du libéralisme plus despotes, plus timides, plus arriérés que les partisans les plus ardents du pouvoir absolu. Et puis, qu'est-ce que cette époque qui se dit en progrès et qui laisse la société sans asile? O faiseurs de moralisation humaine, qui vous croyez bien avancés, vous organisez des maisons de détention plus spacieuses et plus aérées que celles d'autrefois, et vous ne vous occupez pas d'empêcher qu'elles ne soient toujours trop étroites pour le crime qui se multiplie! Pleins de sollicitude pour le vice et sans précautions pour l'innocence, vous n'avez plus ni religion ni famille, et vous vous croyez des législateurs sociaux parce que vous bâtissez des égouts avec la pierre des temples que vous avez démolis!

Paul regarda Laura avec étonnement, et il n'était pas tellement en dehors des idées spéculatives qui agitent notre époque que cette phrase ne l'étonnât; mais il fallait être d'une plus forte trempe qu'il ne l'était pour prendre au sérieux des paroles sorties de la bouche de Laura. Quelle que fût en réalité la valeur de ce qu'elle avait dit, il y a une chose incontestable, c'est que la vérité n'est pas assez puissante par elle-même pour se passer de l'autorité personnelle de celui qui la proclame. Aussi Paul s'empressa-t-il de répondre :

— A quoi diable vas-tu penser, ma pauvre fille, de t'occuper de ces choses-là...

— Pourquoi je m'en suis occupée, Paul? répondit Laura avec le triste et dédaigneux sourire qui lui venait aux lèvres quand elle se trouvait sérieusement émue ; parce qu'au moment où je cherchais un refuge au malheur que je m'étais fait, je n'en trouvai nulle part autour de moi. Oui, crois-

moi, Paul, si à cette heure il eût existé un couvent, si sévère qu'il pût être, où je pusse aller enfermer ma honte, j'y serais allée... Et entends-moi bien quand je te parle d'un couvent : je ne veux pas dire ces maisons prétendues religieuses qui se recrutent parmi les classes infimes et grossières de la société ; mais un couvent noble où pût entrer une fille de bonne maison. Ne ris pas, Paul : ce n'est pas le cilice, ce n'est pas l'abstinence, ce n'est pas la veille et la prière qui rendent les institutions religieuses de notre temps impossibles aux femmes du monde...; c'est l'ordre d'idées et les habitudes de l'esprit qui y règnent. On peut plus qu'on ne croit macérer son corps et se réduire aux aliments les plus grossiers...; mais se rabaisser à la trivialité, à la sottise, à l'ignorance de ces populations de lavandières et de repasseuses, c'est ce que je n'ai pas voulu.

— Cela ne m'étonne pas, dit Paul en riant.

— Tu es toujours le même, reprit Laura avec dégoût, et j'ai peur de prendre une peine inutile en te racontant mon histoire.

— N'y a-t-il pas une vengeance au bout? dit Paul; voilà ce que j'attends.

— Eh bien! cette vengeance, apprends-la donc, dit Laura rapidement, et puisses-tu la comprendre! Mon oncle, M. de Nassusse, n'avait voulu ma perte que pour avoir ma fortune; ma fortune, il ne l'avait désirée que pour la transmettre à son fils Annibal. Il aimait ce fils ; il en était fier... et avait raison. Il était beau, brave, spirituel, charmant; il était généreux et bon.

— Et tu l'as...

— Tais-toi, dit Laura d'un ton sombre : ce que j'ai fait il m'avait donné le droit de le faire... Tu penses, n'est-ce pas, que je l'ai poussé à faire quelque folie éclatante, à commettre quelque crime déshonorant? Oh non!... Il y a un remède pareils malheurs, et d'ailleurs il pouvait m'échapp

jour où j'aurais cru ma victoire assurée! Non, j'ai été plus cruelle dans ma vengeance; cette noble nature, je ne l'ai point égarée, je l'ai abrutie de jour en jour, d'excès en excès, d'orgie en orgie; j'ai tari cette intelligence supérieure, j'ai éteint ce cœur ardent, j'ai usé cette jeunesse toute puissante. Tu as dû remarquer quelquefois dans les avant-scènes des petits théâtres un tout jeune homme, le corps chancelant et la tête agitée d'un mouvement convulsif, les bras pendants, le rire hébété, l'œil mort...

— Oui, et il m'a toujours fait horreur, dit Paul.

— Eh bien! reprit Laura d'un ton farouche, c'est mon œuvre; voilà comme je le ramenai un jour à son père; car je le lui ramenai moi-même après l'avoir emporté dans un voyage en Italie.

— Et il ne t'a pas tuée? s'écria Destrames.

— On n'a pas la lâcheté de faire le mal qu'il m'avait fait, pour avoir, au jour de son châtiment, le courage de tuer celui qui se venge : mais si les méchants étaient braves, le monde ne vivrait pas un demi-siècle. Que ceci te serve de leçon, mais n'oublie pas ce que je te dis : si tu rencontres jamais un homme cruel, sois sûr que c'est un lâche. Ne te laisse point intimider par ses rodomontades; il peut les pousser jusqu'à braver la mort : un lâche qui a un nom se battra en duel, et il a une chance pour être impunément méchant toute sa vie s'il tue son ennemi; et il y a des hommes qui calculent assez bien pour jouer une fois ce jeu-là; mais regarde-le bien en face du danger... il aura peur;... regarde-le mieux s'il succombe, et tu le verras pâlir et pleurer en face de la mort. Non, M. de Nassusse ne me tua point, mais il se vengea à sa façon : il me fit interdire, il me ravit ma fortune, il acheva l'œuvre de ma perte tant qu'il put... Mais cet espoir de vengeance lui échappa; il s'était imaginé que la honte me ferait trembler, mais j'allai au devant de tout ce qu'il pourrait faire contre moi, en affichant les vices avec

une impudeur qui l'épouvanta. Si bien, que ce fut lui qui vint me demander à genoux de cesser le scandale de ma vie. Je ne l'ai point voulu, et il a été forcé de quitter Paris, emportant avec lui l'administration de ma fortune et gardant au fond d'une chambre reculée l'idiot dont il est le père, après avoir épuisé les ressources de toutes les médecines possibles pour ramener cette raison éteinte, pour relever à la dignité de la créature humaine cette brute sale et honteuse. Lui seul le visite, lui seul le sert, lui seul ose l'aborder. C'est un horrible supplice que le sien...

— C'est une ignoble saleté, dit Destrames en se levant. Si c'est à cela que devait aboutir ce récit, tu aurais pu t'en dispenser... Abrutir un enfant, tu appelles cela une vengeance! Je m'attendais à quelque chose de fort, d'éclatant, à quelque chose capable d'exciter l'étonnement de tout Paris... ; mais ce que tu viens de me dire est tout juste une obscénité méchante, voilà tout.

Laura regarda Paul froidement, et lui répondit sans paraître blessée de ses paroles :

— Décidément, tu es bien l'homme vulgaire dans toute la force du terme ; l'homme qui n'a en lui ni pensée, ni courage, ni orgueil. Ta vie est dans les autres; tu as eu tes vices pour eux comme tu auras des qualités pour eux, s'il arrive que tu te corriges... Je te pardonne donc de ne pas m'avoir comprise, moi qui me suis vengée pour moi seule, et par moi seule !

Paul haussa les épaules; et Laura reprit :

— En effet, tu n'as été atteint que dans ta vanité, et c'est probablement sur la vanité des autres que tu chercheras à te venger; et une pareille vengeance demande de l'éclat, de la publicité... Seulement ce que tu as à faire est difficile à inventer. Une série de duels, cela n'a rien de bien nouveau, surtout pour toi, qui n'as pas en ce genre une réputation à te faire.

— Tu as raison, dit Destrames, et cependant elle est inévitable.

— Parbleu! dit Laura, ce serait une chose pour le moins originale que de les refuser; tu as recueilli de la vie que tu as menée le droit de le faire sans que personne t'accuse de lâcheté, et ce serait singulier.

Paul parut écouter cette proposition comme une chose qui ne lui déplaisait pas; mais sa grossière vanité de bravache l'emporta aussitôt, et il repartit:

— Non... je ne refuserais à personne le plaisir de se couper la gorge avec moi.

Il s'arrêta et réfléchit, puis il dit:

— Mais je me poserai de façon à prouver que j'ai les habitudes que je veux.

— Et peut-on savoir ce que tu as inventé à ce sujet? lui dit Laura...

— Je te le dirai demain, répliqua Paul... Quant à présent, je te déclare que le sommeil me gagne, et que je n'ai d'autre envie que d'aller me coucher.

— Va donc, lui dit Laura, satisfaite d'avoir empêché Paul de commettre, sous l'empire de sa colère, l'une de ces folies irréparables dont aucun homme ne se relève. Le récit qu'elle avait fait à Paul n'eût-il atteint que ce but, elle s'en fût applaudie... Elle accompagna Paul jusque dans sa chambre, et se retira ensuite dans la sienne, sans que Destrames lui montrât un de ces désirs qui avaient paru l'emporter durant toute la journée.

XVII

Histoire de la Folle.

Le lendemain, Paul à son lever trouva près de lui une lettre ainsi conçue :

« Paul, tu es le seul homme au monde qui m'aies fait désirer » d'être aimée, car je t'ai aimé. Je t'ai aimé pour ta faiblesse, » pour tes emportements et ta déraison ; mais j'ai voulu te » mieux connaître. J'ai profité de la scène qui s'est passée hier, » pour savoir ce que tu étais au fond ; eh bien, écoute-moi » bien, et agis en conséquence. Rien n'a de racines en toi, pas » même le vice ; tu en as la vanité, mais tu l'as mesuré à ce » dont tu es capable, c'est-à-dire à bien peu de chose. Pour » avoir eu la franchise de te dire ce qui est l'histoire de » mille autres femmes, je t'ai fait peur, et tu me considères » comme un monstre. Et cependant tu as fait plus, Paul, » que moi ; seulement moi j'ai fait, et on t'a fait faire. C'est » pour cela que je veux te donner un conseil d'amie. A moins » que tu ne veuilles te ruiner tout à fait d'argent, d'esprit, » de corps, de considération, réforme-toi ; marie-toi. Tu t'ou- » vriras ainsi l'avenir des médiocrités intelligentes ; si tu le » veux tu deviendras député, peut-être ministre, mais tu ne » seras jamais ni un grand libertin, ni un parfait honnête homme : tu n'es pas de force. Tu ne me reverras plus, à moins que ta funeste vanité ne te pousse à tenter une chose que tu es incapable d'accomplir. Je ne te le dirai pas, ce serait t'inspirer le désir de la faire ; mais je te préviens que si ton mauvais génie te donnait cette pensée, tu me trouverais à ton encontre. Adieu. »

Ce billet fit hausser les épaules à Destrames. En effet, il avait déjà perdu le souvenir des confidences de Laura, en ce sens du moins qu'il n'y attachait pas la moindre importance; d'un autre côté, il n'avait pas oublié le terrible engagement qu'il avait pris vis-à-vis de ses convives de la veille, et il partit pour Paris afin d'accomplir le projet qu'il avait médité.

— Enfin! dit Arthur à ce moment, enfin nous voilà, je suppose, arrivés à l'histoire de mademoiselle Stillar, car jusqu'à présent vous m'avez beaucoup parlé de M. Destrames, surtout de cette horrible fille que vous appelez Laura, et point du tout de cette belle personne qui se promène mélancoliquement dans cette maison.

— Mon petit monsieur, lui dit Napoléon II en toisant Arthur d'un regard superbe, est-ce que vous avez l'habitude de donner des leçons de cette espèce à ceux qui vous prennent sous leur protection?

Le premier mouvement d'Arthur fut pour une réponse analogue à cette impertinente interpellation; mais il eut le bonheur de penser qu'il avait affaire à un fou, et qu'il perdrait son temps à disputer avec lui. Il se contenta en conséquence de répondre :

— Je me garderais bien de vouloir donner des leçons à un homme de votre importance, à un homme dont la protection peut me mener si loin...

Les idées des hommes à tête ardente se déduisent les unes des autres avec une telle rapidité, qu'il leur suffit souvent d'une minute de distraction du sujet qui les occupait, pour qu'ils se trouvent à mille lieues de la pensée sur laquelle vous les avez quittés. Chez les fous, cela doit procéder ainsi; car, quelle que puisse être l'immensité qui sépare l'homme raisonnable de l'insensé, il est difficile de supposer que la machine pensante ne garde pas une marche propre à sa construction. Assurément il y a désordre, parce qu'il y a cer-

tains rouages de la mécanique morale qui manquent ou qui sont altérés; mais le mouvement doit être le même.

Quoi qu'il en soit, et comme nous n'avons aucune envie d'entreprendre ici une discussion métaphysique, nous ne chercherons pas à expliquer comment la pensée de Napoléon II se trouva tout à fait en dehors et de l'histoire qu'il racontait d'abord, et de l'observation qui lui avait été faite, et de ce qu'il avait répondu. La figure de Napoléon II s'attrista tout à coup, et il reprit en serrant la main à Arthur :

— Mon enfant, n'aimez jamais : on souffre trop, et on fait trop souffrir. Clarisse n'est pas la seule qui soit ici folle d'un désespoir amoureux; il y en a une autre plus belle, plus charmante qu'elle...

— L'avons-nous rencontrée?

— Non... non, reprit le fou; celle-là, on ne la voit pas; on la tient enfermée... mais je devinerai bien où elle est...

— Et, reprit Arthur, quel intérêt y prenez-vous donc?

— Mais vous imaginez-vous que je me sois enfermé dans cette maison pour autre chose que pour la découvrir?

Le fou se mit à rire aux éclats : Arthur cherchait sur sa physionomie un peu de cette expression amère et sauvage qui passe pour le caractère du rire des insensés; le fou riait tout bonnement, seulement il riait avec excès.

— De qui riez-vous donc ainsi? lui dit Arthur.

— Moi, répondit-il en regardant tout à coup le marquis d'un air sérieux... je ne suis pas une idée.

Lorsque les auteurs de drames ou de romans mettent en scène des fous, ils choisissent d'ordinaire les fous dévergondés, au visage hâve, à la parole désordonnée, à la physionomie agitée convulsivement.

Il est certain que la première impression que vous produisent de pareils fous est pénible et triste... mais on s'y accoutume vite. D'ailleurs, tous ces symptômes extérieurs

vous avertissent sans cesse de l'absence de la raison ; mais ils ne vous donnent pas ce sentiment de terreur glacée que vous inspirent les insensés dont la personne est calme, la parole tranquille, le visage serein; qui gardent une tenue paisible, qui s'expriment sans contorsions. Si ceux-là gardent également une certaine régularité dans l'ordre de leurs idées, une convenance complète dans leurs expressions, l'homme le mieux averti se laisse aller à les écouter et à leur répondre; il oublie sans s'en apercevoir à quel homme il a affaire; puis lorsque cet homme lui échappe tout à coup, il se trouve pris à l'improviste; il cherche à le ressaisir, et l'interpelle jusqu'à ce que la mémoire lui revienne. Alors il est bien difficile qu'il ne se laisse pas aller à de cruelles réflexions sur cette longue apparence de raison qui l'a trompé! Par cela même qu'elle est restée presque entière, il semble en comprendre mieux toute la fragilité lorsqu'elle manque. C'est à ces moments, c'est en présence de pareils fous que l'homme raisonnable peut douter de lui... En effet, il se sent le maître de ses idées sur toutes choses... comme cet homme l'était tout à l'heure... ne peut-il avoir, comme lui, un moment où la raison l'abandonne aussi? Et si cet homme se trouve avoir dans sa vie une aventure aussi fantastique que celle de notre marquis, si d'un autre côté il sait fort bien qu'il est renfermé comme fou dans une maison de fous, on conçoit qu'il lui prenne des doutes désespérants sur ce qu'il est lui-même.

C'est ce qui arriva à Arthur en voyant ce narrateur si précis d'une histoire si bizarre perdre tout à coup le fil de ses idées, si bien ordonnées tout à l'heure, et il murmura tout à coup :

— Mon Dieu! serais-je donc fou comme ce malheureux?...

— Fou... moi?... dit le Napoléon II en riant? ah! je voudrais l'être... je le voudrais... je voudrais qu'ils m'eussent dit la vérité... je voudrais qu'elle fût morte, car la mort est

toujours un bienfait... Mais comprenez donc, monsieur, que la mort c'est la fin... la fin, entendez-vous... plus rien après...

En disant ces paroles, le fou se mit à pleurer...

— Et plus rien! dit-il tristement; comment, il n'y a plus rien d'elle qui vive! pas un atome de ce que j'ai tant aimé... rien qui, lorsque je me sens seul et désespéré, me plaigne de mon désespoir, et murmure à mon âme cette parole de Dieu : Attendre et espérer... Non... non, elle n'est pas morte... puisque je vis... elle est ici; elle est folle... On ne vit pas sans âme, et je lui avais donné la mienne; je lui avais donné tout, moi... tout... eh bien! si elle était morte, je serais mort... N'est-ce pas que c'est vrai cela, monsieur? n'est-ce pas que puisque je vis elle ne peut pas être morte?...

Comme il parlait ainsi, la belle Clarisse passa près d'eux, et lui cria d'une voix âcre et moqueuse :

— Tu l'as tuée, Sterny, tu l'as tuée... J'étais à son enterrement; je l'ai vue étendue sous son voile blanc, ta belle Lise...

— Ce n'est pas vrai, elle est devenue folle, cria l'insensé; folle comme tu l'es toi-même parce que Destrames t'a trompée...

— Paul ne m'a point trompée, reprit Clarisse avec fureur... On a voulu me persuader qu'il était mort... mais ce n'est pas vrai, et il viendra me chercher; tandis que toi, misérable, tu as tué un ange de la terre...

— Oh! la folle... la folle!... dit Sterny en riant convulsivement.

— Folle, moi! dit Clarisse en s'adressant à Arthur... Écoute, je vais te raconter l'histoire de cet homme.

A cette parole le fou devint pâle, une contraction violente serra sa gorge; il parut prêt à suffoquer. Arthur voulut lui porter secours; mais Clarisse le retint en lui disant :

— Laisse-le, il ne mérite aucune pitié... Écoute-moi, je

vais te dire ce qu'il est; mais suis-moi, car il est sans cesse à écouter tout ce qui se dit, à regarder tout ce qui se fait, dans l'espoir d'apprendre où est la pauvre Lise... Mais elle est morte; il l'a tuée...

Arthur suivit Clarisse dans la grotte, à l'entrée de laquelle il l'avait vue pour la première fois, et voici ce qu'elle lui raconta (1) :

. . . . . .

Le lendemain, à peine Arthur fut-il hors de sa chambre, que Napoléon II vint à lui d'un air empressé et lui dit :

— Pardieu! mon cher, puisque vous êtes curieux d'apprendre des nouvelles de ce marquis de Mun, qui est enfermé ici, je dois vous dire que je suis en mesure de vous en apprendre quelque chose.

— Vraiment! dit le marquis; parlez donc, car je suis bien curieux de savoir ce que vous savez...

— Je ne suis pas encore assez bien informé, dit le Napoléon II, mais dans quelques jours j'aurai tout appris...

— Mais comment pouvez-vous être si bien instruit de tout ce qui se passe ici? lui dit Arthur.

— Est-ce donc pour rien que j'ai un ministre de la police? dit le fou...

Arthur eut honte de l'attention qu'il portait à un pareil interlocuteur, et voulut s'éloigner...

— Où allez-vous donc, sans ma permission? lui dit l'empereur.

— Mais je suis las d'entendre les contes à dormir debout que vous me faites.

— Ah çà, reprit le Napoléon II, est-ce que vous croyez aux calomnies de la folle qui vous a parlé hier?...

(1) Nous avons été obligé de raconter ici cette interruption pour que nos lecteurs sachent comment le marquis apprit l'histoire de Napoléon II. Mais cette histoire formant un tout complétement séparé, nous l'avons renvoyée à la fin de ce volume, ne voulant pas, d'un autre côté, interrompre encore l'histoire de la belle Clarisse.

— Moi! fit Arthur...

— Oh! elle vous a dit que j'étais fou... je vois ça d'ici... et vous l'avez crue... Est-ce que vous êtes aussi niais que le marquis de Mun, à qui la Pimpani et Fouriou ont fait croire des histoires si extravagantes?

Il suffit de ces deux noms pour rappeler toute l'attention d'Arthur.

— Comment! s'écria-t-il, vous connaissez la Pimpani?...

— Non, je suis fou! dit le Napoléon II.

— Mais dites-moi donc l'histoire du marquis de Mun...

— Je ne puis te la conter que lorsque je t'aurai dit celle de cette femme, qui m'appelle fou; et tu verras alors auquel de nous deux il faut croire.

L'espoir d'entendre raconter son histoire calma le marquis, et Napoléon reprit ainsi

XVIII

Suite de l'histoire de la Folle.

— Vous êtes d'un monde à connaître tout ce qu'il y a à Paris de plus élégant; ainsi vous savez qu'il existe des associations qui s'appellent cercles, ou clubs, selon qu'ils sont hantés par des bourgeois ou des gens qui prétendent ne pas l'être.

— Oui, oui, dit Arthur, qui avait pris quelque idée des clubs modernes dans ses conversations avec La Barlière.

— Mais, reprit Napoléon II, à moins d'un hasard extraordinaire, vous ne pouvez pas connaître le club des Mangeurs.

— Le club des Mangeurs! fit Arthur d'un air capable... il me semble que ce doit être quelque association de gourmands...

— Il est certain que vous ne savez pas ce qui en est, dit le Napoléon II; que vous n'y entendez rien. Si vous aviez une idée du club des Mangeurs, vous n'en parleriez pas ainsi.

— Mais il me semble que le nom...

— Et, reprit le Napoléon II, depuis quand est-ce que les noms veulent dire quelque chose? Ce club s'appelle le club des Mangeurs, comme le parti étroit, avare, mesquin et ignorant qui fait de l'opposition s'appelle le parti libéral, comme le cercle carliste du quai Malaquais s'appelle le cercle agricole.

— Mais il me semble, dit Arthur en répétant avec affectation cette tournure de phrase, il me semble que lorsqu'on fonde une association dans un but quelconque, on peut lui donner un nom qui en dise le but?

— A moins qu'on ne veuille lui en donner un qui le déguise. D'ailleurs, le nom de club des Mangeurs a été donné à cette association par le hasard, car l'idée en est venue dans une noble orgie.

A ce mot de noble orgie, Arthur se mit à rire.

— Oui, lui dit Napoléon, c'était une noble orgie; car il y a une manière de boire avec excès qui n'appartient qu'aux gens bien nés. Nous étions quatorze, et Destrames était des nôtres...

— Ah! fit Arthur, vous en étiez.

Le Napoléon II s'arrêta et réfléchit; le fil des idées qu'il suivait en racontant les aventures de Destrames, l'avait ramené à un souvenir personnel de sa véritable vie.

— Oui, dit-il, j'y étais... Pourquoi donc y étais-je?...

Il se frappa le front, et reprit :

— Comment se fait-il que je fusse là?.., Hélas! j'ai été tant de fois dans la nécessité de me cacher, que j'avais pris un

faux nom... Oui, je me rappelle, on m'appelait alors le comte de Sterny.

Si nous avons rapporté ces paroles du fou, c'est qu'elles constituent un fait commun, et cependant très-étrange; c'est l'art avec lequel les fous cherchent à expliquer ce qui, dans leurs paroles, peut être en contradiction avec l'idée dominante qui est leur folie. Le nôtre continua rapidement, comme pour entraîner l'attention d'Arthur vers d'autres idées :

— Nous étions quatorze, qui avions bu de quoi griser soixante clercs de notaire; nous étions assez légèrement avinés pour que la conversation eût été indiscrète. Cependant elle n'avait roulé que sur des femmes qu'on peut nommer sans les compromettre plus qu'elles ne le sont par leurs propres aveux, lorsqu'il arriva qu'un de nous, qui n'avait pas l'habitude de ces sortes de conquêtes, poussé par le dépit de n'avoir aucune folie à raconter, s'oublia jusqu'à dire le nom d'une femme qui l'avait aimé, et qu'il n'eût dû prononcer qu'avec le plus profond respect.

Arthur se mit encore à rire en écoutant cette distinction; le Napoléon II le regarda sévèrement :

— Qu'est-ce donc qui vous prend, mon cher monsieur?

— Mais, lui dit le marquis, je comprends très-bien qu'on ne doit pas nommer certaines femmes; mais je ne comprends pas qu'elles méritent un si profond respect, si elles ont fait comme celles qu'il est permis de nommer.

Le fou secoua doucement la tête, et repartit :

— Il est possible que vous ne compreniez pas cela, vous... mais moi je le sens, il y a des femmes dont les fautes sont pures, dont les faiblesses sont respectables...

Arthur se mit à ricaner, et le fou reprit :

— Mais ne parlons plus de cela, je vous en prie; ce serait une horrible histoire à vous raconter, si je voulais vous la faire comprendre...

Arthur avait assez de l'histoire de Clarisse; il ne voulut pas engager son conteur sur un nouveau terrain, et il lui dit aussitôt :

— Je l'écouterai avec plaisir lorsque vous m'aurez raconté la fin de l'histoire de Clarisse et celle du marquis de Mun...

— Oui, oui, dit Napoléon... Mais où en étais-je donc?..

— A l'indiscrétion d'un des membres du club des Mangeurs.

— C'est vrai, et je me rappelle qu'à ce nom ce fut un cri général d'indignation parmi tous les convives. C'était un garçon résolu, auquel il avait fallu je ne sais quelle lubie pour le faire broncher; il se leva, et nous dit :

— Je viens de faire une lâcheté et une infamie et je m'en accuse... mais le mal sera moins grand si j'ai parlé devant des gens d'honneur.

On haussa les épaules et il reprit :

— Je ne vous dirai pas que je me couperai la gorge avec vous tous, les uns après les autres, si ce nom sort d'ici... ce serait une mesure qui vous ferait parler comme des piesborgnes; mais comme je ne peux pas rester sous le coup de la lâcheté que je viens de faire... je vous demande à genoux votre parole d'honneur de me garder le secret, et je m'engage à me battre contre treize des plus méchants de Paris..., et cela quand vous voudrez, et pour quelque querelle que ce soit. Mais aussi vous vous rendrez solidaires du silence les uns des autres.

La proposition parut si originale, et celui qui la faisait était d'un courage si éprouvé, qu'elle fut accueillie comme une réparation suffisante de sa sottise, et célébrée par une foule de toasts. L'engagement fut pris de part et d'autre, et on se donna rendez-vous pour la semaine suivante, à pareil jour. Ce fut dans cette séance que l'un des mangeurs fit la proposition d'une association où tout serait dit, et où tout resterait comme le secret des associés. La proposition passa; les

confidences furent faites..., et le jour où elles furent achevées, ces quatorze hommes se trouvèrent liés les uns aux autres par des liens de fer. Ce n'étaient pas de malhonnêtes gens, monsieur, et cependant la société est ainsi faite, tout ce qui s'accomplit dans l'ombre est si effroyable, que, par le seul fait de tous ces aveux mutuels, chacun de ces associés tenait l'honneur et la vie des autres dans sa main. On s'aperçut trop tard de cette imprudence, et l'on essaya de réparer autant que possible le mal qui avait été fait. L'existence de chacun fût enchaînée par des liens de fer; il ne pouvait avoir une nouvelle maîtresse, vider une querelle, faire un voyage, sans que tous les autres en fussent informés. Ce qui lui était surtout interdit, sous peine de mort, c'était de se marier sans l'aveu unanime des Mangeurs.

— Bah ! fit Arthur, le mariage vous eût cependant offert un excellent moyen de vengeance, dans le cas où il eût manqué à ses serments.

— Mon bon ami, dit Napoléon, c'est une vengeance à la possibilité de laquelle les maris ne croient jamais. Je ne sais comment cela arrive; mais si j'étais marié, cela m'arriverait probablement comme aux autres, car pas un de mes amis ne l'a manqué, et il y en avait dans le nombre qui valaient mieux que moi. Du moment qu'un homme se marie, Dieu lui envoie la conviction qu'il ne lui sera pas fait ce qu'il a fait aux autres. C'est là ce qui m'a toujours fait considérer le mariage comme une institution d'origine céleste; car si ce n'était que l'homme qui l'eût inventé, il n'aurait pu donner à ceux qui y sont soumis ces grâces d'état qu'il accorde à certaines infirmités.

Arthur considérait attentivement notre fou, qui débitait sa morale de l'air le plus persuadé, lorsque celui-ci se mit à lui rire au nez, en lui disant :

— Vous devez être marié; vous avez trop l'air de me croire pour ne pas l'être...

Puis il reprit :

— La question, du reste, fut agitée longtemps avant qu'on admît la défense et le châtiment, et on n'avait pas eu à s'occuper de son application, car aucun de nous n'avait encore demandé à se marier, lorsque Destrames arriva de sa maison de campagne, et nous fit convoquer pour une affaire pressante. Par hacard, nous étions tous présents, et peu d'entre nous étaient disposés en faveur de Destrames. Après avoir débuté d'une façon assez élégante, il était descendu peu à peu à une existence livrée à des filles et à des escrocs. On l'écouta très-froidement lorsqu'il raconta ce qui s'était passé la veille chez lui. Il s'attendait sans doute à ce que l'on battît des mains lorsqu'il nous apprendrait sa décision de se mesurer avec tous ceux qui se trouvaient dans sa maison, au moment de l'insulte faite à mademoiselle Stillar. Mais on le laissa aller jusqu'au bout sans l'interrompre, et il eut beau prendre son air le plus assuré, il était cruellement troublé, lorsqu'il nous annonça que son projet était de réparer tout à fait l'injure faite à mademoiselle Stillar, en l'épousant. Un éclat de rire universel accueillit cette présomptueuse prétention, et l'on fut sur le point de dire à M. Destrames qu'il était bien le maître de se battre avec qui il voudrait et de se marier avec mademoiselle Stillar, si la famille voulait bien de lui. Quelqu'un même en fit la proposition ; mais un d'entre nous se leva : c'était le baron de Formy, un petit bonhomme haut comme ma botte, joli comme un chérubin, brave comme quatre, doux comme un enfant blond, rose, frais.

— Messieurs, nous dit-il, l'affaire de Destrames est grave, et le sentiment qui le pousse est bon. Probablement il a reconnu aujourd'hui combien il avait eu tort de se lier avec les espèces d'hommes dont il avait fait sa société. Je ne parle pas des femmes, elles sont ce qu'on veut qu'elles soient, et avec d'autres galants que ceux qui les accompagnaient, pas une de ces drôlesses n'eût su dire un mot sur mademoiselle

Stillar. Donc, messieurs, nous ne pouvons pas, lorsque Destrames revient à nous, nous ne pouvons pas l'abandonner en lui laissant la responsabilité entière de cette affaire, sans lui donner un avis ou lui tracer une règle de conduite. Je propose donc qu'il soit décidé qu'il ne se battra qu'avec l'un de ses convives, au choix des autres.

Cela semblait assez raisonnable, et sans trop penser à Destrames, nous prîmes cette décision pour faire plaisir à Formy, que nous aimions tous.

— Je comprends, dit le marquis, que vous puissiez disposer ainsi de la volonté de Paul; mais cela pouvait dépendre également de celle de ses adversaires.

— Vous croyez? reprit le Napoléon II en souriant. Mon cher monsieur, douze hommes bien décidés à faire trouver excellente l'opinion qu'ils ont adoptée, y sont bientôt arrivés. Le soir même, dans quatre ou cinq salons, au foyer de l'Opéra, au Café de Paris, l'aventure de Destrames était racontée par nous tous; on y ajoutait que quelques amis de Paul avaient décidé de la manière dont l'affaire devait se vider. Là-dessus on se récriait sur la sagesse de la décision. L'homme est le plus parfait des moutons de Panurge, surtout à propos des affaires qui ne l'intéressent guère. Ainsi, le lendemain, tout Paris trouvait que Destrames faisait beaucoup d'honneur à ses convives d'en accepter un pour adversaire. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. En effet, la décision relative aux provocations que Destrames pouvait accepter étant prise, Formy passa à la permission que celui-ci demandait de se marier, et déclara s'y opposer formellement On s'attendait à ce que Formy appuyât son opinion par des raisons d'intérêt relatives à la société. D'ailleurs, la première permission à accorder était un précédent que personne ne voulait établir, surtout lorsqu'il s'agissait d'un Destrames. On fut donc sur le point d'interrompre Formy par un assentiment unanime et contre lequel Paul n'eût eu rien à dire, attendu

que, d'après nos réglements, celui qu'on jugeait ne pouvait prendre part à la discussion, lorsque Formy, élevant la voix, s'écria :

— Ne vous empressez pas de m'approuver, attendu que si je propose de refuser cette permission à Destrames, c'est parce que je la demande pour moi.

— Comment, s'écria-t-on de toutes parts, toi aussi tu veux te marier !

— Oui, répondit Formy, et c'est mademoiselle Stillar que je veux épouser.

Un murmure général accueillit cette déclaration : on se récria sur la prétention de Formy, de se servir de l'autorité de la société pour se débarrasser d'un rival, et l'un de nous somma Formy de répondre à ce sujet.

— J'ai fait ma proposition, dit-il, c'est à vous de décider.

— La décision est bien facile, répondit quelqu'un, c'est de le permettre à tous les deux ou de le défendre à tous les deux.

— Ce que je désire, fit Destrames, c'est qu'on nous le permette à tous les deux, mais à une condition, c'est que nous serons vis-à-vis l'un de l'autre comme si nous n'appartenions pas à cette association ; c'est que si, dans notre lutte, il arrive de cette rencontre que l'un de nous deux se croie obligé de demander à l'autre raison de sa conduite, nous ne soyons point obligés à venir vous rendre compte de nos motifs.

On se tourna vers Formy, comme pour lui demander si cet arrangement lui allait. Il se contenta de répondre :

— J'ai fait ma proposition... Je demande qu'il soit défendu à Destrames de se marier.

Cette ténacité, qui se renfermait dans une proposition si singulièrement personnelle, étonna tout le monde. On pressa Formy de s'expliquer plus catégoriquement ; mais il ne sortit pas de la phrase sèche et nette qu'il avait déjà répétée deux fois. Malgré notre amitié pour Formy, et le peu d'in-

térêt que nous avions pour Destrames, nous crûmes devoir accorder à Paul la permission qu'il demandait, et nous allions voter sur ce qu'il fallait défendre ou permettre à Formy, lorsqu'il se leva pâle de colère.

— Vous venez de permettre à cet homme d'épouser mademoiselle Stillar, vous n'avez pas besoin d'aller plus loin : ce que vous décideriez à propos de moi serait inutile. Je n'y obéirai pas. Je ne fais plus partie de votre association. Je vous renie et je vous méprise.

Formy était un garçon d'un si bon esprit et d'une nature si loyale, qu'avant de demander raison d'un pareil propos, nous nous regardâmes tous. Est-il fou? murmura-t-on tout bas. Destrames lui-même se leva et s'écria :

— Un moment! si quelqu'un peut demander raison de sa conduite à Formy, c'est moi... et moi seul... Mais avant tout, je le prie de me répondre, et je suis à ses ordres, quelle que soit sa réponse. J'ai dit toutes les raisons de ma conduite, Formy a-t-il dit toutes les raisons de la sienne? Est-ce de sa seule volonté qu'il est venu s'opposer à ma demande?

Formy pâlit à cette question.

— Répondez, Formy, reprit Paul N'êtes-vous pas ici pour satisfaire à un ordre qui vous a été donné ou à une prière qui vous a été faite?

Formy baissa les yeux et finit par répondre : — Je suis ici parce qu'il me plaît d'y être; et je romps avec vous, parce que, moi dont la vie peut être montrée à tous sans que j'aie à rougir d'un seul acte honteux, je suis descendu jusqu'à me mettre en rivalité avec le dernier des drôles, et que vous avez prononcé en sa faveur; parce que, moi à qui chacun de vous protestait de son estime, vous m'avez préféré un homme qui a fait coucher la dernière des filles perdues dans le lit de sa mère; parce que je vous vois accorder, pour ainsi dire, la vie d'une jeune personne qui est un ange de pudeur et de bonté, et que j'aime avec respect depuis longtemps, à un

malheureux qui ne la connaît que depuis hier, et par les insultes qu'elle a reçues chez lui... parce que ce serait la lâcheté la plus inouïe que d'obéir à une pareille décision. Voilà pourquoi je romps mes liens avec vous.

L'affaire envisagée de ce côté donnait raison à Formy, et moi qui aimais cet enfant, je m'empressai de dire, dans l'espoir d'arranger cette querelle intestine :

— Pourquoi ne pas avoir dit, dès l'abord, ce que tu viens de reprocher à Destrames?

— Et ce qui est faux, dit celui-ci... Je déclare devant Dieu et par ma mère morte, que Formy en a menti.

— Quoi! s'écria celui-ci, pâle de fureur : voudras-tu nous faire rcoire que tu as passé toute une nuit avec Laura dans cotte chambre...

— Avec Laura, dit Destrames; de qui le sais-tu?

— Peu t'importe...

— Et bien! oui, je suis resté toute cette nuit avec Laura; mais je jure que ce dont Formy m'accuse n'est pas vrai.

— Que s'est-il donc passé, lui demanda-t-on de tous cotés?

Ce fut alors que Destrames nous dit à peu près l'histoire bizarre de Laura.....Formy l écoutait en le dévorant des yeux. Dcstrames nous présenta le billet de Laura, et nous fûmes tous de son avis lorsqu'il prétendit que la dernière phrase de ce billet et la menace qu'elle contenait devaient avoir pour objet le dessein de Destrames d'épouser mademoiselle Stillar, dessein qu'il avait sans doute laissé deviner. Cela étant admis, il était fort simple d'admettre que Formy fût l'exécuteur des volontés de cette Laura. On l'interrogea à ce sujet, mais il refusa de répondre et se renferma dans sa résolution de ne pas obéir aux ordres de l'association. Enfin l'un de nous, irrité de ce fol entêtement, lui rappela que c'était engager avec chacun de nous une lutte qui devait finir par la mort.

— Croyez-vous que je l'aie oublié? nous dit-il... Mais j'ac-

cepte, et vous pouvez cependant dormir en repos : je ne veux plus vous appartenir, mais vos secrets mourront avec moi.

Là-dessus il se retira et nous laissa fort embarrassés de ce que nous avions à faire. C'était pour nous un dédale inextricable. En effet, si Formy obéissait à Laura, ce devait être parce qu'il était son amant, et alors comment voulait-il épouser mademoiselle Stillar? Cela se contredisait trop clairement. D'un autre côté, comment avait-il été informé des projets de Destrames, si ce n'était par elle? Indépendamment de tout cela, nous nous trouvions, pour la première fois, en présence d'un des membres de l'association refusant d'obéir... Ce n'était pas le danger d'un duel personnel à chacun de nous qui nous arrêtait. C'était, au contraire, cette espèce d'assassinat inévitable qu'il nous fallait commettre ; car il y avait à parier que l'un de nous tuerait Formy. On n'osa prendre de décision à ce sujet, la question fut remise au surlendemain ; mais il fut décidé que l'un de nous se rendrait près de Laura, pour tâcher de savoir ce qu'on n'avait pu arracher à Formy. Ce fut moi que le sort désigna.

Le Napoléon II se posa à ce moment comme un homme à qui vient d'arriver une de ces idées supérieures qui méritent l'attention la plus profonde.

— Monsieur, reprit-il, lorsque j'ai vu Laura, j'ai compris une grande partie du secret de notre littérature moderne. Laura, la folle Laura, dévergondée, sauvage, lubrique, calme, triviale jusqu'à l'ordure dans ses paroles, et quelquefois la poussant jusqu'à l'éloquence, ne reconnaissant aucune loi, mais maintenue par des instincts généreux, se coiffant de ses vices et en faisant gloire, par opposition au vice craintif et hypocrite des femmes du monde ; Laura, dis-je, me parut la muse inconnue et innommée qui représente le mieux l'esprit de la plupart de nos auteurs.

Je compris en même temps quelle puissante séduction ces

étranges contrastes pouvaient exercer. Vous ne pouvez vous figurer le singulier effet qu'elle produisit sur moi lorsque je la vis pour la première fois. Elle était dans une vaste chambre tendue de satin à raies noires et oranges. Un tapis turc aux vives couleurs contrastait désagréablement avec la tenture. Des meubles d'un luxe inouï, chargés de ciselures et couverts d'étoffes splendides, étaient entassés pêle-mêle dans cette vaste pièce, chacun d'une époque différente, chacun jurant avec les autres pour la forme et les couleurs. On m'avait annoncé chez elle, sans venir s'informer si elle voulait bien me recevoir; de façon que, lorsque j'entrai, je la trouvai couchée sur un fauteuil, les pieds posés, deçà delà, chacun sur une chaise. A côté d'elle, sur un tabouret, un épagneul de la plus grande beauté; sur une petite table, une pipe turque qui venait d'être achevée; un verre de Venise, dans lequel il restait quelques gouttes de madère, qui lui avait été servi dans une burette de Bohême admirablement montée. D'une main elle tenait un long bâton d'ébène à griffe d'ivoire, avec lequel elle se grattait l'épaule, et de l'autre main elle tenait un journal dont elle lisait l'article politique. Elle se leva à mon nom et fit signe qu'on m'avançât un siége.

Malgré ce que Destrames nous avait dit de Laura, ou plutôt à cause de ce qu'il nous avait dit, j'avais assez légèrement accepté la mission qui m'avait été donnée, m'imaginant que Laura était une courtisane un peu plus hardie et un peu plus spirituelle qu une autre, mais avec laquelle je serais assez vite à mon aise et que je ferais parler comme je le voudrais. Toutefois le regard qu'elle attacha sur moi me frappa; en effet, il était grave et plein de hauteur, sans aucun mélange de cette audacieuse impertinence qui est la première force de ces espèces de filles. Cependant je n'étais pas homme à me laisser intimider pour si peu; et pour éviter la phrase inévitable :

« A quel motif dois-je l'honneur de votre visite ? » je m'en-

pressai de commencer l'entretien par la phrase correspondante et également bête :

— Madame, vous êtes sans doute surprise de ma visite?

— J'ai bien entendu, me dit-elle ; vous êtes M. de Sterny?

— Oui, Madame.

Elle me sourit avec une expression de bonne grâce dont je ne puis vous exprimer le charme, et elle me dit :

— C'est tout à fait l'idée que je m'étais faite de vous. Je vous connais beaucoup, reprit-elle en riant : posez donc votre chapeau, nous allons déjeuner ensemble.

Elle sonna avant que j'eusse pu répondre, et dit vivement:

— Apportez une table à deux couverts, et servez.

Je fus dépassé par cette aisance, stupéfait de cette manière, et cependant il n'y avait rien dans toute sa personne qui révélât une envie de profiter de l'occasion pour s'emparer de moi ; il y avait la familiarité que peut avoir une vieille femme pour le fils qu'une vieille amie lui aurait recommandé.

Tout le monde a le savoir-vivre des sots, c'est-à-dire celui qui l'apprend ; celui qui, dans une position donnée, vous enseigne une conduite convenable ; mais il est des cas où il faut savoir improviser la convenance, ce qui est beaucoup plus difficile que d'improviser le plus beau discours. Je me trouvai dans cette obligation, et je réussis assez bien.

— Soit, madame, lui dis-je en m'asseyant près d'elle, car j'ai beaucoup de choses à vous dire.

— Je m'en doute ; et comme je ne me soucie pas plus que vous de jouer à visage découvert une scène de bal masqué, je pense que vous venez pour me parler de l'affaire de Léon Formy.

— C'est vrai, lui dis-je en prenant malgré moi un air sérieux, car je ne pus m'empêcher de penser que Léon avait dû parler de notre association à Laura, et qu'il avait ainsi encouru la chance d'un combat à mort avec chacun d'entre

nous. C'est vrai ; mais quelle raison avez-vous de croire que je suis venu pour vous en parler ?

Laura parut très-étonnée du sérieux avec lequel je la regardais, et sans transition elle sauta à pieds joints dans ma pensée et me dit :

C'est donc une chose réelle que la société des Mangeurs ? ce n'est pas une plaisanterie pour épouvanter Formy?

Avouer que Formy avait dit vrai, c'était confirmer son indiscrétion, sans savoir jusqu'où elle pouvait aller ; c'était, par conséquent, faire moi-même la faute qu'il avait commise. Je me trouvai tout à fait embarrassé et je cherchais une réponse évasive, que Laura avait déjà repris d'un ton alarmé :

— C'est vrai, il n'y a plus de doute, cette sotte institution existe ; vous en êtes, ainsi que Paul Destrames.

Elle s'arrêta tout à coup, et me prit la main.

— Vous êtes homme d'honneur, je vous comprends ; mais enfin, supposez que je n'aie pas voulu vous recevoir, que je n'aie rien dit, vous n'auriez rien à répéter à vos amis, vous n'auriez rien à décider contre Formy....

Mais je ne puis pas faire que je n'aie entendu ce que vous avez dit, et je puis pas mentir en disant que vous ne m'avez rien appris.

Je venais précisément de faire ce que j'avais voulu éviter une seconde auparavant : Laura était si sincèrement alarmée qu'elle ne s'en aperçut pas.

— Allons donc, me dit-elle, vous êtes un homme trop grave et trop sérieux pour vous croire lié par des serments faits dans l'ivresse.... Vous vous mettrez du parti de Formy.

Je m'étais aperçu, pour ma part, de la bêtise que j'avais laissé échapper ; et comprenant que si je laissais l'entretien prendre cette allure, j'en aurais bientôt plus dit que Formy lui-même, je coupai court à toutes ces questions en disant à Laura :

— Nous parlerons de cela tout à l'heure; mais il faut que vous me disiez complétement quelles relations il y a entre vous et Formy et entre Formy et mademoiselle Stillar.

Formy est amoureux de mademoiselle Stillar, et je l'ai averti qu'il pourrait bien passer par la tête de Paul Destrames de l'épouser.

— Voilà tout? lui dis-je.

— Dans quel but venez-vous me demander mon secret? reprit-elle.

Je réfléchis, et à mon tour lui prenant la main, je lui dis:

— Quel que soit le danger qui le menace, je suis du parti de Formy et je veux le sauver.

Je vous crois, me dit-elle, et je veux tout vous dire. Formy a été mon amant.... un caprice de jeune tête. Il est si bon, si naïf, si amoureux, que je n'ai pas voulu le refuser.... Il s'imagine qu'il m'a quittée.... Je m'en suis débarrassée en un mois.... Je lui ai fait peur; mais il m'a gardée pour son amie, et un hasard a fait que cette amitié est devenue entre nous une obligation qui le fait obéir à tout ce que je puis vouloir. Eh bien! oui, je lui ai demandé, pour prix de ce que j'ai fait, d'empêcher à tout prix le mariage de mademoiselle Stillar.

— Mais, lui dis-je, il ne la connaît donc pas, ou du moins il n'en est pas amoureux?

— Il la connaît et il la trouve fort à son gré; mais vous connaissez le peu de fortune du baron et l'immense richesse de mademoiselle Stillar. Formy n'avait aucun espoir de l'obtenir, et il se distrayait de son amour par beaucoup d'aventures parmi lesquelles j'ai compté. Il en est résulté que lorsque je lui ai parlé du projet probable de Paul, il en a pris légèrement son parti. Mais lorsqu'au dépit que lui causait le projet de Paul, j'ai ajouté l'espérance de le faire arriver, Formy a pris l'affaire à cœur, et c'est alors qu'il m'a dit: « Par Dieu, il serait plaisant que ce fût pour cela qu'il eût

convoqué une séance des Mangeurs! » J'ai voulu savoir ce que cela signifiait.

Laura s'interrompit et se mit à marcher rapidement dans la chambre en me disant :

— Tenez, il y a des heures où je ne vaux pas la dernière des caillettes bavardes et curieuses que je méprise souverainement : j'ai voulu savoir ce que c'était que la société des Mangeurs. Quelle sotte fantaisie, d'abord, et ensuite quelle méchante rage j'ai poussée ! Je n'aurais employé, pour satisfaire ce caprice, que toutes les grimaces avec lesquelles on trompe les plus fins ; je ne me serais même servie, pour le faire obéir, que de l'empire que me donnait sur lui la promesse que je lui avais faite de lui faire épouser mademoiselle Stillar, que je n'eusse pas été indigne comme je l'ai été. Je ne puis vous dire quelle envie obstinée m'a prise de savoir ce secret qu'il me cachait avec obstination. Mais je l'ai menacé du secret que je possède et il m'a obéi, le pauvre garçon ! Il a généreusement joué sa vie pour me faire taire... J'ai été bête et méchante... Et voyez, ajouta Laura, comme la nature humaine est mauvaise : par cela même que j'avais mal fait en lui arrachant son secret, j'ai voulu diminuer la portée de la confidence pour diminuer la portée de ma mauvaise action ; je me suis moquée de cette prétendue association de francs-juges... Et je me suis si bien persuadé que tout cela n'était qu'une plaisanterie, que je vous en ai parlé sans y attacher une importance bien grande.

Laura s'arrêta encore une fois, et, se plaçant devant moi, elle me dit :

— Mais, vous ne me répondez pas : il y a donc quelque chose de vrai dans tout cela ?

Je ne voulais en aucune façon répondre à ce que Laura me demandait ; je me contentai de lui dire :

— Pouvez-vous me dire le secret grave par lequel vous avez pu faire parler Formy ?

— Puisqu'il a risqué sa vie pour me le faire garder, il doit m'être defendu de vous le dire, me répondit Laura.

— M'avez-vous compris? lui dis-je. J'aime Formy, je veux le sauver; mais il faut que je sache s'il le mérite.

Laura réfléchit et se mit à rire.

— Non, non, dit-elle, il n'est pas possible qu'il se trouve dans notre siècle quatorze ou quinze fous capables de former une société comme celle-là.... Vous voulez vous moquer de moi.

Je connais fort peu cette fille, et l'embarras dans lequel je m'étais mis croissait à chaque instant. En effet, nous causions déjà comme si j'avais avoué l'existence de la société, puisqu'elle disait que je me moquais d'elle de vouloir lui faire croire à son existence. Je pris un grand parti, et me levai en lui disant :

— Vous avez raison, tout cela est une plaisanterie, et il est inutile de vous occuper plus longtemps de cette sottise.

J'allais me retirer, lorsque Laura, dont l'esprit procédait par sauts et par bonds, m'arrêta, en me disant d'un ton sérieux :

— C'est une plaisanterie, je veux bien le croire; mais souvenez-vous bien de ce que je vous dis : s'il arrive mal à Formy, il sera cruellement vengé!

— Pensez-vous qu'une menace puisse épouvanter ceux qui voudraient le punir, s'ils le jugeaient convenable?

Laura reprit, en me regardant avec un sourire charmant :

— Pourquoi me parlez-vous avec ces phrases toutes faites qui n'ont pas le moindre sens? Vous savez bien qu'une menace, lorsqu'elle est faite sérieusement, peut arrêter de très-mauvais projets, surtout lorsqu'elle est faite par une femme comme moi.

— Vous savez aussi qu'une menace, lui dis-je, peut pousser au mal devant lequel on eût peut-être reculé.

— Vous n'en êtes pas là, je suppose, me dit Laura ; car c'est le fait d'un esprit étroit, et presque toujours d'un caractère timide.

— Comment ! vous supposez que je serais assez faible pour avoir peur d'une menace?

— Et, reprit Laura en m'interrompant, je vous crois assez fort pour ne pas la braver. Oui, mon cher, dit-elle en s'appuyant sur mon bras, il est fort ennuyeux pour un homme comme vous de croire qu'une mauvaise drôlesse comme moi lui en veut et est bien décidée à lui faire du mal. Mais si nous voulions, nous autres filles perdues, ajouta-t-elle avec un accent cruel, nous vous ferions tous trembler. Allez donc faire la cour à une femme du monde, et huit jours après nous aurons lancé vingt anecdotes à la perdre et à vous déchirer le cœur ; nous l'insulterons à votre bras, dans sa loge au théâtre, au bois dans sa voiture ; car il suffit pour cela d'un regard et d'un mot dont vous ne pourrez pas nous demander compte. Que me feriez-vous, mon bon ami, si demain, à la sortie des Italiens, je disais tout haut, sous le péristyle, quand vous passerez avec madame de.....

« Tenez, voilà Sterny avec sa maîtresse !... »

— Qu'allez-vous dire ?

— Allons, reprit-elle, voilà que vous pâlissez et que vous me regardez d'un air furieux... Eh bien, vous voyez donc que je suis bien plus redoutable que l'homme que vous pouvez souffleter et tuer.

— Mais, lui dis-je, vous devez avoir près de vous quelqu'un à qui on pourrait demander compte ?

— Et si j'étais de ces femmes qui n'aiment rien, qui sacrifieraient leur amant à leur vengeance ?

Je voulus sortir de cette interminable discussion, et je dis à Laura :

— Je vois que vous avez assez d'esprit pour réparer une

parole maladroite; mais vous devez comprendre que j'agirai absolument comme si je n'avais pas entendu la menace que vous venez de me faire.

— Non, repartit Laura, vous n'agirez pas comme si je ne savais rien. Vous n'oserez plus; car, demain, je puis nommer tout haut tous ceux qui pourraient chercher querelle à Formy, et vous hésiteriez, Messieurs, à commencer cette série de duels qui seraient alors considérés comme un assassinat.

Je voulus interrompre Laura: elle reprit, avec emportement:

— C'est par une mauvaise action que j'ai forcé Formy à parler, et je ne reculerai devant aucune infamie pour le sauver ou le venger.

Cette fille me semblait si bizarre, que je l'écoutais avec une sorte de plaisir... Elle me regarda encore, et, comme si la même pensée ne pouvait lui rester une minute dans la tête, elle me montra un siége, se plaça en face de moi, me prit les deux mains et me dit:

— Me trouvez-vous belle?

La question était si inattendue et si directe, que je ne pus m'empêcher de rire. Laura vit mon hésitation, et reprit avec vivacité:

— Allons donc, soyez franc; ne pouvez-vous me dire la vérité?

— Ma foi, lui répondis-je en riant, laissez-moi vous regarder un peu.

— Voyez, me dit-elle en se jetant au fond de son fauteuil, et en se croisant les bras.

On ne saurait dire que cette femme fût belle; mais l'éclat cuivré de ses yeux, son front élevé, ses épais sourcils, ses lèvres mobiles et fulminantes, l'émail azuré de ses dents, le tour hardi de son visage, tout cela... Mais pourquoi vouloir expliquer ce qui est indéfinissable? Cette femme n'était pas belle; elle était bien plus que belle: elle charmait comme

la panthère charme sa proie qui frémit sous son regard dès qu'elle l'a subi. Je l'avoue, je fermai les yeux pour échapper aux rayons fauves de cette ardente prunelle, et je dis à Laura :

— Vous deviez bien être la femme dont nous a parlé Paul Destrames !

— Le lâche ! me dit-elle, vous a-t-il donc raconté ce que je lui ai confié ?

Je le lui assurai, et je me trouvais presque heureux que l'attention de Laura se fût portée sur une autre pensée que celle qui l'avait fait m'interroger sur sa beauté. Mais après avoir laissé échapper un sourire de mépris, elle me dit :

— Eh bien, me trouvez-vous belle ?

— Je comprends aisément qu'on vous aime, lui dis-je en m'inclinant.

— Il paraît décidé que vous ne voulez pas être franc avec moi. Vous me trouvez laide. N'en parlons plus.

— Vous m'avez mal compris, m'écriai-je.

— Qu'importe, après tout ? dit-elle en m'interrompant, quoique j'eusse été charmée de vous plaire.

— A moi ? lui dis-je.

— A vous, reprit-elle... oui, à vous, parce que je vous sais un homme d'un goût fort indépendant... Parbleu, je sais bien que je ne suis pas belle à la maniere dont on enseigne la beauté dans les écoles académiques... Mais enfin, il y a des hommes pour qui je suis belle, car ils m'aiment.

— Il me semble que je vous ai dit que cela me paraissait facile

— Est-ce ainsi que vous l'entendiez ?... En ce cas, c'est moi qui ai été une sotte.

Elle se mit à me rire au nez, et reprit :

— Et seriez-vous de ceux qui m'aimeraient ?

Cette fois je regardai bien Laura en face et avec attention. Sa physionomie était tout autre ; il y avait un calme, une

force, une dignité singulière... Je ne sais quelle inspiration soudaine m'emporta. Je lui tendis la main, et je lui répondis :

— Oui, je vous aimerais comme une amie.

— Merci, me dit-elle en m'embrassant sur le front...

Elle s'assit sur mes genoux, et une larme vint à ses yeux.

— Pourquoi pleurez-vous, Laura? Lui dis-je.

— Parce que je suis malheureuse... parce que vous ne pouvez pas m'aimer autrement.

Je me tus; elle appuya sa main sur mon front et plongea, pour ainsi dire, son regard dans mes yeux.

— Vous m'aimerez, n'est-ce pas? me dit-elle; et si l'on vous dit jamais : « Laura a fait une infamie! » vous direz : Ce n'est pas vrai. Oh! reprit-elle, avec un triste sourire, vous me comprenez, je l'espère?... Tant qu'on dira : « Laura a un amant, dix amants, Laura s'est vendue, Laura s'est donnée, Laura... » que sais-je, mon Dieu!... laissez dire... ce sera peut-être vrai. Mais si l'on dit : « Laura a menti, Laura a calomnié, Laura a abusé de son empire pour faire commettre une méchante action, » dites que ce n'est pas vrai.

Je vous le dis, cette femme avait un charme inouï; elle dominait ceux dont elle voulait s'emparer, par quelque endroit qu'elle les attaquât. Séduit par cette étrange franchise, je lui répondis :

— Je vous le jure, et je suis assuré que vous ne me ferez pas mentir.

— A la bonne heure! C'est bien, me dit-elle. Vous êtes beau et vous êtes bon. Vous seriez heureux si vous n'aviez pas peur de votre cœur...

— Qu'entendez-vous par là? lui dis-je.

— Ah! mon enfant, reprit Laura en quittant mes genoux et en se rejetant dans son fauteuil, nous vivons dans un monde qui est le plus détestable que je sache. De tous ceux que j'y vois vous êtes le plus indépendant, peut-être par vo-

tre fortune, votre nom et votre caractère; et cependant, vous n'auriez pas le courage de vos passions.

— Qu'entendez-vous par là?

— Vous n'oseriez pas être amoureux de moi ou d'une petite fille de la rue Saint-Denis.

Ce rapprochement me fit rire.

— Réfléchissez, reprit-elle, et dites vrai... Je suppose qu'une folle passion vous prît pour Laura, la dévergondée, la folle, la fille qu'on montre du doigt, ou vous fuiriez pour m'échapper, ou vous vous cacheriez bien soigneusement. Non, non, dussiez-vous en souffrir jusqu'à la mort, vous ne ravaleriez pas l'homme élégant des plus élégants salons, celui qui est l'objet des attentions des plus belles et des plus gracieuses nobles dames de Paris, à être l'amant de celle qui a appartenu à qui l'a voulue. Je vous le dis, Sterny, vous pourriez dire : « J'ai voulu une fois de cette fille, » comme il pourrait vous prendre fantaisie d'un animal curieux; mais si vous m'aimiez, vous en deviendriez fou de honte.

Laura avait pénétré trop juste dans mes sentiments pour ne pas m'embarrasser beaucoup, et je lui dis :

— Vous vous moquez, Laura... C'est vous ravaler trop bas.

— Sterny, reprit-elle vivement, voilà cependant le beau côté de votre caractère. C'est par là que de tous les jeunes gens que vous voyez, vous êtes le plus considéré. Mais voici le revers de la médaille.

— Vraiment!

— Oui. Si vous rencontriez une jeune enfant bien timide, bien modeste, bien pure, mais cachée dans quelque arrière-boutique d'un père ridicule; quand vous reconnaîtriez en elle le principe de toutes les bonnes vertus (et je dis bonnes vertus, car à mon sens il y en a de bien mauvaises); quand vous reconnaîtriez en elle la finesse de l'esprit, la délicatesse du cœur, la virginité de l'âme; si tout cela manquait de

cette grâce supérieure digne de votre air; si vous craigniez d'entendre demander d'où sort cette inconnue; si, enfin, elle devait trembler, rougir, balbutier, s'embarrasser et vous embarrasser le jour où, pour la première fois, vous la feriez entrer dans un salon de grands noms, votre bonheur, votre avenir, votre amour fût-il en elle, vous n'oseriez peut-être pas l'avouer hautement et en être fier.

— Pour cela, lui dis-je, vous vous trompez.

- Je le souhaite, me dit-elle; c'est pour cela que je vous disais: N'ayez pas peur de votre cœur; il vaut mieux que votre esprit, ou plutôt que l'esprit que vous vous êtes fait.

— Mais, savez-vous, lui dis-je, que vous êtes une femme adorable, et que, malgré ce que vous dites, je pourrais fort bien devenir amoureux de vous.

— Non, dit-elle, vous êtes trop sérieux pour m'aimer; d'ailleurs, je ne voudrais pas.

— Cependant, lui dis-je, il est difficile de vous avoir connue sans désirer....

— Oh! me dit-elle en me faisant une moue charmante, vous gâtez votre bon mouvement de tout à l'heure. Me désirer pour une semaine, pour un jour, pour une heure, peut-être; ce n'est pas bien. Est-ce une femme de plus que vous voulez? Il y en a mille qui valent mieux que moi et dont vous pourrez plus aisément tirer vanité.

— Mais, repris-je, emporté par le charme extrême de cette femme, si ce désir était, si puissant, si vrai....

Elle sourit et me dit en riant:

— Ah mon Dieu! je vous dirais oui, si j'en croyais un mot, et surtout si vous me dites la même chose quand nous aurons causé raison une heure ensemble. Avez-vous une heure à me donner?

— Toute la journée!

— Déjeunons, reprit-elle. Nous nous servirons, ou plutôt je vous servirai. Mais, revenons....

Nous nous assîmes en face l'un de l'autre, et elle renvoya les domestiques qui avaient apporté la table.

— Revenons à l'affaire de Formy, me dit-elle.... Soyez franc, dites-moi ce qui s'est passé.... Mon Dieu, je sais bien que me parler de votre horrible club c'est faire le crime qu'a fait Formy; mais, entre nous, vous devez trouver ces liens insupportables, et puisque déjà ils sont prêts à se briser, aidez-y un peu et tout cela n'aura été qu'un jeu que vous oublierez tous.

— Eh bien, Laura, supposez que cette association existe, supposez que le serment de punir, de punir de mort quiconque révélerait son existence, soit pris au sérieux, ne fût-ce que par la difficulté de se dire en face les uns des autres: « A la première occasion où nos engagements menacent de devenir graves et peuvent offrir quelque danger, voulez-vous que ce n'ait été qu'une sotte plaisanterie? » Supposez, dis-je, que les autres, comme moi, reculent devant l'idée d'une si ridicule issue à une si solennelle entreprise, et cela précisément parce que cette issue serait amenée par la décision menaçante de l'un d'entre nous.... Raisonnez, enfin, comme si tout cela était vrai, et dites-moi comment je puis tirer Formy de ce mauvais pas.

— Mais, d'abord, me dit-elle, qu'êtes-vous venu faire ici?

— Supposez, repris-je encore, que j'y sois venu comme l'envoyé de l'association, pour tâcher de découvrir ce que Formy a pu vous dire.

— C'est un fort vilain métier que vous auriez fait là.

Elle avait raison, et je ne pus m'empêcher de rougir. Elle reprit :

— Continuez vos suppositions, et peut-être trouverai-je un moyen de vous tirer tous d'embarras. Voyons, répondez-moi, dans quel esprit êtes-vous venu ici?

Je la regardai sans la comprendre.

— Comment vous êtes-vous imaginé que vous me feriez parler?

Je me trouvai fort embarrassé de répondre.

— Vous ne pouvez pas me le dire, dit-elle en fronçant le sourcil.

— Cela vous importe peu.

— C'est là toute la question.

J'hésitai encore.... Laura sourit amèrement, son œil sembla me dévorer.... On eût dit que cette femme avait la faculté que l'on attribue aux somnambules de voir à travers tous les obstacles; elle se leva, mit la main dans la poche de côté de mon habit et y prit vivement mon portefeuille.

— Voyons, dit-elle en essayant de donner à sa voix un accent railleur, voyons à combien vous m'aviez estimée?

Elle tira trois billets de banque du portefeuille. Elle devint pâle, et une expression de désespoir et de honte parut sur son visage. Elle sonna, un domestique parut.

— Voilà pour vous, lui dit-elle.

Le domestique les prit sans paraître étonné, et sortit.

— Je vous appartiens, me dit Laura d'un ton amer.... C'était sans doute le prix fixé?... Je ne veux pas vous voler.

— Et si ce n'était pas cela?

— C'était cela, me dit-elle en me confondant de son regard.

— C'est possible, lui répondis-je en essayant de me dégager de cette influence qui me pesait. Mais il est possible aussi, ajoutai-je, que le prix me paraisse maintenant,...

— Trop élevé, me dit-elle en me foudroyant de ses regards.

Elle s'élança à son secrétaire, l'ouvrit, et me jeta trois billets.

— Merci, lui dis-je en sonnant:

Le domestique reparut.

— Tenez, lui dis-je, voilà pour vous.

Il prit les seconds mille écus avec un flegme admirable et sortit. J'étais furieux, Laura se mit à rire aux éclats.

— Savez-vous, me dit-elle, que nous sommes deux niais stupides?... Voilà un drôle qui vient de recevoir en deux minutes de quoi faire vivre deux familles entières pendant un an, et cela parce que je suis fâchée et vous aussi..... Avouez que la vanité est une aussi sotte conseillère que la colère.

Je ne suis pas de ceux dont les sentiments se revirent avec une telle facilité. Laura s'aperçut que ma mauvaise humeur tenait encore.

— Monsieur, me dit-elle avec une moue toute triste, je suis bien fâchée de vous avoir blessé... Mais enfin, reprit-elle en riant doucement, il me semble que je paie les pots cassés aussi cher que vous?... Et d'ailleurs, fit-elle en se penchant vers moi, s'il le faut, le marché tient, je suis à toi quand tu voudras... et...

Elle se prit à rire comme une folle.

Et c'est moi qui, en définitive, reprit-elle enfin, c'est moi qui aurai payé six mille francs à mon domestique le plaisir de vous avoir.... Pardieu, c'est joli!... C'est... Ah! fit-elle en s'interrompant tout à coup : vous êtes encore soucieux?.....

Elle prit un air sérieux, et son regard se porta sur son secrétaire.

— Vous allez me dire une horrible impertinence! m'écriai-je.

— Soyez donc raisonnable.

— Eh bien, soit, lui dis-je : continuez ce que vous aviez à me dire.

— Eh bien donc! reprit-elle en haussant les épaules, vous êtes venu ici en vous disant : « Laura est une fille qu'on achète plus cher qu'une autre... » quoique vous m'ayez estimée bien peu.

— Qui sait? lui dis-je avec une fatuïté si exagérée qu'elle

la comprit, peut-être vous aurais-je donné le portefeuille.

— Qu'a-t-il donc de si précieux?

— Il y a mon portrait.

— Je le garde, s'écria-t-elle.... Vous me le donnez, n'est-ce pas? reprit-elle du ton câlin d'un enfant.... Il faut bien me dédommager.

— Tout ce que vous voudrez.

— En ce cas, me dit-elle, finissons-en.... Vous serez venu chez moi, vous aurez réussi ou non, comme vous l'entendrez; réussi à tout.... excepté à me faire parler.

— Nous ne nous comprenons pas, mon enfant, lui dis-je. Voici ce qui s'est passé.

Et, entraîné par les façons étranges de cette femme, je lui racontai tout ce qui s'était passé dans la séance du club. Elle m'écoutait avec attention. Lorsque j'eus fini, elle resta un moment silencieuse, puis elle me dit :

— Je ne vous demande qu'une chose. C'est la faveur d'amener vos confrères du club à ne décider l'affaire de Formy que dans huit jours.

— Je crois que c'est une chose facile à obtenir, lui dis-je; mais quel est votre projet?

— Revenez déjeuner ici dans huit jours, me dit-elle, et vous verrez ce que peut une femme qui veut.

— Je ne doute pas de votre pouvoir, lui répondis-je; mais aux regards souriants qui éclatent dans vos yeux, je prévois....

— Oh! me dit-elle, ne me dites rien, ne devancez rien, vous tueriez tout le plaisir que je puis avoir à faire ce coup de maître.

— Comme il vous plaira, lui dis-je; je ne prévois rien, et je vous jure de jouer la surprise.

— A propos, me dit-elle en me tendant mon portefeuille, j'aime à obtenir ce que je désire, mais je ne voudrais pas garder ce que vous pourriez regretter de m'avoir donné.

— Pourquoi pensez-vous que je puisse le regretter ?

— Bah ! me dit-elle en riant, si je vous mettais dans ma collection, peut-être en seriez-vous furieux ?

— Votre collection ?

— Oui... Ce n'est pas nous autres femmes qui, d'ordinaire, faisons de pareilles choses..... mais je m'en suis fait le droit.

— Mais je ne vois pas à quel titre je pourrais y entrer ?... Car enfin...

Laura se mit à rire, et me dit :

— C'est un titre que je vous donnerai quand je voudrai.

— Qui sait ? lui dis-je d'un air fat...

— Si je m'en vantais, je ferais ce que vous faites tous, messieurs.

Cette femme avait les idées les plus folles et s'y abandonnait tout à coup avec une vivacité extrême.

— Ah ! s'écria-t-elle, si quelque vieille femme bien laide avait de l'esprit, elle se donnerait la joie de venger les jeunes et belles femmes de vos infâmes fatuités. Quant à moi, je vous le jure, lorsque je serai tout à fait laide et décrépite, je m'amuserai à me donner les plus beaux jeunes gens. Il sera fort singulier de vous forcer à vous défendre des prétentions des femmes. Je garde votre portrait, je me vanterai de vous et je serai curieuse de voir la mine que vous ferez.

Je la quittai sur cette folle idée, ne supposant pas qu'elle pût y donner la moindre suite, et j'attendis l'effet de sa promesse.

Comme nous en étions convenus, je demandai huit jours à mes associés pour me permettre de leur donner les renseignements qu'ils m'avaient demandés, et je remarquai que ce délai me fut accordé, par la plupart de mes collègues, avec des sourires railleurs, et qui, selon moi, s'adressaient sans doute à la confiance avec laquelle j'avais accepté la mission dont on m'avait chargé et à laquelle je n'avais pas réussi.

A cette époque j'étais occupé d'intérêts assez vifs, de façon que, rassuré sur le sort de Formy pendant les huit jours de délai que j'avais obtenus, j'attendis, pour m'occuper davantage de cette affaire, le déjeuner auquel j'étais convié. Il me fut d'ailleurs rappelé par un billet signé Laura.

XIX

Treize à table.

Le Napoléon II suspendit son récit, et regardant Arthur en face, il lui dit :

— Faites-moi le plaisir, monsieur, de bien remarquer la portée de la confidence que je vais vous faire.

— Bah !...

— Oui, monsieur, ceci est une chose énorme et qui peut vous être une immense leçon, si vous en profitez.

— C'est ce que j'essaierai de faire, dit le marquis en souriant sottement.

— Oui, oui, dit le fou, ce fut une scène extraordinaire, quelque chose d'inouï, qui fut presque aussi effrayant pour nous que cette sublime scène de Lucrèce Borgia, de Victor Hugo, où on jette à la face de la bâtarde papale tous ses horribles crimes; seulement ce n'était pas une bande d'hommes accablant une femme de reproches et de mépris; c'était une femme frappant une foule d'hommes au visage.

— Je vous écoute, dit Arthur, qui hâtait de tous ses efforts la fin de ce récit pour arriver à sa propre histoire.

— Lorsque j'arrivai, reprit le narrateur, on m'introduisit dans un salon où on me laissa seul. Laura vint m'y trouver ;

elle était singulièrement vêtue, elle portait une robe noire toute garnie de feuillages verts ; sa coiffure se composait de feuilles de lierre en velours parsemées de diamants, ses bras étaient nus, et dans un de ses brusques mouvements, je vis qu'elle avait aussi les pieds nus, elle avait un air d'exaltation sérieuse.

— Sterny, me dit-elle vivement, j'ai fait une tentative bien audacieuse ; aujourd'hui je vais en savoir le résultat. Je n'ai qu'un mot à vous dire : Je vous ai trouvé bon et aimable pour moi, ne craignez rien, la lave s'arrêtera à vous.

— — Quelle scène ? lui dis-je.

— Vous allez voir, me dit-elle : on va sonner tout à l'heure, ouvrez cette porte, et entrez.

— Mais, lui dis-je, ne pouvez-vous me dire ce qui va arriver ? Puis-je vous aider ?

— Ne me demandez rien, il me faut toute ma force pour exécuter ce qu'il me reste à faire.

Un léger bruit se fit entendre et elle s'enfuit rapidement.

Un moment après, on vint m'avertir que le déjeuner était servi. Je passai dans une immense salle à manger, toute tendue de drap vert orné de lauriers d'or. Elle était éclairée d'une multitude de bougies ; mais malgré leur éclat, la salle me parut sombre, et je ne pus distinguer d'abord qui s'y trouvait ; mais au bout de quelques instants je reconnus tous mes collègues, et je pus remarquer, à la manière dont ils se regardaient, qu'ils étaient tous également surpris de se trouver réunis. Un seul d'entre nous manquait à cette réunion : c'était Formy. Je m'étais douté que ce singulier festin ne pouvait avoir lieu que pour le sauver du péril où Laura elle-même l'avait engagé. Son absence me confirma dans cette supposition ; mais chacun de ceux qui étaient là présents semblait si occupé de ce qui le concernait, que nul n'en fit l'observation dès l'abord. Il y eut pourtant un moment où chacun fut obligé de s'en apercevoir.

— Asseyez-vous, messieurs, dit Laura. Je ne me mets pas à votre table, je vous regarderai déjeuner.

On se récria. Quelques-uns d'entre nous essayèrent de faire de l'esprit; mais sans que j'en pusse comprendre la raison, tout le monde était dans un véritable état d'anxiété. Moi-même, malgré ce que Laura venait de me dire, je ne savais pas si je n'étais pas, comme les autres, l'objet d'une mystification; car elle pouvait avoir persuadé à chacun de nous qu'il était à l'abri du tour infâme qu'elle voulait jouer aux autres.

— Comment! s'écria enfin Berbois, un beau garçon, vous ne voulez pas nous faire l'honneur de votre compagnie?

— Non, dit Laura d'un ton sombre, le nombre est compté et le proverbe est vrai... Vous êtes treize, et il y en aura un de vous qui mourra avant que l'année s'accomplisse. Asseyez-vous, messieurs.

Nous étions tous des hommes à qui un pareil préjugé paraissait bien plus que puéril, car il nous paraissait bourgeois. Mais, soit l'étrangeté de la scène, soit l'impression que cette femme produisait sur chacun des acteurs de cette rencontre, il y eut un moment d'hésitation.

— Avez-vous peur? nous dit Laura.

— Asseyons-nous, repartit Destrames:

Et nous prîmes place d'un mouvement unanime.

— Eh! de la gaîté! s'écria Destrames.

Ce garçon était d'assez mauvaise compagnie, et il avait pris dans le langage de son monde une expression triviale qui, dans cette occasion, prit une signification étonnante.

— Oui, cria Destrames, et rions à mort!

— A mort, le mot est juste, dit Laura en lui versant à boire.

Elle était en face de moi, et je ne puis vous dire quelle fut l'expression cruelle du regard qu'elle attacha sur Destrames; elle m'épouvanta tellement, que je me levai presque comme

pour arrêter la main de Paul, au moment où il porta son verre à ses lèvres.

Laura me regarda avec surprise; et prenant le verre de Destrames, elle l'acheva, en me disant d'un ton railleur en contrefaisant l'accent de mademoiselle Georges :

— Ce n'est point du vin de Syracuse, messeigneurs!

On rit de ma frayeur et de la plaisanterie; mais le rire était forcé, et il était facile de comprendre qu'un pareil festin ne dût finir que dans la tristesse ou l'orgie la plus effrénée.

La table était complétement servie et il n'y avait pas de domestiques. Quelqu'un demanda une assiette, Laura la lui présenta immédiatement. On voulut se récrier encore...

— Vous n'aurez pas d'autre servante que moi, dit-elle.

On voulut encore plaisanter, mais on fit plus de bruit que d'esprit. Chacun était étonné, mais aucun de nous n'eût voulu montrer son alarme. Cependant on mangeait ou buvait machinalement, et il semblait que sous l'action du vin la première impression produite par l'imprévu et l'extraordinaire de cette réunion allât s'effaçant. On avait plus de liberté dans la parole, et quelques mots d'une véritable gaîté avaient été lancés. Laura examinait l'air des convives sans paraître alarmée de voir s'amoindrir ainsi l'effet qu'elle avait d'abord produit. Elle avait donc, pensai-je, un moyen de ramener tous ces hommes à la terreur qui les a saisis dès l'abord, et peut-être ne les y laissait-elle échapper un moment que pour les y replonger plus cruellement. Peut-être plus qu'un autre j'étais demeuré sérieux, et les plus déterminés commençaient à m'attaquer sur ma taciturnité lorsque Laura s'écria :

— Ne vous attaquez pas les uns les autres, messieurs, vous aurez assez à faire de vous défendre bientôt tous ensemble contre un adversaire plus fort que vous ne pensez.

— Voyons ce terrible adversaire! s'écria-t-on de tous côtés.

— Vous le voyez, dit Laura avec un calme parfait.

On répondit par des bravos et des trépignements qui voulaient être enthousiastes et qui ne furent que bruyants. Au milieu de cette hilarité tapageuse, des regards furtifs s'échangèrent d'un bout de la table à l'autre, personne ne confiant ses craintes à personne, chacun cherchant à deviner sur le visage des autres de quels sentiments ils étaient agités.

— Eh bien ! dit Paul, quand commençons-nous la guerre?

— Avant cela, lui répondit Laura, j'ai une santé à vous proposer. J'aime à croire qu'aucun de vous ne refusera de me faire raison.

On promit à Laura de lui tenir tête. Elle prit sur une étagère un broc en bois cerclé d'argent, et donna à chacun une coupe pleine de vin d'Ai crèmant; elle s'en versa à son tour, et levant sa coupe elle nous dit :

— Messieurs, je porte la santé d'un absent, je porte la santé de Formy.

Cela avait été fait fort naturellement, sans qu'on pût remarquer que Laura attachât une intention à ce nom. Cependant chacun de nous suspendit sa coupe au bord de ses lèvres, et ces mêmes regards rapides et furtifs coururent autour de la table pour voir ce que chacun ferait. Cette fois encore Paul, donna l'exemple et posa sa coupe en disant :

— Je ne bois pas à la santé d'un homme dont je me déclare ici l'ennemi mortel.

Laura s'inclina doucement devant Destrames, en lui disant :

— Soit, Paul, je vous comprends. Mais vous autres? dit-elle en se tournant vers nous.

— Tout le monde avait imité Paul Destrames. Les coupes restèrent sur la table.

— Me refusez-vous tous?... Et, comme Paul, êtes-vous donc tous les ennemis mortels de Formy?...

Quelqu'un se leva et répondit :

— Eh bien! oui, nous sommes tous ici les ennemis de Formy.

— Que vous a-t-il fait? dit Laura.

— C'est ce qu'il est inutile de vous dire, répondit-on.

— C'est ce que je sais parfaitement, repartit Laura, et il me semble que votre réunion ici et son absence eussent dû vous avertir, dès l'abord, du sujet dont je voulais vous parler.

L'embarras que j'avais éprouvé lors de ma première entrevue avec Laura gagna tout le monde, et personne cette fois ne prit la parole et n'essaya de se porter fort pour tout le monde. Laura continua et reprit :

— Tenez, vous êtes ici treize hommes qui vous battriez contre le premier venu, au risque de tuer quelque chose qui vaut mieux que vous, si ce premier venu avait eu l'air de douter un moment de votre courage et de votre exacte loyauté, et cependant vous avez tous manqué à un serment fait sur l'honneur, un serment à l'accomplissement duquel vous aviez engagé votre vie.

Ce fut cette fois un grotesque spectacle que celui de ces treize hommes se regardant les uns les autres et paraissant se demander sérieusement si Laura disait vrai, chacun laissant pour ainsi dire échapper un aveu tacite de son indiscrétion.

Laura parcourut le cercle d'un regard dédaigneux, et s'écria :

— Bah! le temps des beaux drames est passé... Vous êtes treize hommes, de ceux que le monde appelle des lions, et qui vous êtes surnommés les Mangeurs, comme pour dire que vous alliez tout dévorer. Et voilà qu'une femme vous dit que vous avez menti à votre parole, et vous baissez le nez sans lui rien répondre. Mais une assemblée de ribauds m'eût égorgée sur place; une réunion de raffinés, si bien nés qu'ils fussent, m'eût encloîtrée, et il n'y eût pas eu un

méchant souper des roués dégénérés de la régence qui n'eût voulu fouetter la fille qui leur eût parlé ainsi; mais les lions et les mangeurs sont gens plus prudents : ils avalent l'insulte et la gardent.

— Doucement, doucement... fit l'un de nous, on trouverait aisément moyen de te faire taire, si on ne méprisait tes paroles.

— Allons! allons! reprit Laura, ne discutons pas là-dessus; vous n'êtes pas de taille à vous jouer à moi, messieurs. Seulement, puisque je vous tiens, je vous dis en face à tous, pour tous et pour chacun, que je vous défends de vous occuper des affaires du petit Formy. Je vous préviens aussi que votre club des Mangeurs est dissous par mon autorité privée, et que si un acte, si imperceptible qu'il soit, m'en révèle l'existence, je vous condamne tous au pilori.

J'avoue que l'outrecuidance de Laura me semblait si extravagante, que je me sentis pris de l'envie de me fâcher; mais je vis la figure de mes compagnons prendre une expression si penaude, que je dus croire que Laura avait en main de quoi réaliser les menaces qu'elle faisait. Cependant, cette scène ne pouvait se prolonger longtemps, et je me levai.

— Jouons cartes sur table, messieurs, leur dis-je, afin que madame fasse à chacun de nous la part qu'il mérite. Formy lui a révélé l'existence de notre société, et j'avoue que dans l'entretien que j'ai eu avec madame, soit maladresse de ma part, soit toute autre cause, j'ai peut-être laissé échapper la vérité, et j'ai confirmé les aveux de Formy : donc, il n'y a plus à vrai dire un seul coupable, il y en a deux.

— Il y en a quatorze, dit Laura; vous avez tous avoué ce que vous aviez juré, sur l'honneur, de ne jamais révéler.

— Eh bien! dit l'un de nous, qu'il n'en soit plus parlé; c'était une plaisanterie commencée dans une orgie et qui finira dans une orgie.

Cette solution allait parfaitement à tout le monde et elle fut accueillie par d'unanimes bravos. Laura regarda toute la réunion d'un air triste et dédaigneux, et dit en se frappant le front :

— Sur mon âme! il n'y a plus de poésie, ni de grandes choses dans notre époque... Voilà huit jours entiers que je travaille à faire une magnifique scène de mélodrame, et voilà que moi-même, lorsque je suis en face du dénouement que j'ai préparé avec tant de peine, je recule à l'idée de l'accomplir.

— Mais, quelle scène et quel dénouement? lui dis-je..... Voyons, racontez-nous cela, Laura.

— Sois bonne fille, lui dit Destrames; nous sommes gens à rire d'un bon tour bien joué.

— Paul, lui dit Laura en le dévorant du regard, il n'y a pas de rire entre nous, tu marches dans la voie que je t'avais défendu de suivre... tu y périras. Quant à vous autres, allez, je vous laisse libres, maintenant que j'ai sauvé Formy.

— Mais vous l'aimez donc bien ce Formy, que vous ayez tant fait pour le sauver?

— Tant fait? dit l'un de nous...

— Ma foi, répondit celui qui avait parlé le premier..... c'est beaucoup que de nous avoir tous séduits en huit jours, de nous avoir arraché à tous notre secret et de nous avoir amenés tous ici à la même heure... Pourquoi ?... Car moi, je le déclare, j'y venais pour être... pour être heureux...

— Et moi aussi...

— Et moi aussi...

Ce mot fut répété par tout le monde, et tout aussitôt il y en a un qui s'écrie :

— Voilà huit jours que j'attends...

Et un autre lui répond :

— En voilà quatre...

Et un autre encore :

— En voilà deux...

Et tous, les uns après les autres, de dire la date du jour où Laura avait entrepris de les séduire... Tous riant cette fois d'une véritable gaîté.

— Mais par qui a-t-elle commencé?

— Oui! oui! quel est celui à qui elle s'est adressée le premier comme au plus redoutable?

— C'est moi! fit quelqu'un.

— Ne vous disputez pas sur la préséance que j'ai pu accorder à l'un de vous, dit Laura dédaigneusement, j'ai suivi l'ordre alphabétique.

Ceci excita un rire homérique qui dura assez longtemps, mais qui ne couvrit pas assez la voix de Laura pour que je n'entendisse pas ce mot prononcé avec une sorte de désespoir :

— Oh! les misérables!

On s'arrêta, et elle reprit :

— Les voilà tous riant de leur infamie, de leur petitesse, de leur lâcheté!... et demain si l'un d'eux se marie, si j'en rencontre un avec sa sœur, ils détourneront les yeux avec dégoût, et si leur femme ou leur sœur leur demande ce que c'est que cette femme qu'ils évitent de regarder, il n'y aura pas assez de mépris dans leur bouche pour en parler.

— Ah çà! s'écria Paul, vas-tu refaire la morale?... Il faut que chacun dans ce monde porte la peine de ce qu'il a été.

— Et porterez-vous la peine de ce que vous avez été, vous autres? dit Laura, dont le visage s'assombrit. — Est-il un de vous qui, le jour de son mariage, ne demande à celle qu'il honorera de son nom, la virginité de son âme et celle de son corps? Et que lui donnera-t-il en retour? Un cœur qui aura eu toutes les convulsions de la passion pour quelque femme sans mœurs; un corps livré aux baisers des courtisanes les plus honteuses. Et vous aurez la prétention d'être le seul qu'aimera votre femme, quand elle n'aura pas été la

seule que vous ayez aimée ! Mais pour cette prétention seulement vous mériteriez d'être châtiés !

Laura s'arrêta et reprit :

— Heureusement, vous le serez tous...

— Quoi ? s'écria l'un de nous.

Elle prononça le mot et continua :

— Oui, oui, c'est un décret de la Providence ! Les honnêtes femmes vengent les filles publiques des mépris de leurs amants. Quand ces messieurs sont devenus leurs maris, elles les trompent tant qu'elles peuvent. C'est justice.

— Allons, s'écria l'un de nous, le dépit te fait dire des niaiseries, Laura...

— Vrai, reprit-t-elle : et voilà ce qu'il y a d'admirable dans cette vie : c'est que la même Providence veut que pas un de vous ne craigne que ce malheur lui arrive. Vous marcherez tous à l'hyménée le front haut et serein, comme s'il n'y avait pas place pour tout ce que vos épouses voudront y planter ; et cependant ce n'est pas faute d'avertissements... Car, ajouta-t-elle en nous regardant avec une gaîté malicieuse, il n'est pas un de vous qui ne sache de très-près que c'est un danger inévitable.

— Comment cela ?

— Voyons, dit Laura, voulez-vous que nous tournions en vaudeville ce que j'avais voulu pousser au drame ?

— Très-volontiers, lui dit-on.

— Après tout, ce sera une chose tout à fait en harmonie avec les habitudes de l'époque... où tout le monde parle dans la vie avec l'intention d'être sérieux et finit par devenir grotesque.

— Parlez donc, lui dit-on de tous côtés.

— Eh bien, mes maîtres, lorsque j'ai voulu sauver Formy, je me suis mis en tête de vous séduire tous, de vous surprendre le secret de votre association, et en outre de vous forcer à me faire quelque petite confidence qui me rendit

maîtresse de votre silence, et pas un n'a échappé au piége. Eh bien, dans mon premier plan, je voulais raconter sérieusement à tous ensemble ce que vous m'aviez raconté chacun en particulier. C'est pour cela que j'avais fait préparer cette salle lugubre, c'est pour cela que je m'étais vêtue du costume de pythonisse. Mais, dès l'abord, tout mon projet m'a paru ridicule : quel diable de drame voulez-vous qu'on soutienne avec des gants jaunes et des bottes vernies?.. Si l'un de ceux dont j'aurais révélé l'infamie eût voulu me tuer, il aurait été forcé de prendre un couteau de table, et encore ont-ils le bout rond... C'eût été stupide, au lieu que si vous voulez, nous pouvons rire entre nous de ces menus récits dont je voulais vous menacer.

— Ma foi, je crois, dit l'un des convives, que ce ne serait amusant pour personne, et, pour ma part, je vous dispense de ce récit.

Ce fut l'avis unanime et Laura reprit :

— Ainsi donc, il n'y a pas un de vous qui consente à entendre raconter tout haut devant d'autres hommes ce qu'il a dit à une femme qu'il méprise, et vous oserez après cela vous regarder en face dans le monde, dans ce que vous appelez le monde honnête, celui où il ne m'est pas permis d'entrer!

— Assez de toutes ces morales, dit Destrames, qui était déjà à moitié ivre; je te permets pour ma part de raconter tout ce que tu voudras. — Et je déclare que quiconque n'accordera pas la même permission est un imbécile, ajouta-t-il.

— Je ne l'accorde pas, m'écriai-je... et pour ma part je déclare que si, entraînés par votre séduction, l'un de nous ou nous tous, nous avons laissé échapper des secrets qui n'auraient pas dû être dits, la prière que je vous adresse de ne pas les divulguer, vous prouve que chacun de nous garde encore assez de pudeur pour se repentir d'un moment de faiblesse qu'il n'eût pas eu envers tout autre.

Laura me regarda avec une bonne grâce charmante.

— Vous êtes bon et généreux, me dit-elle... Vous êtes peut-être le seul contre lequel je n'aurais rien à dire, et vous êtes le seul qui imploriez mon silence... Cela me fait mieux voir la lâcheté et l'orgueil des autres qui, après avoir fait le mal, n'ont pas le courage de l'avouer.

— Eh bien, dit un autre, à qui le vin avait aussi enlevé la dernière retenue, parle; ce que j'ai dit, je permets qu'on le répète.

Je ne puis dire quelle frénésie s'empara tout à coup de tous ces jeunes gens. Fatigués d'être insultés par une femme, ils préférèrent pousser la faute qu'ils avaient commise jusqu'à l'impudeur, et tous s'écrièrent en chœur :

— Eh bien, parle Laura... parle donc...

A ce moment, elle se recula de la table, et prenant un ton solennel, elle s'écria :

— Je vous ai donc amenés tous jusque là de me demander vous-mêmes de proclamer votre honte... Pauvres sots, méchantes marionnettes que j'ai fait jouer les unes après les autres comme j'ai voulu et que je viens de faire jouer toutes ensemble à ma guise... écoutez... écoutez!..

A ce moment, et comme par un coup de baguette magique, toute lumière cessa, et nous fûmes plongés dans une obscurité profonde; tout le monde se leva en tumulte, on voulut courir aux portes, mais on se heurtait violemment les uns contre les autres; quelques-uns firent le tour de la pièce, mais ils ne pouvaient retrouver l'endroit des portes. Enfin on se calma et nous entendîmes tout à coup la voix de Laura qui semblait planer au-dessus de nous.

— J'ai voulu, dit-elle, vous sauver d'une dernière honte. Je n'ai pas voulu que chacun de vous fût un moment en proie aux regards moqueurs des autres, pendant que je raconterai son infamie. Écoutez-moi donc tous en silence, sans cela je ne garderais pas ce dernier ménagement.

— Éclaire-nous, que nous te voyions, lui répondit-on de toutes parts.

— Cela viendra, dit Laura, attendez.

A ce moment le fou s'arrêta et dit à Arthur :

— Vous devez être curieux d'apprendre ce que Laura raconta alors à chacun de nous, car c'est là toute la moralité de cette longue histoire.

— En vérité, dit Arthur, je crains de vous fatiguer et je crains que treize histoires successives...

— Oh! reprit Napoléon II, cela marche plus vite que vous ne pensez : Laura n'était pas de l'école de nos feuilletonistes qui étendent leur récit sur cent colonnes d'un journal, comme on ferait d'un pot de confitures sur cent tartines de pain; elle fut rapide et concise, je ferai comme elle. Seulement je me dispenserai de vous dire les noms, et comme elle suivit l'ordre alphabétique dans ses récits, je désignerai suffisamment ceux à qui elle s'adressa en les désignant par les lettres A, B, C, D, etc.

XX

Confidences.

Donc Laura reprit bientôt :

— A..., ta sœur a vingt-sept ans, elle s'est mariée à dix-huit avec un homme qu'elle a choisi; qu'elle a épousé contre la volonté de ton père et de ta mère. Tu commençais alors dans la vie et tu te mis du parti de ta sœur; tu lâchas même à ce sujet une énorme sottise, tu dis que ce serait une tyrannie absurde de ne pas céder à une sincère et sérieuse

passion. Tu ne savais pas encore, pauvre sot, que la fille qui est capable de briser l'autorité paternelle pour faire un mari de son amant, brisera bientôt l'autorité de son mari pour faire un amant du premier belâtre qui lui plaira. Un an n'était point passé qu'elle épouvantait le monde de son effronterie : ce fut au point que son mari refusa de la conduire dans les salons; alors tu te fis son protecteur, parce que l'amant de ta sœur te faisait entrer dans la diplomatie et t'attachait quatre ou cinq rubans à la boutonnière... Ton beau-frère, furieux, voulut tenter une séparation... Mais comme tu es le meilleur élève de Grisier, tu le menaças de lui couper la gorge et il eut peur. C'est ce que tu as appelé protéger l'honneur de ta sœur. Ainsi, grâce à cet adultère protégé par toi, ton beau-frère passe pour un faquin, et tu es cité comme un modèle d'honneur... tu n'es au fond qu'un bourreau à gants jaunes et plus brave qu'un lâche.

— Cette fille est folle de lui, dit A... en riant, à qui prétend-elle faire croire qu'un homme raconte de pareilles choses?

— A ceux qui m'en ont dit de plus odieuses; seulement, il y a façon de les demander et façon de les dire. Un pareil fait peut bien s'habiller de belles paroles, puisque tout le monde y a vu de beaux sentiments; mais en vérité ce n'est pas la peine de te révolter; demande plutôt à B...

— Est-ce que nous ne ferons pas taire cette drôlesse? dit B...

— Ma foi, chacun son tour, dit A...

— A la bonne heure, fit Laura, tu n'es pas le plus infâme, B..., quoique tu le sois plus que A.. En effet, tu entres en maître chez ta mère, tu la trouves dans les bras de ton oncle, du frère de ton père, qui te suivait. Tu fais semblant de fermer gauchement la porte et de ne pouvoir la rouvrir que lorsque ton oncle est parti; ceci n'est pas mal... Mais le lendemain tu étais nanti d'une bonne partie de la fortune de

ton oncle, que tu avais effrontément forcé à te la donner. Il y a entre ton action et celle de A... l'immense différence d'avoir spéculé sur l'inconduite de ta mère au lieu de ta sœur, et d'avoir menacé un vieillard au lieu d'un homme jeune, et d'avoir vendu ton silence pour de l'argent au lieu de le vendre pour des honneurs... Tout cela est plus vil de cent pour cent, et cependant on t'honore pour le respect apparent que tu veux bien garder encore pour une mère coupable.

— C'est un petit recueil d'anecdotes agréables que Laura a appris par cœur et qu'elle tient à débiter; voyons, dit C..., va vite, car ce n'est pas très-amusant.

— Tu as peut-être raison, C..., repartit Laura, car c'est toujours la même chose... du vice, et du vice dont on fait une vertu. Une catin qui l'est tout haut, est une catin... Une autre catin qui ajoute à cela d'être hypocrite, passe pour honnête, et pour peu qu'elle y ajoute un troisième vice, la calomnie, elle devient une femme de mœurs sévères; et pour peu encore qu'elle sacrifie quelqu'une qui n'ait fait pas autre chose qu'elle, elle sera une femme vertueuse : d'où je conclus que la vertu selon le monde n'est que le total de certains vices.

Du reste, C... doit en savoir quelque chose, lui dont la mère a un appartement clandestin dans le passage Saint-Roch, admirable issue de l'église à la mode, où l'on entre d'un côté pour entendre la messe et d'où l'on sort par une autre issue pour aller célébrer, dans un lieu ignoré, le saint sacrifice de l'amour avec un amant qu'on ne connaît pas dans le monde! Qui oserait médire de ta mère, C...? quel œil a pénétré dans sa conduite, et comment supposer qu'une femme qui a de pareilles habitudes chasserait de son salon une pauvre femme bien maladroite qui s'avise d'aller dîner, tête à tête, à Versailles, dans un des petits cabinets de l'hôtel des Réservoirs, où par hasard elle rencontre monsieur ton père

qui s'y trouvait avec une fille de l'Opéra, et qui épouvanté de la déconsidération qu'une femme pareille peut jeter sur la sienne, va charitablement avertir celle-ci de cette rencontre, laquelle, comme je l'ai dit, la chasse pompeusement de chez elle? Aussi madame ta mère est-elle dame de charité, patronnesse des orphelines de toute sorte; aussi la cour a-t-elle intrigué pour vaincre son opposition carliste, et a-t-on fait son mari pair de France pour honorer la vertu dans le siècle de perdition où nous sommes.

Laura laisse échapper un rire aigre et ajoute :

— Eh bien, m'as-tu entendu, C...?

— Moi, fit celui-ci en laissant échapper un long bâillement : ma foi, non, je m'étais endormi.

— Peste! dit Laura; alors tu rêvais probablement que tu me conduisais à l'appartement secret de ta mère que tu as découvert en la suivant pas à pas; appartement dont tu possèdes une double clef?

— Mais cette fille a des inventions atroces! s'écria C...

— Ah! fit Laura, je ne récite plus par cœur des aventures ignobles apprises dans un recueil scandaleux... Voilà maintenant que j'invente... Non, mes maîtres, non, je ne suis pas si folle que cela; je n'avais pas plus inventé les histoires d'A, B, C, que je n'ai inventé celle de D...

— Ah! c'est à moi, fit celui-ci qui affichait résolûment le vice, et dont l'impudeur, soutenue par une fortune colossale, avait imposé aux hommes les plus sévères.

— En vérité, monsieur, reprit le Napoléon II en s'interrompant encore, l'homme est d'une lâcheté désespérante, il ne demande qu'un prétexte pour se dispenser d'être rigoureusement juste avec les hommes qu'il redoute. Ainsi, tel qui trahit les plus vieilles amitiés, qui compromet sans pitié les affections les plus dévouées, qui jette ses amis dans l'embarras, les abandonne dans l'infortune, et leur fait tout le mal possible dans leur bonheur; cet homme, pour peu qu'il soit

jovial, qu'il affecte une certaine facilité de propos sur son propre compte, qu'il paraisse s'étonner du mal qu'on lui reproche comme d'une chose qui lui est parfaitement inconnue; cet homme, s'il a quelque pouvoir, a un nom tout prêt à l'encan dans la bouche des gens qui le craignent.

C'est un étourdi, un enfant gâté; un bon garçon qui n'y voit pas plus loin que son nez.

De quelque manière qu'on s'y prenne on lui trouve une excuse.

Ce n'était pas là l'histoire de D... Celui-ci avait offert aux consciences timorées qui craignent d'accepter le vice, et qui ont encore bien plus peur de le condamner; cet homme avait offert à ce monde une échappatoire tout à fait commode. Grâce à quelques folies qui n'étaient pas même spirituelles, il s'était posé en homme original. Ainsi, il avait acheté à un fiacre stationné près du Champ-de-Mars, une rosse de trente-six francs, et il avait offert de la faire courir contre les chevaux les plus renommés en tenant tous les paris qui se présentaient; il en est résulté contre toutes les règles du turff une course de huit chevaux engagés chacun pour une assez forte somme, et comme la Providence est plus souvent qu'on ne le pense du parti des sots, sur huit concurrents trois seulement étaient arrivés au but avant la rosse de D..., car il était arrivé aux cinq autres de ces accidents qui les avaient mis hors de lutte. L'un avait jeté son jockey par terre et lui avait enfoncé deux côtes; un autre avait franchi les cordes et n'avait pas voulu rentrer, etc., etc., de façon que D... avait encore gagné près de mille louis à cette folie.

En outre de cela il couchait dans une bière, il avait fait venir un eunuque de Constantinople pour en faire le valet de chambre de sa maîtresse.

Avec tout cela il s'était posé en original de premier ordre; il était de ces hommes qu'on nomme excentriques; et par

cela seul qu'il osait hautement être en dehors des habitudes communes, on l'avait laissé se placer en dehors des mœurs et des lois de tout le monde.

— Parle donc, cria-t-il à Laura : pour ma part je ne demande pas mieux. Que prouveras-tu? c'est que je fais tout haut ce que d'autres font tout bas; c'est qu'il ne faut pas demander aux enfants les vertus dont ils n'ont jamais vu que les faux semblants autour d'eux; c'est enfin que j'ai mieux vu et plus tôt la société que les autres. Ce n'est pas un crime, c'est une justification que je désire. Parle donc, je t'écoute et j'invite tous les autres à t'écouter.

Ce que je vous disais tout à l'heure relativement à l'excuse que les hommes s'empressent d'accepter pour les vices des autres, dit le Napoléon II, s'accomplit en ce moment en faveur de leurs propres vices. La raison que D... avait trouvée pour expliquer l'impudeur de sa vie, fut saisie avec fureur par tout le monde, et on s'écria de tous côtés :

— D... a raison.

— Nous ne faisons pas plus mal que n'ont fait nos pères.

— Et nos enfants feront plus mal que nous.

— C'est l'histoire de toutes les familles.

— Eh bien, oui, c'est vrai, s'écria D..., et qu'y aurait-il de si inouï, quand je t'aurais raconté que mon père avait séduit ma sœur qui n'en est pas moins très-bien mariée?

— Et quand je serais le fils du confesseur de ma mère? dit E...

— Et quand j'aurais avoué que je ne connais pas une honnête femme dans ma famille, composée de six tantes et de cinq sœurs? s'écria F...

Et chacun de se raconter alors des infamies domestiques de sa maison. Le cœur me levait de dégoût... Le vacarme était au comble.

— Allons, parle donc, s'écria-t-on de tous côtés; pardieu! tu n'apprendras rien de nouveau à aucun de nous. Nous sa-

vons la vie sur le bout du doigt et nous avons l'avantage de n'être pas dupes, voilà tout.

Arthur écoutait le narrateur et le regardait d'un air fort surpris.

Celui-ci continua en répétant les propos des convives de cet étrange festin.

— Eh! mon Dieu, c'est l'esprit du siècle...

— Chacun pour soi, et Dieu pour personne, attendu que nous n'y croyons plus.

— La fortune à tout prix, parce que c'est le grand pouvoir de l'époque.

— Le mépris de tous les préjugés, sottement décorés du nom de principes.

— La satisfaction de tous les désirs présents, le dédain et l'oubli de tous les bonheurs passés.

— Voilà la vie, la vie digne d'une société intelligente et forte.

— Et quel âge avaient les hommes qui parlaient ainsi dit Arthur.

— Mais, reprit le fou, les uns vingt-cinq ans, les autres trente, les plus jeunes vingt-deux ans.

— Et tous étaient aussi avancés que cela dans la démoralisation ?

— Oui, certes, dit le Napoléon II.

— A ce compte, reprit Arthur, ce n'est pas la peine d'avoir vécu quatre-vingt-quinze ans, pour être moins cuirassé contre tous les bons sentiments que tous ces messieurs qui avaient à peine commencé la vie.

Le Napoléon II regarda Arthur en face, et lui dit :

— Est-ce que vous savez l'histoire du marquis de Mun ?...

— Non, reprit celui-ci avec vivacité, mais je serais ravi de l'apprendre.

— Chaque chose viendra à son point, mon cher monsieur, attendez...

Arthur fit un signe d'impatience.

— Vous n'avez pas longtemps à attendre l'histoire de Laura, et par conséquent celle de la belle Clarisse, il en faut bientôt finir... D'ailleurs elle porte en elle un enseignement que vous goûterez, je l'espère, car il montre combien nous sommes tous punis tôt ou tard par où nous avons péché.

Arthur, qui voyait s'approcher insensiblement le moment où il pourrait être éclairé sur son propre compte, se résigna à écouter, et le Napoléon II reprit :

— Le bruit des voix ne me permettait pas de juger si Laura était encore présente, car eût-elle parlé, il eût été impossible de l'entendre au milieu de ce furieux bacchanal... A ce moment une porte s'ouvrit et nous laissa voir le salon éclairé...

— Monsieur, dit le Napoléon II, c'est une chose que j'ai vue et que je puis vous affirmer... L'effet que produisit le grand jour fut inouï... car, vous me comprenez bien, ce n'était pas un salon éclairé par des bougies, par ce jour factice qui s'arrête pour ainsi dire à la surface des choses et qui ne pénètre pas jusqu'au cœur, comme la lumière du ciel. Le salon avait de grandes croisées ouvertes jusqu'en bas et donnant sur la cour de l'hôtel, dans laquelle étaient rangés tous les équipages des convives. Il y avait dans le salon un immense laquais qui se mit à crier :

— Les voitures de ces messieurs sont prêtes.

Mais personne ne bougea. Pas un de ceux qui venaient d'étaler leurs vices avec tant de forfaiture, n'osa passer le premier pour aborder ce grand jour qui eût rayonné sur sa honte.

Le domestique répéta ce qu'il avait dit.

En même temps les glaces à coulisses qui avaient recouvert les portes et les croisées de la salle à manger, glissé-

rent dans leurs panneaux et nous fûmes pris entre deux jours comme des couards entre deux feux. Laura ne paraissait point, et l'énorme laquais répéta pour la troisième fois : Faut-il faire avancer les voitures de ces messieurs?

J'étais aussi honteux que les autres, plus honteux peut-être ; car, n'ayant fait aucun aveu à Laura et ne m'étant pas mêlé aux ignobles criailleries des autres, je me trouvais cependant avoir assisté à cette infernale réunion, et si jamais il en transpirait quelque chose dans le public, c'était assez d'y avoir été pour être déshonoré.

Je sortis le premier, et l'exemple une fois donné, chacun me suivit; mais ce qu'il y eut de remarquable, c'est que personne ne se pressa, que nul ne proféra une menace contre Laura. Paul Destrames seul en se retirant voulut protester contre l'injonction qui lui avait été faite par Laura, et il cria d'une voix retentissante à son cocher :

— Chez M. Stillar.

Le fou suspendit un moment sa narration, et dit à Arthur :

— Eh bien, monsieur, que pensez-vous de cela? que pensez-vous d'une association d'hommes, tous braves, c'est vrai, tous jeunes et par conséquent capables de violences extrêmes; tous riches, et, grâce à cela, pouvant compter sur une impunité à peu près assurée, et qui ne tentèrent rien contre une femme perdue qui les avait ainsi traités? Jamais aucune parole ne fut échangée à ce sujet entre eux ; à la première réunion indiquée pour le club des Mangeurs, il n'arriva personne. Chacun le sut le lendemain du propriétaire du Rocher de Cancale, où le dîner commandé se trouva sans un seul convive.

Arthur ne répondit pas, et le fou continua :

— Comment, monsieur, cela ne vous étonne pas? Cela ne vous semble pas une puissance étrange que celle qui a dissous une société comme la nôtre?

— Je n'y vois rien de bien extraordinaire, répondit enfin Arthur.

— En vérité, reprit le Napoléon II d'un ton railleur. Eh bien! pourriez-vous me dire ce que vous auriez fait à notre place?

Arthur ne répondit rien, et son interlocuteur reprit :

— Il faut l'avouer, monsieur, la vengeance manque d'armes à notre époque, ou bien elle est obligée de se ravaler au scandale et à la calomnie; et s'il arrive que ceux à qui elle doit s'adresser soient au-dessus de la honte par cela même qu'ils sont au-dessous d'elle, il faut garder l'insulte comme nous la gardâmes tous.

— Eh! mon Dieu, dit Arthur, vous l'avez gardée parce que vous l'aviez méritée.

Le Napoléon II regarda Arthur d'un air fort surpris.

Je ne croyais pas, monsieur, qu'un homme comme vous, lui dit-il, pût m'obliger à lui faire la réponse vulgaire que mérite votre observation. C'est qu'il n'y a que la vérité qui offense, et que, par conséquent, ce n'est que de la vérité qu'on se venge. Ce que cette histoire que je viens de vous raconter vous prouve, monsieur, c'est que dans le monde tel qu'il est maintenant, ce qu'il y a de plus puissant parmi les hommes comme parmi les femmes, c'est le vice qui a toute honte bue; mais ce n'est point pour vous faire de cette morale que j'ai entrepris de vous raconter l'histoire de la belle Clarisse, c'est pour vous montrer jusqu'à quel degré d'inconséquence la vanité peut conduire la meilleure nature.

XXI

Suite.

— Comme je vous l'ai dit, en sortant de chez Laura, Destrames s'était fait conduire chez M. Stillar.

Durant les huit jours qui avaient séparé la scène du château de notre réunion chez Laura, Destrames avait commencé à mettre à exécution le projet qu'il avait conçu; sous prétexte d'aller demander des nouvelles de Clarisse, il s'était présenté chez son père, qui d'abord avait refusé de le recevoir; mais comme il y avait entre eux des intérêts d'argent auxquels le banquier ne pouvait se soustraire, Paul Destrames avait pris ce prétexte pour lui demander un rendez-vous. Paul en avait profité avec une habileté plus grande qu'on n'eût dû le supposer, car cette habileté avait consisté en une comédie qui avait affecté les allures d'une extrême franchise.

Napoléon II prit un petit air de supériorité, et dit à Arthur :

— Monsieur, vous ne me paraissez pas assez fort sur les aphorismes vulgaires pour que je ne doive pas vous apprendre qu'il n'y a pas de meilleur mensonge que la vérité. Ainsi, supposez que Paul Destrames eût prétendu cacher à M. Stillar l'indignité de la scène qui avait eu lieu chez lui; supposez qu'il eût cherché à l'excuser, certes il eût été très-mal venu auprès de l'honnête et rigide banquier. Mais il y a des hommes qui ne veulent pas croire aux faiblesses humaines et qui, n'admettant point d'excuse aux folies de la jeu-

nesse, sont par le seul fait de cette rigidité religieuse, portés nécessairement à croire aux vertus qu'enseigne la religion.

Comprenez-moi bien, monsieur, je vous prie, dit le fou d'un ton pédant. Un homme du monde, de mœurs faciles et élégantes, eût accepté des explications que Paul Destrames eût pu lui donner; mais il se fût bien gardé de croire à l'immense repentir que celui-ci montra à M. Stillar et auquel celui-ci en sa qualité de dévot se laissa prendre.

Imaginez-vous le débauché de la veille arrivant d'un air triste et désolé, et disant à M. Stillar, les yeux humblement baissés et la voix tremblante ?

— Monsieur, je sais trop qu'il n'y a rien au monde qui puisse me faire pardonner l'insulte qui a été faite chez moi à votre femme et à votre fille; c'est à peine si les quelques duels que j'ai soutenus (Paul s'était battu contre trois des convives et les avait grièvement blessés), c'est à peine si les duels que j'ai soutenus sont une satisfaction suffisante pour l'injure qui m'est personnelle; il en résulte que vous n'avez obtenu et que je ne puis vous offrir aucune réparation digne de vous ; cependant vous avez été mon père, l'ami de ma mère, et je dois à sa mémoire de vous faire ma confession, si inutile qu'elle soit.

M. Stillar, bien que fort étonné du ton modeste et contrit de Paul, voulut se soustraire à l'explication que celui-ci offrait encore. Destrames ne lui en donna pas le temps.

— Monsieur, lui dit-il à la première parole de refus de M. Stillar, vous êtes le seul homme à qui je puisse confier ma résolution, et qui puissiez me donner à ce sujet les conseils nécessaires pour la mener à bonne fin. Je ne vous parlerai que de ce qui peut avoir rapport aux affaires dont vous êtes chargé, trop persuadé que je suis que vous ne voulez pas vous en occuper autrement.

M. Stillar répondit par une simple inclination de tête, et Destrames reprit aussitôt :

— Je veux réformer ma maison, payer toutes mes dettes, liquider ma fortune, et réduire mes dépenses aux revenus, sans doute fort minimes, que mes folies m'ont laissés.

— Monsieur, répondit le banquier, la fortune que vous a laissée monsieur votre père était telle, que toutes les folies que vous avez pu faire n'ont pu y porter atteinte. Vos revenus sont aujourd'hui ce qu'ils étaient hier; vous êtes le maître de ne rien changer à votre existence.

Paul Destrames garda un moment le silence, et parut hésiter devant la gravité de ce qu'il avait à dire; un air de tristesse se répandit sur son visage; et il reprit d'une voix très-émue.

— Le temps des miracles est passé, monsieur, et dans notre siècle d'incrédulité on serait mal venu à raconter l'histoire de saint Paul, qui, surpris par la voix du Seigneur, « *tombe persécuteur et se relève apôtre.* » Cependant il peut arriver à l'homme le plus égaré une circonstance inattendue qui l'avertisse de son erreur; il peut arriver qu'une lumière venue du ciel l'éclaire dans la nuit où il se perd. Tenez, croyez-moi, monsieur, continua Destrames avec une sorte de brusquerie, le mal n'est pas une chose si bonne à faire que ceux qui y sont plongés le plus avant n'en souffrent quelquefois; mais ils ne savent comment échapper à l'habitude prise, et puis il leur manque le plus souvent quelque chose qui les avertisse plus clairement de leur mauvaise conduite que le vague malaise qu'ils en éprouvent, que les reproches que les trois quarts se font à eux-mêmes. Ainsi, monsieur, l'arrivée de votre fille dans ma maison...

M. Stillar se leva à cette phrase, comme s'il n'eût pas voulu que le nom de sa fille pût être prononcé entre lui et un homme comme Destrames. Mais celui-ci le prévint, et dit :

— Vous m'entendrez, monsieur ; car, si ce n'est pas mon droit de parler c'est votre devoir de m'écouter lorsque je me défends.

Cette phrase vide de sens eut plus de succès qu'une bonne raison, car M. Stillar lui demanda ce qu'il voulait dire, et Destrames continua, au lieu de lui répondre, comme s'il avait émis une vérité incontestable.

— Oui, monsieur, lorsque votre fille est entrée dans ma maison, l'apparition de cet ange de pureté au milieu de cette lugubre débauche, m'en montra soudainement toute l'horreur, lorsque sa mère la suivit et qu'elle fut insultée par les indignes compagnons de mes folies, lorsque la vertu, l'innocence furent outragées, devant moi, dans ma maison, par des hommes dont la plupart sont mes obligés, par des filles qu'un agent de police faisait trembler, et que je ne pus les protéger ni l'une ni l'autre, j'ai compris tout à coup que j'avais mis ma vie bien bas que je ne pusse pas garantir un moment et dans ma maison l'hôte que le hasard m'envoyait des horribles propos des misérables qui s'en étaient emparés.

— Si vous l'avez compris ainsi, répondit M. Stillar, vous avez dû, en effet, cruellement souffrir.

— Je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis, dit Paul, ou plutôt je ne veux pas donner au sentiment qui m'est entré dans le cœur une explication qui me soit avantageuse, et peut-être avez-vous raison : ce n'est que l'orgueil qui s'est révolté à ce moment ; mais soit qu'il ait seul parlé, soit qu'un peu de repentir se soit mêlé à la révolution qui s'est opérée en moi : à l'instant même, sans lutte et sans combats, comme entraîné par une conviction invincible, je me suis dit que je ne serais pas une heure de plus l'homme que j'avais été durant de longues années. A ce moment même, monsieur, ajouta-t-il d'une voix plus animée, je suis heureux d'apprendre que ma fortune soit restée assez intacte pour qu'on ne puisse pas dire que c'est la crainte de la pauvreté qui me fait agir.

Monsieur Destrames, répliqua le banquier d'un ton plus doux, c'est encore là de l'orgueil.

— Eh! mon Dieu, lui dit Paul, ne me rendez donc pas la vertu inabordable, et dites-moi bien franchement si dans le fond de votre âme vous n'êtes pas très-fier d'être le plus honnête homme de Paris?

Monsieur, fit le Napoléon II en secouant la tête, la petite histoire de Destrames était assez bien bâtie, et vous voyez qu'il avait réussi à se faire assez bien écouter; mais ce dernier trait consomma l'œuvre. Un homme d'esprit n'eût pas osé le hasarder; les hommes d'esprit s'imaginent toujours qu'on les comprendra. La flatterie est le génie des sots; ils l'emploient avec une audace qui ne peut se comparer qu'à celle avec laquelle mon père, le grand Napoléon, attaquait les armées et les mettait en déroute. Cette attaque soudaine contre M. Stillar eut le succès des grands mouvements stratégiques de feu mon père, tant les griefs de M. Stillar furent emportés d'un seul coup: il oublia les reproches qu'il avait vingt fois proférés contre Paul Destrames et il lui tendit la main en lui disant:

— Voyons, Paul, est-ce bien vrai ce que vous me dites là?

Destrames était en veine; il ne s'abaissa point à de vulgaires protestations sur la sincérité de ses résolutions, et il répondit d'un ton très-franc:

— Ce que je vous dis est vrai: je suis honteux, je suis las de la vie que je mène: je me sens autre chose dans la tête et dans le cœur, et je ne crains pas de retomber dans les folies auxquelles je veux m'arracher, car j'en serais sorti peut-être par le suicide, tant j'en étais dégoûté. Quelque chose est arrivé, un hasard, une lumière, une étoile, un ange, votre fille, qui est venue enfin me montrer une autre issue. Pourquoi vous étonneriez-vous que je l'eusse choisie? car j'ai le droit d'espérer que l'avenir n'est pas complétement fermé pour moi; et ne fût-ce que parmi ceux qui n'auront point connu ma jeunesse, fût-ce dans une ville de province, fût-ce hors de France, je reprendrai la place que je n'aurais jamais dû perdre.

— Et vous la reprendrez ici, lui dit M. Stillar avec effusion, car, je ne vous le cache pas, Paul, je suis heureux de vous entendre parler ainsi ; quoiqu'à vrai dire je regrette cruellement ce qui s'est passé dans votre maison; mais n'en parlons plus, et souvenez-vous que toutes les fois que vous voudrez bien venir me voir, je vous recevrai avec plaisir.

Destrames crut avoir partie gagnée; mais le correctif arriva presque aussitôt, et M. Stillar ajouta :

— Vous me trouverez toujours dans mon cabinet de midi à deux heures.

Paul s'éloigna assez désappointé de cette restriction ; mais il comprit, après un moment de réflexion, que c'était déjà beaucoup que d'avoir ramené M. Stillar.

Quel que fût le succès qu'il avait obtenu dans cette première entrevue, il est douteux que Destrames eût poussé plus loin son entreprise s'il n'eût été servi par une parole de la femme qui s'était faite son ennemie quelques heures après l'avoir prononcée. Cette parole, c'est Laura qui l'avait dite, cette fille bizarre, ce compendium indigeste de toutes les mauvaises et de toutes les bonnes pensées de notre époque, cette fille qui, comme je vous le disais, semblait être véritablement l'incarnation de toutes les folies de la littérature moderne, cette fille qui étalait le vice en parlant vertu, et qui s'absolvait du mal qu'elle faisait en dévoilant le mal que faisaient les autres. Vous devez vous le rappeler ; chaste et pure un moment par caprice, elle avait dit à mademoiselle Stillar :

— Si Paul cherche à se présenter jamais chez vous, ne le repoussez pas; il ne faut pas que les honnêtes gens se fassent les complices du mal par la rigueur qu'ils montrent à ceux qui veulent revenir vers eux.

Or, madame Stillar avait demandé à sa fille ce qui s'était passé entre elle et Laura pendant que celle-ci l'avait veillée. Clara lui avait répété ce mot, et, lorsque M. Stillar vint raconter à sa femme l'entretien qu'il avait eu avec Paul, il la

trouva beaucoup plus disposée qu'il ne l'avait pensé à accueillir les excuses de Destrames.

— Mais, dit Arthur en interrompant le narrateur, il me semble que Laura eût dû avertir madame Stillar de l'indignité de Paul, si véritablement elle avait pour cette femme l'affection dont elle s'était vantée ; elle devait également le faire si elle aimait ce Paul comme elle avait paru le dire dans la lettre qu'elle lui avait écrite.

— Mon cher monsieur, répliqua le Napoléon II, vous êtes comme ces mauvais lecteurs de romans qui veulent toujours savoir la raison de ce qu'on vient de leur raconter avant que l'auteur ait fini sa phrase. Qui vous a dit que Laura n'ait pas averti madame Stillar, et que celle-ci ait tenu compte de ce conseil? qui vous a dit que Laura n'eût pas changé d'avis, ou qu'une circonstance indépendante de sa volonté ne l'eût pas empêchée de prémunir son amie contre les projets de Destrames? en un mot, monsieur, faites-moi l'amitié de supprimer vos observations et de vouloir bien m'écouter jusqu'au bout.

Arthur, toujours dans l'espérance d'arriver à sa propre histoire, se résigna à ne plus interrompre le narrateur, celui-ci continua :

— Eh bien, monsieur, ce ne fut ni la faute de Laura, ni la faute de madame Destrames; ce fut la faute de la belle Clarisse; et cette faute, mon cher monsieur, vint de sa vanité, car, monsieur, c'est le vice qui fait faire le plus de sottises au monde.

Clarisse avait entendu l'explication que M. Stillar avait donnée à sa femme relativement à Paul, et immédiatement sa vanité de femme s'était montée à un degré d'exaltation vraiment curieux. Clarisse avait pris au sérieux les paroles de Destrames; l'étoile, la lumière, l'ange qui était venu le tirer de sa nuit, elle s'était imaginée être tout cela.

Les critiques de l'époque, gens prodigieusement spirituels

à leur avis, ont inventé depuis quelques années l'amour chrétien et l'amour païen. Pour ma part, j'avoue que je n'y ai jamais compris grand'chose; mais il me semble que s'il y a au monde un amour chrétien, c'est celui qui s'adresse aux gens comme Destrames, aux indignes, aux perdus, aux coupables. L'amour chrétien, s'il y en a un, doit avoir sa base dans le christianisme; or, qu'indique la base du christianisme? c'est le salut du pécheur : donc la femme qui aime un mauvais garnement comme Destrames dans l'intention de le sauver, aime de l'amour le plus chrétien.

— Vous disiez tout à l'heure, reprit Arthur, que c'était la vanité qui avait poussé mademoiselle Stillar à aimer Destrames.

— Eh! monsieur, quelle plus grande vanité y a-t-il au monde que de se donner des missions? Monsieur, monsieur, continua le fou en frappant la terre du pied avec une fureur extrême; il y a une chose que me donne d'horribles attaques de nerfs toutes les fois que j'en rencontre l'ombre. Parmi ces choses je mets en première ligne les missionnaires, c'est-à-dire tous ces faquins gonflés d'eux-mêmes qui disent :

« Moi, j'ai mission de réformer la poésie. »

« Ma mission, c'est de surveiller les écarts du pouvoir. »

« J'ai choisi la mission d'enseigner aux peuples l'amour du travail. »

Le peuple anglais est le peuple le plus missionnaire de la terre. Dans la Grande-Bretagne, il y a des missionnaires qui prêchent aux manouvriers la Charte que Jean signa avec les grands feudataires; il y a des missionnaires qui prêchent en faveur de la bière contre le wiskey; d'autres qui prêchent en faveur de l'eau contre la bière; on m'a parlé d'un propriétaire de filature de laine qui vient d'engager trois révérends pour prêcher en faveur de la flanelle. On aura incessamment des meeting en faveur du cirage siccatif L'an-

nonce est usée; la réclame n'existe plus... Le missionnaire va les remplacer.

— Cela sera drôle, dit Arthur en riant.

— Heureusement, reprit le Napoléon II, que moi, qui suis prédestiné par Dieu à la réforme du genre humain, je mettrai un frein à tout ce *missionnage* en supprimant tous les missionnaires.

— Ah! se dit Arthur, voilà la meilleure preuve de la folie de cet homme; il tonne contre tous ceux qui ont à un minime degré la prétention qu'il pousse jusqu'à la démence.

Pauvre Arthur, qui ne savait pas que la meilleure preuve de raison que pût donner le Napoléon II, c'était d'être précisément comme sont tous les hommes qu'on nomme raisonnables! Heureusement pour notre marquis, il parvint à retenir cette exclamation, et le narrateur put reprendre :

— Oui, monsieur, ce fut l'idée de ramener le dissolu Destrames à une vie régulière et honnête qui séduisit mademoiselle Stillar: car ce ne fut pas assurément lui qui la séduisit, elle succomba au roman qu'elle se fit elle-même; il suffit à Paul de laisser agir cette jeune et chaude imagination; tout lui profitait dans cette singulière passion où l'on peut dire que sa personne n'entrait presque pour rien. Lorsqu'il semblait parfaitement corrigé, Clarisse triomphait, et sa joie était un aveu pour Destrames: lorsque, ennuyé de la comédie qu'il jouait, il paraissait avoir des désirs de retour vers ses anciennes passions, elle s'avançait si imprudemment pour le retenir que c'était encore pis.

Mais cela n'eût pas suffi cependant, monsieur, si la volonté de madame Stillar eût été opposée à Destrames, et si elle eût écouté les conseils de Laura; mais par un aveuglement inouï, cette femme crut davantage à Paul qu'à Laura. Destrames lui montra le dernier billet de Laura, ce billet où elle lui disait qu'il était le seul homme qu'elle avait eu la fantai-

sie d'aimer, et il persuada à madame Stillar que c'était un sentiment de dépit et de jalousie.

— Cela me semble une raison assez plausible, dit Arthur qui ne put s'empêcher de lâcher une observation critique.

— Cette raison ne pouvait aller qu'à une sotte, répondit le Napoléon II d'un ton sentencieux ; il faut une intelligence avancée jusqu'à la corruption pour comprendre des caractères comme celui de Laura, pour admettre une loyauté intacte au milieu des vices les plus effrontés. Malheureusement, dans cette vie chacun a un horizon d'idées au delà duquel il ne voit pas ; et si large que soit cet horizon, il a des bornes. Ainsi madame Stillar, qui eût pu croire à la sincérité de Laura, ne put pas se persuader que, du moment qu'elle s'était intéressée à Paul, elle pût être juste pour lui. Et puis, monsieur, il y avait au bout de toutes ces raisons assez niaises que je viens de vous dire, une raison formidable.

Car, dit le Napoléon II en se dandinant d'un air supérieur, vous pensez bien que je suis entré trop avant dans l'observation du cœur humain pour m'être laissé leurrer à tous ces faux semblants de sentiments alambiqués, lesquels n'eussent pas tenu un quart d'heure contre un intérêt réel, mais qui devinrent les voiles dont on couvrit l'intérêt qui protégeait Paul.

Je suppose que vous l'avez deviné, monsieur.

— Mais, dit Arthur, Paul était immensément riche... et...

— Il n'y avait pas besoin de le dire, puisque vous m'aviez compris, répondit le Napoléon II ; oui, monsieur, la fortune de M. Destrames était depuis longtemps le but des visées de M. Stillar, et il ne faut pas vous étonner alors du très-facile succès qu'il obtint. Ce qu'il en tira de vanité dépasse toute idée ; il en était fou, et il touchait au moment de son mariage

lorsqu'un des personnages de cette histoire, que j'ai négligé un peu, le petit Formy...

— Ah! le petit Formy, dit Arthur.

— Oui, monsieur, le petit Formy, dont je n'ai pas voulu vous raconter la résolution, amena le dénouement de cette histoire.

Revenons un peu sur nos pas, et sachez qu'il avait été informé de la scène qui s'était passée chez Laura. Mais sachez aussi que celle-ci avait exigé de lui un serment singulier. Elle avait promis son aide à Formy à une seule condition, c'est qu'il resterait vis-à-vis de Destrames dans des termes de rivalité pacifique.

— Mais il me semble, dit encore Arthur, qu'elle avait menacé Destrames ou de le tuer, ou de le faire tuer.

— Monsieur, fit le fou, connaissez-vous l'*Andromaque* de Racine?

— Mais oui, dit Arthur d'un air piqué et fier.

— Avez-vous jamais étudié l'admirable personnage d'Hermione?

— Sans doute, fit le marquis d'un ton moins assuré.

— Eh bien, monsieur, c'est l'histoire de Laura; elle menaçait Paul de le tuer ou de le faire tuer, et elle l'eût défendu de tout son pouvoir.

— Mais elle l'aimait donc? fit le marquis.

— Ma foi, monsieur, reprit le Napoléon II, vous m'embarrassez étrangement : après ce que cette fille avait dit de Paul Destrames, après ce qu'elle lui avait dit à lui-même, avec les idées qu'elle avait, idées abominables si vous voulez, mais qui du moins avaient de la hardiesse, de la hauteur et de l'imprévu, que cette fille aimât Paul, c'est ce que je ne conçois pas et c'est cependant la vérité. Elle en était folle... C'était une domination à laquelle elle eût voulu se soustraire à tout prix... Pour cela elle l'insultait, elle le fuyait, elle se le

montrait sous les aspects les plus misérables, mais elle avait beau fuir, elle ne pouvait vivre sans l'espérance d'être la femme de cet homme... car, vous le dirai-je, elle n'aimait point Paul pour en faire un amant; à ce compte, elle l'eût possédé et usé depuis longtemps... Il lui avait passé par la tête d'en faire son mari; cette idée s'était, je ne sais comment, enracinée dans son cerveau, et, avec l'esprit absolu de cette fille, une fois que ce caprice fut devenu une volonté, il fallut qu'il s'accomplît.

Dans les premiers moments de l'admission de Paul chez le banquier, Laura, comme je vous l'ai dit, avait essayé d'armer sa famille contre lui, puis, voyant qu'elle n'avait point obtenu de succès de ce côté, elle avait lancé Formy. Or, voici ce qui arriva de ce garçon.

Pendant que Paul Destrames se laissait ramener au bien par la belle Clarisse, Formy jouait près d'elle ce rôle que les femmes rendent si honteux pour l'homme sur lequel elles sentent leur pouvoir.

Monsieur, reprit le Napoléon II en recommençant une de ces interruptions qui faisaient le désespoir d'Arthur, connaissez-vous quelque chose de plus horriblement féroce qu'une femme qui n'aime pas et qu'on aime? L'histoire des plus cruels tyrans et des tortures qu'ils ont infligées à leurs victimes n'offre aucun exemple du sang-froid avec lequel une femme pétrit sous ses étreintes poignantes le cœur de l'homme qu'elle n'aime pas.

Formy, malheureusement pour lui, était posé comme l'ami de la maison, et il se trouvait avec Clarisse dans des termes de familiarité qui permettaient à Clarisse de laisser éclater ses sentiments devant lui.

Si Formy avait dit à mademoiselle Stillar qu'il l'aimait, et que malgré le rejet de son amour, il eût persisté à la poursuivre, elle eût bien fait assurément de lui faire subir toutes les pei-

nes possibles ; car, après la prétention d'être missionnaire, je n'en connais pas de plus insupportable que celle qui consiste à vouloir faire agréer un amour dont on ne se soucie pas.

Mais Formy était à la fois trop galant homme et trop fier pour dire son amour à une jeune fille qu'il voulait épouser, avant de savoir formellement si sa recherche serait agréée par les parents, et de savoir à peu près si Clarisse l'accepterait. Il s'était donc tenu sur une réserve qu'il croyait impénétrable ; mais la belle Clarisse se savait aimée depuis longtemps, et, lorsque Destrames approcha, Formy fut cette misérable marionnette avec laquelle les femmes jouent leurs infâmes comédies.

Si Destrames était de mauvaise humeur ou froid, on souriait à Formy, et Formy ivre, radieux, fou, se fondait de joie. Mais si Destrames revenait triste et désolé, on était de glace avec Formy ; on le raillait, on l'insultait, on le sacrifiait. Tenez, je l'ai vu, moi, le malheureux, pâle comme un cadavre sous les rires de Clarisse, abîmé, terrassé, tremblant d'un frisson de rage qu'il réprimait en lui ; je l'ai vu se lever en chancelant du salon, le quitter, et tomber à la porte épuisé de colère et de douleur, et j'ai vu Clarisse, qui le voyait, qui le sentait, qui en était sûre, hausser les épaules, rire de ce désespoir et le tourner en ridicule.

— Et ce Formy ne la plantait pas là ? s'écria Arthur.

— Non, monsieur, fit le narrateur, non, il ne la planta point là, parce que l'amour est une puissance folle, aveugle, inouïe, qui abat tout courage, ôte toute dignité, parce que l'amour est un abrutissement quand il n'est pas une exaltation.

— Mais en ce cas, monsieur, reprit Arthur, à supposer qu'on demeure sans force vis-à-vis de la femme qu'on aime, il ne doit pas en être ainsi envers un rival.

— Vous croyez cela, monsieur, et vous avez raison ; mais vous avez oublié que pour un homme de cœur et d'esprit, la plus grande humiliation, c'est d'avoir à demander à une lutte

armée non pas le triomphe, mais la vengeance. Qu'est-ce que c'est que de tuer son rival, de faire un cadavre de cet homme qu'on aime? c'est un acte de boucher...

— Mais il me semble, dit Arthur...

— Il ne vous semble rien, dit le Napoléon II; ce que je vous dis est vrai... Tuer un rival n'est qu'un acte barbare, stupide. On met la lutte de l'amour à triompher, non pas à vrai dire d'un individu sur lui-même, comme si on luttait à qui sera le plus fort, mais c'est d'en triompher dans un autre; c'est de tuer, d'anéantir, d'effacer la passion qu'il méprise, c'est d'être véritablement plus fort que lui dans cette puissance qu'il a sur un autre; mais ce n'est pas en agissant sur lui qu'on est plus fort qu'un rival, c'est en agissant sur la femme qu'il aime. Qu'après l'avoir chassé de son cœur on le chasse de sa présence, et qu'au besoin on le tue comme un animal très-ennuyeux, cela est permis, voilà tout.

Ce que je viens de vous dire là, monsieur, tout homme qui a quelque conscience sérieuse de sa valeur l'éprouve malgré lui. Il a honte de se battre à coups d'épée avec un homme qui est censé lui faire du mal, parce qu'il est plus beau, plus aimable, plus spirituel que lui; car le mot plus aimé emporte toutes les qualités que je viens de vous dire. Voilà pourquoi Formy laissait la vie à Paul Destrames. Non que l'idée de s'en défaire ne lui eût vingt fois passé par la tête, mais il y répugnait comme à la plus sotte action du monde : et puis, monsieur, ne vous rappelez-vous pas que Laura lui avait ordonné de respecter les jours de M. Destrames.

— C'est vrai, dit Arthur en ricanant, et probablement cette raison est la raison par excellence, comme l'espoir de M. Stillar fut la raison suprême qui assura le succès de Paul.

Dieu vous a doué, monsieur, répliqua le Napoléon II, d'un esprit qui est toujours à côté du vrai. Est-ce que par hasard vous seriez...

Il s'arrêta.

— Qui donc? fit le marquis...

— Ma foi, depuis qu'on m'a raconté l'histoire d'un certain monsieur, et que je vous écoute parler, je commence à croire que vous pourriez bien ne faire qu'une seule et même personne...

— Et quel est ce monsieur...

Heureusement pour le marquis le fou ne tenait pas autrement à ses idées (c'est-à-dire aux idées relatives à l'impression du moment), ou plutôt ses idées ne tenaient pas assez solidement dans sa tête pour qu'il les gardât longtemps; et au lieu de répondre à cette question il continua :

— Non, monsieur, non, la défense de Laura n'eût point arrêté Formy et elle ne l'arrêta point lorsque vaincu dans sa lutte, méprisé, dédaigné, chassé, il ne lui resta plus d'autre espérance que de rendre le mal qu'il avait souffert. A ce moment suprême la folie de l'amour tourne à la folie de la haine; c'est à ce moment qu'on assassine, qu'on empoisonne, qu'on commet tous ces crimes inouïs qu'inspire l'envie : car la vraie jalousie n'existe plus, elle périt dans la chute de sa propre dignité. Ainsi, lorsque Formy apprit qu'on parlait sérieusement du mariage de Paul Destrames, il prit la résolution de se venger, et voici quelle fut cette vengeance. Ce fut, monsieur, un drame épouvantable et dont il est impossible que vous n'ayez pas entendu parler.

— Nous verrons bien, dit Arthur.

— Un soir, reprit le Napoléon II, dans le salon de M. Stillar, arriva Formy. Jamais il n'avait été mieux arrangé, plus coquet de sa petite personne, jamais il n'avait parlé d'une voix plus douce et plus flûtée, jamais il n'avait cligné les yeux d'un air plus fin et plus goguenard; il accablait les hommes des plus aimables politesses, il était, auprès des femmes, d'une verve de mots gracieux qui me fit trembler, car j'étais présent à cette scène. Quel homme charmant, c'était mon-

sieur, et comme il montrait jusqu'à quel point la gaîté peut être élégante et l'élégance vive et entraînante; enfin il était délicieux. Ce fut au point, que Clarisse en devint triste. La femme veut bien que l'homme qu'elle dédaigne brille à tous les yeux; c'est si beau, selon les femmes, de compter pour esclave rebuté celui que tant d'autres prendraient pour maître adoré. Mais cette joie de la vanité féminine se trouble cependant si le succès de cet homme va si loin qu'il jette celui qu'elle préfère dans une ombre complète.

Clarisse fut si malheureuse qu'elle essaya l'arme qui lui avait toujours réussi; elle lança Paul à l'encontre de Formy, elle ramassa quelques mots médiocres et misérables pour les vanter, enfin elle amena un conflit que Formy cherchait depuis longtemps. Destrames s'y présenta avec cette énorme présomption de vainqueur qui donne quelquefois des chances de succès, parce qu'elle pousse à tout dire. La lutte fut pendant quelques moments brillante pour Destrames, mais Formy n'en semblait pas alarmé, il le vantait, lui souriait, faisait le modeste, puis revenant tout à coup il lui lançait les mots les plus piquants, les plus vifs. Enfin, après l'avoir peloté d'une façon merveilleuse, le petit Formy prit ses grands airs, et vous devez savoir qu'il n'y a rien de plus insolent au monde que les grands airs d'un petit homme; Formy repoussa du pied avec le plus profond dédain le jouet dont il venait de s'amuser.

Formy était fort distingué de sa personne, mais enfin toute sa baronnie date d'un décret impérial qui baronna bien des préfets qu'on envoyait en pays conquis pour faire croire aux Allemands qu'il y avait de la noblesse en France.

Le marquis regarda le Napoléon II d'un air fort stupéfait : en effet, il lui semblait singulier qu'il parlât ainsi des décrets de M. son père. Cela s'explique en ce qu'en ce moment le narrateur, se reportant dans le passé, rentrait malgré lui dans l'ordre d'idées qu'il avait alors, et dans ce temps-là il

était le marquis de Sterny, fort dédaigneux de la noblesse impériale. Cependant le narrateur continua :

— Le petit baron traitait Destrames comme le dernier des faquins, si bien que cela finit par devenir assez vif pour que madame Stillar demandât la paix, car Clarisse était pâle de colère et de douleur à la fois. Formy devint de plus en plus cruel, il eut pitié, il se calma, et fit à madame Stillar les excuses les plus sanglantes pour Destrames ; il le bafoua jusqu'à ce que Clarisse, brisée dans le cœur de son amant, finit par s'évanouir. Cela fut très-beau : monsieur, il n'y eut pas un mot grossier, il n'y eut qu'un je ne sais quoi du supérieurement insolent et dédaigneux. Enfin je sortis avec Formy qui me fit un signe, et nous entrâmes dans sa voiture à la porte de l'hôtel, et Paul arriva presqu'au même instant ; le rendez-vous fut pris pour le lendemain à midi. Paul voulait en finir sur-le-champ, et j'avoue que pour ma part, je trouvai qu'après avoir traité un homme comme l'avait fait Formy, il devait être à nos ordres et sur-le-champ ; mais le petit baron tint bon et finit par donner pour raison qu'ayant des affaires très-embrouillées il désirait ce temps pour les arranger. Il fallut en passer par ce qu'il voulait. Ainsi Formy fixa le lieu du rendez-vous dans la forêt de Sénart, dans la maison d'un garde où nous avions établi un rendez-vous de chasse. Je proposai à Formy d'aller le chercher le lendemain et de le conduire avec son second témoin qu'il m'avait désigné et qui était un de nos anciens du club des Mangeurs. Mais Formy n'accepta point et il me déclara qu'il se rendrait directement à la forêt de Sénart. Cela me parut assez extraordinaire, mais il y avait en lui une volonté si arrêtée qu'il fallut céder.

Je partis le lendemain, et, en arrivant au rendez-vous de chasse, je fus fort étonné de trouver tout le club des Mangeurs convoqué. Nous nous demandâmes ce que cela pouvait vouloir dire : Destrames arriva, et comme il en était convenu la veille avec moi, il avait choisi deux des nôtres. Formy

m'avait prié d'obtenir cela de lui, et j'étais assuré que Paul ne s'y refuserait pas. Midi sonna et Formy ne parut point. Destrames portait la tête haute et affectait de s'essuyer le visage avec un magnifique mouchoir de femme; le chiffre de mademoiselle Stillar brodé au coin nous apprit d'où il venait, et après quelques questions, il nous avoua qu'il lui avait été envoyé le matin même par Clarisse comme un paladium.

Il y a dans les sentiments du genre de ceux de Clarisse une exaltation qui croit de bonne foi à une influence supérieure lorsque le hasard donne raison à ces prétentions. Il en résulte les plus merveilleuses assurances et l'on se croit modestement un prédestiné. Cette confiance avait gagné Paul, et je vous avoue que jusqu'à un certain point elle me troublait, car c'est beaucoup dans une rencontre que d'avoir foi en son succès.

Cependant le temps se passait et Formy ne paraissait point. Nous tous, et moi plus que les autres, nous commencions à nous alarmer, non que personne doutât de son courage, mais on cherchait à savoir ce qui avait pu l'arrêter.

Il y avait peut-être à craindre que ce ne fussent des créanciers, car Formy n'en manquait pas. Destrames eut de l'esprit et défendit Formy d'une façon loyale. Il déclara qu'il l'attendrait toute la journée, et que s'il ne venait pas il se remettrait à ses ordres à tout autre jour et à toute autre heure, bien convaincu qu'il ne pouvait y avoir qu'une chose bien extraordinaire qui pût l'empêcher de venir.

Une heure se passa dans cette attente... Une heure pour un rendez-vous de duel était une éternité.

Tout à coup nous entendîmes le galop furieux d'un cheval, et nous vîmes Formy arriver à toute bride; il était seul, sans domestique.

Il sauta à terre et monta en nous priant de le suivre dans une vaste salle où nous avions l'habitude de faire jadis des déjeuners assez célèbres par leur faste.

Formy était d'une pâleur mortelle et je remarquai qu'il y avait du sang sur ses manchettes. A peine monté il s'assit en disant :

— Un moment, messieurs, j'étouffe... j'étouffe...

Je défis son habit.

Sa chemise était ensanglantée.

— Vous êtes blessé ? lui dis-je.

— Non, me dit-il avec un sourire amer, non. Je ne suis pas blessé. Je lui donnai un verre d'eau qu'il but avec avidité, il tremblait de tout son corps, on pouvait supposer que la rapidité de sa course lui causait cette émotion ; cependant ce sang, la parole brève et le regard troublé de Formy me faisaient trembler. Je me figurai quelque horrible malheur, mais je cherchais vainement ce que ce pouvait être.

Tout à coup Formy se lève, et comme s'il paraissait écouter au loin, il s'écria :

— Il est temps maintenant.

Nous lui demandâmes de nous suivre.

— Messieurs, dit-il, tout doit se faire ici et vous devez en être tous témoins. Voici une lettre qui vous est adressée à tous et que vous devez lire, quelle que soit l'issue de ce combat.

Il me la remit dans les mains.

Paul céda avec une bonne grâce parfaite à toutes les exigences de son adversaire.

Le combat devait avoir lieu à l'épée, et lorsque Destrames reçut son arme il s'enveloppa la main avec le mouchoir de la belle Clarisse ; il fit si bien que Formy l'aperçut ; cela lui causa une émotion étonnante, et je l'entendis murmurer :

— Je devrais les laisser être heureux...,

— Mais à l'instant même il s'écria :

— Non... non... cela ne peut être ainsi... non, c'est elle qui m'a poussé dans cet abîme, ils m'y suivront tous.

Le combat commença. Destrames était brave, calme, leste

et confiant; Formy était devenu comme une barre de fer, il semblait ne pas vouloir parer les coups que lui portait Paul. Mais son épée toujours dirigée sur la poitrine de son adversaire, l'arrêtait chaque fois que celui-ci voulait porter à fond: Formy était décidé à tuer, dût-il lui en coûter la vie. Destrames devina son intention, et finit par jouer un jeu que la main tremblante de Formy semblait devoir faire réussir; il l'attaqua avec une rapidité inouïe, prodiguant les feintes, faisant mille semblants de pauses sans buter au corps pour engager Formy de se départir de son immobilité. Mais Formy resta ferme. Enfin dans un moment où Paul put le croire ébloui et fatigué de ses attaques réitérées, il se fendit sur Formy; mais celui-ci tendit la main et ce ne fut pour ainsi dire que lorsqu'il sentit la pointe de son épée sur la poitrine de Paul, qu'il se fendit à son tour. Paul, percé de part en part, se releva cependant, appuya la main sur son cœur, et nous dit :

— Adieu.

Puis il tomba mort.

Formy le regarda un moment, jeta son épée, courut vers la fenêtre, parut écouter, et s'écria :

— Il était temps.

Au même instant nous entendîmes une violente détonation, et Formy retomba dans la chambre, la tête fracassée. Il venait de se faire sauter la cervelle.

Nous avions eu à peine le temps de nous pencher sur ces deux cadavres et de les relever, que la maison fut envahie. On demanda Formy. Le commissaire accompagné d'agents de police entendit le récit que je lui fis de ce qui venait de se passer, et regardant le cadavre défiguré de Formy, il murmura à son tour :

— Il vaut mieux qu'il en soit ainsi.

Nous voulûmes nous informer de ce qui avait amené ces messieurs à la poursuite de Formy, supposant que c'était un

ordre pour empêcher le duel. Le commissaire de police nous dit :

— Je ne puis vous répondre ; mais je crains que vous ne l'appreniez trop tôt.

Nous nous rappelâmes la lettre, et nous nous retirâmes dans une pièce adjacente pour la lire ; elle ne contenait que ce peu de mots :

« Mes amis, pour me sauver, une femme exécrable avait » surpris à chacun de vous un secret, avec lequel elle pou- » vait le perdre ; elle en possédait un qui me concernait ; » pour vous et pour moi, je n'ai pas voulu que vous pussiez » rester dans cette honteuse dépendance. Je viens de tuer la » femme qui pouvait vous perdre. Adieu et pardonnez-moi. »

— Quoi, s'écria Arthur, il avait assassiné Laura !

— Oui, monsieur, et voilà comment finit cette fille ; voilà pourquoi la belle Clarisse Stillar est folle ; elle ne veut pas croire que l'homme dont elle avait fait choix, sur lequel elle avait étendu sa protection délicate, d'ange, ait pu être tué, et cette vanité l'a rendue folle.

— C'est une catastrophe horrible, dit Arthur, mais enfin Formy se montra loyal en sauvant tous ses amis de l'indiscrétion de Laura.

— Ah ! monsieur, fit le Napoléon II, il y avait bien aussi son petit intérêt ; attendu que Laura possédait des lettres de madame Formy, la mère, qui prouvaient que M. Formy fils n'était pas le fils de M. Formy père.

— Mais tout est donc égoïsme et vanité dans ce monde !

— Oui tout, monsieur, dit le Napoléon II, et si vous voulez que je vous raconte maintenant l'histoire de M. de Mun, vous en aurez la preuve.

— Enfin, dit Arthur.

— Ecoutez donc. Mais avant de vous dire quelle est la folie de M. de Mun...

— Je vous écoute.

— Imaginez-vous un petit monsieur, laid, rabougri, farci des lectures de romans, ayant passé toute sa vie à se nourrir des mémoires de la Dubarry, du vicomte de Tully, de Casanova; s'étant monté l'imagination jusqu'à se croire le héros de toutes ces aventures passées et d'une foule d'autres qu'il inventait : cela alla si loin qu'il s'imagina avoir séduit je ne sais combien de femmes, avoir eu je ne sais combien d'aventures, si bien qu'il disait partout avoir vécu quatre-vingt-quinze ans. Cependant cette folie était si calme, qu'on le laissait libre; lorsque tout à coup il lui passa par la tête l'idée inouïe que voici : probablement la Peau de chagrin de Balzac, et Faust et toutes les fantastiques rêveries allemandes d'Offman l'avaient ensorcelé. Quoi qu'il en soit, voici ce qu'il imagina :

Arthur écouta, et le fou lui raconta ce qui suit :

AVIS AU LECTEUR.

Retournez à la première page de ce livre, c'est l'histoire de la folie du marquis de Mun, qui est mort dernièrement chez le docteur Metrasipot dans sa vingt-cinquième année, sans être plaint ni regretté de personne. Que la terre lui soit légère.

Nous aurions pu insérer dans ce dernier chapitre l'histoire de Napoléon II, qui fut racontée au marquis de Mun par la belle Clarisse. Nous avons cru devoir la rejeter à la fin de ce volume, pour ne pas interrompre le récit.

LE LION AMOUREUX

I

Le nom de *lion*, appliqué à une partie de la jeunesse française, s'est tellement vulgarisé, que je crois inutile d'entrer dans de longues explications pour le faire adopter à mes lecteurs comme signifiant autre chose que l'hôte terrible des forêts, ou l'esclave obéissant de M. Van Amburgh.

Mais quelle est cette autre chose? On en a bien en général une idée vague et qui suffit à la conversation; on sait que la race à laquelle le lion appartient a toujours vécu en France sous divers noms; ainsi le lion s'est appelé autrefois raffiné, muguet, homme à bonnes fortunes, roué; plus tard, muscadin, incroyable, merveilleux, et dernièrement enfin, dandy et fashionable; aujourd'hui c'est lion qu'on le nomme.

Pourquoi?

Est-ce parce qu'il est le roi de cette parcelle de la société qu'on appelle le monde? Est-ce parce qu'il prend les quatre parts de la proie que d'autres l'ont aidé à saisir?

Je ne puis vous le dire; mais je vais tâcher de vous esquisser sa physionomie, et puis vous devinerez, si vous pouvez.

Le lion est en général un beau garçon qui a passé de l'état d'enfant à l'état d'homme, la prétention d'être un jeune homme étant abandonnée depuis longtemps aux hommes de quarante à cinquante ans; car, de nos jours, l'état de jeune

homme est presque aussi méprisé que celui de vieillard.

Or, le lion n'ayant jamais été jeune homme, n'a presque jamais fait aucune des sottises jeunes qui partent du cœur, quoiqu'il aime le jeu, les femmes et le vin, comme disent les refrains du temps de l'Empire, une des choses que le lion méprise le plus. Mais cet amour n'est pas de l'amour, car ce n'est pas pour eux que ces messieurs ont ces trois passions, auquelles ils joignent, quand ils le peuvent, celle des chevaux.

La véritable passion est, de sa nature, personnelle, cachée, discrète ; la leur, au contraire, est toute d'apparat et de luxe. Ils possèdent leur maîtresse au même titre que leur voiture, pour en éclabousser les passants, et ils dînent aux fenêtres du café de Paris parce que c'est l'endroit le plus apparent de la capitale ; en effet, ils n'ont pas la prétention de boire, mais de vider un grand nombre de bouteilles, ce qui est bien différent.

Les lions sont donc en général fort ignorants de l'amour, de ses folies les plus passionnées, de ses bonheurs les plus délicats, de ses espérances insensées, de ses craintes frivoles, et surtout de toutes ses charmantes niaiseries. En revanche, ils ont le droit acquis (acquis est bien dit) de tutoyer la majorité des chœurs dansants ou chantants de l'Opéra.

Du reste, ils ont cela de commun avec la jeune noblesse d'il y a soixante ans, qu'ils ont un pied dans la meilleure compagnie de Paris et un pied dans la plus mauvaise ; mais ils en diffèrent en ce que les grandes dames d'aujourd'hui ne les disputent plus comme autrefois aux filles entretenues, et les abandonnent aux intrigues des coulisses. Aussi, lorsqu'il s'est rencontré par hasard dans le théâtre même quelque femme qui a eu besoin d'être aimée pour se perdre, s'est-elle donnée à un pauvre garçon amoureux qu'ils avaient flétri d'avance de l'épithète de bourgeois.

Ceci dit, nous pouvons commencer notre histoire.

II

C'était il y a quelques jours, à l'heure de midi; un lion de la plus belle encolure descendit de sa voiture et entra au café de Paris. Son entrée excita un très-vif étonnement pour deux raisons majeures; la première, c'est qu'il était habillé; la seconde, c'est qu'il demanda son déjeuner comme un homme qui est pressé et qui a quelque chose à faire.

Un de ses amis le regarda attentivement de l'œil sur lequel il ne mit pas son lorgnon, et lui dit :

— Où diable allez-vous comme ça, Sterny?

— Je vais à un mariage.

— Qui donc se marie? dit l'interrogateur.

Et tout aussitôt une demi-douzaine de têtes se levèrent; on échangea des regards, on chercha au plafond, et chacun répéta en soi-même la question :

— Qui donc se marie?

Sterny vit cette pantomime, et se hâta d'y répondre d'un ton indifférent en disant :

— Personne, messieurs, personne; c'est une affaire particulière.

— Et à quelle heure en sèrez-vous débarrassé?

— Je n'en sais rien; mais je m'esquiverai immédiatement après l'église, quand je ne serai plus nécessaire.

— Vous êtes donc nécessaire?

— Je suis témoin du futur.

— Témoin du futur? répéta-t-on de tous côtés.

— Oui, reprit Sterny qui voyait l'étonnement se peindre sur tous les visages; oui, témoin du filleul de mon père. Il

m'a écrit à ce sujet une lettre qui ne me permettait pas de refuser à ce brave garçon un plaisir qu'il considère comme un grand honneur. Voilà tout ce dont il s'agit; et maintenant, ajouta Sterny en se levant, achevez de déjeuner en paix. A ce soir!

Comme il sortait, l'un de ses amis lui cria :

— Où se fait-il, ton mariage?

— Ma foi, je n'en sais rien. Le rendez-vous est chez la future..., rue Saint-Martin, à midi; il est midi un quart..... Adieu!

Il partit, et quoique cet événement fût d'une très-mince importance, il n'en fut pas moins le texte d'une assez longue conversation.

— Le vieux marquis de Sterny, dit un fils de potier enrichi qui professait un grand respect pour les traditions héréditaires, le vieux marquis de Sterny a gardé un peu des habitudes de patronage de l'ancienne noblesse; donc ce qui arrive à Sterny serait une chose d'assez bon goût à faire; mais malgré son grand nom il n'y entend rien, et au lieu d'être bon et affectueux pour ces pauvres gens, il va leur porter un air ennuyé ou moqueur, et pourtant....

— Pourtant, dit un ex-beau de quarante ans, à qui l'on contestait le titre de lion, élégant fort gros et très-laid, espèce de pédicure opulent, qui appelait toutes les femmes *la petite*....; pourtant cela pourrait être amusant; il y a de très-jolies femmes parmi tout ça.

— Jolies, oui, s'écria un vrai lion, existence inconnue, dont la spécialité avait un certain côté artistique qui consistait à protéger la fantaisie et l'art; jolies, oui, mais ce sont des bourgeoises.

— Ah! messieurs, reprit le fils du potier, l'ancienne noblesse faisait cas des bourgeoises.

— Pardieu! reprit le lion artiste, les bourgeoises d'autrefois, ça se conçoit. Des jeunes filles qui ne savaient rien de

rien; des femmes qui n'en savaient guère plus, enfermées dans la pratique des pieux devoirs de la famille; pour qui les plaisirs du monde, les arts, la littérature étaient d'un domaine où elles ne pouvaient aspirer; qui regardaient un homme de cour comme le serpent tentateur de la Genèse. Pénétrer dans cette vie, y jeter l'amour, le désordre, jouer avec cette ignorance de toutes choses, l'étonner comme on fait à un enfant avec des contes de fées, cela pouvait être fort amusant, et je comprends parfaitement la passion du maréchal de Richelieu pour madame Michelin. Mais les bourgeoises d'aujourd'hui, douées pour la plupart d'une moitié d'éducation fausse, dont elles se servent avec une imperturbable impertinence pour ne s'étonner de rien; des virtuoses qui jouent les sonates de Steibelt et qui décident entre Rossini et Meyerbeer en faveur du *Postillon de Longjumeau;* des bas-bleus qui lisent madame Sand comme étude, et qui dévorent M. Paul de Kock avec bonheur; des artistes qui se font peindre par M. Dubuffe et qui enluminent des lithographies; des femmes enfin qui ont des opinions sur l'assiette de l'impôt et sur l'immortalité de l'âme! c'est ignoble, et je comprends tout l'ennui de Sterny. Elles vont le regarder comme une bête curieuse, et Dieu sait si elles ne le mesureront pas à l'aune de quelque beau courtaud de boutique et qui aura fait douze couplets pour le mariage, qui découpera à table, qui chantera au dessert, qui dansera toute la nuit et qui sera proclamé l'homme le plus aimable de la société.

Là-dessus le lion alluma son cigare, alla s'asseoir sur une chaise, en mit une sous chacune de ses jambes et regarda passer le boulevard. Tous les autres lions s'empressèrent de se livrer à des occupations de cette importance, et il ne fut plus question de Léonce Sterny.

III

Cependant celui-ci était arrivé à la rue Saint-Martin. Ce jour-là notre lion n'avait aucun rendez-vous; il n'y avait ni courses, ni bois, et il ne volait à aucun plaisir les deux heures qu'il allait consacrer à Prosper Gobillou, le filleul de son père. Il se serait ennuyé ailleurs, il venait s'ennuyer là; il ne mettait donc aucune importance à ce qu'il faisait, et entra chez M. Laloine, plumassier, sans parti pris d'avance d'être d'une façon ou de l'autre : c'est une commission qu'il faisait. Il arrriva à point : on n'attendait plus que lui. Il s'en aperçut sans qu'on le lui montrât le moins du monde, et se crut dispensé de s'excuser. On lui présenta la mariée qui n'osa pas le regarder, puis les parents, et vit que les jeunes gens se poussaient du coude pour se le montrer lorsqu'il saluait ou parlait. Il chercha des yeux quelqu'un à qui s'accrocher, et ne vit aucun homme dans la conversation duquel il pût se mettre à l'abri de cette curiosité. Sterny se retira dans un coin, tandis que la famille se donnait mille soins pour organiser le départ, lorsque entra tout à coup une grande jeune fille qui s'écria :

— Quand je vous disais que j'aurais changé de robe avant que votre marquis ne soit arrivé!

— Lise!... dit sévèrement M. Laloine, tandis que tout le monde demeurait dans la stupéfaction de cette incartade.

Le regard de M. Laloine dirigé vers Léonce montra à sa fille quelle grosse inconvenance elle venait de commettre, et celle-ci rougit comme le beau lion n'avait jamais vu rougir.

— Pardon, papa, je ne savais pas... dit-elle en baissant la

tête, tandis que M. Laloine s'approchant de Sterny, lui dit avec un air paternel :

— C'est une enfant qui n'a pas encore seize ans et qui ne sait pas encore se tenir.

Sterny regarda cette enfant qui était belle comme un ange.

— C'est votre fille aussi ? dit Léonce.

— Oui, monsieur le marquis, une enfant gâtée, qu'une affreuse maladie du cœur a failli nous enlever, et qu'il faut ménager encore. C'est pour cela que je ne l'ai pas grondée.

— Eh bien veuillez me présenter à elle et m'excuser de mon inexactitude.

— Ça n'en vaut pas la peine, repartit M. Laloine, ne faites pas attention à cette morveuse.

Mais Sterny n'était point de cet avis ; jamais il n'avait vu rien de plus charmant que cette fille si belle. Pendant que sa mère la grondait doucement, et semblait lui recommander d'être bien raisonnable, elle avait jeté un regard furtif sur le lion, regard inquisiteur et peu bienveillant, et elle avait conclu le sermon de sa mère par un petit geste d'impatience voulant dire très-clairement :

— J'étais sûre que ce serait un trouble-fête !

Cependant on partit pour la mairie et l'on mit Léonce dans la voiture de la mariée avec madame Laloine et un des témoins de cette famille. Heureusement que le trajet n'était pas long ; car ces quatre personnes étaient fort embarrassées, et le collègue de Léonce ne trouva rien de mieux que de lui dire :

— Que pensez-vous, monsieur, de la question des sucres?

Sterny n'en avait aucune idée, mais il répondit froidement :

— Monsieur, je suis pour les colonies.

— Je comprends, dit amèrement le témoin ; le progrès de l'industrie nationale vous fait peur. Mais enfin le gouverne-

ment veut tout ruiner en France, c'est un parti pris.

Et là-dessus le monsieur entama la question, qui dura jusqu'à la mairie sans qu'il fût besoin que personne prît la parole.

Léonce ne pensait déjà plus à la belle Lise, et commençait à trouver la tâche fatigante. On arriva, et comme Léonce venait de descendre de voiture, il aperçut Lise qui, le visage rayonnant, venait de sauter de la sienne. Il se passa en ce moment une espèce de petit embarras qui fut peut-être la cause première de toute cette histoire. Lise donnait le bras à un grand jeune homme décoré du nom de garçon d'honneur et qui touchait à Sterny. Lise, appelée par une autre jeune fille venant derrière elle, se retourna pour rétablir une fleur dérangée dans sa coiffure, tandis que le garçon d'honneur restait immobile tenant son bras ouvert en cerceau pour recevoir le beau bras de la jeune Lise. Mais au moment où elle achevait son office, une voix appela le jeune homme en tête du cortége. Il s'éloigna, tandis que Lise passa son bras dans celui qu'elle rencontra à sa portée, et qui se trouva être celui du beau lion : alors elle se retourna vivement en disant :

— Allons, dépêchons-nous!

A l'aspect du visage de Sterny, elle poussa un petit cri et voulut se retirer ; mais Léonce serra le bras, retint la main, et dit en souriant :

— Puisque le hasard me le donne, je veux en profiter.

— Pardon, monsieur, répondit Lise, mais je suis demoiselle d'honneur ; je ne peux pas, M. Tirlot se fâcherait.

— Qui ça, M. Tirlot?

— Eh bien! le garçon d'honneur, c'est un droit...

— C'est un droit que je lui disputerai en champ-clos, dit le jeune lion, qui s'imaginait dire la chose du monde la plus insignifiante.

Lise le regarda de tous ses yeux, et répondit d'une voix émue :

— Si c'est comme ça, monsieur, venez, je lui dirai que c'est moi qui l'ai voulu.

Cette phrase et l'émotion avec laquelle elle fut prononcée prouva à Léonce que Lise avait pris le champ-clos au sérieux, et qu'elle était persuadée que le marquis eût tué le garçon d'honneur s'il s'était permis de faire une observation. Cependant tout le monde était entré dans la salle municipale, Léonce et Lise entrèrent les derniers, et la jeune fille se hâta de dire :

— C'est M. Tirlot qui m'a laissée là sur le trottoir, et sans M. le marquis, à qui j'ai été forcée de demander son bras, je n'aurais pas eu de cavalier.

Le mot cavalier désenchanta un peu Léonce; mais le maire n'était pas arrivé, et, faute de mieux, il s'assit à côté de mademoiselle Lise. Il ne sut d'abord que lui dire, et évidemment il la gênait beaucoup par sa présence.

Léonce voulut faire le bonhomme, et dit en souriant doucement :

— Voilà un jour qui fait battre le cœur aux jeunes filles...

Lise ne répondit pas.

— C'est un grand jour...

Même silence.

— Et qui arrivera sans doute bientôt pour vous?

— Ah! que ce maire est ennuyeux! dit Lise, il se fait toujours attendre.

Léonce comprit qu'il réussissait peu; mais, assis qu'il était près de cette belle enfant, il admirait avec tant de plaisir la pureté merveilleuse de son profil, la grâce de ce cou flexible si doucement courbé; et puis il sentait pour la première fois arriver jusqu'à lui cette fraîcheur de vie bien plus suave que l'atmosphère parfumée d'une belle dame. Il ne se dé-

couragea pas, et saisissant au vol les mots de Lise, il reprit de sa voix la plus caressante :

— Vous parlez bien légèrement d'un si grave magistrat !

— Qui ça ? dit Lise, monsieur le maire, est-ce que c'est un magistrat ?

On a beau faire des constitutions très-admirables, quand le temps ne les a pas sanctionnées elles n'entrent pas dans les sentiments de la masse. Que le maire soit le consécrateur légal et unique du mariage, la loi le veut ainsi ; mais l'acte auquel il préside, quelque grave, quelque indissoluble qu'il soit, n'est aux yeux du peuple qu'un contrat qui sent le papier timbré ; la vraie cérémonie du mariage, celle où il y a préoccupation, respect, prière, ne s'accomplit qu'à l'église. Sterny était un peu de cet avis ; il comprit parfaitement l'exclamation de Lise, et lui répondit pour la faire parler :

— Certainement c'est un magistrat, car c'est lui qui véritablement va marier votre sœur ; le mariage à l'église n'est qu'une formalité.

A ce mot, Lise leva un regard effrayé sur Léonce et se recula doucement de lui, puis elle baissa les yeux et répondit :

— Je sais, monsieur, qu'il y a des hommes qui pensent ainsi ; mais je ne serai jamais la femme d'un homme qui ne s'engagera pas à moi devant Dieu.

— Ah ! se dit Léonce, la petite est dévote. Mais elle est si belle !... encore un essai.

— Et ce serment, dit-il, ne vous engage pas à grand'chose, car celui qui vous obtiendra jamais fera tout ce que vous voudrez.

— Je l'espère bien, dit Lise d'un ton mutin.

— Ah ! reprit Léonce, vous êtes despote.

— Oh oui ! fit-elle en reprenant toute sa jeune insouciance.

— Mais savez-vous que c'est mal ? lui dit Léonce.

— Qu'est-ce que cela vous fait? répliqua-t-elle en lui riant au nez; ce n'est pas vous qui en aurez à souffrir.

— Cela ne m'empêche pas de plaindre celui que vous tyranniserez un jour, repartit Léonce en riant aussi.

— Mais je crois qu'il ne s'en plaindra pas, ça me suffit.

— Vous l'a-t-il déjà dit?

— Non, mais j'en suis sûre.

— Il vous aime donc bien?

— Qui ça? dit Lise d'un air tout étonné.

— Mais ce futur époux, ce futur esclave, qui sera si heureux de sa chaîne.

— Est-ce que je le connais?

— Mais vous disiez que vous étiez sûre...

— Ah! dit Lise, je suis sûre que je l'aimerai bien, monsieur; je suis sûre qu'il sera un honnête homme, et comme je serai une honnête femme, j'espère qu'il sera heureux.

Ceci fut dit d'un ton si sincère et si vrai, que Léonce crut à la foi de cette jeune fille, et lui dit avec conviction :

— Vous avez raison, il le sera.

— Ah! fit Lise en se levant, voilà votre magistrat.

Le maire entra, et la cérémonie commença.

IV

Le maire lut aux futurs conjoints les articles du code qui pourvoient à leur bonne intelligence; ils jurèrent de s'y soumettre, déclarèrent s'accepter l'un l'autre, et on passa dans le bureau particulier où se donnent les signatures.

Signer un registre semble une action bien aisée, et cependant il arriva que ce fut un petit événement où Léonce se fit remarquer par Lise, et toujours d'une façon peu avanta-

geuse. Quand les deux époux et leurs ascendants eurent si gné, ce fut le tour des témoins; Léonce fit comme les autres et sa surprise fut grande, en passant la plume à celui qui lu succédait, de voir Lise qui secouait la tête avec une petit moue de mécontentement.

Est-ce parce qu'il avait signé le marquis de Sterny? mai l'omission de son titre lui eût paru peu obligeante pou Prosper Gobillou, qui se targuait d'avoir un marquis pou témoin. Est-ce qu'il avait signé avant son tour, ou pris plu de place qu'il ne fallait?

Sterny restait tout intrigué, lui qui se croyait tout le savoir-vivre d'un homme du monde, d'exciter le mécontentement d'une petite fille de boutique, et il voulait savoir en quoi il avait failli à ses yeux. Cela lui semblait amusant. Pour cela il demeura debout près du bureau, en regardant tantôt Lise, tantôt ceux qui signaient après lui, et qui lui semblaient faire absolument comme il avait fait, sans que la jeune fille le trouvât mauvais; mais lorsque ce fut le tour de Lise de signer, elle lui fit comprendre combien il avait été inconvenant. En effet, lorsque le commis lui présenta la plume, elle s'arrêta, en disant d'une voix tant soit peu moqueuse.

— Pardon, que j'ôte mon gant.

Et le gant ôté, elle signa avec la main la plus fine et la plus blanche...

Léonce comprit; il avait signé la main gantée. Signer un acte de mariage avec un gant! est-ce qu'on prête serment devant la justice avec un gant! Léonce y pensa et se dit :

Ces gens-là ont de certaines délicatesses de bon goût. Qu'il fait un gant de plus ou de moins à la sainteté d'un serment ou à la signature d'un acte? Rien sans doute. Et cependant il semble qu'il y ait plus de sincérité dans cette main nue qui se lève devant Dieu, ou qui appose le seing d'un homme en témoignage de la vérité. C'est un de ces imperceptibles

sentiments dont on ne peut se rendre un compte exact, et qui existent cependant.

Léonce y réfléchissait encore, lorsqu'on se mit en ordre pour sortir. M. Tirlot, garçon d'honneur, et par conséquent grand maître des cérémonies, était descendu pour faire avancer les voitures; Léonce crut donc pouvoir offrir de nouveau son bras à Lise. Elle le prit d'un air peu charmé, mais sans faire attention qu'elle avait oublié de remettre son gant; et voilà Léonce qui marche à côté d'elle, la tête baissée, les yeux attachés sur cette main charmante doucement appuyée sur son bras.

Au premier aspect, Lise lui avait semblé une belle jeune fille; mais tout en lui accordant de prime abord une beauté éblouissante de jeunesse et de fraîcheur, il n'avait pas pensé qu'elle possédât tous ces détails de grâce privilégiée, par lesquels les femmes du monde se vengent d'être pâles, maigres et fanées: il considérait cette main si soyeuse et si effilée, comme une rareté précieuse, égarée parmi des Auvergnats, et peu à peu ses yeux s'arrêtèrent sur un anneau passé à l'index, et portant une petite plaque en or. Sur cette plaque était gravée en caractères imperceptibles une devise que Léonce s'obstinait à vouloir déchiffrer. Il y mettait une telle attention, qu'il ne s'aperçut pas qu'ils étaient arrivés, et que l'on montait en voiture. Il sembla que Lise ne fût pas absorbée dans une si profonde contemplation; car ces jolis petits doigts que Léonce admirait si assidûment, s'agitèrent d'impatience, et finirent par battre sur le bras de Léonce un trille infiniment prolongé.

A ce moment Léonce regarda Lise; au mouvement qu'il fit pour relever sa tête, elle le regarda, mais d'un air si moqueur, que Sterny ne voulut pas être en reste, et lui dit:

— Il paraît que mademoiselle est grande musicienne?

— Et pourquoi ça? fit Lise avec une petite mine de dédain.

— C'est que vous venez de jouer sur mon bras un galop ravissant.

Lise rougit; mais cette fois, avec un embarras pénible, elle retira brusquement son bras nu du bras de Léonce, et, ne sachant plus ce qu'elle faisait ni ce qu'elle disait, elle balbutia à demi-voix :

— Oh ! pardon, monsieur, j'ai oublié de mettre mon gant.

— Comme moi, j'ai oublié de l'ôter, repartit Sterny. Vous voyez que tout le monde peut se tromper.

Lise ne trouva rien à répondre ; le marchepied d'une voiture était baissé devant elle, elle y monta rapidement, si rapidement, que Léonce put voir le pied le plus étroit, le plus cambré, s'attachant gracieusement à la cheville la plus mignonne. Sterny eut envie de se placer près d'elle, mais il eut le bon esprit de ne pas le faire. Sans s'en apercevoir, Lise était montée dans la voiture de Léonce : il se retira en disant vivement au valet de pied :

— Fermez et suivez les autres voitures, et il s'élança tout aussitôt dans un remise où se trouvait madame Laloine.

— Eh bien ! s'écria la mère, et Lise, qu'en avez-vous fait ?

— Je l'ai mise en voiture.

— Avec qui ? demanda la prudente mère.

— Hélas ! toute seule, madame.

— Comment toute seule ?...

— Oui, madame, elle a monté sans s'en apercevoir, je crois dans ma voiture.

— Ah ! fit madame Laloine ; je ne sais pas ce qu'elle a ; elle est tout ahurie depuis ce matin.

— C'est mon coupé, ajouta modestement Léonce ; il n'y a que deux places et je n'ai pas osé...

Madame Laloine remercia Léonce de sa retenue par un salut silencieux et solennel, et ajouta :

— Elle va bien s'ennuyer toute seule.

Léonce eut une idée secrète qu'elle ne s'ennuierait pas,

V

En effet, Lise fut d'abord étonnée de se trouver seule, mais elle en profita pour se remettre de l'embarras où l'avaient jetée les paroles de Léonce ; et, répondant aux réflexions qu'elle faisait comme aux observations qu'on lui adressait, elle secoua sa jolie tête en se disant :

— Eh bah ! qu'est-ce que ça me fait ?

Cela dit, elle se mit à examiner ce splendide carrosse tout doublé de satin, tout orné de glands de soie et dont le balancement était si sourd et si doux. Elle s'assit d'un côté et de l'autre pour sentir la molle flexibilité des coussins, leva à moitié une glace pour en admirer l'épaisseur, et se mit à sourire d'aise de se trouver là.

Alors elle se rappela qu'ainsi devaient être faites les belles voitures de ces grandes dames qu'elle voyait courir dans les Champs-Elysées ; et sans penser qu'elle pouvait en occuper une aussi bien que la plus noble d'entre elles, elle se laissa aller à imiter le nonchalant abandon avec lequel elles s'accotent dans un coin de leur équipage.

La folle enfant s'y ploya comme elles, à demi couchée; pressant de sa fraîche joue et de ses blanches épaules cette soie dont la souplesse la caressait si doucement, se prêtant avec un mol affaissement aux mouvements de la voiture, clignant des yeux pour regarder d'en haut ces pauvres gens à pied qui tournaient la tête pour la voir. Puis, comme apercevant au loin quelqu'un de sa connaissance, se mordant doucement la lèvre inférieure à travers un fin sourire, et balançant imperceptiblement la tête pour adresser un salut intime au beau cavalier qui passe; et, dans cette petite fantas-

magorie improvisée, il se trouva que le beau cavalier fut Léonce Sterny.

En effet, quel autre que le beau lion Lise pouvait-elle faire passer sur un beau cheval anglais, courant avec grâce à côté d'elle? ce n'était certainement pas M. Tirlot, qu'elle avait vu tomber d'âne dans une partie de Montmorency. Ce fut donc à Sterny à qui elle adressa son plus doux sourire, son plus doux regard comme il passait devant elle.

Mais comprenez quelle dut être sa stupéfaction quand elle aperçut véritablement le visage de Léonce, mais immobile, mais à pied, et lui offrant la main pour descendre de voiture. Elle tressaillit d'abord de se voir ainsi surprise dans ce nonchalant abandon, comme un enfant qui a pris une place qui ne lui appartenait pas; et puis, quand Léonce lui dit, en l'aidant à descendre :

— Qui donc saluiez-vous ainsi d'un si doux regard et d'un si doux sourire ?

Elle eût voulu se cacher bien loin, honteuse et toute troublée. Aussi ce fut tristement et lentement qu'elle entra dans l'église, et Léonce put remarquer qu'elle prit peu de part à la cérémonie qui eut lieu. Lise ne regarda pas du coin de l'œil la figure de la mariée, ni la tenue embarrassée de l'époux; elle ne suivit pas curieusement l'anneau pour savoir s'il passerait la seconde phalange qui prédit la soumission; Lise pria, et pria sincèrement pour elle. On eût dit qu'il y avait un remords dans ce jeune cœur, et qu'elle demandait à Dieu un vrai pardon de sa faute.

Dieu le lui accorda; car à la fin elle se releva calme, heureuse, forte : et au moment où on passa dans la sacristie elle se tourna vers Sterny, qui l'observait avec une attention marquée, et sans paraître s'en apercevoir, elle marcha à lui, prit son bras, et lui dit d'un tout autre ton que celui dont elle avait parlé jusque là :

— Tout ceci vous ennuie sans doute beaucoup, monsieur

— M'ennuyer ! et pourquoi ?

— C'est que cela vous dérange de vos habitudes et de vos plaisirs, mais vous allez être bientôt délivré.

VI

Jusque là Sterny, malgré les sollicitations de Prosper Gobillou et de M. Laloine, avait gardé *in petto* la résolution de ne pas rester une minute après la signature à l'église. Toute la grâce, toute la beauté de Lise même, en l'occupant beaucoup, ne l'avaient pas décidé à braver l'ennui d'une noce bourgeoise; car il avait parfaitement compris que cela ne le menerait à rien qu'à avoir admiré quelques heures de plus cette belle enfant.

Mais il lui sembla que la phrase de Lise était une espèce de congé qu'on lui donnait; il pensa donc, et justement, que ce n'était pas lui qui serait délivré d'un ennui, et il ne voulut pas accepter cette manière d'être évincé; aussi répondit-il à Lise:

— Je n'éprouve aucun ennui, mademoiselle, à faire une chose convenable et qui paraît avoir été désirée par Prosper et lui être agréable ; si elle ne l'est pas pour tout le monde, ce n'est pas moi qui me suis trompé, c'est votre beau-frère, et c'est lui que vous devez gronder de ma présence.

Cette fois encore Lise fut vivement contrariée de s'être attiré cette admonestation faite avec une politesse sérieuse et à laquelle elle ne put rien répondre: car Léonce la salua aussitôt et se retira dans un coin de la sacristie. Lise se cacha parmi ses jeunes compagnes, n'écoutant point leurs caquetages à mi-voix : elle était tout absorbée dans ses pensées, quand

une autre jeune fille lui poussa vivement le coude en lui disant :

— Regarde donc !

Elle regarda et vit Léonce qui signait :

— Il a ôté son gant, ajouta la jeune fille avec un petit accent de triomphe, comme pour féliciter Lise du succès de la lecon qu'elle avait donnée au beau marquis.

Léonce, qui avait entendu l'exclamation, leva les yeux sur Lise et rencontra son regard qui avait quelque chose d'inquiet :

Lise sentit comme par un indicible instinct qu'il se passait entre elle et ce jeune homme quelque chose qui n'eût pas dû être ainsi, et lorsque ce fut son tour de signer, ses yeux étaient pleins de larmes, sa main tremblait, et quand sa mère, qui était près d'elle, lui demanda ce qu'elle avait :

— Rien, rien, dit-elle. une idée.

Et profitant de l'alarme qu'elle avait causée à sa mère, elle s'attacha à son bras :

— Prends-moi dans ta voiture, maman ! lui dit-elle avec l'accent d'un enfant qui a peur et qui demande protection.

— Viens ! viens ! ma pauvre Lise, lui dit sa mère en l'embrassant et en l'entraînant dans un petit coin, tandis que les hommes graves de l'assemblée souriaient entre eux d'un air capable, que les jeunes gens regardaient sans rien comprendre et que Léonce se disait dans son coin :

— Certes, je reviendrai pour le dîner et pour le bal.

Tout le monde descendit, et Lise regarda Sterny remonter dans sa voiture. Le cocher, humilié d'avoir été si longtemps en mauvaise compagnie de remises, se mit à faire piaffer les chevaux de façon à faire craindre qu'il n'allât tout briser, puis disparut avec rapidité. Lise poussa un gros soupir, et remontant en voiture, elle se trouva à son aise pour la première fois depuis la matinée et se mit à parler de la belle toilette qu'elle allait faire pour la soirée. Mais au milieu de cette

importante discussion, elle porta tout à coup la main à son cou.

— Ah ! mon Dieu ! j'ai perdu mon médaillon ; mon Dieu ! mon Dieu ! je l'avais, j'en suis sûre !

— Il est peut-être tombé à la mairie, peut-être tombé à l'église, peut-être dans une voiture.

— Ah ! dit Lise, pourvu que ce ne soit pas dans celle de M. Sterny.

— Et pourquoi ? lui dit sa mère ; il le trouvera et nous le rapportera.

— Il revient donc ?

— Il nous l'a promis.

Lise ne répondit pas, mais elle redevint triste, ne parla plus et pensa que sa toilette, dont elle avait d'abord été si ravie, n'était peut-être pas si charmante qu'elle l'avait pensé. Mais Lise n'était pas d'un âge et d'un caractère à ce qu'une pareille préoccupation durât bien longtemps, et à peine était-elle dans la maison qu'elle avait jeté de côté toutes ces craintes vagues, et qu'elle s'était écriée :

— Ah ! mais non ! je veux être gaie aujourd'hui.

Et, sans qu'il fût besoin de plus longs raisonnements, elle se délivra de la pensée du beau marquis, et se promit bien de s'amuser à son nez, et comme s'il était un jeune homme tout comme un autre.

Quant à Léonce, dès qu'il fut seul, il hésita de nouveau à reparaître à la noce.

Quelque bonne opinion qu'il eût de lui-même, il comprenait bien qu'il n'y avait rien à faire en ce jour pour lui près de cette petite fille, et ce jour ne pouvait pas avoir de lendemain. Qu'irait-il faire dans cette famille de plumassiers ? et, si on n'osait le mettre à la porte, de quel air l'y recevrait-on ?

Décidément, tout cela n'avait pas le sens commun ; et ce qu'il avait de mieux à faire, c'était d'écrire, en rentrant chez

lui, un billet d'excuse, et de dîner à six heures au café de Paris, au lieu d'aller au Cadran-Bleu où se faisait la noce.

Mais ce juste raisonnement n'arrivait à l'esprit de Sterny qu'à travers l'image de Lise, et cette image était si charmante!

VII

Il serait difficile de dire tous les rêves qui passèrent par la tête du lion à mesure qu'il se rappelait cette précieuse beauté; se faire aimer de cette belle fille, l'enlever à sa famille, se battre contre quelque frère inconnu, subir même un procès scandaleux contre sa famille, faire parler de lui dans les journaux, être condamné pour séduction par les tribunaux et être absous par le monde, à qui une si merveilleuse beauté rendait un pareil crime excusable, trouver dans cette passion une renommée à désoler tous ses amis, tout cela le tentait grandement; mais presque aussitôt il mesurait les obstacles, comptait les difficultés insurmontables, et rejetait bien loin pareille idée, non comme coupable, mais comme impossible.

Enfin il en était venu à s'arrêter au parti pris de ne pas y retourner, quand il aperçut sur le coussin de sa voiture une petite plaque d'or suspendue à un mince cordonnet de cheveux. Cette plaque était en tout pareille à celle que Lise avait à sa bague; elle portait comme elle une devise, et cette devise était :

Ce qu'on veut, on le peut.

A ce moment, le lion se posa en face de lui-même, et se trouva tout à fait méprisable et sans portée.

Quoi! une petite fille de la rue Saint-Martin osait se donner pour devise : *Ce qu'on veut, on le peut;* et lui, lion, ne se sentait la force ni de vouloir ni de pouvoir!

— Pardieu! se dit-il, je voudrai et je pourrai!

Et pour s'encourager dans cette noble résolution, il se rappela toutes les femmes qu'il avait prises d'assaut ou enlevées à ses amis.

Cependant, toute récapitulation faite, il trouva qu'aucun des moyens avec lesquels il avait réussi jusque là ne pouvait être de mise dans sa nouvelle entreprise, et qu'il lui fallait trouver toute autre chose.

Sur ces entrefaites il arriva chez lui, où il trouva installés quatre ou cinq de ses amis, discutant très-chaudement sur l'inconstitutionnalité de l'admission des chevaux du gouvernement dans les courses du Champ-de-Mars.

L'arrivée de Sterny mit fin à la discussion.

A son aspect, le gros beau Lingart, le pédicure dont nous avons parlé, s'écria en se rengorgeant dans sa cravate :

— Eh bien?..

— Eh bien! j'ai perdu, repartit Aymar de Rabut, le lion artistique.

— Comment diable! ajouta Marinet, le fils du potier, comment diable aussi vas-tu parier quelque chose contre ce gros agioteur? tu sais bien qu'il a l'instinct des bonnes affaires, et qu'il suffit qu'il touche à la plus mauvaise pour qu'elle tourne à bien dès qu'il y a quelque chose à gagner pour lui.

— Mais oui, je suis assez heureux, dit Lingart d'un air qui voulait dire je suis assez habile, et en ramassant du bout de sa langue les quelques poils de barbe qui avoisinaient le coin de sa bouche.

— De quoi s'agit-il donc? dit Sterny.

— Il s'agit, dit Lingart, que nous dînons au Rocher du Cancale, et que c'est Aymar de Rabut qui nous traite.

— Il y a donc eu pari? dit Léonce, qui pointa les oreilles comme un cheval de bataille qui entend la trompette.

— Oui, dit Aymar de Rabut, je ne sais pas comment cela s'est fait, j'ai soutenu pendant une heure que tu t'ennuierais à crever à ton mariage, qu'hommes et femmes t'assommeraient, et au bout du compte il s'est trouvé que c'est moi qui ai parié que tu te laisserais empêtrer par les familles des futurs, et que tu resterais au dîner et au bal, et c'est Lingart qui a parié que tu reviendrais.

— Mais quand je te dis, s'écria Marinet, que si tu allais lui réclamer cent louis, et qu'il ne voulût pas les payer, il te prouverait clair comme deux et deux font quatre, que tu lui dois dix mille francs!

— Ah bah! dit Lingart, vous trouvez donc qu'il est très-clair que deux et deux font quatre?

On le regarda comme s'il disait une bêtise. Mais il ajouta avec une arrogance de sottise si prodigieuse, qu'il stupéfia l'assemblée :

— Eh bien! faites-moi le plaisir de me prouver que deux et deux font quatre?

— Ceci, mon cher, est de l'Odry tout pur.

— C'est si peu de l'Odry, que j'offre de parier vingt-cinq louis qu'aucun de vous ne me prouve que deux et deux font quatre.

— Pardieu! dit Aymar de Rabut, cela n'a pas besoin d'être prouvé; cela est, parce que...

Il s'arrêta, et Lingart reprit d'un air triomphateur :

— Eh bien! pourquoi cela est-il?

Il attendit une réponse qui ne vint pas, et reprit doctoralement :

— Va commander notre dîner, et...

— Et que ce soit splendide, dit Sterny en riant; car c'est Lingart qui paie.

— Comment ça? fit le spéculateur.

— Parce qu'Aimar a gagné. Je retourne au dîner et je reste au bal.

— C'est pour me faire perdre, dit Lingart.

A ce mot, la conscience de parieur de Sterny se troubla, et il réfléchit.

Et puis il dit :

— J'annule le pari.

— Pourquoi donc?

— C'est que lorsque je suis entré ici, je n'étais pas bien sûr de ce que je ferais, et je ne sais pas encore ce que j'aurais fait, si vous ne m'aviez pas parlé du pari.

— Et quelle est la raison qui t'a décidé tout à coup?

— Rien. Seulement je ne puis pas faire autrement.

— Pourquoi ça? dit Lingart.

— Ah! ceci, répliqua Sterny, ne peut pas plus se prouver, que deux et deux font quatre.

— Cependant vous vous l'êtes prouvé à vous-même, puisque vous en doutiez.

— Ah çà! dit Sterny, vous devenez horriblement ennuyeux, Lingart, avec votre manie de dissertation.

— Il s'exerce pour la Chambre des députés, dit Marinet.

Lingart, qui venait de dépenser trente mille francs pour avoir trois voix, se mordit les lèvres et fit semblant de hausser les épaules, et l'on se mit à plaindre Sterny, qui se laissa faire de la meilleure grâce du monde et sans trop écouter tant qu'il ne s'agit que de lui. Mais il arriva que la conversation se promenant au hasard sur les occupations journalières de ces messieurs, on parla d'une petite fille qui s'était montrée la veille dans les coulisses de l'Opéra, et que l'on avait proclamée délicieuse.

De là on entra dans tous les détails de cette jeune beauté que Sterny avait lui-même fort applaudie : et, par un retour assez ordinaire sur ses souvenirs, il se trouva que cet éloge tourna tout au profit de Lise : qu'admirait-on, en effet,

à côté de cette parfaite beauté? un visage à peu près joli, des mains à peu près élégantes, une tournure faite, un pied cruellement emmaillotté pour paraître petit, tandis que chez Lise tout était vraiment parfait, sincèrement beau. La plumassière devenait à chaque instant plus charmante dans l'esprit de Léonce, et par une autre coïncidence il se prit à se repentir des idées vagues de séduction qu'il avait eues contre elle; car le lion artistique Aymar s'écria au milieu de la conversation :

— Ah çà! Lingart, j'espère que vous laisserez cette petite fille tranquille?

— Oui, dit le gros beau, oui, jusques après ses débuts.

Ceci prit sans doute dans la physionomie de Lingart un sens très-particulier, car Sterny en éprouva un mouvement de dégoût. Il nous serait difficile d'expliquer le mystère de cette phrase; mais Léonce réfléchit que s'il trouvait odieux qu'on remît la perte d'une fille de théâtre à un temps marqué d'avance pour qu'elle valût mieux la peine d'être perdue, il était bien autrement coupable, lui, de méditer celle d'une enfant qui au moins ne bravait pas le danger. Mais il arriva à Léonce ce qui arrive aux gens qui ont la conscience facile : il se persuada si bien qu'il ne réussirait pas, qu'il se crut permis de tenter de réussir sans trop de scrupule.

Bientôt après on le laissa; et comme six heures sonnaient, Sterny entrait au Cadran-Bleu.

VIII

L'amour est une belle passion pour les conteurs comme nous; il a cet avantage excellent, qu'on peut le faire aller de l'allure qu'on veut, sans que personne ait à vous demander compte de la vraisemblance de ses actions.

C'est en amour surtout que le plus invraisemblable est le plus vrai : passions soudaines et irrésistibles qui éclatent dans le cœur, à l'aspect d'un être inconnu, comme la lumière à qui Dieu ordonna d'être et qui fut; passions lentes et fortes qui pénètrent dans l'âme par une progression imperceptible, comme la chaleur dans le métal, sans qu'il y ait une différence sensible entre la minute qui précède et la minute qui suit, jusqu'à ce que tous deux soient devenus brûlants, de glaces qu'ils étaient; et celles qui vont par sauts et par bonds, s'élançant follement en avant, puis reculant avec timidité; et celles qui louvoient obscurément, et celles qui marchent à genoux, et celles qui s'imposent, toutes vraies dans leurs plus grands ecarts, dans leurs contradictions les plus manifestes.

Tout cela, entendez-vous bien, sans tenir compte des caractères, pliant les plus rudes, redressant les plus faibles, tyrannisant les plus impérieux...

Or, voilà pourquoi Léonce était retourné au Cadran-Bleu.

Lorsqu'il entra, personne n'était arrivé que le nouveau marié et M. Laloine qui venaient activer les apprêts du festin. Prosper voulut d'abord laisser Sterny dans la compagnie de M. Laloine, mais Léonce les pria si instamment l'un et l'autre de ne pas s'occuper de lui, qu'ils allèrent à leurs affaires.

Il demeura donc seul dans le salon attenant à la grande salle du festin, tandis que le beau-père et le gendre allaient donner un coup d'œil à la salle de bal. Mais en vérité, nous dira-t-on, est-ce bien Léonce de Sterny dont vous nous parlez, un lion qui sait tout l'avantage d'une entrée attardée, qui arrive avant l'heure de se mettre à table, comme un courtaud de boutique ou un homme de lettres invité chez un grand seigneur? Vraiment oui, c'est Léonce de Sterny, un des plus furieux de sa bande; et savez-vous ce qu'il fait pendant que les hôtes sont absents? il tourne autour de la table en lisant chaque carte pour savoir où il sera placé; et lorsqu'il voit qu'on l'a mis entre madame Laloine et une dame inconnue, il change la place de son nom pour voler celle de M. Tirlot et se trouver à côté de Lise.

Regardez-le bien, tremblant de peur d'être surpris au milieu de sa substitution comme un enfant qui met le doigt dans un plat de crème pour voir si elle sera bonne; voyez-le, se retournant tout à coup vers le mur lorsque entre un garçon, et paraissant très-occupé à admirer une vieille gravure d'Énée emportant son père Anchise; puis, lorsque le garçon est sorti, achevant son habile manœuvre qu'il eût trouvée de la dernière sottise s'il l'avait lue le matin dans un feuilleton.

Cependant il a réussi, et le voilà tout inquiet du succès de sa ruse.

M. Laloine entre et veut inspecter une dernière fois la distribution des cartes, et aussitôt Léonce s'approche et lui parle plumes d'autruche et marabout; Prosper paraît et veut s'assurer que tout est en règle, et Léonce l'interpelle et s'échappe jusqu'à lui faire de mauvaises plaisanteries sur le trop de fatigues qu'il se donne en un pareil jour.

Il cause, il parle, il rit! Il demande du tabac à M. Laloine, qui le trouve charmant; il se moque avec lui de l'air affairé de Prosper, il l'envoie donner la main aux dames qui descen-

dent de la voiture qui vient de s'arrêter à la porte; Prosper y court, c'est un monsieur et une dame qui demandent un cabinet particulier. Prosper revient, et Sterny lui fait une tirade de morale sur les cabinets particuliers.

A qui en a-t-il? que veut-il? Je vous le disais bien qu'en amour rien n'est vraisemblable; car voilà notre lion qui se donne beaucoup de peine pour quelque chose, eh! pourquoi, mon Dieu! pour s'asseoir à côté d'une petite fille.

Comme le succès absout les plus mauvaises actions, et presque le ridicule, Léonce a donc eu raison, car il a réussi.

Tout le monde arrive; on se salue, on se parle, il faut faire servir; c'est l'affaire de Gobillou, tandis que M. Laloine est obligé de rester au salon pour accueillir les invités. Mais Lise doit être curieuse; elle voudra sans doute savoir où elle sera assise, et elle s'en étonnera. Voilà donc le lion qui se place entre la porte qui ouvre du salon dans la salle à manger, bien assuré que Lise n'osera pas passer devant lui; car au moment où elle est arrivée avec sa mère et sa sœur, madame Laloine a dit très-gracieusement à Sterny :

— Eh quoi! déjà arrivé, monsieur le marquis?

Et celui-ci lui a répondu en regardant Lise :

— C'est assez d'une faute en un jour.

Lise, arrivée toute rayonnante et fière, sentit le reproche, et se retira avec humeur dans un coin du salon. Jamais personne ne lui avait gâté un plaisir avec tant de persévérance que M. de Sterny, et pour si peu de chose.

Léonce lui parut insupportable. Aussi se passa-t-il une petite comédie fort amusante lorsqu'il fallut s'asseoir autour de la table. Léonce, qui connaissait sa place, en prit le chemin et s'installa derrière sa chaise, tandis que Lise cherchait de l'autre côté.

— Là-bas! lui cria Prosper en lui désignant le côté où était Léonce, qu'il fut très-surpris de trouver au bout de son doigt.

Prosper échangea un regard avec M. Laloine, qui pinça les lèvres d'une façon qui voulait dire :

— Mon gendre est un sot.

D'un autre côté madame Laloine, qui comptait sur le voisinage du marquis, regardait M. Tirlot d'un air ébahi, tandis que celui-ci, fier de la place d'honneur qu'on lui avait donnée, s'y installait d'un air superbe.

Lise s'avançait timidement ne sachant quel parti prendre, car elle avait vu tout cet imperceptible dialogue de regards; quant à Léonce, les yeux fixés au plafond, il ne voyait rien, ne regardait rien, il était tout à fait étranger à ce qui se passait.

Cet embarras finit cependant, car il entendit M. Laloine dire à sa fille :

— Voyons, Lise, va donc t'asseoir.

L'inflexion dont ces paroles furent prononcées annonçait une résignation forcée à la maladresse de Gobillou, et Léonce crut que tout le monde s'en prendrait à Prosper. Mais lorsqu'il dérangea sa chaise pour faire place à Lise, elle le salua d'un air si sec, qu'il vit bien qu'elle avait compris que son beau-frère était innocent de cette faute.

IX

A la première phrase qu'il essaya, Léonce reconnut que Lise était décidée à ne lui répondre que par monosyllabes; mais il avait deux heures devant lui, et c'était plus qu'il n'en fallait pour venir à bout de cette résolution.

D'abord, il laissa la pauvre enfant se remettre et prendre

confiance, et pour cela, il ne s'occupa point d'elle. Mais il devint d'une attention extrême pour le gros monsieur qui était placé de l'autre côté de la jeune fille, et qui n'était rien moins que l'honorable mercier qui l'avait interpellé le matin sur la question des sucres.

Sterny reprit intrépidement la discussion, qui était forcée de passer devant ou derrière la jeune fille, mais de façon à ce qu'elle n'en perdît pas un mot. Il y avait de quoi ennuyer un député lui-même. A la fin, Lise ne put s'empêcher de laisser voir toute son impatience par de petits tressaillements très-significatifs. Mais Sterny fut impitoyable ; il continua en s'échauffant si bien, et en échauffant si fort son interlocuteur sur le rendement et l'exercice, que M. Laloine, qui les vit parler avec cette chaleur, s'écria :

— De quoi parlez-vous donc, messieurs ?

— De canne et de betterave, repartit Lise d'un air piqué.

— Ah ! fit M. Laloine ; et satisfait d'une conversation si vertueuse, il pensa à autre chose.

Mais le moment était mal pris ; car tout aussitôt Sterny, espérant que c'était le moment d'engager l'attaque, s'adressa à son interlocuteur, et lui dit :

— En vérité, monsieur, je crains que nous n'ayons beaucoup ennuyé mademoiselle ; nous reprendrons notre discussion plus tard.

— Très-volontiers, fit le mercier qui s'aperçut qu'il avait laissé passer presque tout le premier service sans y toucher, et qui voulut réparer le temps perdu.

Cependant Lise ne fit aucune observation, et le gros mercier reprit entre deux bouchées :

— N'est-ce pas, mademoiselle Lise, que votre mère a raison, que les hommes ne sont plus galants ? Ainsi nous voilà deux cavaliers à côté d'une jolie femme, et nous ne trouvons rien de mieux que de parler de mélasse, au lieu de lui dire de jolies choses. Mais moi, je suis excusable... un papa... j'ai

oublié, au lieu que monsieur, qui est un jeune homme, doit en avoir beaucoup à débiter.

Trouve donc de jolies choses, animal, pensa Léonce, qui, ne sachant que dire, et voyant la petite moue de dédain de la jeune fille, finit par lui offrir à boire.

Elle accepta et le remercia, et la conversation n'alla pas plus loin.

— Allons, se dit le lion, je deviens bête comme un pavé. Je parierais que M. Tirlot s'en tirerait mieux que moi.

Alors il tenta un effort désespéré, mais des plus vulgaires. Il lui fallut parler de lui pour qu'elle s'en occupât, et lui dit:

— Vraiment, mademoiselle, je suis bien malheureux!

— En quoi donc, monsieur?

— Voilà deux fois seulement que j'ai l'honneur de vous voir, et j'ai déjà trouvé le moyen de vous déplaire trois ou quatre fois.

— A moi, monsieur? dit Lise d'un air fort étonné.

— A vous, d'abord ce matin, en arrivant trop tard; à la mairie, en n'ôtant pas mon gant; ici peut-être, ajouta-t-il tout bas, en arrivant trop tôt... et...

Allons donc, noble lion, pour ne pas avoir voulu cette fois jouer au fin, vous avez réussi. Lise avait compris en effet ce qu'il voulait dire.

— Et...? lui dit-elle en le regardant.

— Et, ajouta Léonce avec une vraie expression de jeune homme, et en volant la place de M. Tirlot.

Lise rougit, mais en souriant.

X

D'abord elle avait deviné juste, ce qui la flattait, et puis le marquis avait fait pour être près d'elle un tour d'écolier, et cela la flattait encore ; mais cette fois il y avait de quoi avoir peur, car dans quel but ce beau marquis s'était-il approché d'elle? Le sourire commencé disparut aussitôt pour faire place à un vif embarras.

Lise était trop innocente pour penser à des projets de séduction ; mais en sa qualité de petite bourgeoise, en face d'un gant jaune, elle se dit : « Il veut se moquer de moi, » et elle prit un petit air prude et pincé.

— Vous voyez bien, dit Léonce, que je vous ai déplu.

— Ah ! mon Dieu, monsieur, dit-elle, vous ou M. Tirlot, c'était la même chose.

Léonce fit la grimace, l'équation était cruelle ; alors il ajouta assez impertinemment :

— Je ne crois pas.

— Ah ! fit Lise, qui crut à un excès de fatuité.

— Oui, dit Léonce en tournant assez bien l'écueil, je crois que vous auriez préféré M. Tirlot.

Lise ne répondit pas.

— C'est un de vos parents ? dit Léonce.

— Non, monsieur.

— C'est un de vos amis ?

— Non, monsieur.

— C'est donc celui de Prosper !

— Oui, monsieur.

— Tant mieux, dit Léonce, il y aura compensation, et on

pardonnera à Prosper son ami Sterny en faveur de son ami Tirlot.

— Oh! fit Lise, vous n'êtes pas l'ami de Prosper.

— Moi, et pourquoi donc? Je l'aime beaucoup.

— Oh! ça ne fait rien.

— Je suis tout prêt à lui rendre service.

— Je n'en doute pas, mais ce n'est pas cela que je veux dire.

— Et je crois qu'il a aussi pour moi beaucoup d'affection.

— J'en suis sûre, dit Lise, mais cependant vous savez bien que vous n'êtes pas amis.

— Mais enfin pourquoi?

— C'est que, dit Lise, vous êtes M. le marquis de Sterny, et lui Prosper Gobillou, plumassier.

— C'est bien mal, mademoiselle Lise, ce que vous dites là, fit Léonce d'un air libéral.

— En quoi donc?

— N'est-ce pas dire que ce titre que je porte me rend fier, orgueilleux, impertinent, peut-être?

— Ah! monsieur.

— C'est croire que je ne sais pas rendre justice à l'honneur, à la probité de ceux qui n'ont pas un titre pareil; c'est presque me faire regretter d'être né dans ce qu'on appelle un rang élevé, comme si nous ne vivions pas à une époque où chacun ne vaut que par son mérite et ses œuvres.

Ah! lion, maître lion, qu'avez-vous fait de votre noble crinière de gentilhomme? Comment! vous voilà débitant sentimentalement des phrases du *Constitutionnel*, ou de mélodrame, et cela d'un ton sérieux? Où sont donc vos amis, pour rire de vous comme vous en ririez vous-même si vous pouviez vous voir?

Mais voilà que vous prenez la chose au sérieux, car Lise vous répond d'un ton affectueux :

— Je vous remercie pour Prosper de ce que vous venez de me dire, cela lui ferait grand plaisir.

— Oh! Prosper me connaît depuis longtemps; nous avons été enfants ensemble, et il n'est pas comme vous, il ne me croit pas un dandy, un lion.

— Qu'est-ce que c'est que ça un lion? dit Lise en riant.

— Oh! reprit Sterny, ce sont des jeunes gens du monde qui se croient de l'esprit parce qu'ils se moquent de tout, qui font semblant de mépriser tout ce qui n'est pas de leur coterie, et qui n'ont pas d'autre occupation que de ne rien faire.

Le lion reniait sa religion et ses frères.

— Ah! dit Lise, je sais ce que vous voulez dire; mais je vous prie de croire que je n'avais pas si mauvaise opinion de vous, monsieur le marquis.

— Pas tout à fait si mauvaise, mais peu favorable cependant.

— Je ne puis pas dire... je ne sais pas... dit Lise en hésitant.

— Ah! vous me devez une réponse. Quelle opinion avez-vous de moi?

Lise hésita encore et finit par dire, en regardant le lion en face, avec une expression de malice enfantine :

— Eh bien! je vous le dirai, si vous me dites, vous, pourquoi vous avez pris la place de M. Tirlot.

Léonce fut embarrassé, la réponse pouvait être décisive, il eut le bonheur de trouver une bêtise, et répondit :

— Je n'en sais rien.

Lise partit d'un grand éclat de rire qui fit tourner la tête à toute l'assemblée.

— Qu'as-tu donc, Lise? — Qu'avez-vous donc, mademoiselle?

Cette question arriva de tous les points de l'assemblée.

— C'est, dit Lise toujours en riant, parce que M. le marquis....

— Oh!... dit Léonce tout bas et tremblant que Lise ne racontât son espièglerie, oh! ne me trahissez pas!

— Qu'est-ce donc? reprit-on encore.

— Oh! ce n'est rien, répliqua-t-elle en se calmant... une idée.

— Voyons, Lise! lui dit sa mère avec un froncement de sourcil portant avec lui tout un sermon.

— Eh! laisse-la rire, dit M. Laloine, c'est de son âge. Le sérieux lui viendra assez tôt.

Il était déjà venu. Lise sentit qu'elle avait été trop loin, lorsque Léonce lui dit tout bas :

— Je vous remercie d'avoir gardé notre secret.

— Quel secret, monsieur?

Celui de la ruse qui m'a rapproché de vous.

— Cela n'en valait pas la peine, dit-elle froidement.

— Et pourtant cela m'en a beaucoup donné, ajouta Léonce.

Et tout aussitôt le voilà qui fait un tableau gai, grotesque, amusant, de sa campagne, de ses alertes, quand il entendait du bruit à la porte. Lise l'écoutait moitié riant, moitié fâchée, et finit par répondre :

— Et tout ça sans savoir pourquoi?

— Oh! je le sais pourtant, dit Léonce, presque ému.

— Ah!... fit Lise.

— Mais je n'ose pas vous le dire.

— Vous, à moi!

— Oui, à vous.

— Vous vous moquez de moi, monsieur le marquis.

— Si je vous le dis, m'en voudrez-vous?

— Mais... reprit Lise, je ne sais pas. C'est selon ce que vous me direz... Ah! non, ajouta-t-elle vivement, je ne veux pas le savoir.

Donc elle le savait.

Mais ceci ne faisait pas le compte du lion; il voulait parler, ne fût-ce que pour être écouté, il commença et dit tout bas:

— C'est que ce matin....

— Tenez! tenez! dit Lise en l'interrompant vivement, voilà M. Tirlot qui va chanter.

— Il est fort ridicule ce monsieur, dit Léonce, très-contrarié de se voir arrêter, quand il se croyait sur le point d'arriver à un commencement de déclaration.

— Ridicule! lui dit Lise d'un air digne, et pourquoi, monsieur le marquis?

Léonce vit sa faute; il était redevenu lion à son insu; et encore une fois embarrassé, il répondit assez brusquement :

— Je n'aime pas M. Tirlot.

— Et pourquoi?

— Je lui en veux.

— Mais la raison?

Léonce se mit à rire de lui-même, et se sauvant de son mieux du mauvais pas où il s'était fourré, il répliqua :

— D'abord parce qu'il est garçon d'honneur, et qu'il avait le droit de vous donner le bras ce matin.

— Ce droit ne lui a pas beaucoup profité, ce me semble, dit Lise en souriant.

— Et puis, parce qu'on l'a placé à table à côté de vous.

— Et il a bien gardé sa place! reprit Lise de même.

— Enfin, ajouta Léonce, parce qu'il dansera la première contredanse avec vous.

— Hélas! il a oublié de me la demander.

— En ce cas, je la prends.

— Comment, vous la prenez?

— Oui, dit Léonce avec une franche gaîté, je veux tout lui prendre; et si j'étais à côté de lui, je lui soufflerais son assiette, et je lui boirais son vin.

— Ah! ce pauvre M. Tirlot, dit Lise en riant avec une vraie confiance.

— Nous dansons la première ensemble, n'est-ce pas?

— Puisque c'est convenu.

— Ce monsieur Tirlot, continua Sterny, emporté par le succès de sa gaîté, je voudrais lui voler jusqu'à sa chanson.

— C'est difficile, dit Lise, le voilà qui commence.

— C'est égal, lui dit Sterny tout bas; je veux lui disputer la palme.

— Vrai!

— Vous allez voir!

M. Tirlot commença; il y avait quatre couplets, auxquels ne manquaient ni la mesure, ni la rime, et qui célébraient:

1° Madame Laloine;

2° Monsieur Laloine;

3° Mademoiselle Laloine devenue madame Gobillou;

4° Gobillou.

Il y en avait pour tout le monde.

Ce furent des acclamations et des transports touchants. M. Tirlot triomphait; Lise était émue, elle applaudissait, elle se repentait de la contredanse qu'elle lui volait.

Mais Sterny était en veine de bonheur, et il poussa doucement le coude à Lise, en lui disant:

— Dites que je veux chanter aussi.

Lise se leva, étendit sa jolie main, et chacun se tut, s'attendant à quelque chanson nouvelle dite par la jeune fille. Mais quand elle réclama le silence pour M. le marquis, il y eut des cris d'étonnement et de félicitation pour son amabilité.

Sterny jouait gros jeu; il pouvait être ridicule même pour ces bourgeois; il l'était pour lui-même, et le sentit. Il se jeta tête baissée dans le danger et voulut précipiter la catastrophe:

— Pardon, messieurs, dit-il, ce n'est pas une chanson, mais un couplet qui me paraît manquer à la chanson si spirituelle de M. Tirlot.

M. Tirlot s'inclina.

— Voyons! voyons! dit-on de tous côtés.

Et tout aussitôt Sterny se mit à chanter presque aussi fièrement que M. Tirlot lui-même, en s'adressant d'abord à M. et madame Laloine :

Le droit sacré de faire des heureux
Est si beau que Dieu nous l'envie :

En montrant Prosper Gobillou et sa femme :

Et comme vous, quand on en a fait deux
C'est bien assez, notre tâche est remplie.

A M. et madame Laloine, seuls :

Et cependant, ce droit que l'on bénit
N'est pas, pour vous, épuisé sur la terre

En se tournant vers Lise :

Car en voyant Lise, chacun se dit :
Il leur reste un heureux à faire !

Oh ! lion, quelle honte ! un couplet improvisé à table, à une noce de patentés ! Lion, que vous êtes petit garçon ! pauvre lion.

Léonce n'eut pas le temps d'y penser ; car à peine le couplet fut-il achevé que toute la table craqua d'applaudissements, de trépignements, de bravos. Lise, qui ne s'attendait pas à la conclusion, cachait sa rougeur en baissant la tête ; madame Laloine, tout en larmes, se leva pour venir embrasser Lise, en disant à M. Tirlot :

— C'est vrai, monsieur Tirlot, vous aviez oublié ma Lise !

M. Laloine, ému, vint se mêler à ces embrassements et tendit la main à Léonce en lui disant du fond du cœur :

— Merci, monsieur le marquis, merci ! merci !

Puis la mère le remercia, et on le félicita de tous côtés. Cela fit un moment de brouhaha, où tout le monde quitta sa place, tandis que Gobillou criait :

— Au salon ! au salon ! Il y a déjà du monde !

Léonce offrit son bras à Lise. Elle le prit; mais il sentit que sa main tremblait.

Elle était confuse, embarrassée ; mais elle n'était ni triste ni contrariée.

— M'en voulez-vous aussi de mon couplet? lui dit Léonce.

— Oh! non, dit-elle doucement; cela a fait plaisir à mon père et à maman.

— Et à vous?

— Moi... Je le trouve très-joli, dit-elle en baissant les yeux.

Et elle se dégagea doucement pour aller à la rencontre de quelques-unes de ses jeunes amies qui étaient dans le salon, que M. et madame Laloine avaient déjà accueillies, et à qui ils avaient rendu compte de la raison des applaudissements furieux qui venaient d'ébranler le Cadran-Bleu.

— Est-ce vrai? dirent les jeunes filles à Lise en l'entraînant, est-ce vrai que le beau marquis a fait un couplet pour toi?

Si ceci eût été dit d'un ton d'affection, Lise eût peut-être nié; mais on fit sonner *le beau marquis* d'un ton si envieux, qu'elle répondit avec affectation :

— Oui, c'est vrai.

— Il paraît que tu as fait sa conquête? dit une fort laide.

— Et sans doute il a fait la tienne?

— Qui sait? dit Lise qui trouvait ses bonnes amies très-impertinentes.

— Et d'abord, dit une autre, je vais me faire inviter pour toute la soirée, pour pouvoir le refuser.

— Ah! ce n'est pas la peine, fit la laide; ces gants jaunes, ça ne danse pas.

— Ça danse, mesdemoiselles, dit Sterny, qui s'était doucement approché en longeant un groupe d'hommes; et il offrit la main à Lise, en lui disant avec un respect profond :

— Mademoiselle n'a pas oublié qu'elle m'a fait l'honneur de me promettre la première contredanse?

— Non, monsieur, non, dit Lise en lui tendant la main.

Cette main tremblait encore.

XI

Heureusement pour Sterny qu'il avait été tellement entraîné par le charme qui émanait de cette belle enfant, et peut-être aussi par son succès, qu'il n'avait pas eu le temps de réfléchir à tout ce qu'il venait de faire. Mais il en eût peut-être été épouvanté, s'il eût eu un moment de solitude libre, pour considérer ce qu'il avait osé d'*excentrique* à ses habitudes. Le hasard en décida autrement.

L'orchestre avait donné le signal de la danse, et Sterny y prit place avec Lise.

Lise était belle, belle comme on rêve les anges avec la sainte sérénité de l'innocence et le repos candide du bonheur. Cette beauté avait ébloui Sterny, et il l'avait longtemps contemplée avec le seul plaisir des yeux, comme une œuvre admirable qui glorifie, pour ainsi dire, la forme humaine en montrant combien elle peut être magnifique et gracieuse.

Mais à ce moment, Lise, tremblante à ses côtés lui parut bien plus charmante qu'il ne l'avait encore vue. Il y avait sur ce visage si pur une expression indicible de bonheur, de crainte et d'étonnement. Il se passait dans le cœur de cette enfant quelque chose d'inaccoutumé qui la ravissait et qui lui faisait peur. Son cœur venait de tressaillir dans sa poitrine, et il lui semblait qu'il y avait en elle une partie de

son être qui n'avait pas encore vécu et qui s'agitait pour vivre.

Dieu a donné deux fois cette ineffable émotion à la femme, la première fois qu'elle se sent aimer, et la première fois qu'elle se sent mère. Mais aucun pinceau, aucune plume ne peut exprimer cette extase agitée qui resplendissait sur le visage de Lise; et Sterny, qui la regardait, s'en laissait pénétrer sans se rendre compte lui-même de l'enivrement inconnu qu'il éprouvait. Il voulut lui parler, et sa voix hésita; elle voulut répondre, et sa voix hésita comme celle de Léonce.

Toute cette contredanse se passa ainsi entre eux; et ce ne fut qu'en reconduisant Lise à sa place que Sterny pensa qu'il allait être séparé d'elle; aussi lui dit-il tout bas :

— Mademoiselle Lise valse-t-elle?

— Oh! non, monsieur, non, répondit-elle avec un balancement de tête qui témoignait que la valse était un plaisir au delà de ses espérances de jeune fille.

— Alors, reprit Léonce, je vous demanderai une autre contredanse.

— C'est que j'en ai promis beaucoup, reprit Lise; mais... mais... maman m'a permis de galoper!

— Ce sera donc un galop?

— Oui, dit Lise, le premier. Mais, d'ici là vous danserez avec d'autres demoiselles?

— Avec vous seule!

— Avec ma sœur, au moins; je vous en prie, dit Lise d'un ton inquiet et suppliant.

— Avec la mariée? vous avez raison, repartit Léonce, je vous remercie de me l'avoir rappelé.

— Et je vous remercie d'y consentir, lui dit Lise avec un doux sourire d'intelligence.

Léonce la laissa près de sa mère et s'en alla dans un autre salon. Malgré lui il était heureux! heureux de quoi? d'avoir

troublé cette petite fille! Pauvre triomphe pour un homme dont l'œil de lion avait fait trembler les femmes les plus intrépides et les plus accoutumées à rire de tout et à tout braver, même le scandale!

XII

Ne demandez pas à Léonce pourquoi il était heureux; il n'aurait point su vous le dire, car cette émotion était aussi nouvelle pour lui que pour Lise, et il ne pensait ni à l'examiner, ni à la combattre; il se trouvait bien où il était, il voyait tout d'un œil bienveillant, et si parfois il ne reconnaissait pas une grâce complète dans la manière dont toutes les choses se passaient, il y trouvait une bonne foi qui le charmait : ces gens-là s'amusaient sincèrement.

Il essaya de rester loin du salon où était Lise; mais malgré lui il y revint et glissa son regard entre deux hommes qui barraient la porte.

Lise dansait, mais elle n'était pas à la danse; ou elle tenait les yeux baissés, ou elle faisait glisser autour du salon un coup d'œil rapide et furtif.

Qui cherchait-elle?

Léonce eut peur que ce ne fût pas lui; mais lorsqu'il vit que depuis qu'il était là elle ne cherchait plus, il éprouva un nouveau bonheur, un bonheur si vif qu'à son tour il en eut peur.

Cette peur ne pouvait rester une incertitude dans le cœur de Léonce, comme dans le cœur de Lise; il se demanda ce qu'il éprouvait et rougit en lui-même.

— Ah! çà, se dit-il, mais je fais l'enfant, je deviens fort

ridicule; leur vin frelaté m'a monté à la tête. Je suis gris, ou le diable m'emporte! Ça n'est pas possible!

Et pour s'assurer qu'il n'était pas homme à se laisser dominer par une émotion d'enfant, il se mit à regarder Lise.

Lise dansait avec un beau jeune homme, aussi beau que le lion, d'une élégance simple, et qui parlait à sa danseuse avec une aisance parfaite, lui disant sans doute des choses assez intéressantes pour qu'elle l'écoutât avec soin, assez bien dites pour qu'elle y répondît par de petits signes d'assentiment.

A cet aspect, il se passa toute une révolution dans le cœur du lion; il se compara à quelqu'un; il se compara à un homme qui pouvait être un marchand de cotonnade, et il trouvait que rien ne lui assurait un avantage sur cet homme.

Léonce éprouva un désappointement bien plus cruel, quand il vit le visage de Lise tranquille, heureux. La pauvre enfant n'avait d'autre bonheur que d'avoir aperçu le regard de Léonce attaché sur elle, que d'en éprouver une joie, une fierté, un ravissement qu'elle ne redoutait plus, car il n'était pas à ses côtés, et le contact de sa main, le son de sa voix ne la faisait plus trembler.

Un singulier doute pénétra dans le cœur de Sterny :

« Est-ce que cette candide enfant serait une coquette d'arrière-boutique? » se dit-il.

« Ah! vraiment, c'est trop d'ambition, ma belle; vous êtes jolie, mais vos prétentions sont trop impertinentes. »

Comme il pensait cela en regardant Lise, le visage de Léonce prit une expression de hauteur et de dédain, et la douce enfant l'ayant regardé à ce moment fut si surprise de se voir regardée ainsi, qu'elle en devint pâle et que ses yeux fixés sur Léonce semblèrent lui dire :

— Eh bien! qu'avez-vous? qu'est-ce que je vous ai fait, mon Dieu?

Et tout aussitôt elle n'écouta plus son danseur et se trompa trois fois en dansant.

Léonce vit tout cela et voulut voir si ce n'était pas un jeu. Il ne voulut pas qu'un homme de sa sorte fût dupe d'un manége de fausse Agnès.

En conséquence, lorsque la contredanse fut finie, il prit son air le plus sûr de lui, le plus indifférent, le plus lion, et s'approchant de Lise et de sa mère, il dit à madame Laloine, sans regarder Lise :

— J'ai bien des pardons à vous demander de mon étourderie, madame. En rentrant chez moi, j'ai trouvé dans ma voiture ce cordon de cheveux et cette petite plaque d'or; ils doivent appartenir à quelqu'un de vos invités, et j'avais oublié de vous les remettre.

A ce mot :

« Quelqu'un de vos invités, »

Lise regarda Léonce comme pour lui dire : N'aviez-vous pas compris que c'était à moi?

Madame Laloine remercia Léonce, et dit à Lise :

— Tu vois bien que j'avais raison de te dire que M. le marquis te les rapporterait.

— Ah! ils appartiennent à mademoiselle? dit Léonce d'un ton froid, en lui présentant ce petit bijou d'un air dédaigneux.

— Oui, monsieur, dit Lise en avançant la main pour le prendre, et en regardant Léonce comme si elle se disait :

« Est-ce que je suis folle? »

Léonce le lui remit du bout des doigts.

— Donne, dit sa mère, que je le rattache à ton cou.

— Tout à l'heure, maman, dit Lise avec une impatience qu'elle eut peine à contenir.

Et elle l'enveloppa dans son mouchoir, quelle serra vivement dans sa main crispée.

Lise était pâle, et ses lèvres tremblaient.

Léonce fut satisfait de l'épreuve, et reprit avec une politesse affectée :

— Mademoiselle n'a pas oublié qu'elle doit danser un galop avec moi?

— Je ne sais, répondit Lise d'un ton douloureux, si maman veut...

— Avec M. le marquis? sans doute, dit madame Laloine.

L'orchestre joua les premières mesures d'un galop.

Lise donna sa main à Léonce; ils se levèrent et firent le tour du salon, pendant que la foule faisait place aux danseurs.

— Pourquoi, lui dit Sterny, n'avez-vous pas voulu remettre votre charmant collier?

— Oh! charmant, dit Lise avec effort, vous ne pensez pas à ce que vous dites; mais j'y tiens beaucoup.

— C'est un souvenir peut-être?

— Ah oui! répondit-elle en levant les yeux au ciel, c'est un bon souvenir.

— Et la devise écrite sur ce bijou vous le rappelle sans doute?

— Oui, monsieur le marquis, repartit Lise avec une douce dignité.

— Ce qu'on veut on le peut, dit cette divise.

— Oui, monsieur le marquis, ce qu'on veut on le peut, répéta Lise avec un soupir mal étouffé.

— C'est avoir une grande confiance en sa propre force, que d'adopter une pareille devise, ajouta Léonce..

— Jusqu'à présent elle ne m'a pas manqué, et j'espère qu'elle ne me manquera pas, répondit Lise avec une émotion extrême.

— En avez-vous besoin?

— Nous ne dansons pas, monsieur? dit Lise.

Léonce enlaça la belle enfant dans un de ses bras, et prit dans sa main la main où elle tenait ce talisman.

Ils dansèrent ainsi, lui, la dévorant du regard; elle, les yeux baissés, le visage sérieux.

Tout à coup une larme quitta les paupières de Lise, et descendit sur sa joue.

Léonce éprouva un saisissement douloureux, et entraînant Lise dans une petite pièce où se trouvait une table de bouillote, il lui dit :

— Je vous ai offensée, mademoiselle ?

— Non, monsieur, non.

— Mais pourquoi pleurez-vous ?

— Mais je ne pleure pas, monsieur.

— Écoutez, mademoiselle, lui dit Léonce avec un accent plein de franchise, je ne sais ce que j'ai pu faire ou dire qui vous ait blessée; mais si cela m'est arrivé malgré moi, je vous en demande pardon, et je vous jure qu'un tel dessein était bien loin de mon cœur.

Lise le regarda attentivement, et répondit avec un triste sourire :

— Oh ! mon Dieu, tenez, monsieur, ne faites pas attention à ce que je dis ni à ce que je fais. Voyez-vous, c'est qu'étant enfant j'étais toujours si faible, si souffrante, qu'on m'a laissé tous mes défauts, et parmi ceux-là il faut compter une susceptibilité ridicule... sotte...

— Mais en quoi ai-je pu la blesser, cette susceptibilité?

— Ne me le demandez pas, monsieur : dansons, je vous en prie; je ne vous en veux pas... je vous jure que je ne vous en veux pas, ajouta-t-elle avec un mouvement nerveux et une expression de souffrance.

XIII

Ils achevèrent leur galop, et Léonce vint encore remettre Lise auprès de sa mère.

Presque aussitôt, M. Tirlot s'avança pour réclamer ses droits; mais Lise lui dit avec une douce prière :

— Pas encore, monsieur Tirlot. Je suis toute malade; j'ai le cœur oppressé... je souffre beaucoup. J'ai froid.

Sterny la regarda; elle était plus pâle, et ses lèvres tremblaient d'une vibration convulsive.

Sa mère, à cet aspect, parut très-alarmée, et lui dit tout bas :

— Viens, viens, mon enfant.

— Oui, maman, oui, lui dit-elle d'une voix entrecoupée.

Et elle se traîna hors du salon en s'appuyant sur le bras de sa mère :

— Mais qu'a-t-elle donc? s'écria Léonce en s'adressant à M. Tirlot.

— Ah! mon Dieu! fit celui-ci d'un air de sincère pitié, toujours la même chose, des palpitations de cœur terribles; la moindre fatigue lui fait mal, et une émotion violente serait capable de la tuer.

— De la tuer! se dit Léonce; et moi... qui sait? quand je la regardais avec cet air de dédain, quand je lui rapportais si sottement ce bijou que je savais ne pouvoir appartenir qu'à elle seule, et qu'elle ne m'avait pas redemandé, sachant que je l'avais, peut-être ai-je été blesser grossièrement cette âme délicate, qui s'abandonnait gaîment à la joie d'un succès d'enfant! Ah! pauvre enfant! pauvre enfant!... ah! si je le pensais! C'est d'une sottise, d'une brutalité indignes!

XIV

Léonce s'en voulait. Jouer avec la niaiserie, la vanité d'une petite prude de comptoir, ce pouvait être amusant; mais heurter sans raison la sensibilité maladive d'une enfant si belle, et que l'amour dont on l'entourait attestait si bonne, si vraie, si naïve, c'était odieux. Léonce se trouvait coupable, bête, brutal; il était furieux contre lui-même. Aussi fut-ce avec un véritable intérêt qu'il resta avec quelques personnes à la porte de la chambre où Lise s'était réfugiée avec sa mère.

La jeune fille en sortit bientôt pâle encore, mais calme, sereine.

Elle rencontra le regard alarmé de Léonce; et son doigt, se posant doucement sur son sein, montra à Sterny la plaque d'or qu'elle venait de suspendre à son cou, et ce geste voulait dire :

Ce qu'on veut, on le peut.

Le sourire qui accompagna ce mouvement était si doux, si résigné, qu'il toucha Léonce.

Cette enfant avait souffert, beaucoup souffert, et pour lui, sans doute, à cause de lui.

Sterny eût voulu lui demander pardon, mais le cœur à genoux, pour lui bien faire comprendre qu'il était honteux et triste de l'avoir blessée.

Lise s'était replacée près de sa mère, et ne devait plus danser, et Léonce n'avait plus le moyen de s'approcher d'elle pour elle seule. Il était mal à son aise; cette foule lui pesait non pas comme un assemblage de caricatures ridicules, ainsi qu'il eût pu la considérer la veille, mais comme

comprimant son cœur. A ce moment, il eût voulu crier, jurer; il eût presque voulu pleurer.

Ce sentiment le gagna si puissamment qu'il fut sur le point de partir.

Mais partir sans apporter ses excuses et son repentir à cette faible et douce créature qu'il avait fait souffrir, il ne le voulut pas; et s'étant approché de madame Laloine, il lui dit d'un air grave :

— Si j'avais été un simple invité à cette fête, madame, j'aurais cru pouvoir me retirer sans vous présenter mes devoirs; mais j'ai été le témoin de Prosper, et je vous prie d'agréer mes remerciments d'avoir admis dans votre famille un honnête homme qui est presque de la mienne.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit madame Laloine d'un ton ému, tandis que Lise regardait Léonce avec un doux saisissement, je vous remercie ; car ce n'est que vôtre affection pour Prosper qui peut vous inspirer des paroles si flatteuses pour de petites gens comme nous.

— C'est ce que j'ai vu, madame, dit Léonce, et je vous conjure de croire au respect sincère et véritable que j'emporte pour vous et pour toutes les personnes de votre famille.

En disant ces paroles il se tourna vers Lise et la salua profondément sans lever les yeux sur elle. Il ne put donc voir le regard radieux dont s'était illuminé le visage de Lise, mais il vit sa main faire un mouvement involontaire comme pour prendre la sienne et le remercier.

Puis il s'éloigna sans vouloir regarder Lise; ce ne fut qu'à l'autre extrémité du salon qu'il se retourna ; elle avait la main appuyée sur son sein et le regardait; il attacha ses yeux sur elle, Lise ne détourna pas les siens ; ils se regardèrent longtemps ainsi, tous deux oubliant où ils étaient, tous deux se sentant lire dans le cœur l'un de l'autre. Madame Laloine parla à sa fille: elle sembla s'éveiller d'un rêve; mais avant

de se retourner vers sa mère, un doux mouvement de tête avait dit à Léonce :

Adieu et merci :

Le lion partit ; il était fou, bouleversé, stupide ; il voulait se rallier et ne pouvait pas.

Cette image de Lise apparaissait si candide, si pure, lui disant :

— Malheureux ! pourquoi te traiter comme tu m'as traitée ? pourquoi insulter à ce que tu as senti de bon, de saint, de délicieux, comme tu as insulté à ma joie ?

Et voilà Léonce qui s'agite dans cette voiture où s'était appuyé le corps souple de Lise, et cherchant une trace qu'elle eût pu y laisser.

Le misérable, il en avait trouvé une, et il pouvait la garder ; et pour faire de l'impertinence il l'avait rendue à qui ne l'eût pas redemandée ; il en était sûr maintenant.

Comme il était dans cet état de fureur contre lui-même, sa voiture s'arrêta et la portière s'ouvrit. Il descendit et regarda : il était devant le club des lions. Il hésita à entrer, puis il monta rapidement en se disant :

— Si ce butor de Lingart me dit une seule mauvaise plaisanterie, je le soufflette. Et dans sa colère il se mit à une table de jeu, perdit cinq cents louis après avoir stupéfié tout le monde par la mauvaise humeur qu'il montrait, lui d'ordinaire si beau joueur, et rentra chez lui à la pointe du jour, ne pensant pas plus à ses cinq cents louis qu'à sa dernière maîtresse, et se disant :

Je la verrai, je veux la voir ; mais comment ?

XV

Jamais homme ne fut plus embarrassé que Sterny pour trouver un moyen convenable de revoir Lise. Dans les paroles qu'il avait dites à madame Laloine, il avait pris, pour ainsi dire, un congé définitif de cette famille qui n'était pas de son monde, et avec laquelle il ne pouvait continuer d'avoir des relations sans qu'elle s'en étonnât. A la rigueur, il devait faire une visite de politesse, mais c'est tout ce qu'il avait à prétendre. Il pensa bien à rencontrer Lise à l'église, mais dans notre siècle si peu dévot il n'est pas rare de voir un homme comme Léonce répugner à une telle profanation.

Par cela seul qu'il n'entrait jamais dans une église pour y prier, il n'eût pas voulu y entrer pour y poursuivre une femme. Ce qu'eût fait un gentilhomme de Louis XIV une heure après être sorti du confessionnal, ce que ferait encore un Espagnol catholique au moment où il vient d'approcher de la sainte table, l'incrédule Léonce ne voulut pas le faire. C'était dans toute sa pureté le scrupule que l'athée Canillac exprimait d'une façon si plaisante à l'abbé Dubois en pareille occasion; il s'agissait d'un rendez-vous avec une certaine abbesse, la nuit, dans la chapelle de Versailles.

— Allez-y, si vous voulez, dit Canillac au cardinal, vous êtes un ministre de Dieu, c'est affaire entre vous; quant à moi, je ne suis pas assez lié avec lui pour prendre de pareilles libertés dans sa maison.

Nous ne saurions dire d'où vient cette différence, mais ce qu'il y a de sûr, elle existe pour les peuples et pour les

hommes; c'est dans les pays les plus fanatiques que les intrigues amoureuses se suivent d'ordinaire dans les églises, et, si, dans notre France si peu religieuse, le temple de Dieu sert encore d'abri à quelque aventure de ce genre, on peut être assuré qu'elle a lieu entre gens qui considèrent ce qu'ils font comme un péché; si bien qu'on serait tenté de croire, comme Canillac, qu'ils entrent en compte avec Dieu, et qu'ils pensent que l'assiduité de leurs hommages leur mérite bien quelque indulgence de sa part.

Quoi qu'il en puisse être, Sterny repoussa l'idée de suivre Lise à l'église, non-seulement pour lui, mais encore pour elle; il y avait dans tout ce que lui inspirait cette jeune fille une délicatesse pudique et élégante comme elle. Si d'une part il ne voulait point donner à Lise une mauvaise opinion de lui en paraissant la poursuivre effrontément au milieu de ses prières, d'autre part il eût craint de toucher par sa présence à cette virginale piété qu'elle devait apporter au pied de l'autel; il eût rougi de déflorer une seule des candides croyances de cette âme d'enfant; et peut-être eût-il moins désiré son amour si elle n'eût pas gardé toute la pureté de son innocence.

Quant à employer les ressources subalternes qui sont aux ordres de tout homme qui a de l'or et de l'audace, et dont il n'avait pas craint de se servir envers les plus grandes dames, elles lui eussent fait horreur.

Il pouvait bien rencontrer Lise chez Prosper, mais aller chez Prosper était aussi peu convenable que d'aller chez M. Laloine : il n'avait rien à y faire, et certes l'on chercherait les motifs de ses visites; et si on venait à les découvrir, il comprenait qu'il en serait honteux comme d'une mauvaise action.

Cependant, durant quelques jours, et sans trop se rendre compte de ses espérances, Léonce rompit toutes ses habitudes. Il alla se promener aux Tuileries.

— C'est, se disait-il, la promenade du bourgeois parisien : peut-être y pourrait-il trouver Lise.

Il alla dans la même soirée à trois ou quatre petits théâtres qui, selon lui, devaient être le spectacle favori du marchand de la rue Saint-Denis ; il en fut pour l'ennui qu'il y éprouva. C'était l'époque de l'exposition des tableaux, il y trouva tout le monde, excepté Lise.

— Vraiment, se dit-il alors, c'est une folie. Quelle est mon espérance ? je n'en ai point, je n'en veux pas avoir.

Il se répétait cela tous les jours, et tous les jours il éprouvait un plus ardent désir de revoir Lise : tout ce qui l'avait amusé et charmé autrefois ne faisait plus que l'agiter sans le satisfaire. Il était comme un homme qui, habitué aux cris de la ville, à son atmosphère lourde, à sa lumière factice, à son tumulte, à ses mille accidents, a tout à coup été transporté dans un divin paysage illuminé d'une douce clarté, où flotte une vague et céleste harmonie, dont l'air pur rafraîchit la poitrine comme un léger breuvage, où tout arrive au cœur comme une caresse invisible. Cet homme ne voudrait pas assurément vivre sans cesse dans ces idées où rien ne pourrait satisfaire la passion dont il vit ; mais dans une heure de lassitude, il voudrait à tout prix aller respirer cet air, écouter ces murmures et rêver sous ces ombrages frais et embaumés où l'homme retrouve la jeunesse de ses sens, comme Léonce avait retrouvé près de lui la jeunesse de son âme.

Mais cet espoir parut sur le point d'échapper à Léonce, lorsqu'un matin (il était à peine dix heures, et il était déjà levé, habillé ; car, ce jour-là, il devait assister à Marly à un déjeuner formidable, suivi de l'exécution d'un pari des plus excentriques, et terminé par un souper foudroyant et un jeu furieux), son valet de chambre lui remit une carte : c'était celle de Prosper.

— Prosper, s'écria Sterny ! qu'il entre, faites entrer...

— Mais, monsieur le comte... je lui ai dit que vous étiez sorti.

— Sorti! s'écria Sterny furieux; d'où vous vient cette impertinence envers mes amis? qui vous a dit de dire que j'étais sorti?...

— Mais, monsieur le comte... j'ai cru...

Sterny était furieux.

— Sot! animal! s'écria-t-il.

— Mais ce monsieur doit être à peine au bas de l'escalier.

— Allez donc le chercher... priez-le de remonter... allez donc!... allez donc!...

A peine le domestique fut-il parti, que Sterny s'aperçut de son emportement. En effet, ses mains tremblaient, et il se sentit comme suffoqué. Il eut le temps de se remettre pendant que le valet de chambre courait après Prosper et le forçait, pour ainsi dire, à remonter, de façon que Léoncé put l'aborder avec un calme parfait.

— Pardon, mon cher Prosper, lui dit Sterny, si je vous ai fait remonter; mais j'ai voulu que vous sachiez que si on vous a refusé ma porte, ce n'est pas d'après mes ordres.

— Ah! monsieur le marquis, c'est moi qui suis fâché de vous avoir dérangé.

— Vous m'eussiez dérangé, Prosper, que je vous l'aurais dit sans façon; mais peut-être en vous voyant refuser ma porte vous auriez pu croire que je ne voulais pas vous recevoir, et c'est ce qui n'est pas.

Puis il ajouta en riant :

— Nous ne sommes pas si impertinents qu'on veut bien le dire, que nous le paraissons, grâce à messieurs nos domestiques; mais asseyez-vous donc, Prosper.

— Merci, monsieur le marquis : c'est un peu ma faute, je n'ai pas beaucoup insisté, je suis avec ma femme en visites de noce, elle m'attend en voiture avec ma belle-mère et Lise, et il faut que j'aie fini à temps. Nous avons rendez-vous à

une heure au chemin de fer de Saint-Germain où nous faisons une partie.

— Ah! dit Sterny, ces dames sont en bas... elles auraient été bien aimables de me faire l'honneur de monter chez moi.

— Ah! monsieur le marquis, fit Prosper.

Cette exclamation voulait dire à la fois : elles n'eussent pas osé, parce que vous êtes un grand seigneur, et ce n'eût pas été convenable, parce que vous êtes un garçon d'une réputation assez hasardée.

— Allons donc, lui dit Sterny, et veuillez leur présenter mes respects. Mais, au fait, dit-il, j'allais sortir... J'irai jusqu'à leur voiture. Venez.

Et sans attendre la réponse de Prosper, il prit son chapeau et descendit; sa voiture était sous la voûte, et à son aspect le cocher cria au remise de Prosper, qui barrait la porte cochère, de se ranger, et fit caracoler ses chevaux. Une tête d'ange, penchée à la portière du remise, regardait cette belle voiture. En voyant Sterny qui venait de son côté suivi de Prosper, elle se retira vivement. C'était Lise. Léonce s'avança, se fit ouvrir la portière, et monté sur le marchepied il salua madame Laloine, la femme de Prosper et Lise qui occupaient le fond de la voiture, tandis que M. Laloine et M. Tirlot, le garçon d'honneur, occupaient le devant. La présence de ce jeune homme au milieu de la famille de Prosper irrita Sterny : c'était un prétendu sans doute. Cependant il se fit aussi calme que possible, et dit à madame Laloine :

— Je n'ai pas voulu, madame, perdre l'occasion de vous renouveler mes remercîments pour Prosper, et, si je n'avais craint de vous paraître importun, j'aurais été vous porter moi-même ceux de mon père.

— De votre père? dit M. Laloine.

— Oui, monsieur, dit Sterny, c'est lui que je représentais au mariage de Prosper, et j'ai dû lui rendre compte de la mission dont il m'avait chargé. Je lui ai dit, monsieur, à

quelle alliance honorable son filleul Prosper avait été admis; il m'a répondu en vous priant de vous offrir ses remercîments.

Il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce petit récit; mais il fut débité avec une telle bonne grâce, que M. et madame Laloine en furent confus de vanité. Cependant Léonce avait à peine osé regarder Lise, et il n'eût pas eu la force de lui parler; il n'avait plus rien à dire, et il se retira en disant :

— Je sais que vous avez beaucoup de visites à faire, je vous laisse.

— Oh! ce n'est pas nous, dit M. Laloine, c'est Prosper et sa femme, et nous l'avons accompagné, parce qu'il eût perdu trop de temps s'il lui eût fallu venir nous reprendre rue Saint-Denis.

— Et vous allez ainsi rester pendant deux heures en voiture, gênés comme vous l'êtes? dit Sterny, frappé d'une idée lumineuse. Ah! Prosper n'est pas galant pour ces dames. En vérité, si j'osais, je proposerais à monsieur et madame Laloine de monter chez moi : il viendrait vous y reprendre; c'est à cinq minutes du chemin de fer.

M. Laloine et sa femme refusèrent d'abord, mais avec un embarras qui semblait montrer qu'ils eussent volontiers accepté la proposition d'un autre que d'un marquis comme Sterny. Heureusement que madame Laloine avait encore, malgré ses quarante-quatre ans, sa part de curiosité féminine, et ce fut elle qui accepta la première. M. Laloine descendit, mais Lise ni M. Tirlot ne bougèrent. Ce n'était pas là le compte de Sterny.

— Et mademoiselle Lise?

— Oh! reprit celle-ci avec un petit sourire malicieux, maintenant nous sommes à notre aise.

— Et vous, monsieur? dit madame Laloine en s'adressant au garçon d'honneur.

— Moi? répondit celui-ci d'un air renfrogné, on ne m'a pas invité.

La mauvaise humeur de celui-ci servit Sterny mieux que toute son adresse n'eût pu le faire. Madame Laloine pensa que lorsque Prosper et sa femme monteraient faire une visite, Lise et M. Tirlot se trouveraient seuls dans la voiture. Certes, elle connaissait assez sa fille et le garçon d'honneur pour être sûre qu'il n'y avait pas le moindre inconvénient; mais elle s'imagina qu'il avait pu penser à cette circonstance, et, en mère prudente, elle ne voulut pas qu'il eût l'air d'avoir pris cet avantage sans sa permission, et elle dit à Lise, d'un ton dont la sécheresse s'adressait plutôt à M. Tirlot qu'à sa fille :

— Descendez, Lise.

Lise obéit avec une petite moue triste en apparence et un ravissement dans le cœur : car, bien plus que sa mère, elle désirait entrer dans la maison de ce beau marquis, dans la redoutable tanière du fier lion.

Comme ils montaient, M. Laloine se rappela tout à coup la voiture de Sterny.

— Mais vous alliez sortir, monsieur le marquis.

— Oh! reprit Léonce, j'ai le temps... J'allais visiter une maison de campagne aux environs de Saint-Germain, et que j'y arrive à midi ou à deux heures, cela m'est fort indifférent.

— Ah! dit M. Laloine, Prosper nous a dit que vous en possédiez une fort belle à Seine-Port.

— Aussi n'est-ce pas pour moi, c'est pour mon oncle, le général R..., qui aime beaucoup la campagne, mais qui, ayant affaire tous les jours au ministère de la guerre, désire acheter quelque chose à Saint-Germain, de manière à pouvoir arriver le matin et partir le soir.

M. Laloine n'en demanda pas davantage ; quant à Lise, elle jeta un regard à la dérobée sur Léonce, qui mentait assez

adroitement pour tromper un père, mais trop gauchement pour ne pas être deviné par une jeune fille. Une petite circonstance vint presque aussitôt confirmer Lise dans le soupçon qu'elle avait éprouvé : Léonce avait fait entrer M. et madame Laloine ainsi que Lise dans son salon, et, oubliant qu'une simple portière le séparait d'elle, il avait dit tout bas à son valet de chambre, avant de la suivre :

— Va dans un cabinet de lecture, et tâche de me procurer toutes les *Petites Affiches* que tu trouveras.

Lise l'entendit, et lorsque Sterny rentra, elle le regarda d'un air si moqueur, qu'il vit qu'il avait été deviné. Mais il n'y avait pas de colère dans ce regard, et c'était presque une approbation de sa ruse.

Lise était entrée avec une curiosité d'enfant dans l'appartement de Sterny ; mais, dès qu'elle y fut, ce sentiment devint plus sérieux et presque timide ; il lui sembla être dans un endroit dangereux. Sous ces tentures magnifiques, parmi ces trophées d'armes damasquinées, près de ces étagères couvertes d'objets d'or et d'un goût exquis, dans cette demeure où il n'y avait rien qui fût à l'usage d'une femme, elle se sentit mal à l'aise comme si elle eût été seule dans un cercle d'hommes ; il lui sembla qu'on y respirait un air moins chaste que celui de sa blanche chambre, que celui qui venait à travers les fleurs de sa fenêtre.

Quant à M. et madame Laloine, ils étaient tout curiosité pour les belles choses étalées autour d'eux. Madame Laloine surtout examinait les étagères avec une foule d'étonnements, mais elle n'osait toucher à aucun des charmants objets qui les ornaient, et à chaque instant elle appelait Lise pour les admirer avec elle. Lise obéissait, mais elle regardait à peine ; un singulier sentiment d'effroi s'était emparé d'elle, et elle répondait seulement d'une voix altérée :

— Oui, oui, cela est très-beau...

Au moment où madame Laloine montrait à Lise, non

comme précieux, mais au moins comme singularité, une petite pantoufle placée parmi tous ces objets d'art et de bronze, Lise fronça le sourcil et répondit d'une voix encore plus altérée :

— Oui, c'est très-joli...

Madame Laloine s'en aperçut et lui dit d'un ton alarmé :

— Est-ce que tu souffres?

— Un peu, dit Lise en appuyant la main sur son cœur.

— Ah! s'écria Sterny... on étouffe ici...

— Un verre d'eau sucrée et un peu de fleur d'oranger, s'il vous plaît, dit madame Laloine avec inquiétude. Pardon, monsieur le marquis.

Léonce ne sonna point, il ouvrit une porte, entra lui-même dans sa chambre, prit sur sa commode un petit plateau où il se trouvait ce qu'on appelle un verre d'eau sucrée, et l'apporta lui-même dans le salon.

— Oh! pardon... pardon, lui dit madame Laloine, cette enfant est un véritable embarras.

Madame Laloine arrangea le verre d'eau et Lise le prit; sa main tremblait. Elle le but, mais avant de le poser sur la table elle regarda deux lettres incrustées dans ce verre à la façon des verres de Bohême; ces lettres se retrouvaient sur toutes les pièces de cristal de ce plateau. C'était un A et un C. Il n'appartenait donc pas à Léonce. Il vit cette attention, et prenant le verre des mains de Lise, il lui dit d'un air triste et avec un accent dont l'émotion la fit tressaillir :

— C'est le chiffre de ma mère, mademoiselle.

Elle leva les yeux sur lui; il était attendri sans doute par ce souvenir, car il posa le verre sur le plateau et se dit tout bas :

— C'est étrange.

— Quoi donc? lui dit madame Laloine.

— Tenez, leur dit-il, pardonnez-moi cette émotion. Il y a quatre ans, étant à Nuremberg, je fis faire ce verre pour ma

mère; j'arrivai en France le cœur joyeux, car je savais que cette bien pauvre attention lui ferait plaisir. Elle était morte la veille de mon arrivée, frappée comme par la foudre. Je gardai ce verre comme un souvenir d'elle... personne ne s'en était servi jusqu'à ce jour. Je ne puis vous dire, mais cela m'a rappelé un si triste moment!..

Madame Laloine se taisait, mais Lise regardait Sterny avec un doux saisissement de joie.

— Madame votre mère est morte bien jeune, lui dit madame Laloine.

— Trop jeune pour moi, madame; elle était si noble, si bonne, si belle! Je veux vous montrer son portrait, il est là, dans ma chambre. Venez, madame, venez, vous aussi, mademoiselle, je vous en prie. Je veux que vous connaissiez ma mère.

Ils entrèrent dans cette chambre et regardèrent ce portrait. C'était un chef-d'œuvre de peinture, représentant un chef-d'œuvre de beauté.

— N'est-ce pas, dit Sterny, qu'elle était belle?

— Ah! oui, dit Lise avec un doux accent et les mains jointes devant ce portrait, comme si elle eût été en face de la Vierge.

— Voici le portrait de mon père, dit Sterny à M. Laloine.

Le mari et la femme s'en approchèrent pour le regarder, mais Lise resta devant celui de madame de Sterny; ce portrait était animé d'un sourire doux et bienveillant, et un profond soupir s'échappa de la poitrine de Lise. Il lui sembla qu'une femme d'un si céleste visage avait dû donner à son fils quelque chose de l'âme charmante et chaste qui respirait dans ses traits. Ils quittèrent cette chambre, et Lise revint dans le salon le cœur soulagé et presque heureuse.

L'inspection recommença, et Lise retrouva la pantoufle: la pantoufle l'intriguait, mais il était difficile de s'enquérir de son origine. Cependant l'occasion vint d'elle-même; arrivé

à une certaine tablette, Sterny eut à expliquer la valeur des objets qui s'y trouvaient : cette clef avait été faite par Louis XVI, cette cassolette avait appartenu à la reine Anne d'Autriche, ce livre de messe à madame de Maintenon

— Et cette pantoufle?

— Cette pantoufle est à moi, dit Sterny en riant.

— Comment, à vous ? dit madame Laloine.

— Ah ! reprit Sterny, c'est une des folies de ma jeunesse.

— Ah ! dit madame Laloine d'un ton grave, comme si elle eût craint que cette folie ne fût d'une nature équivoque.

Mais Lise n'éprouva pas cette crainte : quelque chose l'assurait que si c'eût été un souvenir peu séant, Léonce ne lui eût pas répondu avec cet air de franchise joyeuse.

— C'est peut-être la pantoufle de Cendrillon ? dit Lise en riant.

— Ah ! c'est bien plus extraordinaire, dit Sterny, elle a fait tourner la tête à un vrai prince, et c'était moi qui la portais.

— Comment cela? dit M. Laloine.

— Ah ! c'est assez difficile à dire; mais il y a une dizaine d'années j'avais une petite figure de femme et je ressemblais beaucoup à ma sœur; M. d'Auterres la recherchait alors en mariage, et se montrait très-jaloux de sa gaîté. Mon beau-frère, car il l'est devenu, est bien certainement un homme d'honneur, mais un rien offensait sa sévérité et sa manie de l'étiquette ; et une fois il avait gravement fait observer à ma mère que ma sœur était en pantoufles un jour où se trouvaient dans le salon deux ou trois jeunes gens. Les pantoufles avaient frappé M. d'Auterres comme une inconvenance.

Un soir de carnaval qu'il nous avait quittés en nous disant qu'il allait au bal de l'Opéra, je ne sais quelle folle idée me prit de le tourmenter ; je m'habillai en femme, et en souvenir de son amour de l'étiquette, je mis, au lieu de souliers, les pantoufles de ma sœur.

— Vous avez mis ces pantoufles? lui dit Lise d'un air incrédule et oubliant à qui elle parlait.

— Mais je pouvais les mettre dans ce temps-là, mademoiselle, dit Sterny en souriant.

Malgré elle, Lise avait jeté ses regards sur les pieds de Léonce, et ces pieds étaient charmants.

Que vous dirai-je? reprit celui-ci presque aussi embarrassé qu'elle; j'arrive à l'Opéra, et m'étant fait poursuivre par quelques amis je me précipite tout à coup au bras de M. d'Auterres en lui disant:

— Protégez mon honneur!...

D'Auterres se retourne, et alors je lui avoue d'une voix tremblante que je suis une jeune fille qui, poussée par une curiosité invincible, s'était échappée de l'hôtel de sa mère pour voir le bal de l'Opéra; que j'étais tremblante, égarée, perdue. En disant cela, j'avais entraîné M. d'Auterres dans un coin isolé; je m'étais laissé tomber sur un siége, et tandis qu'il me moralisait en me demandant qui j'étais et en me jurant de me protéger, j'avance le pied, il ne voit rien, je me démène si bien que quelqu'un me heurte et je m'écrie:

— Ah! on vient de m'écraser le pied.

Je l'avance de nouveau, il n'y avait pas moyen de ne pas regarder; M. d'Auterres voit la pantoufle, il devient pâle comme un mort et se tourne vers moi en s'écriant:

— C'est impossible.

Alors je feins d'éclater en sanglots, et je lui dis:

— Hélas! oui, c'est moi! reconduisez-moi chez ma mère; venez.

Il était si stupéfait, que ce fut moi qui le fis sortir de la salle plutôt qu'il ne me conduisit: nous montâmes dans sa voiture, et alors il sembla reprendre ses sens, pour s'écrier de nouveau: C'est impossible. A ce moment, certain que la lumière des lanternes éclairait assez mon visage pour qu'il

pût apercevoir mes traits, sans pouvoir cependant les reconnaître, j'arrache mon masque, et il s'écrie :

— C'est vous... oui, c'est vous, mademoiselle.

Un second regard pouvait cependant me trahir ; je cache ma confusion et mes larmes dans mon mouchoir, et nous arrivâmes ainsi à l'hôtel. Ma mère recevait, et il y avait encore du monde. M. d'Auterres la fait appeler mystérieusement dans sa chambre, où je m'étais jeté sans rien dire sur un divan, la tête sur un coussin, pour me cacher. Ce fut alors que M. d'Auterres, d'un air profondément lugubre et solennel, chercha à expliquer à ma mère les terribles nouvelles qu'il avait à lui apprendre.

— Ce secret, s'écria-t-il d'abord, mourra dans mon sein; mais vous comprenez que mes projets, mes espérances, sont à jamais anéantis.

— Mais, que voulez-vous dire ?

— Hélas ! reprit-il en me montrant, la voilà... C'est une imprudence, une grande imprudence ; mais vos conseils, l'exemple de votre vertu...

— En effet, dit ma mère, quel est ce domino ?

— Ah! madame, dit M. d'Auterres, ne l'accablez pas de votre votre colère... Je n'ose vous dire...

— Mais qui êtes-vous donc ? me dit la marquise.

— C'est moi, ma mère, lui dis-je en grossissant ma voix.

— Toi, Léonce, dit ma mère en riant. Ah ! reprit-elle, je ne suis pas si sévère, que d'en vouloir à mon fils d'avoir été au bal de l'Opéra...

— Léonce ! s'écria M. d'Auterres, votre fils ?... Mais mademoiselle votre fille ?

— Elle est au salon.

M. d'Auterres éprouva un mouvement d'hésitation qui lui fit garder le silence. Il eut envie de se fâcher, et le premier regard qu'il jeta sur moi fut terrible; mais j'avais un air si

modeste et ma mère un air si ébahi, qu'il prit le parti de rire et de raconter la mystification à ma mère.

Elle fut sur le point de se fâcher de ce que M. d'Auterres avait pu croire ma sœur capable de cette inconséquence; mais le pauvre prétendu répétait toujours :

— Ce sont les pantoufles... cette pantoufle, disait-il, si petite...

— Mais ma fille ! monsieur...

— Qui diable eût pu penser, reprenait-il, qu'un homme eût pu chausser ces maudites pantoufles?

Je pris un air tragique et je lui dis gravement :

— Eh bien, monsieur, la voici, cette pantoufle, prenez-la ; et si jamais il vous venait un soupçon sur ma sœur, qu'elle vous rappelle vos injustes défiances.

— Je l'accepte, dit M. d'Auterres.

— Et moi je prends l'autre, lui dis-je. Je vous la rendrai le jour où ma sœur me la redemandera.

— Voilà dix ans qu'ils sont mariés, et M. d'Auterres n'a pas encore osé raconter à sa femme ce dont il a osé la soupçonner; aussi l'ai-je gardée. Voilà l'histoire de cette pantoufle.

—Cependant le temps se passait et Lise tout à fait remise furetait partout comme un enfant curieux. A ce moment, un domestique entra et déposa un énorme paquet de petites affiches sur la table.

— Voilà ce qu'a demandé monsieur le marquis.

— Bien, fit celui-ci en les jetant dans l'encoignure d'un meuble et en revenant à monsieur et madame Laloine pour les empêcher de voir ce que ce pouvait être : et il leur dit en même temps

— Est-ce que vous êtes curieux de ces petites choses ? j'en ai une collection dans ce cabinet, veuillez y passer.

Il entra avec monsieur et madame Laloine, mais Lise ne les suivit pas.

Léonce était sur les épines; heureusement, M. Laloine

ayant aperçu quelques objets soigneusement placés sous un verre, demanda ce que c'était.

— Oh ! ceci est très-précieux, dit Léonce, ceci a appartenu à l'Empereur.

A ce nom, M. Laloine se redressa.

— A l'Empereur ! répéta-t-il ? ah ! vous êtes bien heureux !.....

— Cette tabatière lui a appartenu et il s'en est servi.

— Permettez que je la voie, dit M. Laloine d'un ton presque ému.

Léonce la tira de dessous le globe, et une idée heureuse lui vint tout à coup.

— Vous avez été militaire, M. Laloine ?

— Oui, monsieur, reprit Laloine avec un gros soupir, de 1808 à 1814.

— Eh bien ! monsieur, un pareil objet qui n'est qu'une curiosité pour moi, vous serait peut-être bien précieux ; permettez que je vous offre cette tabatière ?

— Ah ! monsieur, jamais... je ne voudrais pas.

— Je vous en supplie.

Cela dura cinq minutes, mais M. Laloine accepta.

— Lise, Lise, s'écria-t-il en allant vers le salon ; viens donc voir ce que m'a donné M. de Sterny.

Lise entra : elle était agitée et tremblante comme si elle eût fait une mauvaise action. Sterny profita de ce moment pour sortir. Le paquet de *Petites Affiches* était dispersé, et l'un des cahiers était resté ouvert sur un fauteuil... Il le prit et le regarda ; à la dixième ligne de la page il y avait : MAISON DE CAMPAGNE A VENDRE A SAINT-GERMAIN..... Il resta frappé de bonheur ; et comme il entendait revenir monsieur et madame Laloine, il prit le cahier et le cacha sous son habit.

Quand Lise reparut, elle était triomphante ; elle jeta sur Sterny un regard si gai, qu'il ne sut que penser.

Était-ce un hasard, une curiosité d'enfant qui avait poussé Lise à lire ces *Petites Affiches*? était-ce pour se mettre d'intelligence avec lui qu'elle avait fait cela, ou plutôt n'était-ce pas une leçon qu'elle avait voulu lui donner? il retomba dans une cruelle incertitude.

Cependant il voulut profiter de son avantage, et s'avançant vers madame Laloine, il lui dit d'un air gracieux :

— Mais vous, madame, ne pourrais-je pas vous prier d'emporter un petit souvenir de votre bonne visite?

Madame Laloine hésita, mais ce que Sterny lui offrait était si peu de chose qu'elle aurait eu mauvaise grâce à le refuser.

— Et, répéta-t-il d'un ton dégagé, mademoiselle Lise voudra bien aussi...

Lise l'interrompit vivement :

— Oh! merci, monsieur, je ne veux rien... moi.

Ce moi avait quelque chose de significatif, qui semblait dire qu'elle ne voulait rien accepter au titre auquel on voulait le lui offrir.

— Oh! dit M. Laloine, c'est trop de bonté, nous avons l'air de vous dépouiller.

— Merci pour ma fille, dit madame Laloine, ce serait abuser.

— D'ailleurs, dit Lise d'un ton dégagé, toutes ces choses sont si bien à leur place qu'il faut les y laisser.

— Il y en a, dit Sterny en la regardant avec intention et en lui montrant de l'œil les *Petites Affiches*, qui prennent un prix inestimable à être déplacées.

— Oui, dit Lise avec un effort de gaîté, mais c'est comme la pantoufle, on croit y voir ce qui n'y est pas.

La figure de Sterny laissa échapper un mouvement de dépit ; il se tut : et tirant de son sein les *Petites Affiches*, il les jeta loin de lui. Monsieur et madame Laloine, occupés à regarder la tabatière impériale, ne virent point ce mouvement, mais Lise l'aperçut et en fut heureuse ; mais sa gaîté s'en-

vola et elle suivit plus attentivement les mouvements de Sterny. Léonce, redevenu maître de lui, se montra aussi empressé, aussi bienveillant qu'avant cet incident avec monsieur et madame Laloine, mais avec une nuance imperceptible de grand seigneur et qui s'étudie à une exquise politesse. Lise le regardait, l'écoutait, il lui plaisait ainsi; il était si élégant, si gracieux, de cette façon il ne lui faisait plus peur; elle le trouvait naturel.

Enfin, M. Laloine parut attendre l'heure avec impatience, et dit à Sterny:

— Nous vous avons dérangé: l'heure passe et vous arriverez trop tard à Saint-Germain.

— Je n'irai pas sans doute aujourd'hui, dit Sterny.

— C'est nous qui en sommes cause.

— Non, madame, non, dit Léonce; d'ailleurs, j'ai oublié que je devais aller trouver quelqu'un à Saint-Germain, pour me donner l'adresse de cette maison, et on se sera ennuyé de m'attendre : j'irais inutilement.

— Oh! dit Lise en hésitant, je croyais qu'on trouvait toutes les adresses des maisons à louer dans les *Petites Affiches*.

Sterny la regarda, celle-ci baissa les yeux. Il y avait dans son âme quelque chose qui l'emportait malgré sa volonté, et quelque chose qui la faisait rougir presque aussitôt. Mais Sterny l'avait comprise et il s'écria :

— Mais, c'est vrai, j'ai là précisément le numéro où se trouve cette adresse.

Il le reprit, et on parla maison de campagne.

Cependant Prosper n'arrivait pas. Monsieur et madame Laloine impatientés ouvrirent une fenêtre, comme si en le regardant arriver de loin cela dût le faire venir plus tôt. Ce fut en ce moment que Sterny s'approcha de Lise et lui dit tout bas :

— Vous avez été bien cruelle, de refuser un pauvre souvenir.

Elle se tut et parut très-émue.

— Maintenant que vous m'avez pardonné, reprit-il, acceptez quelque chose.

Elle n'eut pas le temps de refuser, car son père se mit à crier :

— Voici Prosper !

Il n'y avait plus à espérer... mais au moment où M. Laloine prenait son chapeau, Lise s'écria :

— Bon ! j'ai perdu l'épingle qui attachait mon châle.

Sterny courut à sa chambre, arracha une pelote pendue à la cheminée, et revint ; mais déjà le châle était épinglé.

— Pardon, dit madame Laloine, je viens d'en donner une à cette petite étourdie.

Sterny jeta la pelote sur la table avec chagrin. Mais Lise s'en approcha doucement, et, sans regarder, elle chercha la pelote de la main, y prit une épingle et l'attacha à son châle. Sterny la vit ; il se serait mis à genoux devant elle, s'il avait osé. Il était si heureux qu'il n'eut plus peur, et dit alors :

— Mais au fait, j'y pense, si au lieu d'aller à Saint-Germain dans ma voiture, j'y allais en chemin de fer, je rattraperais le temps perdu.

— C'est vrai, dit M. Laloine.

— Eh bien ! je vous demande la permission de vous conduire jusqu'au chemin de fer ; Prosper nous suivra, et nous partirons tous ensemble.

La proposition fut acceptée, et M. et madame Laloine montèrent avec Lise et Sterny dans la calèche qui attendait, tandis que le remise de Prosper suivait à grand'peine le fringant équipage du Lion. Jamais Sterny n'avait été si heureux de sa vie.

XVI

L'arrivée au chemin de fer fut moins gracieuse que Sterny ne se l'imaginait. Quand les amis, et surtout les amies de la famille Laloine, virent entrer dans la grande salle d'attente le beau Léonce avec les marchands, on chuchota et l'on se dit tout bas :

— Ah! çà, est-ce qu'on nous amène ce grand monsieur? — Les Lanoines sont fous. — Il n'est pas invité, nous ne le connaissons pas.

Sterny devina au premier coup d'œil la réprobation qui le frappait, et Lise s'en aperçut aussi. Elle en devint triste, car ce fut pour elle un avertissement de la distance qui la séparait du beau Léonce. A ce moment elle lui eût presque demandé pardon de lui avoir attiré cet accueil désobligeant. Mais Sterny n'était pas homme ni à s'en laisser intimider, ni à s'en fâcher. Il salua le monsieur à la question des sucres d'un air charmé de le rencontrer, et sans humeur, sans affectation, il lui raconta qu'il allait à Saint-Germain, voir une maison de campagne. Du moment qu'on sut qu'il n'était pas de la partie, on ne fit plus attention à lui ; mais ce n'était pas le compte de Sterny, il voulait être de la partie, et se dit que le sucrier l'inviterait d'une façon ou d'autre.

Là-dessus il revint par un détour assez bien ménagé et entama, avec une attention extrême, une discussion d'économie politique du premier ordre. L'heure du départ arriva, Sterny descendit la rampe du débarcadère toujours discutant et argumentant contre M. Gurauflot (c'était le nom du sucrier) : et la discussion tenant, il monta à côté de lui dans un

wagon, sans que celui-ci s'imaginât que le marquis avait d'autre intention que d'écouter ses savantes dissertations. Cependant M. Gurauflot ne tarissait pas, et comme le voyage est rapide, Sterny, qui avait besoin de changer le sujet de l'entretien, commençait à s'impatienter, lorsque tout à coup il tira sa montre en s'écriant :

— Bon! je manquerai mon rendez-vous.

— Hein! fit le sucrier si brusquement interrompu.

— Pardon, dit Sterny, j'avais donné rendez-vous à un architecte pour visiter cette maison avec moi, et il ne m'aura pas attendu.

Sterny profitait, en habile faiseur de contes, des personnages imaginaires qu'il avait déjà inventés pour M. Laloine.

— C'est donc une acquisition bien importante que vous allez faire?

— Je ne sais ce que c'est, dit Sterny, les renseignements qu'on prend dans les *Petites Affiches* sont si vagues; maison de campagne à vendre, dit-il, cela varie de 10,000 francs à 100,000, de façon que je vais un peu à l'aventure.

— Pardon, lui dit M. Gurauflot, je connais un peu Saint-Germain : où est la maison que vous allez voir?

— Voyez, lui dit Sterny en lui montrant les *Petites affiches.*

— Mais c'est une charmante maison, je la connais, elle ouvre sur la forêt, c'est très-considérable, et l'on dit que l'intérieur est fort beau.

— Ah! tant mieux!

— Vous ne la connaissez donc pas?

— Je n'y suis jamais entré. Ce que je voudrais surtout savoir, c'est si la maison est d'une construction solide, et j'avoue que je n'y entends rien.

— Ce n'est pas une chose si difficile que vous pouvez le croire.

— Pour une personne comme vous, monsieur, qui me pa-

raissez avoir des connaissances pratiques en toutes choses; mais moi!

— Il est vrai qu'au besoin je ne me laisserais pas tromper, reprit Gurauflot d'un air superbe.

— Vous êtes bien heureux; mais quand on est ignorant et qu'on a la maladresse de ne pas se faire accompagner par un homme de l'art, on a tort, quoiqu'à vrai dire, monsieur, je ne me fie guère à la bonne foi des architectes.

— Je le crois bien, monsieur.

— Et que je préférerais prendre les avis d'un connaisseur désintéressé, comme vous, monsieur, par exemple.

— Ah! monsieur....

Il est inutile de pousser plus loin ce dialogue: on n'était pas arrivé à Saint-Germain qu'il était convenu que M. Gurauflot accompagnerait Sterny dans la maison. Le sucrier annonça cette importante nouvelle à sa femme et à ses filles, et il fut convenu qu'il rejoindrait la société dans la forêt. Sterny avait espéré qu'on lui demanderait ce qu'il comptait faire en sortant de la maison, et qu'il aurait occasion de répondre qu'il avait toute la journée libre; mais madame Laloine lui fit des adieux très-formels et des remercîments empressés; et il n'y eut pas l'ombre d'invitation.

A ce moment, Sterny fut si désappointé qu'il se prit de colère contre lui-même, et fut sur le point d'abandonner le sot rôle qu'il jouait; mais il regarda Lise. Lise regardait sa mère comme si elle eût pu lui inspirer, par la puissance des yeux, la pensée qui la dominait. Sterny crut la deviner, il se résolut de tenter la fortune jusqu'au bout. Mais rien ne lui devait réussir de ce qu'il avait tenté, et il se sépara de la compagnie, monta à pied les rudes escaliers, gagna ladite maison qui était vendue de la veille, et se sépara de M. Gurauflot, qui crut pouvoir atteindre la société et prit une allée de la forêt qui menait aux loges. Quant à Sterny, triste, désolé et dépité surtout, il se trouva au milieu de la compagnie riant,

se disputant, et se faisant harnacher ânes et chevaux pour courir à travers bois.

— Déjà de retour, monsieur? lui dit M. Laloine.

— Et mon mari? monsieur, qu'avez-vous fait de mon mari? s'écria madame Gurauflot.

— Mon Dieu, madame, lui dit-il, nous avons trouvé la maison vendue, et alors il a pris le plus court chemin pour aller aux Loges, croyant que vous deviez y être déjà.

— Ah! bien oui, dit M. Laloine, voilà une heure que ces petites filles nous font enrager; elles veulent toutes des chevaux, on est allé en chercher, et nous attendons là depuis une heure.

— J'en suis fâché pour M. votre mari, dit Sterny à madame Gurauflot, c'est ma faute, j'ai été plus qu'indiscret en acceptant son offre amicale. Veuillez, madame, lui en faire mes excuses.

Comme il allait se retirer en voyant que personne ne l'engageait à rester, il entendit madame Laloine s'écrier avec peur :

— Lise, Lise, ne va pas si vite!.. Lise... Lise!..

Mais Lise venait de sortir de la cour du manége sur un petit cheval et le faisait galoper tant qu'il pouvait; elle fit ainsi une centaine de pas, et revint du même train jusqu'auprès du groupe où elle aperçut Sterny qui la salua avec un sourire courtois. Elle devint rouge comme une cerise, puis elle sembla le remercier de ce qu'il était revenu. A ce moment Sterny se prit à crier tout à coup :

— Eh! groom!

Un rustre de payan eut l'effronterie de se présenter à cet appel, et Sterny lui dit :

— Comment, butor, vous laissez monter une femme sur une selle qui n'est pas mieux sanglée que ça ! il y a de quoi la tuer... Vous ne savez donc pas votre métier, imbécile! Et sans attendre la réponse, il passa à la droite du che-

val et serra les sangles lui-même, avec une adresse et une vigueur qui stupéfièrent le loueur de chevaux.

— Merci, lui dit Lise si bas, que ce merci n'était que pour lui et pour autre chose sans doute que ce qu'il venait de faire.

Il allait peut-être lui parler, mais madame Gurauflot vint pour ainsi dire le prendre au collet et lui dit :

— Ah! monsieur, soyez donc assez bon pour voir si les selles de mes filles sont bien arrangées.

— Avec grand plaisir, lui dit Léoncé.

Et le voilà faisant le palefrenier pour toutes ces dames et demoiselles avec une bonne grâce, un empressement si franc, que madame Gurauflot se mit à dire à M. Laloine :

— Je suis sûre que s'il venait avec nous il nous montrerait les beaux endroits de la forêt; vous qui le connaissez, vous devriez l'inviter ?

— Ah! fit M. Laloine, voulez-vous que je me fasse moquer de moi? ce serait une drôle de partie de plaisir à proposer à un homme comme lui.

— Bah! laissez donc, dit madame Gurauflot, je vais lui demander s'il veut être du pique-nique.

M. Laloine arrêta madame Gurauflot avec des yeux courroucés, mais celle-ci ne se tint pas pour battue, et alla au moins lui demander le chemin le plus court à prendre pour arriver aux Loges.

— C'est assez difficile à vous expliquer, madame, lui répondit-il; mais une fois dans la forêt je pourrai vous le montrer.

— Ah! je vous en prie, monsieur le marquis, ne vous dérangez pas, s'écria M. Laloine... Vraiment, madame Gurauflot, vous abusez...

— Pas le moins du monde, répondit Sterny; c'est l'affaire de vingt minutes, et je n'ai rien qui me presse.

M. Laloine prit un air de désolation, très-contrarié de l'indiscrétion de madame Gurauflot.

— Je lui paie la dette que j'ai contractée avec son mari, lui dit Sterny, c'est justice.

On partit : les jeunes filles et les jeunes gens à cheval, les grands parents et Sterny à pied.

On alla d'abord doucement ; les mamans criaient sans cesse qu'on allait se blesser. Mais peu à peu, et lorsque les indications de Sterny eurent assuré le chemin, on s'éloigna, on s'emporta, allant, revenant, et riant des fichus qui s'envolaient, des chapeaux qui se détachaient. Sterny causait gravement, suivant Lise des yeux, Lise qui paraissait l'avoir oublié et qui n'était pas la moins folle de cette volée de jeunes filles.

Pauvre Sterny, que de soins pour obtenir une invitation à un mauvais dîner, que de sottises accomplies en un jour ! A quel métier était-il descendu peu à peu ! il avait sanglé l'âne de madame Guraufiot, et encore n'était-il pas arrivé à son but. Une fois encore il trouva qu'il devenait dupe. Lise courait joyeuse et indifférente sans s'occuper de lui. Il prit donc le parti définitif de se retirer ; il était furieux contre elle.

A ce moment un cri perçant partit d'une allée détournée.

— C'est Lise, dit madame Laloine...

Elle n'avait pas achevé de parler que Sterny s'était élancé vers l'allée à travers les bois.

Il arriva près de Lise, qui était très-paisiblement sur son cheval, tandis que M. Tirlot s'époussetait et redressait les bosses de son chapeau ; Lise avait eu peur : voilà tout. Sterny, rassuré sur son compte, ne la regarda même pas, et retournant vers madame Laloine, il cria de loin :

— Ce n'est rien, madame, c'est M. Tirlot qui est tombé.

Madame Laloine arriva presqu'au même instant, et tout effrayée de cet accident, elle dit à Lise :

— Voyons, ma fille, descends de cheval ; ce qui est arrivé à M. Tirlot peut t'arriver.

— Mais, maman, dit Lise d'un air boudeur...

— Allons, sois raisonnable, lui dit son père; puisque ta mère a peur.

Lise dit avec humeur :

— Ah! monsieur Tirlot, vous êtes d'une gaucherie... c'est moi qu'on punit de votre maladresse.

— De ma maladresse, mademoiselle? je voudrais bien vous voir sur cette bête enragée. Voilà deux fois qu'il me jette par terre, car je suis déjà tombé là-bas sans rien dire.

— Alors pourquoi avez-vous crié ici?

— Ce n'est pas moi, dit Tirlot, c'est vous.

— Mais la dernière fois aussi vous êtes tombé trois fois, et maman n'a pas eu peur pour ça.

— C'est que tu étais avec le capitaine Simon, lui dit M. Laloine, qu'il était à côté de toi, et que je me fiais à lui.

— En vérité, dit Sterny, si j'osais... et pour ne pas priver mademoiselle Lise de ce plaisir, je m'offre à l'accompagner et je réponds d'elle.

— Mais vous n'avez pas de cheval, monsieur Léonce, dit-elle d'un air chagrin.

— Peut-être que M. Tirlot ne voudra pas remonter sur le sien.

— Je vous demande pardon, répondit Tirlot d'un ton sec, j'en aurai raison.

— Soit, monsieur, dit Sterny.

M. Tirlot enfourcha de nouveau son cheval, et voulant faire le brave, il s'avisa de lui donner trois ou quatre coups de cravache; l'animal se cabra, rua, sauta, et renvoya M. Victor sur le chemin.

— C'est bien fait, dit Lise.

— Vrai? dit Tirlot... Eh bien! je conseille à monsieur d'en goûter, il verra.

— Volontiers, dit Sterny.

— Je donnerais cent sous, dit Tirlot à madame Laloine, pour que votre marquis descendît la garde.

Le cheval était rétif, mais il ne fallait pas un cavalier si exercé que Léonce pour le réduire, et M. Tirlot eut toute la honte de sa chute et toute la rage du succès de Léonce.

On n'avait pas félicité encore Sterny, que Lise, s'élançant dans l'allée où ils se trouvaient, se mit à galoper.

— Ah! mon Dieu, suivez-la, monsieur de Sterny, s'écria madame Laloine.

Léonce ne se le fit pas répéter, quoiqu'il eût contre Lise une colère qu'il se promettait bien de lui témoigner par sa froideur. Mais il semblait que cette jeune fille eût sur lui un empire dont il ne pouvait se rendre compte, ne l'ayant jamais éprouvé de la part d'une autre; d'ailleurs elle avait de ces regards, de ces mots, de ces silences qui bouleversaient Sterny. A l'instant où on pouvait la croire à mille lieues de soi, emportée par la jeunesse et la folle gaîté, un mot venait qui vous disait qu'elle était demeurée à vos côtés. Ce fut ce qui arriva à Sterny.

— Ah! mon Dieu, lui dit-elle dès qu'il fut près d'elle, nous avons eu de la peine.

Que répondre à cela? il fallait en être heureux; mais pour en être heureux il fallait y croire, et cette enfant était si étrange, elle disait de ces mots qui eussent paru un engagement compromettant à une femme qui en eût apprécié la valeur, puis elle parlait, elle agissait comme si elle n'eût rien dit. Léonce ne comprenait rien à cette façon d'être, ne s'apercevant pas que lui-même n'était déjà plus ce qu'il avait été autrefois.

Cependant ils cheminaient l'un près de l'autre, et Léonce coulut enfin donner un sens positif à tout ce qu'il avait fait, c'est-à-dire faire comprendre à Lise que c'était par amour pour elle qu'il avait fait tout ce qu'elle avait vu. Mais il ne savait comment aborder ce sujet avec cette âme curieuse et timide comme une biche qui montre sa jolie tête au bord

d'un sentier, et qui s'enfuit en bondissant dans les bois au premier bruit des pas d'un chasseur.

Ainsi ces deux jeunes gens, qui s'étaient réunis sans doute pour se dire mille choses, gardaient tous deux le silence, et tous deux devenaient pensifs et restaient silencieux. Ce fut Léonce qui remarqua le premier la tristesse de Lise; et comme il voulait toujours s'informer du secret de cette âme envers lui, il lui fit une de ces questions où l'on se met en jeu.

— Vous êtes triste, lui dit-il; est-ce moi qui vous ai déplu?

— Ah! non, lui répondit-elle avec un gros soupir, j'ai du chagrin.

— Quel chagrin?

— Voulez-vous que je vous le dise franchement?

— Oui, certes.

— Eh bien, monsieur Léonce, c'était la seconde fois qu'elle l'appelait Léonce, ce n'est pas convenable ce que vous faites.

La fierté de Sterny s'irrita de ce mot, qui pour un homme comme lui était la plus cruelle injure qu'une femme pût lui faire; il répondit d'une voix altérée :

— Je ne croyais pas avoir manqué à aucune convenance, du moins vis-à-vis de vous, mademoiselle.

Lise tourna vers lui son doux visage, et de la voix la plus triste et la plus soumise elle reprit :

— Ah! comme vous entendez mal les choses : je ne dis pas que vous avez manqué de convenance vis-à-vis de moi, vis-à-vis de personne.

— Mais alors que voulez-vous dire?

— Oh! ne vous fâchez pas, mais c'est pour vous que ce n'est pas convenable ce que vous faites et ce que je vous ai laissé faire.

— Pour moi? dit Sterny dont cette voix d'enfant remuait le cœur avec une violence inouïe.

— Oui, pour vous : vous ne connaissez pas les gens avec qui vous êtes, ils sentent aussi bien que vous que vous n'êtes pas ici à votre place ; ils ont peur tant que vous êtes là, et ils ne diront rien. Mais demain, après-demain, voyez-vous, on en rira, on en parlera.

— Et que m'importe?...

— Oh ! ne dites pas cela...

— Mais que fais-je donc autrement que les autres?

— Les autres font ce qu'ils font tous les jours, reprit Lise avec un léger mouvement d'impatience ; au lieu que vous... ils voient bien que cela ne vous va pas... Vous êtes bon... ah! oui, je le crois ; depuis ce matin vous êtes bon, vous faites tout ce que vous pouvez... mais tenez... moi.. moi... je n'aime pas à vous voir comme ça.

— C'est pourtant...

— Pour moi que vous l'avez fait, dit rapidement Lise qui s'arrêta aussitôt, confuse d'avoir, pour ainsi dire, fait elle-même l'aveu de l'amour de Léonce.

— Oh ! oui, Lise, lui dit-il, c'est pour vous, je vous le jure.

Elle ne répondit pas encore, elle était troublée, agitée et devenait pâle, car toutes les vives émotions se peignaient ainsi sur le visage de cette jeune fille. Enfin elle reprit courage et se mit à dire :

— Monsieur Léonce, il faut vous en aller.

— Ah! je ne puis, lui dit-il.

Elle sourit de son angélique sourire, et lui montra sa devise :

Ce qu'on veut, on le peut.

— C'est bien, lui dit-il avec passion ; et si j'avais ce talisman qui porte ce prétexte de courage, je voudrais tout ce qui est possible.

— Ce n'est pas bien, ce que vous me demandez, lui dit Lise en souriant ; car si je vous le donnais il faudrait dire à maman que je l'ai perdu, il faudrait mentir.

C'était à la fois le donner et le refuser. Léonce ne sut que répondre; elle était si simple que toute la science du cœur des femmes lui manquait près de cet enfant.

Cependant leur pas s'était tellement ralenti qu'ils furent rejoints par M. et madame Laloine qui dit à sa fille :

— A la bonne heure, Lise, tu vas bien sagement avec M. de Sterny.

A ce moment, et comme on parlait de se reposer un moment, voilà un grand fracas qui se fait entendre dans la forêt, et presque au même instant une masse de cavaliers et d'amazones débouchent d'une allée latérale; c'était le fameux pari des trotteurs partis de Marly et arrivés jusque là. Presque tous parurent comme la foudre; mais Lingart et sa lionne, qui ne suivaient que de loin, eurent le temps de reconnaître Sterny. Tous deux furent si stupéfaits, qu'ils arrêtèrent leurs chevaux et s'entre-regardèrent comme s'ils ne pouvaient le croire : Sterny sur un *cerisier* (1), Sterny en compagnie d'une grosse dame *à âne*, car madame Gurauflot était près d'eux. Ils étaient si confondus, qu'ils n'en revenaient pas encore. Sterny vit leur surprise et pâlit à la fois de colère et de honte. Mais comme, dans leur stupéfaction, Lingart ni sa lionne ne continuaient leur chemin, il s'avançait vers eux bien décidé à couper le visage à Lingart, quand celui-ci lui dit :

— C'est bien vous, pardon, je ne vous reconnaissais pas... Vous avez gagné vos cent louis, Algibech a gagné contre Montereau... Nous vous avons attendu... vous ne viendrez pas au dîner sans doute... mille bonjours.

Et il piqua son cheval et s'éloigna, tandis que sa lionne, un lorgnon appliqué sur l'œil, examinait Lise de loin, comme un marchand fait d'un tableau. Elle mit tant d'action à cette

(1) Nom qu'on donne a ces petits chevaux de louage, parce qu'ils portent ordinairement les cerises de Montmorency aux marchés de Paris.

impertinence qu'elle ne vit pas Lingart partir, et resta quelques secondes après lui.

Sterny était si furieux qu'il frappa le cheval de l'amazone qui, surprise à l'improviste, fut presque renversée. Elle devina l'action de Sterny, et tout en maîtrisant son cheval elle lui dit :

— Vous êtes un butor, Sterny, vous m'en rendrez raison.

Et elle s'éloigna au galop.

Les Laloine n'avaient rien vu de cette scène, tout cela leur avait paru très-simple ; mais lorsque Sterny retourna près de Lise, qui était partie en avant, il la trouva en larmes.

— Je vous le disais bien, monsieur, dit-elle aussitôt : comme cette femme m'a regardée !... laissez-moi, monsieur, laissez-moi... retournez vers vos amis... je vous en prie... je le veux.

Et comme Sterny voulait répondre, elle mit son cheval au galop pour s'éloigner de lui. Sterny la suivit d'abord, mais comme à mesure qu'il s'approchait d'elle, elle le lançait plus vivement, il eut peur qu'elle ne finît par se blesser et s'arrêta.

Lise disparut à ses yeux et il resta au milieu de la route. Il était hors de vue de tout le monde, mais il entendait la voix de M. et madame Laloine qui appelaient Lise en criant :

— Il va pleuvoir, retournons.

Il imagina l'alarme de madame Laloine si elle le trouvait ainsi tout seul, et voulut à tout prix rejoindre Lise ; il courut à toute bride pendant cinq minutes ; enfin au coin d'une allée il vit le cheval de Lise libre, il s'élança en criant à son tour :

— Mademoiselle Lise ! mademoiselle Lise !

Elle sortit du bois en lui disant :

— Eh bien ! monsieur, me voilà.

— Oh! reprit-il, que vous m'avez fait peur!

Il y avait tant de vérité dans son émotion que Lise en fut presque touchée, mais son parti était pris et elle répondit:

— De quel côté est ma mère?

— Par ici, mais bien loin.

— J'y vais.

— Ne montez-vous pas à cheval?

— Non, dit-elle, non... d'une voix entrecoupée... cette course m'a brisé le cœur.

Et Sterny remarqua seulement alors que sa poitrine haletait et qu'une pâleur effrayante couvrait son visage.

Il sauta à bas de son cheval et courut à elle.

— Oh! mon Dieu!... c'est moi qui vous ai fait ce mal, s'écria-t-il, oh! pardonnez-moi, pardonnez-moi, Lise!..

— Non, ce n'est pas vous... j'ai eu tort... j'ai...

Et en prononçant ces paroles elle défaillit et fût tombée par terre si Léonce ne l'eût prise dans ses bras.

A ce moment l'orage éclata avec violence, et Lise tressaillit comme frappée par la foudre; mais son évanouissement n'était qu'une faiblesse passagère, elle se remit et entendit la voix de sa mère qui l'appelait.

— Allons la rejoindre.

— Mais vous pouvez à peine marcher.

— Oh! allons, allons! lui dit-elle tandis que ses dents claquaient... je peux marcher, je le peux, je le veux.

Et elle prit un sentier en répondant avec une voix éclatante :

— Me voici, maman, me voici.

Mais avant qu'ils fussent arrivés elle dit à Sterny :

— Vous nous quitterez, n'est-ce pas? je le veux...

— Je vous obéirai, dit Sterny.

Cela dit, il n'y eut pas un mot de prononcé, et lorsqu'ils arrivèrent près des grands parents, elle était calme et remise en apparence. Mais durant leur absence la grande résolution

d'inviter Sterny avait été prise, et elle lui fut solennellement adressée par M. Laloine. Il s'y refusa d'abord, mais avec un embarras triste comme celui d'un enfant qui a peur. Il chercha vainement un encouragement dans un regard de Lise, mais elle détournait la tête.

— Ah ! je comprends, dit Laloine, ces messieurs et ces dames qui viennent de passer vous attendent.

— Non... non, monsieur, dit vivement Sterny, je n'ai rien à faire avec ces gens-là.

Ces gens-là ! sa société habituelle. Oh ! pauvre Sterny !

— Mais alors pourquoi ne pas accepter ? dit madame Gurauflot qui s'était éprise du beau Léonce.

Ma présence ne plairait peut-être pas à tout le monde, madame, reprit Sterny en s'inclinant ; permettez que je me retire.

— Mais voilà la pluie qui va tomber, dit madame Gurauflot, vous accepterez au moins un parapluie !

— Merci, madame, merci, dit Sterny d'une voix douloureuse. Adieu, monsieur Laloine, adieu, madame ; j'ai l'honneur de vous saluer, mademoiselle, dit-il enfin en se tournant vers Lise.

Elle le laissa partir ; mais il n'était pas à vingt pas, que, feignant de se retirer à l'écart, elle pleurait à chaudes larmes. Quant à Sterny, il s'éloigna avec rapidité, gagna le chemin de fer et revint à Paris ; il courut s'enfermer chez lui. Il était désespéré, il était colère, il s'en voulait, et en voulait à Lise ; et cependant il ne pouvait penser à elle sans se sentir pris d'un frisson d'amour qui l'enivrait.

XVII

Cependant, quand quelques heures de repos eurent calmé cette agitation inaccoutumée, Léonce réfléchit plus sérieusement qu'il ne l'avait peut-être fait de sa vie.

Il était amoureux, il le sentait ; il n'en avait pas honte, mais il avait peur.

Séduire Lise ! ce serait un crime honteux et lâche.

Car, se disait-il, elle m'aimerait si je voulais; elle m'aimerait, j'en suis sûr, et elle donnerait à cet amour qui l'emporte en aveugle tout ce cœur si facile à briser ; et que pourrais-je faire autre chose que de le briser ? car l'épouser, folie impossible ! Eh bien ! ajouta-t-il, je me souviens que, quand j'étais enfant, un jour que j'étais bien malade, ma mère m'emporta dans l'église, et me mettant à genoux sur ses genoux, elle me tourna vers une Vierge, et me fit répéter après elle :

« Sainte Vierge Marie, qui avez vu mourir votre fils, sauvez-moi pour ma mère ! »

Cette image que j'implorai m'est restée dans le souvenir comme quelque chose de sacré et d'ineffable, et dont jamais je n'ai dit le secret à personne, de peur qu'une plaisanterie ne vînt l'insulter. Eh bien ! Lise sera pour moi un souvenir pareil, une image céleste un moment entrevue, et que je garderai dans le sanctuaire de mon âme pour l'abriter contre ma vie; car je ne mêle pas mon cœur à ma vie.

Eh ! non ! je donne à la dissipation, à la débauche, au ridi-

cule, cette jeunesse, cette force pour laquelle notre siècle n'a plus de but qui puisse la tenter; mais si j'avais vécu en d'autre temps, je ne serais pas ainsi; car c'est honteux d'être ce que je suis. Ah! si Lise n'était pas ce qu'elle est, si elle était une reine, je tenterais tout pour la mériter; je l'oserais en pensant à ces mots qu'elle porte sur le cœur:

Ce qu'on veut, on le peut.

Mais elle n'est rien, je ne pourrais que descendre jusqu'à elle. N'y pensons plus, n'y pensons plus!

Pour arriver à ce but, Sterny chercha à occuper à la fois ce qu'il croyait encore son esprit et son cœur.

Le lendemain, quand il reparut au club, il s'attendait à quelque allusion de la part de ses amis; mais une conspiration s'était organisée contre lui, on ne lui adressa pas une parole à ce sujet; seulement Eugène lui dit d'un air grave:

— Je parie vingt sous contre vous, Sterny.

Les dames de ces messieurs le saluèrent, en le recevant dans les coulisses de l'Opéra, avec des révérences de rosières et des yeux baissés. Sterny comprit la plaisanterie et voulut y répondre victorieusement; il joua comme un furieux et fit presque peur à Lingart dont son audace dérangea tous les calculs.

Il poursuivit cette belle fille de l'Opéra qu'on disait si parfaite et qui venait de débuter avec un succès énorme. Ni Lingart, ni Eugène, ni les autres, n'en purent approcher, tant il y mit d'ardeur désespérée.

Au bout d'une semaine, elle appartenait à Sterny, qui l'avait traitée avec l'insolence la plus cavalière.

Mais, — quinze jours après la partie de Saint-Germain, — un soir qu'il était avec sa lionne dans une loge des Français, il reconnut en face de lui deux femmes qui le regardaient avec attention.

L'une était la femme de Prosper, l'autre était Lise.

— Comme on vous regarde de cette loge, lui dit la danseuse, est-ce qu'on vous y connaît?

— Non, dit Sterny qui rougit malgré lui de son mensonge.

— Pourquoi donc vous retirer au fond de la loge? On dirait que vous avez peur!

— Ah! trêve de jalousies auxquelles je ne crois pas, dit Sterny.

— Mais si on ne vous connaît pas, il n'y a pas de jalousie à avoir.

Sterny se pencha hors de la loge, et vit Lise écoutant deux jeunes gens qui causaient et paraissaient parler de lui.

Tout à coup Lise releva vivement la tête et regarda Sterny avec un effroi indicible, comme si on venait de lui dire :

« Cet homme est le bourreau. »

Léonce se retira sans oser la saluer, pour ne pas l'exposer aux regards insultants de sa maîtresse; mais il voulut sortir.

— Si vous quittez ma loge, lui dit celle-ci... je fais un esclandre... Vous connaissez cette femme?

Par un instinct particulier, Sterny avait deviné ce qui venait de se passer à quelques pas de lui.

— Avec qui est donc mademoiselle N...? avait dit l'un des jeunes gens.

— Eh bien! avec son amant le marquis de Sterny.

— Y a-t-il longtemps qu'il l'est?

— Il y a huit jours tout au plus.

Sterny n'avait pas entendu un seul mot de tout cela; mais il l'avait lu dans le regard que Lise avait jeté sur lui.

Il eût voulu pouvoir aller près d'elle; mais on le tenait par une chaîne infâme. Il voulut encore sortir.

— Si vous entrez dans la loge de cette femme, lui dit sa maîtresse, je vais la souffleter devant vous. Puis elle reprit d'un air de dédain : — Ce doit être la grisette de Saint-Germain?

Sterny eût poignardé la danseuse en ce moment; mais il fallait céder, il ne put qu'emmener sa lionne, et dans un accès de rage insensée il brisa tout chez elle, glaces, porcelaines, meubles; comme il ne pouvait battre la femme, il lu faisait tout le mal possible en lui arrachant tout ce qu'elle tenait de lui.

Léonce rentra chez lui furieux.

Le lendemain, il alla chez M. Laloine; on lui dit qu'il était à la campagne avec toute sa famille.

« Allons, se dit Sterny, je suis un sot; il y aura eu encore une scène de palpitations, et la belle aura été se promener le lendemain, tandis que moi... En vérité, je deviens brute. »

Ceci dit, il pensa qu'il n'en avait pas assez fait pour oublier cette petite fille avec laquelle il s'était si bêtemen compromis.

Quinze jours après, à force de folies plus ardentes que jamais, grâce à une course au clocher où il se blessa, et dont parlèrent les journaux, à un pari de mille louis qu'il perdit, à une suite d'orgies avec les courtisanes les plus impudiques, il était parvenu à ne plus penser à Lise, et cependant plusieurs fois cette douce et blanche figure semblait lui apparaître, mais pâle, mourante, désolée, le regardant avec désespoir, comme si elle lui reprochait de se perdre et de l'avoir perdue.

Cette image lui revint même dans son sommeil, et comme il y rêvait encore le matin, tout éveillé, on lui annonça Prosper Gobillou, qui entra d'un air triste et chagrin.

— Mais, lui dit Léonce, vous avez l'air bien triste, Prosper, pour un nouveau marié?

— Oh! c'est qu'il y a du chagrin à la maison, lui dit Gobillou; vous savez bien, cette pauvre Lise?

— Eh bien! Lise?... s'écria Léonce épouvanté.

Prosper lui montra le crêpe de son chapeau.

— Morte! dit Léonce avec un cri terrible.

— Morte! dit Prosper; morte comme une sainte!

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit Léonce avec un désespoir qui épouvanta Prosper; ce n'est pas possible... Morte! sans que je l'aie revue! morte...

— Hélas! oui, dit Prosper. Je viens de son enterrement, et je viens vous apporter sa dernière volonté.

— Sa dernière volonté! dit Léonce.

— Écoutez-moi, monsieur le marquis, il ne faut pas en vouloir à cette pauvre enfant, c'était une tête de feu et un cœur trop exalté. Mais voici ce qui s'est passé :

La nuit où elle est morte, je veillais près d'elle avec ma femme; elle l'a appelée et lui a dit de dénouer le petit cordon de cheveux qu'elle portait au cou, puis elle m'a fait signe d'approcher :

« Prosper, m'a-t-elle dit, vous remettrez cela à M. de Sterny; dites-lui de ne pas être léger et cruel pour d'autres comme il l'a été pour moi; je lui envoie cette devise, qu'elle devienne la sienne, et ce sera un jour un homme distingué et bon, j'en suis sûre... »

Alors elle m'a remis ce médaillon, ces cheveux et cette épingle, et, une heure après, elle a expiré, en murmurant tout bas :

— « Ce qu'on veut, on le peut... excepté être aimée... Aimée! aimée! » a-t-elle dit encore, puis tout a été fini.

Léonce tomba à genoux, et reçut à genoux ce gage d'un amour si pur, si inouï. Pendant deux heures, ses larmes cou-

lèrent avec abondance; quand il fut plus calme, Prosper le quitta.

A partir de ce jour, Léonce s'enferma chez lui et ne parut plus nulle part.

Tout le monde fut très-étonné de cette retraite, bien plus étonné de savoir qu'il se disposait à quitter pour longtemps la France; et peut-être ses amis l'eussent déclaré fou s'ils l'avaient vu la veille de son départ, priant à genoux près d'une tombe. Ils ne se fussent pas trompés, car huit jours après il était dans la maison du docteur Metrasipot.

TABLE

Pages.

Chap. I. — Amour éveillé. 4
Chap. II. — Un salon politique. 9
Chap. III. — Suite du salon. 20
Chap. IV. — Gentilhomme rococo. 36
Chap. V. — Duel. — Intervention. — Rencontre au bois. — Coup de poing. — Amour protecteur. 40
Chap. VI. — La Maison des Fous. 77
Chap. VII. — Histoire de la Folle. 95
Chap. VIII. — Suite du précédent. 113
Chap. IX. — La Fée aux belles mains. 156
Chap. X. 164
Chap. XI. 170
Chap. XII. 174
Chap. XIII. 184
Chap. XIV. — Aventures de M. le comte de Blossac. 195
Chap. XV. — Napoléon II. — Politique. 207
Chap XVI. —Suite de l'histoire de la Folle. 212
Chap. XVII. — Suite de l'histoire de la Folle 225
Chap. XVIII. — Suite de l'histoire de la Folle 234
Chap. XIX. — Treize à table. 250
Chap. XX. — Confidences. 274
Chap. XXI. — Suite. 290

LE LION AMOUREUX

Chap. I. 303
Chap. II. 306
Chap. III. 308
Chap. IV. 313
Chap. V. 317
Chap. VI. 319
Chap. VII. 322
Chap. VIII. 327

Pages.
CHAP. IX. 330
CHAP. X. 333
CHAP. XI. 341
CHAP. XII. 343
CHAP. XIII. 348
CHAP. XIV. 349
CHAP. XV. 352
CHAP. XVI. 370
CHAP. XVII. 384

FIN DE LA TABLE.

Imp. de L. Toinon et Cie à Saint-Germain.

W YORK PU